« C’est la sensation des diversités qui éveille le géographe qui sommeille en chacun de nous »

Paul Vidal de la Blache, 1899.

REMERCIEMENTS

Marie-Claire Robic, directrice de thèse, pour le temps consacré, les pistes de recherches suggérées, les ouvrages et articles conseillés, les échanges stimulants et surtout pour l'art de la maïeutique intellectuelle,

Sebastian Lentz, directeur de thèse, pour son accueil à Leipzig au Leibniz-Institut für Länderkunde qu'il dirige et son soutien efficace auprès de l'université de Leipzig,

Ute Wardenga, qui a pris soin de m'intégrer au département d'histoire et de théorie de la géographie qu'elle dirige au Leibniz-Institut für Länderkunde,

L'UMR CNRS Géographie-cités et l'équipe « Epistémologie et histoire de la géographie » dirigée par Jean-Marc Besse, pour l'accueil chaleureux, les discussions avec les chercheurs, enseignants-chercheurs et doctorants, sans oublier le soutien logistique de Martine Laborde,

Le Leibniz-Institut für Länderkunde de Leipzig, en particulier :

Heinz Peter Brogiato, directeur de la bibliothèque centrale,

Dorothee Zickwolff, bibliothécaire de la bibliothèque centrale et pianiste à l'amitié précieuse,

Bruno Schelhaas, responsable des archives géographiques,

Michael Dorn, directeur administratif, qui a élaboré la version allemande de ma cotutelle de thèse,

L'université de Leipzig et le rectorat de leipzig, en particulier Silvia Richter, qui a soutenu mon projet avec enthousiasme en m'aidant à finaliser l'épineux dossier de cotutelle de thèse, et en facilitant mes démarches administratives avec le rectorat et l'université franco-allemande,

L'université Paris 1 Panthéon Sorbonne, en particulier Madame Sorel du service de la recherche, cellule européenne, et Madame Merien du service des thèses,

L'école doctorale de géographie de Paris, notamment Chantal Béranger,

L'université franco-allemande, en particulier Madame Langlois, qui a été mon interlocutrice pour la cotutelle de thèse,

Le CIERA (Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'Allemagne), en particulier Michael Werner, Falk Bretschneider, Anne Kwaschik, Elissa Mailander-Koslov, Nathalie Faure, Annette Schläfer,

La Mission Historique Française en Allemagne de Göttingen, devenue l'Institut français d'histoire en Allemagne à Francf.ort,

L'UMR CNRS PRODIG, en particulier :

Jean-Louis Chaléard, qui en a été le directeur de 2006 à 2009 et qui, dans un contexte particulièrement difficile, a accepté de m'accorder un congé formation en 2006 me permettant de séjourner dix mois à Leipzig,

Thierry Sanjuan, directeur depuis 2010, qui a autorisé la publication des photographies issues du fonds documentaire Emmanuel de Martonne,

Les interlocuteurs privilégiés sur mon thème :

Jean-Marc Besse, Karl-Martin Born, Christian Giusti, Barbara Konecka, Morgane Labbé, Gilles Palsky, Winfried Schenck, Jean-Louis Tissier, Michael Werner, Denis Wolff, les participants du séminaire de doctorants franco-allemands du CIERA, les membres du groupe de recherche franco-allemand PROCOPE, et spécialement Norman Henniges,

Pour leur aide à la traduction et/ou à la relecture :

Caroline Doublier, Juliette Guilbaud, Sylvie Haim, Danielle Hallair, Florent Hallair, Jean-Marie Hallair, Ludivine Hallair, Brigitte Haumont, Christine Kosmopoulos, Helga Luz Casas Monroy, Jorge Nunes, Clarisse Sabbagh, Jan Scheithauer,

Pour leur aide à la cartographie, à l'accessibilité et au traitement des archives photographiques :

Geneviève Decroix, Thierry Husberg, Daniel Siau, Nicolas Verdier.

La Bibliothèque de l'Institut de géographie de Paris : Melle Bernadette Joseph, Mme Rachel Créppy, et tout le personnel de la bibliothèque (Lisa, Karim, Marie-Thérèse, Nicole, Patrick, ….),

Les personnels des bibliothèques et archives de Leipzig, Berlin, Halle, Bonn, Marburg / Lahn, Braunschweig, Breslau, Riga, en particulier Dorothee Zickwolff (Leipzig), Andreas Lutjen (Braunschweig), Irmtraut Vogt-Schmickler (Bonn), Ira Zaneriba (Riga), P. Wörster et Dorothee Goeze (Marburg / Lahn),

L’Institut historique allemand de Paris, notamment Mareike Koenig,

Herr Seitenhauptkontroleur Klaus Thiere,

Le coach de la dernière ligne droite : Jorge Nunes,

La famille et les amis pour leur soutien et leur patience….

Je dédie cette thèse à ma famille et à la mémoire de mes grands-pères, tous les deux prisonniers militaires à Olsztyn pendant la Seconde Guerre mondiale : Jean Hallair, qui m’apprit mon premier mot d’allemand, et Raymond Lucas que je n’ai pas connu.

SOMMAIRE

RESUMES 7

LISTE DES ABREVIATIONS ET CONVENTIONS UTILISEES 12

INTRODUCTION 13

PARTIE 1. PAYSAGE-*LANDSCHAFT* : DES QUESTIONS DE TRADUCTIONS 56

Chapitre 1. Le flou des traductions 57

Chapitre 2. Evolution du contenu terminologique et sémantique des notions liées au paysage / *Landschaft* 79

Chapitre 3 . Les inter-références au filtre des recensions bibliographiques 104

Conclusion partie 1 123

PARTIE 2. LES FIGURES DE LA GEOGRAPHIE DU PAYSAGE 127

Chapitre 4. Les théoriciens et les praticiens de la géographie du paysage en Allemagne 129

Chapitre 5. Les théoriciens et les usagers de la géographie du paysage en France 186

Conclusion chapitres 4 et 5 220

Chapitre 6. Les figures de passeurs et de tiers 222

Conclusion partie 2 239

PARTIE 3. DEUX SCENES DE LA RENCONTRE FRANCO-ALLEMANDE : LES CONGRES INTERNATIONAUX DE GEOGRAPHIE ET LE TERRAIN 242

Chapitre 7. Le paysage aux Congrès internationaux de géographie 243

Chapitre 8. Le terrain : une pratique croisée du paysage ? 270

Conclusion chapitre 8 314

Conclusion partie 3 316

CONCLUSION GENERALE 318

BIBLIOGRAPHIE 325

ANNEXES 325

INDEX DES NOMS DE PERSONNES 326

Résumés

Histoire croisée entre les géographes français et allemands dans la première moitié du XXe siècle : la géographie du paysage (*Landschaftskunde)* en question

Cette thèse en épistémologie de la géographie vise à savoir dans quelle mesure et comment les géographes français et allemands de la première moitié du XXe siècle s'appuient sur la géographie du paysage pour définir leur discipline et/ou pour la pratiquer. En utilisant la méthodologie de l'« histoire croisée » développée par Michael Werner, on examine les modes de circulation des savoirs entre géographes français et allemands, en menant des approches terminologiques, bibliographiques, sémantiques, institutionnelles et thématiques sur un ensemble de lectures croisées concernant la question du paysage et celle de la géographie du paysage. On insiste sur les mises en tension, les similitudes et les articulations entre géographie du paysage et géographie régionale.

La partie 1 présente le contexte des relations franco-allemandes concernant la géographie du paysage, d'où l'étude des concepts paysagers, les problèmes de leur traduction et de leur évolution sémantique ainsi que de leur réception dans les revues de géographie.

La partie 2 centre l'analyse sur les acteurs et sur les possibles options offertes par le concept de paysage, en Allemagne comme en France, pour définir la géographie. L'accent est mis d'une part sur les géographes académiques : Banse, Gradmann, Krebs, Schlüter, Volz et surtout Passarge, ainsi que Vidal de la Blache, Vallaux, Maurette, Dion, Clozier et Cholley. D'autre part, cette partie est consacrée à des auteurs qui assurent une circulation des savoirs, des filtrages ou une reconfigurations, et que je définis comme des « passeurs », des « tiers » et des « pivots ».

Enfin, la partie 3 permet d'aborder deux scènes privilégiées de la rencontre franco-allemande : la section Paysage des Congrès internationaux de géographie et l'analyse paysagère effectuée en géomorphologie, *via* les excursions internationales et l'étude des carnets de terrain.

Mots-clés : Epistémologie de la géographie, Géographie du paysage, géographie régionale, Histoire croisée, Ecole française, Ecole allemande, Analyse du discours, Acteurs, Congrès international de géographie, Pratique, Terrain, Excursion, Revue de géographie, Analyse bibliographique, Traduction

Abstract

« Histoire croisée » between French and German geographers in the first half of the XXth century : The landscape geography (*Landschaftskunde*) put into question.

In this doctoral thesis of epistemology of geography, I would like to know how French and German geographers in the first half of the XXe century use landscape geography to define and / or to practice geography. In the methodology of histoire croisée developed by Michael Werner, I'm trying to show the knowledge circulation between French and German geographers. In this aim I study the crossing approaches of landscape concept in the semantic, terminological, bibliographical, institutional and thematic fields focusing on the strained relationships, the similarities and links between the landscape geography and the regional geography.

The first part deals with the context of the French-German relationships regarding the landscape geography, hence the study of landscape concepts, its translation problem and its semantical evolution as well as its reception in geographical reviews.

The second part focuses upon actors and the possible given options in France and Germany through the landscape concept to define geography. The emphasis is put on academic geographers on one hand : Banse, Gradmann, Krebs, Schlüter, Volz and mostly Passarge in Germany, as well as Vidal de la Blache, Vallaux, Maurette, Dion, Clozier and Cholley in France. On the other hand, I emphasize geographers who ensure a knowledge circulation of landscape geography and that I see as « passeurs », « tiers » and « pivots ».

At least, the third part analyses two priviledged scenes of the French-German meetings : the landscape session at the International Geographical Congress, and the landscape on the field of geomorphology thanks to international excursions and notebooks.

Key-words : Epistemology of geography Landscape geography, Regional geography, Histoire croisée, French geographical School, German geographical schools, Discourse analysis, Actors, International geographical Congress, Pratical geography, Field studies, Excursion, Geographical review, Bibliographical analysis, Translation

Zusammenfassung

Histoire croisée zwischen französischen und deutschen Geographen der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts: die Frage der Landschaftskunde.

Diese Dissertation über Epistemologie der Geographie befasst sich mit dem Problem, wie sich französische und deutsche Geographen der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts auf das Konzept der Landschaftskunde stützten, sei es um Ihre Forschungsdisziplin zu definieren, sei es bei ihrer praktischen Arbeit als Geographen. Im Rahmen der histoire croisée von Michael Werner versuche ich, die Wissenszirkulation zwischen französischen und deutschen Geographen aufzuzeigen. Zu diesem Zweck verflechte ich die semantischen, terminologischen, bibliographischen, institutionalen und thematischen Analysen zum Thema Landschaft. Ich betone dabei die Spannungsfelder, die Ähnlichkeiten und die Zusammenhängen zwischen Landschaftskunde, Länderkunde und géographie régionale.

Der erste Teil stellt zunächst den Kontext der deutsch-franösischen Beziehungen hinsichtlich der Landschaftskunde dar. Dafür untersuche ich die landschaftlichen Begriffe, ihre problematischen Übersetzungen, ihre semantischen Entwicklung und ihre Rezeption durch geographischen Zeitschriften.

Im Zentrum des zweiten Teils stehen die Akteure und die verschiedenen möglichen Optionen, die der Landschaftsbegriff in Deutschland und in Frankreich für die Definition der Geographie bietet. Einerseits interessiere ich mich für die akademischen Geographen: Auf deutscher Seite Banse, Gradmann, Krebs, Schlüter, Volz und besonders Passarge, auf der französischen Vidal de la Blache, Vallaux, Maurette, Dion, Clozier und Cholley. Andererseits werden die Menschen, die das Wissen übermitteln, betrachtet und typisiert, als « passeurs » / « Übermittler » (wie die Redakteure der bibliographischen Notizen), als « tiers » / « Dritte » (wie belgische oder amerikanische Geographen, die das französische und deutsche geographische Material weiterverarbeiten) und als « pivot » / « Schlüsselfiguren » (wie Davis, im Spiegel dessen die französischen und deutschen Geographen die Methodologie, Praxis und Definition der Geogaphie erörtern).

Der dritte Teil analysiert schließlich, wie geographische Begriffe und Arbeitspraktiken bei wichtigen Zusammentreffen von Geographen thematisiert wurden: der Landschaftsbegriff bei den internationalen geographischen Kongressen und die Feldforschungen in der Geomorphologie bei internationalen Exkursionen. Grundlage der letzteren Analyse ist die Untersuchung von Notizbüchern der Teilnehmer.

Schlüsselwörter : Epistemologie der Geographie, Landschaftskunde, Länderkunde, Histoire croisée, Französische Schule, Deutsche Schulen, Diskursanalyse, Akteure, Internationale geographischen Kongress, Feldforschung, Praxis, Exkursion, geographische Zeitschrift, Bibliographische Analyse, Übersetzung.

Resume

História cruzada (histoire croisée) entre os geógrafos franceses e alemães na primeira metade do século XX: a geografia da paisagem (*Landschaftskunde*) em questão.

Nesta tese, na epistemologia da geografia, eu quero saber como os geógrafos franceses e alemães da primeira metade do século XX contam como base na geografia da paisagem para definir a geografia e / ou praticá-la. A geografia da paisagem, que tem o objetivo principal do conceito de paisagem, é tanto uma metodologia que uma prática. Usando a estrutura da história cruzada, desenvolvida por Michael Werner, eu tento mostrar a circulação de conhecimentos entre os geógrafos franceses e alemães: por isso cruzo dados da semântica, terminologia, bibliografias, institucional e temática da paisagem .

Parte 1 discute o contexto das relações franco-alemãs sobre a geografia da paisagem, por isso estudo os conceitos de paisagem, os problemas de tradução e seu desenvolvimento semântico, bem como a sua recepção através de revistas de geografia.

Parte 2 foco a análise sobre os atores e as opções disponíveis na Alemanha como na França, para definir o conceito de paisagem na geografia. A ênfase é colocada sobre aqueles que fornecem a circulação do conhecimento: os « intermédiarios » (« passeurs »), « o terceiro » (« tiers »), « o pivô » (« pivot »).

Por fim, a Parte 3 permite abordar duas cenas previlegiadas pelo o encontro franco-alemão : a paisagem ao Congresso Internacional de Geografia e a geomorfologia através excursaos internacionais e estudo dos cadernos de campo.

Noçoaes principais

Epistemologia da Geografia, Geografia da paisagem, Geografia regional, História cruzada (histoire croisée), Escola Francesa Escola Alemã, Análise do discurso, Atores, Geográfica Internacional Congress, Prática, Campo, Viagem, Jornal de Geografia, Literatura, Análise bibliográfica, Tradução

Histoire Croisée entre géografos Franceses y Alemanes en la primera mitad del siglo XX : la geografìa de dicho paisaje (*Landschaftskunde*).

Esta tesis en Epistemología de la Geografìa apunta a saber en qué medida y cómo los geógrafos franceses y alemanes de la primera mitad del Siglo XX se apoyan en la geografìa del paisaje para definir su disciplina y/o para practicarla. Utilisando la metodología de la Histoire croisée desarrollada por Michael Wener, se examina los modos de circulación del saber entre los geógrafos franceses y alemanes, valiendose de aproximaciones terminológicas, bibliogràficas, semànticas, institucionales y temàticas sobre un conjunto de lecturas cruzadas concernientes al tema del paisaje y al de la geogafìa del paisaje. Se insiste sobre las tensiones, las similitudes y las articulaciones entre geografìa del paisaje y geografìa regional.

La parte 1 presenta el contexto de las relaciones franco-alemanas que conciernen la geografìa del paisaje; de ahí el estudio de los conceptos destinados a producir un efecto de paisaje natural, los problemas de su traducción y de su evolución semàntica, al igual que la recepción en las revistas de geografìa.

La parte 2 centra el anàlisis sobre los actores y sobre las posibles opciones ofrecidas por el concepto de paisaje tanto en Alemania como en Francia para definir la geografìa. El énfasis por una parte, està puesto en los geógrafos académicos: Banse, Gradmann, Krebs, Schlüter, Volz y sobre todo, Passarge, al igual que Vidal de la Blache, Vallaux, Maurette, Dion, clozier y Cholley. Por otra parte, el texto està consagrado a los autores, que aseguran una circulación del saber, de las filtraciones y de las reconfiguraciones, y que yo defino como los « passeurs », los « tiers » y los « pivots ».

Para terminar, la parte 3 permite abordar dos escenas privilegiadas del encuentro franco-alemàn: la sección, Paisaje de los Congresos Internacionales de geografìa y el anàlisis del espacio cercano efectuado en geomorfologìa, *via* las excursiones internacionales y el estudio de cuardernos de campo.

Palabras claves: Epistemologìa de la geografìa, Geografìa del paisaje, geografìa regional, Historia cruzada, Ecuela francesa, Escuela Alemana, Anàlisis del discurso, Actores, Congreso internacional de geografìa, Pràctica, Terreno o campo, Excursiòn, Revista de geografìa, Anàlisis bibliogràfico, Traducciòn.

Liste des abréviations et conventions utilisées

BG : *Bibliographie géographique*

BGI Bibliographie géographique internationale

BIT : Bureau international du travail

CIG : Congrès international de géographie

CIR : Conseil international de recherches

CNRS : Centre National de la Recherche Scientifique

EHGO : Epistémologie et histoire de la géographie

EHESS : Ecole des hautes études en sciences sociales

ENS : Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm

GA : *Geographischer Anzeiger*

GJ : *Geographische Jahrbuch*

GU : Géographie universelle

GW : *Geographische Wochenschrif*

GZ : *Geographische Zeitschrift*

IfL : Leibniz-Institut für Länderkunde de Leipzig

MogG : *Mitteilungen der Österreichischen Gesellschaft*

PGM : *Petermanns geographische Mitteilungen*.

SUDOC : Système Universitaire de Documentation

UGI : Union géographique internationale

UMR : Unité mixte de recherche

ZGEB : *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*

Remarque 1. A la première occurence, le terme est écrit en entier, et ensuite sous sa forme abréviée.

Remarque 2. Les prénoms et noms de personnes sont écrits en entier à la première occurence. A partir de la seconde occurence, la convention suivante a été adoptée : pour les personnes décédées, le nom est indiqué seul, et pour les autres, le nom est précédé de l'initiale du prénom.

INTRODUCTION

A. Premières approches

Kiel, juillet 1969. Le Xe Congrès des géographes allemands critique fortement le concept de « paysage » (*Landschaft*). Trop flou, trop polysémique, trop chargé d'histoire. Par exemple, à propos de la communication « Le paysage de Khumbu » (« *Die Landschaft Khumbu* ») de W. Haffner, le Professeur H. Uhlig (de Giessen) précise que, en relation avec ce qui a déjà été évoqué dans les discussions de ce congrès, il serait préférable de distinguer « *Landschaftsraum* » pris dans le sens de région et « *Landschaft* » vu comme un complexe de géo-facteurs intégrés aux des « physiotopes » conçus sur le mode nomothétique. Cela serait moins équivoque si pour cette dernière acception du concept géographique de paysage, on pouvait trouver une caractérisation neutre et moins chargée, qui pourrait expliciter toutes les anciennes discussions sur la signification du « paysage » (p. 602). De même, Gerhard Hard en 1970, dans son ouvrage sur le paysage de la langue commune et le paysage des géographes[1] vitupère contre la faible spécificité du langage géographique dans les analyses paysagères allemandes. A ce congrès de 1969, les problèmes de définition du concept de *Landschaft* perdurent alors que paradoxalement la géographie du paysage (*Landschaftskunde*), qui plonge ses racines chez Alexander von Humboldt (1769-1859), occupe une place essentielle dans la géographie allemande depuis la fin du XIXe siècle et a connu des développements particulièrement importants durant l'entre-deux-guerres.

Le concept de *Landschaft* est inséparable de l'histoire de la géographie allemande. Ainsi dans sa thèse[2] sur l'histoire de la géographie de langue allemande de 1800 à 1970, Hans-Dietrich Schultz incorpore dans presque tous ses titres de chapitres le terme de *Landschaft*, comme si l'histoire de la géographie allemande pouvait aussi se faire *via* l'histoire et l'évolution du concept de paysage (Schultz, 1980). Or l'histoire du paysage soulève plusieurs types de questions. Cette histoire est étroitement liée aux questionnements sur l'essence et la définition de la géographie, qui se traduisent par des débats bouillonnants et parfois houleux au sein des différentes « écoles » de géographie allemandes. Mais le concept de paysage a aussi été instrumentalisé par le régime nazi, dans le cadre de la notion d'« espace vital » (*Lebensraum*), de l'expansion du *Deutschtum*, de la *Mitteleuropa*, de l'organisation du territoire et de la science spatiale (*Raumordnung und*

---

[2] Schultz, Hans-Dietrich, 1980, *Die deutschsprachige Geographie von 1800 bis 1970, Ein Beitrag zur Geschichte ihrer Methodologie*, Abhandlungen des Geographischen Instituts, Anthropogeographie, Band 29. Selbstverlag des Georg. Institus der Freien Unviersität Berlin, 478 p.

Raumforschung[3]*)*, ce qui culmine lors de la Seconde Guerre mondiale avec notamment la Section pour la géographie régionale de l'Institut pour le Travail allemand à L'Est à Cracovie[4] (1940-1945) (Rössler, 1990a, p. 84 et sqq.). Klaus Fehn responsable du séminaire de géographie historique à l'Université de Bonn de 1972 à 1997 a consacré de nombreux travaux sur les liens entre le paysage et le nazisme. Il explique dans un article synthétique paru dans la revue *Petermanns Geographischen Mitteilungen* (*PGM*) en 2002 comment la notion de paysage a hérité après la Seconde Guerre mondiale d'une connotation négative liée à son instrumentalisation à des fins racistes par l'idéologie nazie, tout comme les notions de *Heimat* ou de *Raumordnung*. Cette connotation négative doit être intégrée et décomposée par les historiens de la géographie afin de ne pas faire de présentisme en jugeant le concept de *Landschaft* et de *Landschaftskunde* développés avant le nazisme avec les yeux de l'après Seconde Guerre mondiale. K. Fehn développe l'exemple de la propagande pour remodeler le paysage dans les territoires de l'Est occupés par les nazis. A côté de planificateurs de paysage se trouvent des géographes universitaires nazis comme Walter Geisler qui apportent une caution scientifique par leurs écrits académiques. Ainsi dans la seconde partie[5] de son ouvrage de 1943 sur la géographie du paysage de Wartheland *(Landschaftskunde der Warthelandes*), Geisler écrit que « Le Polonais est lui-même historiquement responsable de l'invasion de son espace qui aurait dû être attribué par le destin au peuple allemand ; le Polonais n'a aucunement fait preuve de capacités à façonner cet espace[6] » (cité par Fehn, 2002b, p. 65).

Par ailleurs, au Congrès de Kiel de 1969, s'ajoute aux critiques linguistiques et épistémologiques contre le paysage, une critique méthodologique : la géographie du *Landschaft* serait trop descriptive, trop liée au visible, trop contaminée par la langue vernaculaire comme le dénoncent par exemple Dietrich Bartels (1968) et Hard (1970b). Bref, à la fin des années 1960, le *Landschaft* est accusé d'être non scientifique, démodé et pas assez en phase avec la géographie moderne.

A la même époque en France, dans la *Revue du Nord*, Philippe Pinchemel propose un essai de méthodologie pour analyser et expliquer le paysage : « Pour beaucoup de géographes, le paysage est l'objet essentiel de leur science » (Pinchemel, 1969, p. 5).

---

[3] M. Rössler, dans sa thèse sur les liens entre la science géographique, *Lebensraum* et *Ostforschung* pendant le national-socialisme, explique la création et l'évolution des institutions de *Raumforschung* et *Raumordnung* de 1933 à 1945 (Roessler, 1990, p. 134 -144).

[4] *Sektion für Landeskunde am Institut für Deutsche Ostarbeit in Krakau.*

[5] Le premier volume de 1941 concerne la géographie physique (114 p.) et le second de 1943, le paysage humain et économique (119 p.).

[6] « Geisler schreibt, dass der Pole die historische Schuld auf sich geladen habe, in den Raum eingedrungen zu sein, der dem deutschen Volke vom Schicksal zugewiesen worden sei, und dort keinerlei gestalterische Fähigkeiten unter Beweis gestellt habe. »

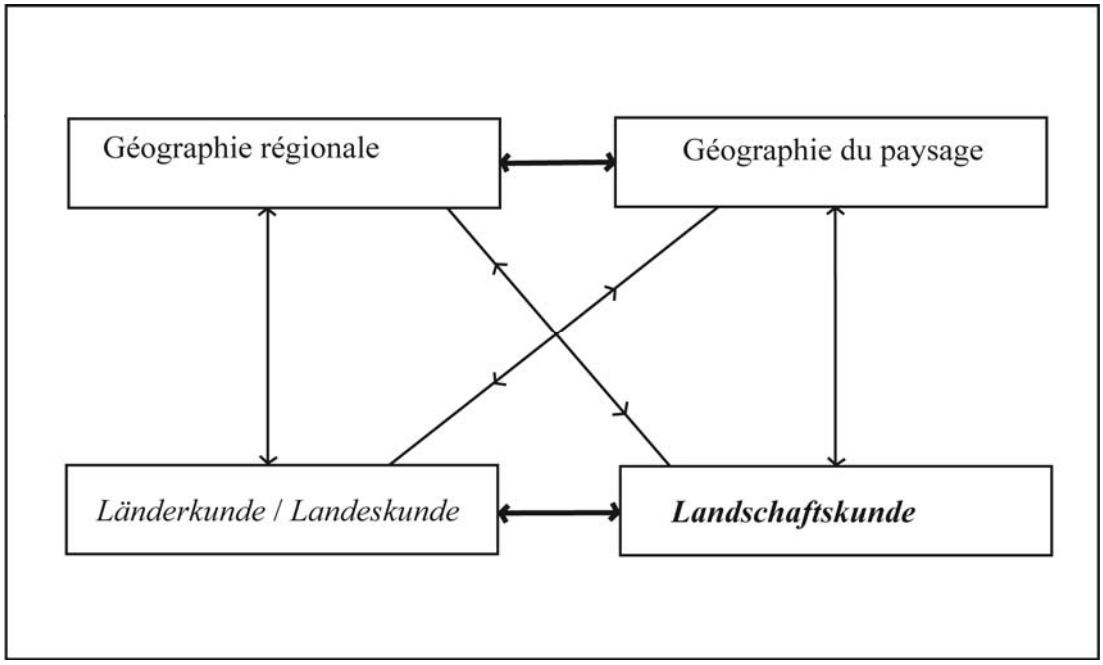
Aucune critique contre le concept de paysage n'y est décelable. La vague de contestation qui agite les géographes allemands à propos du *Landschaft* ne touche donc pas la géographie française dans ces années-là. En fait, le paysage est contesté plus tôt en France, vers les années 1950-1960 (Tissier, 2003, p. 697-701). Par contre, à la fin des années 1960, les géographes français sont agités comme les géographes allemands par un mouvement de contestation qui rejette une géographie considérée comme démodée : c'est contre la « vieille » géographie régionale française établie par Paul Vidal de la Blache (1845-1918), le fondateur de l'Ecole française de géographie, que la critique s'aiguise. En effet, la « nouvelle géographie » ou *New Geography*, qui correspond au départ à la géographie théorique et quantitative, atteint la France à partir des années 1960-1970 après avoir éclos dans les pays anglo-saxons une décennie plus tôt. Selon Jean-François Staszak, il s'agit en France d'une pluralité de « nouvelles géographies » aux approches aussi différentes que la géographie de la perception, la géographie sociale et la géographie politique. Ces « nouvelles géographies » se démarquent de l'« ancienne géographie » aussi dénommée « géographie classique » qui renvoie à la géographie vidalienne et se caractérise par une approche régionale de la géographie, une démarche empirique et idiographique, une grande importance accordée à la description et à l'aspect qualitatif (Staszak, 2003, p. 662). Les chefs de file de la contestation de la géographie régionale en France s'expriment notamment à travers la revue *L'Espace géographique*, créée en 1972. De même, Yves Lacoste, fondateur de la revue Hérodote en 1976 est critique du concept de région et le traite de « concept-obstacle ». Parmi la jeune génération de l'époque, les critiques sont le fait de Alain Reynaud ou encore de Maryvonne Le Berre, qui plus tard déconstruit le concept de région dans l'introduction de son Habilitation à Diriger des Recherches (1988).

Cette similitude entre les géographes allemands et les géographes français dans la contestation des concepts fondateurs d'une géographie considérée comme « dépassée » indique que la relation entre la géographie du *Landschaft* pratiquée par les Allemands et l'analyse régionale pratiquée par les Français est à interroger. Cette similitude est d'autant plus paradoxale qu'elle ne semble pas toucher le concept français de paysage ou le concept allemand de géographie régionale (*Länderkunde*). C'est que la notion de paysage a été fortement contestée en France avant 1969, dès les années d'après-guerre. A l'époque du Congrès de Kiel, le paysage est réinvesti par les géographes français et mis en question (Tissier, 2003, p. 698-699). Il faut dès le départ souligner que l'importance à accorder au paysage dans la première moitié du XXe siècle varie de façon nuancée selon les historiens de la géographie : pour certains comme Marie-Claire Robic (2006b, p. 28), la géographie française reste essentiellement cadrée par la notion de région, alors que pour d'autres,

comme Jean-Louis Tissier, l'approche paysagère a permis à la géographie de s'affirmer comme discipline en participant à sa définition et/ou à sa pratique (Tissier, 2003, p. 698). Pour d'autres encore, comme Pinchemel, le paysage est considéré comme un objet central de la géographie depuis les années 1920 après la remise en question d'une géographie centrée sur les relations entre les sociétés et leur environnement naturel ; avant la Première Guerre mondiale, son contenu se retrouve dans les notions de « physionomie » et « scènerie » (Pinchemel, 1988, p. 374).

La complexité du problème est à considérer à deux niveaux différents. D'une part, dans chacun des deux pays, la proximité des notions de géographie du paysage et de géographie régionale est à interroger. D'autre part, à ces deux couples intra-nationaux « géographie du paysage - géographie régionale » et « *Landschaftskunde* - *Länderkunde* » s'ajoute la question des relations entre les notions françaises et allemandes, c'est-à dire entre « paysage / *Landschaft* » et entre « région / *Länderkunde* ».

Le schéma proposé ci-dessous, qui trace le réseau de relation entre les notions, vise à expliciter ma démarche et à mettre en évidence le cadre de l'histoire relationnelle dans lequel s'inscrit mon travail. Je distingue, dans le réseau des interactions entre ces quatre notions, celles qui relèvent des relations intra-nationales (flèche en gras) et les interactions franco-allemandes, et en soulignant la notion que j'ai privilégiée (texte en gras). Pour faciliter la lecture, j'accole par convention les deux notions correspondant à une traduction basique : géographie du paysage / *Landschaftskunde*.



Or la traduction des mots, qui constitue une première étape nécessaire, ne traduit pas complètement les notions, car les connexions entre le duo « géographie régionale - *Landschaftskunde* » et « géographie du paysage - *Länderkunde* » sont également à interroger. Je choisis ici de privilégier l'approche franco-allemande et de partir de la notion de *Landschaftskunde* : mon objectif principal est de réfléchir sur les liens sémantiques, structurels, fonctionnels et historiques entre *Landschaftskunde* et Géographie du paysage, Géographie régionale et *Länderkunde*. Ce choix est guidé par des considérations d'ordre épistémologique, archivistique et historiographique. D'abord, la volonté d'opérer un décentrement par rapport à mon objet de recherche m'a fait choisir, en tant qu'historienne-géographe française, de partir d'une notion allemande. Ensuite, la découverte d'une partie des archives du géographe allemand Siegfried Passarge (1867-1958) au Leibniz-Institut für Länderkunde a été décisive dans la mesure où Passarge est le théoricien allemand de la *Landschaftskunde* le plus connu de la première moitié du XXe siècle et que ses archives n'ont pas encore été exploitées dans ce sens-là. Par ailleurs, les concepts de *Länderkunde* et de géographie régionale, aussi importants l'un que l'autre dans leur cadre national respectif, ont déjà été étudiés de façon approfondie aussi bien en Allemagne au *Leibniz-Institut für Länderkunde* par Ute Wardenga et son département sur la géographie théorique qu'en France par M.-C. Robic et son équipe sur l'histoire de la géographie (laboratoire Géographie-cités). Enfin, si des travaux universitaires existent dans les cadres nationaux allemand et français sur le paysage et la région comme objet de recherche en géographie, très peu se sont consacrés à la mise en relation entre la géographie du paysage et la *Landschaftskunde*. Mon etude a l'ambition d'apporter une contribution dans ce domaine. Ces quatre raisons expliquent que je choisisse comme point de départ la notion de *Landschaftskunde* et non de *Länderkunde*, de Géographie régionale ou de Géographie du paysage, même si les relations entre ces quatre entités restent importantes pour mon enquête.

J'assume les risques d'un tel choix. Je suis consciente de la dissymétrie qui existe entre des notions qui n'ont pas le même poids ou le même statut en France qu'en Allemagne, qui n'ont pas été interrogées et définies selon les mêmes modalités et qui sont susceptibles de suivre des évolutions différentes. Par exemple, presque tous les géographes allemands de la première moitié du XXe siècle écrivent sur le *Landschaft*, ce qui n'est pas le cas pour les géographes français (cf. chapitre 4 et 5). Par ailleurs, la piste de la *Landschaftskunde* est semée de quelques embûches : tout d'abord, la difficulté d'accéder à des archives Passarge complètes, une grande partie ayant été détruite lors du bombardement de son domicile à Berlin à la fin de la Seconde Guerre mondiale, et surtout la difficulté

d'étudier l'apport scientifique - réel et reconnu de son vivant comme aujourd'hui[7] - d'un savant nazi. Passarge fait en effet partie, aux côtés de Albrecht Burchard, Ludwig Mecking, Hans Mortensen, Walter Geisler, Wolfgang Panzer, etc. des représentants de la géographie allemande académique acquis à l'idéologie nazie. Bien avant 1933, Passarge apparaît comme très conservateur, à l'image de nombreux géographes de cette époque, mais en plus ouvertement anti-socialiste, anti-pacifiste et antisémite dans ses écrits non scientifiques (Sandner, Rössler, 1998). Dans son ouvrage *Das Judentum als landschaftliches und ethnologisches Problem* (Le judaïsme comme paysage et problème ethnologique) de 1929, il cherche à démontrer la dépendance entre les traits culturels d'un groupe humain, leur stade d'évolution et le paysage. A ce titre, George Lachmann Mossé le considère comme un théoricien raciste, se posant en concurrence face aux deux autres théoriciens racistes que sont Hans F. K. Günther et ludwig Ferdinand Clauss (Mossé, 2008, p. 483). Là se pose avec une certaine acuité la question de l'intégration du politique dans une thèse qui n'a pas pour objectif principal de traiter des rapports entre la géographie allemande et le nazisme. Passarge a-t-il utilisé sa théorie de la *Landschaftskunde* pour cautionner la propagande nazie sur le remodelage des paysages des Territoires de l'Est selon un modèle germanique, comme Geisler l'a fait pour le paysage de la Wartheland[8] ? Selon la liste de ses publications (cf. annexe VIa-1), il ne semble pas que Passarge ait produit des travaux dans ce sens-là. Durant la période 1933-1945, qui correspond à la fin de la carrière et à sa mise à la retraite, Passarge ne publie rien sur les territoires de l'Est, mais écrit essentiellement sur la géographie du paysage en Afrique du Sud (1933), en Australie (1933, 1934), en Amérique du Sud (1935), en Egypte (1940, 1941)et sur l'Allemagne (Röhn, Meran,1933, 1934, 1936). En d'autres termes, il applique le système de sa *Landschaftskunde* à des exemples sur le terrain, mais pas sur le terrain d'action des zones investies par les nazis. Quand il adhère au parti nazi en 1933, Passarge a 66 ans, sa carrière bien remplie est derrière lui. S'il est sans doute plus facile d'étudier Passarge en tant que française, il n'en demeure pas moins que l'équilibre est difficile à trouver : pour moi, il est impensable de traiter Passarge sans signaler son adhésion à l'idéologie nazie, ce qui pour d'autres et à d'autres époque posait problème comme le montre la notice bio-bibliographique sur Passarge d'un dictionnaire de géographie allemand aussi réputé que le *Westerman Lexikon der Geographie* (1970, tome, p. 772), dans laquelle il n'est fait aucune allusion à ses idées et activités politiques. Par

[7] L'analyse de la réception de Passarge en France (*via* la *BGI*, cf. chapitre 3 et annexe XIIIa) comme à l'étranger (cf. annexe VI a-2) ainsi que la référence à ses travaux sur la *Landschaftskunde* de son vivant comme d'aujourd'hui montre que sa géographie du paysage n'est pas enfermée dans l'idéologie nazie (cf. chapitre 4.1).

[8] La Wartheland, aussi appelé Reichgau de Posen, et Warthegau, correspond pour les nazis au territoire de Grande-Pologne occupé et incorporé au IIIe Reich.

ailleurs, mon objet d'étude principal étant le système de la *Landschaftskunde*, mon travail consiste à étudier l'apport scientifique de Passarge considéré comme le fondateur d'une *Landschaftskunde* renouvelée. Je me propose d'analyser la pensée de Passarge et les textes qu'il a laissés, en quoi la *Landschaftskunde* incarne pour lui la géographie, quelles sont les autres options en concurrence pour définir l'objet et la méthodologie de la géographie, comment circule ce savoir sur le *Landschaft*, en Allemagne comme en France, à quelles forces de résistance il se heurte et pourquoi, – toute question qui concerne également mais à moindre degré ses confrères allemands . Je regrette de n'avoir pas pour l'instant eu accès aux archives de Passarge concernant ses études de terrain et le matériau géographique utilisé pour son enseignement : carnets de terrain, collection de photographies et de cartes, éventuels exercices pratiques etc. qui, si elles existent encore, se trouvent probablement à l'Institut de géographie de Hambourg.

Dans cette étude liminaire, je me propose de cerner tout d'abord mon objet de recherche et de justifier ma période d'étude. Je présente ensuite l'état actuel de la recherche sur la géographie du paysage / *Landschaftskunde* ainsi qu'une courte historiographie. Puis j'explicite les grandes lignes de la méthodologie que j'utilise à savoir l'histoire croisée développée par l'équipe de Michael Werner. En outre, il m'a semblé interessant de réfléchir sur la thèse comme objet de production avant d'exposer ma problématique, de délimiter mon corpus et d'appliquer la méthodologie de l'histoire croisée à mon objet de recherche. Je termine mon introduction en annonçant mon plan.

1. L' objet de la recherche : la *Landschaftskunde*

Je me concentre sur la géographie du paysage, comme théorie et pratique, comme système dans lequel le paysage est à la fois l'objet principal et le concept fondamental. Je reprends la définition que J.-L. Tissier donne du paysage : le paysage est « l'aspect du pays tel qu'il se présente à un observateur ». J.-L. Tissier s'empresse immédiatement de préciser « les modalités de ce regard qui constitue le pays en paysage » à savoir un observateur, une étendue de pays et un regard avec une « visée attentive et intentionnelle ». L'importance du visible, du visuel, qui est consciemment enregistré dans un certain but, est soulignée : « la perception s'effectue selon un dessein, un projet pour discerner et comprendre » (Tissier, 2003, p. 697). La géographie du paysage ou *Landschaftskunde* est un système dans lequel l'objet paysage occupe la place centrale. Le paysage / *Landschaft* est-il un concept

fondamental ou non de la discipline géographique ? Constitue-t-il l'objet principal ou non de la discipline géographique ?

En philosophie des sciences, on entend par « objet de recherche » le produit de l'interaction entre la la demarche scientifique et la réalité empirique. Le paysage comme objet scientifique est construit. Je m'intéresse aux significations pour la géographie que peut prendre la construction humaine du paysage. J'accorde une attention privilégiée aux acteurs dans la mesure où la science géographique n'est pas faite par un sujet situé hors du monde et déconnecté de son contexte. De plus, la science est faite collectivement et en partie simultanément, c'est pourquoi j'essaie d'appréhender le groupe social que constituent les géographes français et allemands. L'objet de connaissance géographique « paysage » se construit à partir d'un projet de connaissance du monde en évolution : l'objet scientifique « paysage » peut donc disparaître, soit dans la spéculation abstraite, soit dans l'empirie sans régulation.

2. La période d'étude : du début du XXe siècle à la veille de la Seconde Guerre mondiale

La délimitation d'une période d'étude porteuse de sens aussi bien pour la géographie française que la géographie allemande se révèle malaisée et résulte d'un compromis. Certes, le tournant du XIXe au XXe siècle correspond en France comme en Allemagne à l'établissement de la géographie comme discipline académique et universitaire ; après le moment de passage en force, il s'agit maintenant de conforter son utilité sociale.

Mais la rupture n'est pas si nette pour le concept de paysage /*Landschaft* qui s'inscrit dans une tradition géographique remontant au moins à Humboldt. L'état des lieux de la géographie du paysage vers 1900 intègre le fait que l'objet « paysage » n'est pas l'apanage exclusif de la géographie.

Dans l'historiographie française, J.-L. Tissier rappelle qu'Augustin Berque date l'intérêt paysager du IVe siècle pour la Chine et de la Renaissance pour l'Occident (1990, 1994, 1995). Pour A. Roger, le goût du paysage se manifeste sous l'Antiquité romaine (1997). Lamia Latiri a mis en avant une sensibilité paysagère dans la culture arabo-musulmane du Moyen âge. Cette sensibilité essentiellement esthétique pour le paysage s'est d'abord développée chez les élites alors que les hommes du pays, les paysans, travaillent la terre et n'en considèrent que la perspective productive et alimentaire (Tissier, 2003, p. 697-701). J.-L. Tissier date la « greffe de la géographie savante sur la sensibilité paysagère » au

tournant des XVIIIe et XIXe siècles grâce à Humboldt : « Chez Humboldt, dans l'esprit de la *Naturphilosophie* allemande, le paysage est compris comme 'image de la nature' ». Voyageur et penseur, Humboldt est à la fois praticien et théoricien du paysage ; la richesse et la diversité iconographiques de ses œuvres instituent un genre géographique où le paysage représenté et analysé tient une place essentielle dans le discours géographique (Tissier, 2003, p. 698). Donc vers 1900, en France, s'achève un premier moment renvoyant à l'émergence de la sensibilité pour le paysage et que J.-L. Tissier nomme « considérer la contrée ».

Côté allemand, Winfried Schenk précise que vers 1900, le paysage incorpore deux traditions : d'une part, une tradition esthétique et picturale remontant à la Renaissance et qui insiste sur l'aspect physionomique, et d'autre part, une tradition politique de définition du territoire et de la région qui porte la notion de régionalisation. Il en résulte deux conceptions différentes faisant appel cependant toutes les deux à la description et à la physionomie : d'une part, la pensée du paysage sous forme de portions de l'espace terrestre ordonnancées et subdivisées et d'autre part une vision du monde naïve de la peinture de nature. A cela s'ajoute l'héritage du *Bürgertum*[9] du XIXe siècle qui utilise le mot paysage dans un sens vernaculaire et esthétisant, associé à la beauté, à la proximité de la nature et à une mise en valeur rurale au sens de *Kulturlandschaft*[10] (Schenk, 2002, p. 6-7). Vers 1900, la *Landschaftskunde* est déjà présente dans la géographie allemande. Dans sa thèse, H.-D. Schultz (1980) dresse un état des lieux de la *Landschaftskunde* à cette période. Fin XIXe siècle, les deux *Landschaftskunde* héritées des deux traditions du *Landschaft* ont chacune un but bien identifié. Une première *Landschaftskunde* développée par les géographes Hummel, Kirchhof, Matzat, Geistbeck, Wulle, Prüll est d'orientation génétique et causale : ils pensent en termes rittériens, se posent comme les représentants de la « pure géographie » en se référant aux notions de *Erdräumen* (espaces terrestres*)*, *natürlichen Ländern* (régions naturelles), *geographischen Individuen* (individus géographiques*)*. Cette *Landschaftskunde* est liée aussi à la *Weltanschauung* (conception du monde) de l'expérience du paysage vécue par les voyageurs et touristes cultivés et comporte une touche poétique. Une seconde *Landschaftskunde,* qui développe une problématique paysagère liée à la théorie esthétique et à la géographie esthétique, est travaillée par Humboldt, Kriegk, Simony, Oppel, Wimmer, Friedrich Ratzel, Schöne (Schultz, 1980, p. 116). Le tournant de 1900 est important, car c'est à ce moment-là que la *Landschaftskunde,* qui est une contribution

[9] *Bürgertum* est difficilement traduisible en français : « bourgeoisie éclairée et cultivée » s'en rapproche le plus.
[10] *Kulturlandschaft* est un concept difficilement traduisible en français : « paysage humanisé et cultivé, portant l'empreinte de l'Homme ».

innovante de la géographie scolaire fin XIXe siècle, est reprise par les géographes universitaires (Schultz, 1980, p. 95-122). H.-D. Schultz montre que la tradition de la pensée géographique en « paysages », au sens de petites unités naturelles de l'espace terrestre, a d'abord été instaurée par la géographie scolaire. En cette fin du XIXe siècle, la géographie allemande universitaire se trouve aussi dans une situation critique et risque d'éclater entre une géographie générale et une géographie régionale, entre une géographie uniquement physique et une géographie intégrant les faits humains, politiques et historiques, et elle adopte les orientations suivie par les géographes scolaires. L'enjeu étant de conserver à tout prix l'unité de la géographie, ces géographes ont incorporé la géographie politique pour surmonter le dualisme de la géographie. La formule retenue est :

Natur (*Land*, *Erde*, *Boden*) + *Mensch* (*Stamm*, *Volk*, *Kultur*) = *Landschaft*.

Nature (région, terre, sol) + homme (souche, peuple, culture) = paysage.

Cette discussion sur le dualisme s'intègre dans la continuité des débats du dernier tiers du XIXe siècle concernant la relation entre la géographie et l'histoire, liée à la relation homme-nature. Selon Schultz, la *Landschaftskunde* serait une imbrication de la *Länderkunde* (géographie régionale) avec le principe de *Heimat* (« pays », petite patrie) (Schultz, 1980, p. 95-97). Bref, le concept de paysage est issu des besoins de l'école, il a été mis en place comme principe de combat contre le spectre scolaire des nomenclatures géographiques et des listes de chiffres de la *Staatenkunde*.

Cette incorporation de la *Landschaftskunde* s'est effectuée en différents moments : par Ratzel et d'autres auteurs, notamment Passarge. Selon H.-D. Schultz, la contribution de Ratzel à la signification et au développement de la géographie du *Landschaft* est peu mise en valeur et peu connue. Or Schulze, un élève de Ratzel, rapporte les liens de son maître au paysage, ce dernier étant pris dans sa tradition descriptive de géographie esthétique (Schultz, 1980, p. 108, 109).

La fin de ma période d'étude est la Seconde Guerre mondiale, qui constitue une limite commune peut être plus pour la discipline géographique dans son ensemble que pour la géographie du paysage et le concept de paysage au sens strict. La guerre 1939-1945 marque une rupture dans l'histoire de la géographie, aussi bien pour la France (déclin de l'Ecole française de géographie au niveau international) qu'en Allemagne (fin de la géographie instrumentalisée par le régime nazi), que sur le plan général (disparition de la section V consacrée au paysage dans les Congrès Internationaux de Géographie, émergence de nouvelles thématiques en géographie liées aux questions d'aménagement du territoire, à l'analyse quantitative, à la modélisation spatiale) et émergence de l'hégémonie de la géographie anglophone. Quant au paysage, il est encore largement étudié par les

géographes allemands après la seconde Guerre mondiale et il n'est attaqué en France qu'à partir des années 1950. Mais l'interrogation fondamentale de la thèse étant liée à des questions de définition disciplinaire, c'est la première moitié du XXe siècle qui est retenue. S'arrêter au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale serait arbitraire et j'insisterai sur des moments d'intenses débats comme le Congrès International de Géographie de 1938 (cf. chapitre 7), en débordant parfois au-delà dans les années 1940.

Des moments peuvent être esquissés pour tenter de périodiser le premier XXe siècle. Les scansions sont plus faciles à établir du côté de la géographie allemande du paysage, marquée par la discontinuité de la Première Guerre mondiale et celle de l'arrivée au pouvoir du régime hitlérien en 1933 (Wardenga, Hönsch, 1995). La Première Guerre mondiale joue en effet un rôle fort de césure auprès des géographes allemands avec notamment le renouveau d'une géographie du paysage impulsé beaucoup plus par les géographes scolaires que les géographes universitaires et l'irruption au sein de la discipline de préoccupations géopolitiques liées au mouvement de révision des Traités de Paix de 1919-1920.

Au contraire, la géographie française ne vit pas la Grande guerre comme une rupture majeure dans leur activité, au point que M.-C. Robic (1996c) a parlé de « parenthèse patriotique ». Dans la géographie française du paysage, la périodisation est plus délicate puisque J.-L. Tissier considère dans un seul mouvement la période du tournant de 1900 (l'institutionnalisation de la discipline géographique en France sous l'impulsion du fondateur de l'Ecole française de géographie : Vidal de la Blache à la Seconde Guerre mondiale en débordant jusqu'aux années 1950. C'est le moment du « paysage en majesté : l'absolutisme paysager de la géographie », qui est suivi d'une remise en cause véhémente du concept de paysage, période des années 1950-1960 que J.-L. Tissier appelle : « le paysage en procès : le temps du soupçon ».

Ce moment du « paysage en majesté », qui correspond à la période retenue pour ma thèse, est caractérisé par une géogaphie empirique qui valorise la pratique du terrain, et qui fonctionne avec des mots, des outils et des méthodes inégalement opérationnels. Selon J.-L. Tissier l'accent est mis sur l'importance du regard d'ensemble comme le préconisaient Vidal de la Blache avec sa « scènerie » et Camille Vallaux avec son « tour d'horizon » systématique. La géographie du paysage en majesté s'élabore dans une perspective positiviste et se caractérise par un langage de la description, une classification des formes, des explications génétiques ou fonctionnelles. « En France, la première moitié du XXe siècle est vouée à la construction de ces bilans minutieux sur les formes du relief, les paysages végétaux, les paysages agraires et beaucoup plus rarement les paysages urbains.»

(Tissier, 2003, p. 698). Si dans un premier temps, les géographes ont insisté sur les critères physionomiques, dans un second temps, ce sont les processus d'individualisation des paysages qui ont été étudiés. L'approche paysagère a permis à la géographie de s'inscrire comme discipline en contribuant à sa définition et/ou à sa pratique.

Une certaine homogénéité d'ensemble permet donc de légitimer ma période d'étude aussi bien pour la géographie française que la géographie allemande. En effet, selon J.-L. Tissier, chaque école nationale de géographie s'est affirmée en développant une théorie du paysage, qu'elle soit à connotation naturaliste (au sens de géographie physique) ou culturaliste (au sens de géographie humaine, d'expression culturelle dans le paysage). C'est particulièrement clair pour les Etats-Unis, d'une part avec Carl Ortwin Sauer (1889-1975) et son article de 1925 « The Morphology of Landscape » et avec Richard Hartshorne (1889-1992) et son ouvrage de 1939 *The Nature of Geography*, et d'autre part pour l'Allemagne avec Siegfried Passarge (1867-1958) et ses *Grundlagen der Landschaftskunde*, volumes publiés de 1919 à 1921.

La fin de ma période d'étude correspond à l'émergence de trois types de critiques françaises du paysage en géographie et à cette nouvelle phase que J.-L. Tissier appelle « Le paysage en procès ». Tout d'abord, une critique d'ordre spatial : le paysage n'est étudié qu'à une seule échelle, celle de l'expérience du terrain. Ensuite, une critique d'ordre épistémologique : le visible prime dans le paysage, ce qui accorde un rôle trop grand au regard, à l'œil et à la vision. Et enfin, une critique d'ordre méthodologique : l'analyse du paysage est qualitative et empirique alors que l'ensemble multiforme de la « Nouvelle géographie » qui naît à partir des années 1970 est quantitative et hypothético-déductive. Les méthodes quantitatives appliquées au paysage, par exemple en Grande-Bretagne avec la méthode de Manchester ou en France avec la méthode de Wieber à Besançon, rendent le paysage méconnaissable, et J.-L. Tissier conclut que le paysage est non-compatible avec ces méthodes quantitatives.

B. Etat actuel de la recherche sur la géographie du paysage / Landschaftskunde

Pourquoi s'intéresser quarante ans après le Congrès de Kiel à la géographie du paysage / *Landschaftskunde* et au concept de paysage / *Landschaft* ?

Le paysage et la géographie du paysage sont des notions de la géographie « classique » aussi bien en France qu'en Allemagne. Cet objet de recherche se trouve

maintenant écartelé entre plusieurs disciplines géographiques et non géographiques dans les deux pays, tandis que les recherches actuelles en histoire de la géographie concernent surtout l'approche régionale.

En Allemagne, cette recherche est surtout mobilisée par la géographie appliquée (de *Landschaftsarchitektur* à *Landschaftspflege*) avec des sensibilités historiennes et patrimoniales (géographie historique, parcs naturels, conservation du paysage). Pour les actuels historiens de la géographie, le *Landschaft* de la première moitié du XXe siècle, qui a pourtant joué un rôle important, jouit d'une très mauvaise image, car est associé à une géographie conservatrice, opposée au modernisme et instrumentalisée par le nazisme. Le fait que le géographe Passarge, géomorphologue reconnu mais engagé à la fin de sa vie professionnelle dans l'idéologie nazie, ait théorisé juste avant la Première Guerre mondiale une géographie du paysage, ne contribue pas à redorer le blason du *Landschaft*, concept rejeté lors du Congrès de Kiel (*Geographentag)* de 1969.

Les recherches actuelles menées en Allemagne en histoire et théorie de la géographie, notamment au sein du département dirigé par U. Wardenga au Leibniz-Institut für Länderkunde de Leipzig (Ifl), ne s'intéressent pas directement aux notions de *Landschaft* et de *Landschaftskunde*, et privilégient d'autres axes de recherches comme la théorie de la géographie régionale. Toutefois, le *Landschaft* est vu sous l'angle de l'inventaire des « petits pays » (cf. la série « *Landschaften in Deutschland. Werte der deutschen Heimat*[11] *»)* et étudié sous l'angle du *Kulturlandschaft* (paysage humanisé portant l'empreinte de l'activité humaine) dans le cadre de la géographie historique (Born, 1993, 1996a, 1996b, Schenck, 2002), de l'architecture du paysage ou de l'écologie du paysage (notamment étudiés à la *Technische Universität* de Dresde). On assiste cependant depuis les années 1990 en Allemagne à un renouveau de l'étude du *Landschaft*, vu comme une synthèse potentielle entre géographie physique et géographie humaine. Ce regain d'intérêt se manifeste par le numéro spécial que la revue *PGM* a consacré à cette notion en 2007 et par l'émergence de groupes de recherche sur ce thème. Le groupe « ARKUM - *Arbeitskreis für historische Kulturlandschaftsforschung in Mitteleuropa* » (groupe de travail pour la recherche sur le *Kulturlandschaft* historique en Europe centrale) est créé en 2003 avec à sa tête K. Fehn ; Winfried Schenk le dirige actuellement. A l'issue du colloque « Aktuelle Konzepte zur Wahrnehmung und Lesbarkeit von Landschaften » organisé à Leipzig les 8 et 9 décembre 2006 par la *Deutschen Akademie für Landeskunde* (DAL) et l'Institut de Géographie de Leipzig, – piloté entre autres par Vera Denzer –, se sont constitués des

[11] Cette série a démarré en 1957 sous le titre "Werte der deutschen Heimat" ; elle est aujourd'hui éditée par le Leibniz-Institut für Länderkunde de Leipzig et la Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig.

groupes composés de géographes, d'historiens, d'aménageurs etc., issus de toute l'Allemagne, pour réfléchir sur le paysage, y compris dans sa dimension théorique et épistémologique.

En France, aujourd'hui, le paysage n'est pas l'apanage des historiens de la géographie : certes , le paysage est étudié par M.-C. Robic (1996a) et J.-L. Tissier (2003), mais il est aussi devenu un objet de recherche pour des géographes privilégiant soit une approche ruraliste comme à Metz et Nancy avec Michel Deshaies[12], soit une approche écologique, environnementale ou biogéographique comme Georges Bertrand et l'école de Toulouse, Gabriel Rougerie, Nicolas Beroutchachvilil, Jean-Paul Amat, Marc Galochet, soit géomorphologique avec la notion de « géomorphosite[13] » (Christian Giusti, Emmanuel Reynard, Mario Panizza, Jean-Pierre Pralong), soit encore une approche quantitativiste et modélisatrice comme l'UMR théMA (Théoriser et Modéliser pour Aménager) de Besançon, patrimoniale, paysagiste comme Yves Luginbühl ou encore historique comme Jean-Robert Pitte, soit enfin selon une approche culturelle comme A. Berque. Mais d'autres disciplines que la géographie se sont appropriées le paysage comme objet d'étude, comme le montrent les travaux menés par des historiens (Serge Briffaud, Alain Corbin, François Walter, Elsa Vonau[14]), des architectes urbanistes (Frédéric Pousin), des agronomes (Daniel Terrasson au Cemagref, Inra), des paysagistes (cf. les écoles du paysage), des philosophes comme, Jean-Marc Besse, Elisabeth Décultot, Alain Roger. Une revue comme *Les Carnets du paysage*, créée en 1998, rassemble ces différents spécialités, auxquelle s'ajoutent la littérature et l'esthétique.

Donc si la géographie du paysage et son objet principal qu'est le paysage s'insèrent dans une longue tradition de recherche en France comme en Allemagne, mon objectif est de renouveler des approches, jusqu'ici trop strictement nationales, par la méthodologie de l'histoire croisée franco-allemande.

---

[12] Michel Deshaies, Professeur d'université à l'Université Nancy 2, après une thèse de géomorphologie en 1994, a soutenu son Habilitation à diriger des recherches en 2005 sur « exploitation minière et paysagère ».

[13] Le numéro 3 de 2005 de la revue *Géomorphologie-Relief, Processus, Environnement* est consacrée aux géomorphosites. « Les géomorphosites sont des formes du relief ayant acquis une valeur scientifique, culturelle et historique, esthétique et/ou socio-économique, en raison de leur perception ou de leur exploitation par l'Homme » (Panizza, 2001, cité par Reynard, Panizza, 2005, p. 178). Les liens entre géomorphosites et paysages sont explorés par Reynard (2005).

[14] La thèse d'Elsa Vonau s'intitule : De la cité-jardins à la ville-satellite : circulation et métamorphoses d'un projet urbain en France et en Allemagne du début du XXe siècle aux années 1924.

C. Courte historiographie sur le champ de l'histoire de la géographie

Avant d'aborder la méthodologie de l'histoire croisée développée par l'équipe de M. Werner[15], un rapide rappel historiographique me semble indispensable. Il concerne l'histoire de la géographie en France et en Allemagne, le concept de paysage et la géographie du paysage en France et en Allemagne et enfin les relations franco-allemandes en géographie. Cette présentation historiographique montre à la fois les principaux champs sur lesquels je m'appuie et le terrain peu exploré que la thèse s'apprête à défricher.

1. L'histoire de la géographie en France et en Allemagne : lieux, chercheurs, thèmes

L'état des lieux de l'histoire de la géographie française que dresse M.-C. Robic fait ressortir l'aspiration à pratiquer des « histoires de la géographie » et de l'« histoire des géographies », comme le souhaitait Pinchemel (Robic, 2006c).

Depuis une trentaine d'années, de nombreuses réflexions et travaux, souvent collectifs, proviennent des membres de l'équipe pluridisciplinaire « Epistémologie et Histoire de la géographie » (E.H.GO[16]) fondée à l'université de Paris I et au CNRS en 1983 par Pinchemel qui en est le premier directeur, dirigé ensuite par M.-C. Robic (de 1991 à 2005) et par J.-M. Besse depuis 2006.

S'inscrivant sur le long terme, ces chercheurs, enseignants-chercheurs, doctorants et membres associés s'intéressent aux axes de recherches suivants : la constitution et l'institutionnalisation de l'école française de géographie sous le patronage de Vidal de la Blache (1845-1918) et à son évolution au cours du XXe siècle (Pinchemel, 1981 ; Pinchemel, Robic, Tissier 1984 ; Robic, 1996b, 1996c, 1996d ; Robic, 1999c ; Robic, 2000a, 2000b ; Baudelle, Ozouf-Marignier, Robic, 2001 ; Robic, Mendibil, Gosme, Orain, Tissier, 2006b), les pratiques de la discipline géographique comme par exemple la cartographie, la géographie savante, la géographie scolaire (Palsky, 1996 ; Robic, 2004) la place de la géographie au sein des sciences humaines et sociales (Robic *et al*., 1992), les

[15] Michael Werner, historien et germaniste, est Directeur d'études à l'EHESS (Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales), Directeur de recherche au CNRS et Directeur de l'UMR 8131 (CNRS-EHESS) CRIA : Centre de recherches interdisciplinaires sur l'Allemagne. Il est en outre Directeur du CIERA (Centre Interdisciplinaire d'Etudes et de Recherches sur l'Allemagne).

[16] E.H.GO constitue l'une des équipes de l'UMR Géographie-Cités (CNRS, Paris I, Paris 7) créée en 1997.

relations entre texte et image en géographie (Mendibil, 1997, 2000, 2001a, 2006, 2008), les concepts fondamentaux d'espace, d'environnement, de région (Besse, Roussel, 1997 ; Robic *et al*., 1992).

Aux recherches de cette équipe E.H.GO, il faut ajouter les travaux de Numa Broc (1974a, 1974b, 1977, 2007), de Vincent Berdoulay (1981, 1995) et de Paul Claval (1998) ainsi que ceux d'André-Louis Sanguin (Claval, Sanguin, 1996). Récent et original est le travail entrepris par le géomorphologue C. Giusti sur l'épistémologie de la géomorphologie (2004, 2005, 2006, 2007 ; Calvet, Giusti, Gunnell, 2007). L'article de M.-C. Robic (2006c) montre la diversification des approches de l'histoire de la géographie, avec notamment l'ouverture de recherches postcoloniales.

Si j'insiste sur les travaux historiques et épistémologiques de ces vingt dernières années, c'est qu'ils étaient beaucoup plus rares auparavant. Le souci épistémologique est vraiment né en France après la Seconde Guerre mondiale. Jusque là et sauf exceptions, la géographie allait de soi et la réflexion sur la discipline elle-même se réduisait à quelques travaux, comme ceux de Vidal de la Blache (1913), d'Auerbach (1908), de Vallaux (1925a, 1925b) ou encore l'introduction du *Manuel de géographie physique* de Emmanuel de Martonne (1909) ; Jean Dresch, à propos de de Martonne, affirmait que « dans son enthousiasme d'enseignant et de chercheur, il était sans angoisse. Il ne s'inquiétait nullement de la définition qu'il convient de donner de la géographie, ni d'une délimitation, d'une limitation de ses buts » (Dresch, 1975, p. 46). Les modifications qui traversent la géographie française de l'après Seconde Guerre mondiale incitent certains géographes à faire le point vers le milieu du XXe siècle, pour mieux comprendre le changement (Chabot, Clozier, Beaujeu-Garnier, 1957). Outre le démarrage des publications de Claval (1964), les premiers véritables travaux d'épistémologie commencent vers le tournant des années soixante-dix avec André Meynier (1969), N. Broc et Vincent Berdoulay dans les années Quatre-vingt (1981). Parallèlement se crée en 1968 au sein de l'Union Géographique Internationale une commission sur l'Histoire de la pensée géographique animée par Pinchemel, qui permet de lancer des enquêtes et de démarrer des publications comme la série des études sur les géographes menées à partir de 1977 : *Geographers : biobibliographical Studies*.

Côté allemand[17], alors que dès son institutionnalisation à partir de 1871, des géographes comme Oscar Peschel (1826-1875) et Sophus Ruge (1831-1903) s'intéressent à

[17] Pour l'historiographie de l'épistémologie de langue allemande, je me suis appuyée en partie sur un document de travail réalisé en 2008 par H.-P. Brogiato dans le cadre du groupe de recherche franco-allemand

l'histoire de la pensée géographique, l'histoire de la géographie allemande n'a aujourd'hui pas sa place dans les Instituts de géographie, rattachés aux *Geowissenschaft* et à la Faculté des sciences. A-t-elle une place au sein de l'histoire des sciences, traditionnellement bien développée en Allemagne pour la philosophie, l'histoire et la médecine ? Gudrun Wolfschmidt du département « *Geschichte derNaturwissenschaften, Mathematik und Technik* » (Histoire des sciences naturelles et des techniques) de l'Université de Hambourg, propose sur le web une liste[18] récente sur les organismes universitaires et extra-universitaires qui s'intéressent à l'histoire des sciences dans les pays de langue allemande. Rien ne concerne l'histoire de la géographie dans les universités si ce n'est à Trèves (Trier) en Didactique de la géographie[19]. Il faut compléter la liste avec la chaire de didactique de la géographie de H.-D. Schultz à Berlin. La liste ne mentionne que deux associations relevant de la géographie (une association pour l'histoire de la cartographie et une autre fondée en 1991 sur les sciences géographiques) et le groupe de recherche « *Geschichte der Geographie* » (Histoire de la géographie), créé lors du Congrès de géographes allemands de Bâle en 1991 dans la foulée de la Réunification et dirigé par U. Wardenga. Créé en 1994, le Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte (Institut Max-Planck pour l'histoire des sciences) développe des recherches en histoire des sciences, mais sans entrée spécifique par la géographie. Le département III dirigé par Hans-Jörg Rheinberger[20] s'intéresse au savoir mis en œuvre dans l'acte d'écrire et de dessiner ou d'utiliser des techniques d'instrumentation ; il est à l'origine du *Practical Turn* et questionne avec Christoph Hoffmann et Barbara Wittmann l'acte d'écrire et de dessiner comme processus de

---

Procope et intitulé : Auswahlbibliographie zur Geschichte der Geographie und verwandter Disziplinen unter vorwiegender Berücksichtigung der deutschsprachigen Geographie (aufgenommen wurden nur Arbeiten nach 1970), 36 p.

[18] http://www.math.uni-hamburg.de/spag/ign/Wissges/komplett.html

[19] Le site http://www.uni-trier.de/index.php?id=2285 ne donne cependant aucun renseignement sur les recherches actuelles en histoire de la didactique en géographie.

[20] http://www.mpiwg-berlin.mpg.de/en/staff/members/rheinbg

recherche (Hoffmann, Wittmann, 2008), ce qui peut s'appliquer, entre autres, aux géographes, et en particulier à leurs carnets de terrain.

A côté de cette quasi absence de l'histoire de la géographie comme discipline universitaire se trouvent des ouvrages sur l'histoire des Instituts de géographie et de leurs acteurs. Cet intérêt ne se manifeste que par les ouvrages écrits en hommage à un professeur, pour célébrer des jubilés ou lors de rencontres internationales. Tout en constituant une source d'informations très intéressante, ces ouvrages de circonstances ne présentent guère de réflexions abouties sur l'épistémologie de la géographie allemande. Pendant très longtemps, Hanno Beck est le seul géographe allemand à y consacrer la totalité de son activité de chercheur, même si les contributions de Ernst Plewe, Manfred Büttner, Walter Sperling, Josef Schmithüsen et Gerhard Engelmann et les thèses de D. Bartels (1968) et Hard (1970b) sont importantes.

Ce sont les thèses de H.-D. Schultz (1980) et Ulrich Eisel (1980) qui révolutionnent la discipline en s'intéressant à l'histoire de l'évolution et aux changements de paradigmes et de méthodologies en géographie. Les années 1980 et 1990 sont marquées par des travaux critiques s'interrogeant sur les liens entre géographie et nazisme (Fehn, 1983, 1984 ; Heinrich, 1991 ; Rössler, 1983, 1988, 1990a, 1993 ; Sandner, 1988b, 1989, Wardenga, 1996b). Cette interrogation des géographes sur l'histoire de leur propre discipline peut paraître tardive.

Du côté de l'Allemagne de l'Est, de 1949 à 1989, la situation est différente et de nombreux travaux s'intéressent à l'histoire de la géographie dans une optique marxiste qui insiste sur les apports de la tradition humboldtienne et rittérienne par exemple tout en stigmatisant la géopolitique et la géographie régionale classique de type *Länderkunde* considérées comme bourgeoises, impérialistes et en partie pro-fascistes. (Schelhaas, Hönsch, 2001, p. 10-11).

Actuellement, la réflexion épistémologique allemande sur la discipline est en grande partie menée hors cadre universitaire, notamment au sein du seul institut allemand de recherche privée en géographie : le *Leibniz-Institut für Länderkunde* de Leipzig[21]. Ce dernier dispose d'un fonds remarquable d'archives de géographes[22]. Les recherches de géographie théorique et d'histoire de la géographie de l'équipe de U. Wardenga ainsi que celles du directeur de la bibliothèque centrale et des archives, Heinz Peter Brogiato, constituent depuis une quinzaine d'années la référence en Allemagne. Au groupe de Leipzig s'ajoutent des historiens s'intéressant à l'histoire de la géographie comme le

21 http://www.ifl-leipzig.com

[22] Une liste des centres et instituts de recherche universitaires et extra-universitaires s'intéressant à l'histoire de la géographie est en cours d'élaboration à l'IfL.

titulaire de la chaire de didactique de la géographie à l'Université Humboldt de Berlin, H.-D. Schultz (dont la thèse de 1980 brasse toute l'histoire de la géographie allemande de 1800 à 1970 et reste une référence incontournable pour qui veut comprendre l'histoire de la géographie allemande), les historiennes Iris Schröder ainsi que Ute Schneider.

Les recherches allemandes concernant l'histoire de la géographie poursuivent notamment les axes suivants : l'histoire générale de la géographie allemande (les très nombreux travaux de Schultz ; Kulke, Lentz, Wardenga, 2004 ; Brogiato, 2005, Ehlers, 2005a, 2005b), les liens entre la géographie allemande et le nazisme (Rössler, 1983, 1988, 1990, 1993 ; Sandner, 1990, 1995, 1998 ; Wardenga, Hönsch, 1995 ; Wardenga, 1996, Horst-Alfred Heinrich, 1991), l'histoire de la géographie scolaire (Brogiato, 1995, 1998 ; Wardenga, 2002), la géographie régionale, ses concepts fondamentaux et ses figures de géographes (Wardenga, 1995, 1996a, 1999, 2001a, 2002a, 2003, 2005a), l'histoire de la géographie est-allemande (Schelhaas, 2000), les liens entre géographie humaine et géographie physique (Wardenga, 2004, 2005b), l'histoire de la géographie institutionnelle (Rössler, 1990 ; Wardenga, 2008).

L'histoire de la géographie allemande de la première moitié du XXe siècle étudiée par le prisme de l'histoire croisée permet de faire surgir d'autres problématiques et d'envisager les acteurs, y compris ceux qui ont été liés à l'idéologie nazie, sous l'angle plus spécifiquement disciplinaire. La figure du géographe allemand Passarge (cf. chapitre 4) permet de montrer la complexité de la situation. Géomorphologue reconnu, Passarge traite des mêmes problématiques que les géographes français de l'époque, à savoir les questions de terminologie, de définition de la géographie, de son objet, de sa méthode, de ses concepts fondamentaux, du positionnement par rapport au géomorphologue américain William Morris Davis, des rapports entre terrain et littérature géographique, de la représentation cartographique, de la place de la photographie dans la géographie, etc. Ses réflexions et la réception passée et actuelle de ses travaux sur la géographie du paysage montrent qu'il est inséré dans le monde de la recherche internationale. Mais en même temps, dans ses écrits journalistiques hors du champ scientifique, ses attaques anti-socialistes, anti-pacifistes et antisémites sont particulièrement virulentes. A la fin de sa carrière, de 1933 à 1937-1938, il occupe un poste important dans l'organisation de la recherche et de l'enseignement de la géographie comme chef de la géographie allemande, et, pendant ces quatre à cinq années-là, il s'enferme personnellement dans l'idéologie nazie, comme le montre sa correspondance avec de Martonne (cf. annexe Vc), mais pas scientifiquement. D'où l'extrême difficulté de traiter la figure de Passarge, comme le soulignaient déjà Gerhard Sandner Mechtild Rössler (1998).

Aux travaux allemands sur l'histoire de la géographie allemande s'ajoutent des travaux anglophones comme ceux de Hartshorne (1939, 1959), Dickinson (1964, 1969, 1976), West (1990) et G. H. Herb (1997).

En outre, concernant les géographies nationales, en particulier allemande et française, G. Dunbar (2001) constitue une référence.

2. Historiographie sur le concept de paysage et sur la géographie du paysage en France et en Allemagne

Les études rétrospectives montrent que, dans la recherche géographique française, le paysage comme objet et la géographie du paysage ont suscité beaucoup moins d'écrits et d'interrogation conceptuelle qu'en Allemagne au cours de la première moitié du XXe s.

De très nombreux travaux se sont intéressés au concept de paysage, mais beaucoup moins sur la géographie du paysage, la distinction devant être faite entre la géographie du paysage / *Landschaftskunde* comme système dont l'objet principal est le paysage / *Landschaft*.

Dans la géographie allemande, le *Landschaft* a longtemps été un objet privilégié. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, Ratzel (1844-1905) réfléchit sur ce thème (Ratzel, 1885, 1896, 1898a, 1902). Ensuite, le concept d' « espace » (*Raum)* supplante peu à peu celui de « paysage » (*Landschaft)* dans le discours géographique de l'après - Seconde Guerre mondiale, mais le *Landschaft* ne disparaît cependant pas, comme le montrent les controverses qui perdurent à son sujet. H. Lautensach tente en 1952 de proposer une synthèse sur les différentes acceptations du *Landschaft*. Par ailleurs, la géographie du paysage est remobilisée, par exemple par Carl Troll (1899-1975) qui développe la notion d'écologie du paysage (*Landschaftsökologie*) (Troll, 1950).

La liste des géographes allemands qui se sont intéressés au *Landschaft* est longue, ce qui donne l'ampleur de l'intérêt suscité par ce concept (Schultz, 1980, p. 421-478). Pour la première moitié du XXe siècle, les noms qui reviennent le plus sont [23]: K. Bürger, J. Granö, H. Hassinger, Hettner, A. Kolb, N. Krebs, Passarge, O. Schlüter. Entre la Seconde Guerre mondiale et le Congrès de Kiel, les principaux théoriciens du *Landschaft* sont : H. Blume, H. Bobek, H. Carol, Czajka, J. Gellert, W. Gerling, F. Huter, W. Jahn, Kolb, G. Kühne, H. Uhlig, H. Lautensach; E. Neef, Netzel, E. Obst, K. H. Paffen, Schmieder, H.

[23] Liste élaborée à partir de l'entrée « *Landschaft* » du *Westermann Lexikon der geographie*, 1970 et de la bibliographie de la thèse de H.-D. Schultz (1980).

Schmitthenner, J. Schmithüsen, J. H. Schultze, M. Schwind, A. Sievert, E. Szava-Kovats, C. Troll, H. Uhlig, Wernli, E. Winkler.

Le regain d'intérêt pour le concept de paysage placé au cœur d'une réflexion sur une géographie du paysage couvre une large palette depuis l'écologie du paysage, l'architecture du paysage, la conservation du paysage jusqu'à l'aspect culturel et humanisé du *Kulturlandschaft* et de l'aménagement du territoire. Il mobilise des chercheurs allemands comme Winfried Schenk, Karl-Martin Born, Oliver Bender, Andreas Dix, P. Burgraaff, K.-D. Kleefeld, Hans-Georg Frede, Martin Bach, Nicola Fohrer, Nathalie Steiner, Detlev Möller, Klaus Fehn. Ce regain d'intérêt est à relier en partie à l'émergence d'une réflexion approfondie en épistémologie de la géographie depuis le début des années 1980 (cf. *supra*). Concernant le paysage, et en particulier le *Kulturlandschaft* dans la sous-discipline de la géographie historique allemande, K. Fehn rappelle l'état de la recherche de cette époque grace à la sensation produite par la publication du livre de G. Smit en 1983 sur les phénomènes de colonisation intérieure sous le IIIe Reich : « au sein de la géographie historique, qui n'occupe qu'une petite place au sein de la géographie, il n'y avait pas eu de problématique développée autour de la première moitié du XXe siècle » (Fehn, 2002b, p. 68). La situation a changé depuis les années 1980.

3. Historiographie sur les relations franco-allemandes en géographie

Il n'existe pas encore de travaux de géographie portant spécifiquement sur l'histoire croisée. Cependant, la tradition culturelle française consistant à nouer des liens entre la France et l'Allemagne est ancienne, comme le montre la pratique des jeunes étudiants français de la fin du XIXe siècle allant faire, comme par exemple de Martonne en 1896-1897, leur « tour d'Allemagne » à l'aide de bourses gouvernementales. Claude Digeon, Christophe Charle, Georges Nicolas ont montré la fascination des intellectuels pour l'Allemagne : par exemple, C. Charle a utilisé les rapports de voyage écrits fin XIXe siècle par les géographes (Vidal de la Blache, Camena d'Almeida, Auerbach, de Martonne). A propos de la géographie politique en particulier, Claude Raffestin, Vincent Berdoulay, Michel Korinman ont étudié l'ancienneté de l'intérêt pour l'Allemagne et l'idée d'hégémonie allemande de la fin du XIXe siècle.

La tradition des travaux de géographes français sur la géographie allemande remonte à la thèse de 1890 de Lucien Gallois sur les géographes allemands de la Renaissance et se

poursuit par les analyses suivies d'Auerbach sur les recherches géographiques en Allemagne et par un article de de Martonne sur les universités allemandes à la fin du XIXe siècle. L'intérêt des géographes français pour le pays d'outre-Rhin se traduit par de nombreuses thèses [24] : celles de Maurice Beaumont sur la grosse industrie allemande et le charbon (1928), François Reitel sur la vie rurale dans le Massif central rhénan (1970), Gabriel Wackermann sur les loisirs dans l'espace rhénan (1973), Henri Vogt sur la géomorphologie du fossé rhénan (1980), Jean-Marc Holz sur la Ruhr (1988), Etienne Auphan sur les transports (1989). La thèse de Robert Specklin (1980) a un regard réflexif et inversé, puisque l'auteur porte son analyse sur la géographie de la France dans la littérature allemande (1870-1940). A ces thèses s'ajoutent les travaux de N. Broc (1977), V. Berdoulay (1981), M. Korinman (1990), C. Raffestin (1995), Dany Trom (1996), G. Nicolas (2001) et ceux de l'historien C. Charle. Les travaux français ou francophones sur Ratzel et la *Geopolitik* ont été nombreux (C. Raffestin, Guy Mercier, André-Louis Sanguin) et ont donné à ce géographe allemand une importance dans l'histoire de la géographie qu'il ne semble pas avoir dans son propre pays.

Côté allemand, si Johann Sölch dans son article de 1933 sur *L'Europe centrale* de de Martonne (traduit en annexe IVh) signale que les rapports entre géographies allemande et française sont très importants « et mériteraient un jour une analyse de fond », c'est l'ouvrage de Ahlbrecht Gerhard de 2006 qui se rapproche le plus de l'histoire croisée franco-allemande en géographie. Plus récemment, à partir de 2008, un groupe bilatéral de recherche sur l'histoire croisée franco-allemande s'est constitué entre l'équipe E.H.GO de l'UMR Géographie-cités sous l'égide de M.-C. Robic, et l'équipe de théorie de la géographie et d'histoire de la géographie de U. Wardenga du *Leibniz-Institut für Länderkunde* de Leipzig, associée aux historiens de la géographie de Berlin (H.-D. Schultz et I. Schröder). Ces recherches bilatérales en épistémologie de la géographie sont menées dans le cadre du concept d' « histoire croisée » développé par l'équipe du CRIA de M. Werner, qui a produit de très nombreux travaux d'histoire et de sciences humaines au sens large, sans être spécifiquement géographiques : les transferts culturels franco-allemands (XVIIIe-XXe siècles), l'histoire croisée des disciplines de sciences humaines et sociales, l'historiographie franco-allemande, la théorie et la méthodologie des approches sociohistoriques et socioculturelles (comparaison, études de transfert, histoire croisée) (Werner, 1991a, 1993a, 1998a, 1998b, 1999, 2001a, 2002a, 2004), mais aussi l'histoire de l'émigration allemande en France ainsi que les pratiques culturelles et sociales de la

[24] Liste établie à partir de Robic *et al*., *Couvrir le Monde*, p. 190-201.

musique (France-Allemagne, XIXe-XXe siècles). Les travaux de I. Schröder abordent la problématique des relations franco-allemandes (Schröder, 2007).

Cette courte historiographie montre que mon étude d'épistémologie sur la géographie du paysage dans le cadre méthodologique d'une histoire croisée franco-allemande se trouve à l'interface des recherches menées par l'équipe E.H.GO de M.-C. Robic et par l'équipe du CRIA de M. Werner à Paris et par trois équipes allemandes différentes : celle de U. Wardenga au Leibniz-Institut für Länderkunde de Leipzig pour l'accent théorique et conceptuel de ma réflexion, celle de W. Schenk à Bonn pour l'histoire du paysage et le département d'histoire des sciences du Max-Planck-Institut.

D. Méthodologie de l'histoire croisée développée par M. Werner

Mon interrogation, qui essaie de démêler sur les plans théoriques et empiriques les liens potentiels entre la géographie française du paysage et la *Landschaftskunde* allemande, se fait dans le cadre méthodologique de l'histoire croisée développée dans les sciences humaines et sociales par l'historien Michael Werner et son équipe depuis 1995. L'objectif est d'essayer d'aller au-delà d'une simple comparaison entre la géographie du paysage et la *Landschaftskunde*, sans négliger cependant des études comparées.

Plusieurs possibilités s'offraient à moi pour encadrer théoriquement une étude sur les relations entre les géographes français et allemands. Mon choix s'est porté sur des méthodologies de l'histoire relationnelle, de la comparaison, de l'étude des transferts culturels élaborées notamment par les travaux de Michel Espagne, Jacques Le Rider, Matthias Middell et M. Werner. Les débats sont d'ailleurs nourris entre les différentes approches (Middell, 2005, 2007).

Dans l'ouvrage qu'il a écrit avec Bénédicte Zimmermann (Zimmermann, Werner, 2004, p. 15-44) et dans le séminaire qu'il anime depuis plusieurs années à l'EHESS sur les Historiographies franco-allemandes et les transferts culturels, M. Werner explicite ce qu'est l'histoire croisée : « une boîte à outils qui, par-delà les sciences historiques, peut être opérationnelle dans de nombreuses autres disciplines qui croisent des perspectives du passé et du présent. » (Werner, 2004, p. 16). L'histoire croisée s'inscrit dans une démarche relationnelle, qui, comme celle des études comparées et des études de transferts, interroge

les liens matérialisés ou simplement projetés au sein de groupes sociaux et de différentes formations historiquement constituées.

Si je choisis ici d'utiliser la méthodologie de l'histoire croisée pour la géographie du paysage, c'est qu'elle permet de surmonter les difficultés inhérentes à la méthode comparative, en particulier celle de l'articulation entre la méthode et son objet. En effet, comme l'explique M. Werner, d'un côté, la comparaison est une opération cognitive qui fonctionne à la base sur un principe binaire d'oppositions et de similitudes, et de l'autre, elle s'applique en sciences sociales à des objets empiriques qui sont historiquement situés et constitués de multiples dimensions, imbriquées les unes dans les autres. J'adhère aux repérages qu'il effectue des cinq problèmes de fond de la méthode comparative : la position de l'observateur, le choix du niveau de comparaison, la question des échelles, les problèmes éventuels entre logiques synchronique et diachronique et enfin l'interaction entre les objets de la comparaison. Concernant le premier point, l'observateur devrait être extérieur aux objets comparés, le point de vue devrait être à équidistance entre les objets comparés, et stabilisé dans l'espace et le temps. Or ceci se révèle pratiquement inaccessible dans la recherche : un chercheur est toujours d'une manière ou d'une autre partie prenante du champ d'observation, que ce soit par sa langue, les catégories et concepts utilisés, son expérience historique ou encore ses savoirs préalables. En tant que Française, il m'est difficile de travailler le concept de *Landschaft* comme le ferait un chercheur allemand. Ensuite, que ce soit par exemple le paysage, la région, l'Etat-nation ou la civilisation, aucune de ces échelles n'est rigoureusement univoque et généralisable entre la France et l'Allemagne. Troisièmement, la question des échelles exerce des effets directs sur la définition de l'objet de la comparaison. Son choix n'est jamais neutre mais toujours empreint d'une représentation particulière qui mobilise des catégories spécifiques historiquement constituées. Il s'avère souvent indispensable d'interroger l'historicité de l'objet d'étude. Mais l'historicisation des objets et des problématiques peut susciter des conflits entre logiques synchronique et diachronique. La comparaison suppose une coupe synchronique, l'objet est comme suspendu dans le temps. La recherche permanente d'équilibre se révèle dans la pratique souvent instable et fragile. Enfin, une difficulté supplémentaire réside dans l'interaction entre les objets de la comparaison. Les objets et les pratiques se modifient réciproquement sous l'effet de leur mise en relation.

Par ailleurs, M. Werner aborde la question des transferts et du référentiel. Si la comparaison privilégie la synchronie, les transferts privilégient la diachronie. Analyse de phénomènes de déplacement et d'appropriation, elle restitue des enchaînements évènementiels, d'où l'étude de processus de transformation. Si les études des transferts

apportent des solutions aux problèmes posés par la comparaison, elles présentent aussi des angles morts. C'est par exemple le cas des transferts entre ensembles nationaux, en l'occurrence ici la France et l'Allemagne. Premier problème, celui des cadres de référence : les transferts supposent un point de départ et un point d'arrivée stables, et donc des références nationales stables et présupposées connues : l'historiographie « allemande » ou « française », etc. Second problème : la fixité des points de départ et d'arrivée se répercute sur l'invariance des catégories d'analyse. L'objet du transfert, mais aussi les catégories qui lui sont associées (comme la traduction) sont appréhendés à travers des concepts élaborés au sein de traditions disciplinaires nationales. Ces deux problèmes font apparaître un déficit de réflexivité dû à un contrôle insuffisant des boucles autoréférentielles. Le risque est donc de consolider plutôt que d'assouplir l'ancrage national des historiographies et des disciplines de sciences humaines et sociales. La comparaison ne fait que conforter les *a priori* qu'elle véhicule.

L'histoire croisée ambitionne de traiter d'objets et de problématiques spécifiques qui échappent aux méthodologies comparatives et aux études de transferts. Elle permet ainsi de renouveler les cadres d'analyses.

Qu'apporte l'enquête sur les croisements ? Il s'agit dans l'histoire croisée d'étudier les intersections « où peuvent se produire des évènements susceptibles d'affecter à des degrés divers les éléments en présence, en fonction de leur résistance, perméabilité ou malléabilité et de leur environnement » (Werner, 2004, p. 21). La notion d'intersection implique une approche multidimentionnelle d'où une certaine complexité des configurations possibles. Les entités ou objets de recherche ne sont pas seulement considérés les uns par rapport aux autres, mais également les uns à travers les autres, en termes de relations, d'interactions, de circulation. M. Werner oppose le principe actif et dynamique du croisement au cadre statique de la comparaison qui tend à figer les objets. L'histoire croisée s'intéresse aux conséquences, aux incidences, aux répercussions du croisement. Croiser, c'est aussi entrecroiser, entrelacer, croiser à plusieurs reprises, selon des temporalités éventuellement décalées. Cela renvoie dans le processus de croisement à l'analyse des inerties, des résistances, des modifications de trajectoires, de formes, de contenus, ou des combinaisons nouvelles qui peuvent à la fois résulter du croisement et se déployer dans celui-ci. Ces transformations ne sont pas limitées aux éléments en contact mais aussi à leur environnement proche ou lointain et peuvent se manifester par des temporalités différées. Les entités, personnes, pratiques ou objets croisés, ou affectés par le croisement, ne restent pas forcément intacts et identiques à eux-mêmes. Il y a des phénomènes de réciprocité ou d'asymétrie. Le croisement se différencie donc du métissage,

qui crée un produit hybride possédant un peu des deux types de caractéristiques de départ, sans phénomène de réciprocité ou d'asymétrie.

La notion de changement est au cœur de la définition de l'histoire croisée : « penser des configurations relationnelles actives et dissymétriques, de même que le caractère labile et évolutif des choses et des situations, penser non seulement la nouveauté mais également le changement » (Werner, 2004, p. 23). Cette acception relationnelle, interactive et processuelle de l'histoire croisée ouvre à une multiplicité de croisements possibles. M. Werner en distingue quatre principaux : le croisement de l'objet de recherche, le croisement des points de vue et regards portés sur l'objet, le rapport entre observateur et objet (problématique de réflexivité) et enfin le croisement des échelles spatiales et temporelles.

Concernant le premier type de croisement, l'ancrage est empirique, le croisement est constitutif de l'objet de recherche. Il s'agit de l'étude d'un croisement particulier, avec l'étude de ses composantes et de la manière dont il s'opère, de ses résultantes et conséquences. L'un ou l'autre de ces aspects est placé au centre de l'analyse, en fonction de l'entrée choisie dans le processus de croisement. L'accent peut porter sur la dimension historique constitutive des éléments croisés et sur l'histoire du croisement lui-même. On peut s'intéresser à ce qui se passe en amont ou en aval, comme par exemple, aux impacts sur les réflexions et les pratiques scientifiques des rencontres internationales.

Le second type croise les points de vue et regards portés sur l'objet : croisements entre des terrains, des objets, des échelles. Le croisement s'opère dans les choses que le chercheur croise, alors que les croisements précédents se déroulent sans l'intervention directe du chercheur. Ici, c'est à travers l'action intellectuelle volontariste et structurante que se dessinent les contours non seulement d'un objet mais également d'une problématique de recherche. Ceci pose la question de la constitution de l'objet tant d'un point de vue empirique qu'épistémologique : « En somme, la construction de l'objet, que l'on peut envisager dans une perspective wébérienne comme l'adoption d'un ou de plusieurs points de vue particuliers sur l'objet, est déjà le résultat de différentes opérations de croisement. Et dans la mesure où il est susceptible d'évoluer au cours de l'enquête, le point de vue retenu engage de nouveaux croisements » (Werner, 2004, p. 25). Le chercheur doit rendre compte de la manière dont son propre choix intègre ou non d'autres perspectives. La variation des points de vue signifie pour le chercheur sur un plan empirique la prise en compte de différents points de vues sociaux (exemple des gouvernants et des gouvernés). Ce qui importe, ce n'est pas tant l'étude réflexive que l'ensemble des opérations techniques d'entrecroisements qui le composent. Objets et points de vue se constituent en interaction croisée.

Le troisième type de croisement s'inscrit dans une problématique de réflexivité en étudiant le rapport entre observateur et objet. La question est sensible surtout quand le chercheur travaille avec une langue, des concepts et des catégories qui ne relèvent pas de son univers de socialisation. L'objectivation est essentielle, même si elle est toujours partielle, afin de mieux maîtriser les biais susceptibles d'être ainsi introduits dans les résultats de l'enquête : « Les modalités d'appropriation de l'objet par le chercheur, les résistances de l'objet, les préalables posés par son choix ou encore la manière dont peuvent se modifier dans le cours de l'enquête les rapports entre le chercheur et l'objet, par exemple à travers la redéfinition de celui-ci ou le réajustement des problématiques et des catégories analytiques, sont autant d'aspects d'une démarche réflexive dans laquelle la position du chercheur et la définition de l'objet sont évolutives et leurs déplacements respectifs le produit d'interactions spécifiques » (Werner, 2004, p. 26-27). Des configurations simultanées des dimensions empiriques et réflexives sont ici à l'oeuvre. Le croisement est une activité cognitive structurante qui par diverses opérations de cadrage, construit un espace de compréhension. Ce processus cognitif articule objet, observateur et environnement.

Enfin, le quatrième et dernier type de croisement s'intéresse aux échelles spatiales et temporelles. Il permet d'illustrer comment empirie et réflexivité peuvent s'articuler dans une perspective d'histoire croisée. Il soulève le problème des unités spatiales et temporelles d'analyse, de leur choix raisonné en fonction de l'objet et du ou des points de vue adoptés. Il rompt ainsi avec des échelles temporelles et spatiales préconstituées (le cadre national, les périodes historiques). Les problèmes d'échelle ont déjà été longuement discuté que ce soit dans le cadre de la microstoria italienne, des « jeux d'échelles » (Revel, 1997) à la française (approche multiscopique ou multiscalaire) où le local est une modulation particulière du global et en même temps différent du macrosocial, ou de l'*Alltagsgeschichte* (Histoire du quotidien) qui fonde le choix du micro et la critique du macro sur une anthropologie des rapports sociaux. Or en ramenant les échelles à des choix théoriques et méthodologiques, M. Werner considère qu'on ne pose pas vraiment le problème de l'articulation empirique et du couplage de différentes échelles au niveau de l'objet même. Les échelles sont autant affaire de choix intellectuel qu'elles sont induites par les situations concrètes d'action propres aux objets étudiés. En règle générale, les objets empiriques relèvent de différentes échelles à la fois. D'un point de vue spatial, les échelles renvoient à la pluralité des scènes, des logiques et des interactions dont relève l'objet d'analyse. D'un point de vue temporel, elles soulèvent la question des temporalités à la fois de l'observateur, de l'objet et de leurs interférences à la confluence entre empirie et

méthodologie. On s'intéresse à leur couplage et à leur articulation ; micro et macro sont entrecroisés, pas opposés : « La notion d'échelle ne renvoie pas au micro ou au macro, mais aux différents espaces au sein desquels s'inscrivent les interactions constitutives du processus analysé » (Werner, 2004, p. 29).

Par conséquent, l'histoire croisée développe une démarche inductive et pragmatique : « L'induction pragmatique implique par conséquent de partir de l'objet d'étude et des situations d'action dans lesquelles il est pris et se déploie, en fonction d'un ou de plusieurs points de vue, certes préalablement définis mais soumis à des réajustements permanents au gré de l'investigation empirique » (Werner, 2004, p. 30). La référence à l'action place, quant à elle, la dynamique des activités concrètes des personnes dans des situations données au cœur de l'analyse, qu'il s'agisse de temps courts ou de temps longs. L'activité des personnes est structurée et structurante dans une relation d'interférences réciproques entre structures et action. Mais cette structuration est moins déterminée par la nécessité d'un processus irréversible que par le croisement dans l'action de contraintes et de ressources qui sont pour partie structurellement données, pour partie liées à la contingence des situations.

Mais cette induction pragmatique est aussi réflexive : « liée aux logiques de l'action, l'induction pragmatique conduit à réajuster les principes et la logique de l'enquête au fur et à mesure de son déploiement. L'historicisation quant à elle met en relation des échelles spatio-temporelles variées avec différents régimes d'historicité et des positions d'observation elles-mêmes historiquement situées. » (Werner, 2004, p. 32). Le chercheur est donc amené à considérer ses propres concepts et instruments analytiques comme le résultat d'un processus de croisement complexe où traditions nationales et disciplinaires sont amalgamées selon des configurations variées.

L'histoire croisée invite donc le chercheur à questionner l'historicité de ses objets et de sa démarche en permettant de repenser les rapports entre l'observation, l'objet d'étude et les instruments analytiques mis en œuvre. L'objet est construit en fonction d'une problématique dont il est le vecteur. En aval se trouve l'historisation des conséquences. L'histoire croisée n'est donc pas une histoire totale. L'histoire croisée part de la dynamique des activités sociales en rapport avec un objet d'étude particulier ; elle s'apparente donc à une histoire des problèmes et des questionnements.

Enfin l'histoire croisée permet de réagréger les éléments (acteurs, catégories analytiques) issus du processus de déconstruction en partant des écarts entre différents points de vue possibles.

Si ce présent travail de thèse sur la géographie du paysage est pour l'instant le premier en épistémologie de la géographie à revendiquer son ancrage dans l'histoire

croisée, des travaux antérieurs ont suivi la démarche relationnelle. J'en citerai trois : les travaux du géographe Hugh Clout (2005c), qui a recensé les écrits des géographes français et des géographes britanniques sur le pays voisin, Grande-Bretagne ou France ; les analyses du géographe Keiichi Takeuchi sur l'attraction du modèle européen pour les Japonais (Takeuchi, 2000), et celles de la géographe Josefina Gómez Mendoza sur le modèle constitué par les géographies allemande et française pour la géographie espagnole — en particulier le « magistère de de Martonne sur la géographie espagnole » (Gómez Mendoza, 2001, p. 213). Ces deux dernières sont plus interprétatives que celles de Clout, mais elles étudient seulement des relations univoques, en privilégiant la circulation dans un seul sens des idées et des pratiques.

En abordant les questions de catégories d'analyse, d'échelles, du rapport entre diachronie et synchronie, des régimes d'historicité et de réflexivité, l'histoire croisée m'amène à réfléchir sur la catégorie « géographie du paysage ». Pour M. Werner, le travail sur les catégories concerne à la fois les catégories d'action et les catégories d'analyse. L'objectif est de savoir de quoi on parle et d'où on parle. Echapper à l'essentialisme des catégories suppose ici de raisonner en termes de processus situé de catégorisation, le processus renvoyant aux interactions à la fois temporelles et spatiales constitutives de la catégorie. M. Werner développe l'exemple de la catégorie « paysage » prise au sens large, donc pas uniquement géographique : cette catégorie est « historiquement datée et partiellement structurée par les problématiques qui ont présidé à sa constitution. Pour le paysage et ses équivalents – toujours approximatifs dans les autres langues et cultures –, cette constitution a été progressive et a mis en jeu, au sein même de chaque entité nationale, une pluralité de logiques de catégorisation propres aux différents groupes, lieux ou personnes impliqués dans le processus : artistes, associations de botanistes, ligues et sociétés locales d'embellissement, associations de riverains, etc. Seule une approche située permet de mettre en évidence les enjeux spécifiques de catégorisation qui ont pu prévaloir au niveau de ces différents groupes à des époques diverses, et qui, tout en n'étant plus perceptibles aujourd'hui, contribuent à façonner les pratiques patrimoniales qui ont actuellement cours en France et en Allemagne » (Werner, 2004, p. 34-35). La catégorie « géographie du paysage » est elle aussi historiquement datée, elle est structurée par les problématiques qui sont liées à son élaboration, en l'occurrence des questions de définition disciplinaire sur l'essence de la géographie, son objet de recherche et sa méthodologie.

La géographie du paysage est étudiée à différentes échelles : lors des recherches et des excursions de géographes sur le terrain, lors des débats par articles interposés sur l'essence de la géographie entre différentes écoles allemandes, lors des Congrès de

géographes allemands ou encore au niveau international lors des Congrès internationaux de géographie (CIG).

La géographie du paysage est étudiée de façon synchrone entre la France et l'Allemagne : lors des séances des CIG dans la section relative au paysage, créée dans les années trente, pendant lesquelles géographes allemands et français discutent ensemble. La diachronie peut être abordée *via* le phénomène de réception, biaisé par la traduction et par l'intermédiaire des passeurs (les rédacteurs de notices et de comptes rendus des travaux géographique de son pays pour des revues de l'autre pays) et des tiers qui brassent et essaient de synthétiser les apports de géographes allemands et français.

La réflexivité du chercheur est prise en compte dans l'histoire croisée : par exemple, dans le choix que je fais d'étudier Passarge. C'est peut être plus facile pour moi, en tant que française, de vouloir explorer son aspect proprement scientifique et géographique. Je suis insérée dans un réseau français de recherche qui me permet d'aborder cette question très compliquée selon un prisme légèrement différent des chercheurs allemands de l'histoire de la géographie ; la journée d'études de l'équipe E.H.GO sur les géographes français pendant la Seconde Guerre mondiale, organisée par M.-C. Robic et J.-L. Tissier le 28 octobre 2009 à Paris résonne comme un écho en ouvrant des perspectives de recherches sur les stratégies d'acteurs pendant le régime de Vichy, les stratégies professionnelles et les réactions diverses, les résistances et les accommodements.

E. La thèse comme objet de production

1. L'historique

Un bref historique de la thèse permet d'en éclairer les conditions de production. En 2006, le point de départ de la réflexion est double. D'une part, après avoir fréquenté plusieurs années le séminaire de M. Werner à l'EHESS sur les historiographies franco-allemandes et les transferts culturels, j'ai voulu tester la « boîte à outils » de l'histoire croisée dans le domaine de la géographie. D'autre part, je tenais à étudier les relations franco-allemandes en géographie à travers un lieu de confrontations et d'échanges, en l'occurence les CIG de l'entre-deux-guerres. Ceux de Varsovie en 1934 et d'Amsterdam en 1938 ont attiré mon attention dans la mesure où ce sont les premiers depuis la Première Guerre mondiale à accueillir des géographes allemands en nombre (Schröder-Gudehus, 1986). Mon attention est alors attirée sur une section particulière, la section V sur le

paysage, car malgré une évidente bonne volonté de la part des Français et des Allemands, il semble impossible d'arriver à une conclusion finale commune. Le concept de paysage pose problème. D'où la nécessité de s'y intéresser dans les relations franco-allemandes en géographie. La thèse de H.-D. Schultz (1980) constitue le socle de ma réflexion sur la géographie allemande : non seulement elle brasse un immense corpus d'articles balayant toute l'histoire de la géographie allemande de 1800 à 1970, mais elle se réfère sans cesse au paysage (*Landschaft*). Le concept de paysage semble constitutif de la géographie allemande. La question est de savoir s'il en est de même dans la géographie française puisque celle-ci s'est en partie constituée sur le « modèle allemand ». Cette notion de « modèle allemand » est aussi à interroger.

Je me suis donc penchée sur la définition de la géographie du paysage et du concept de paysage de part et d'autre du Rhin, sur leur période d'apparition, sur leurs liens avec des concepts proches comme « géographie régionale » et « région » et dans une moindre mesure avec « espace », « territoire », « milieu ». Est-ce un concept-clé pour la géographie ? Si oui, en quoi ? Sinon, pourquoi ? Y a-t-il des concepts concurrents ? Le tout dans un constant mouvement de va et vient entre ce qui se passe de façon synchrone ou en décalé en Allemagne – et par extension dans les pays de langue allemande – et en France.

Surgit immédiatement un problème de déséquilibre dans la recherche. L'amour de la langue et de la culture allemandes ne suffit pas. Je ne cache pas qu'en tant que géographe, mâtinée d'historienne, il me manque une formation universitaire de germaniste. La difficulté de l'accès aux sources, leur lecture et leur compréhension (comme l'alphabet gothique, la süderlin, etc.) a été en partie surmontée par des séjours de recherches en Allemagne les plus fréquents et les plus longs possibles (de une semaine à dix mois pour un séjour cumulé de dix-sept mois), par le cadre de la cotutelle de thèse entre Paris 1 Sorbonne et l'Université de Leipzig, par l'accueil au Leibniz-Institut für Länderkunde dans l'équipe de recherche de U. Wardenga, par le soutien très efficace des institutions ancrées dans la recherche franco-allemande que sont le CIERA, l'Université franco-allemande et la Mission Historique Française en Allemagne de Göttingen (devenu depuis l'Institut français d'histoire en Allemagne situé à Francfort).

Cette volonté de combler ce déséquilibre révèle aussi le désir de faire connaître par la traduction[25], plusieurs textes de géographes allemands à un public de géographes français qui a, en partie, perdu la maîtrise de la langue de Goethe. (Les géographes français du début du XXe siècle connaissaient tous l'allemand et secondairement l'anglais).

[25] Ces traductions sont une première ébauche, à considérer comme un matériau de travail que je mets à la disposition de la communauté scientifique, etnon comme un strict exercice de traduction.

Mais le questionnement sur la géographie du paysage, et donc aussi sur le concept de paysage, implique d'élargir la période d'étude initialement restreinte à l'entre-deux-guerres : pour comprendre l'émergence d'un regain d'intérêt pour le *Landschaft* en Allemagne au lendemain de la Première Guerre mondiale, il semble nécessaire de s'interroger sur ce qui existait avant, et donc de remonter jusqu'au tournant de 1900, quand les écoles française et allemande s'institutionnalisent. Par ailleurs, le déplacement de la période d'étude est commandé par deux raisons : d'une part, le poids du contexte politique, surtout en Allemagne, risque d'entraîner la thèse dans une direction non voulue, à savoir la géographie allemande et le national-socialisme, thème d'étude très important, déjà très bien étudié (cf. les travaux de M. Roessler, G. Sandner, H.-A. Heinrich), et qui nécessite une maîtrise approfondie de la langue. D'autre part, l'analyse terminologique et bibliographique, mise en avant dans la thèse en particulier par un dépouillement systématique de la *Bibliographie géographique internationale* (*BGI*), ne peut donner de résultats probants que sur une longue période d'étude, d'où le choix retenu de la première moitié du XXe siècle, du tournant de 1900 à la Seconde Guerre mondiale. Certes, l'étendue de la période d'étude (un demi-siècle) implique que des thèmes ne sont pas retenus ou trop rapidement abordés, mais c'est la règle de toute thèse que de proposer des pistes de réflexion tout en reconnaissant que les questions ne pourront pas être exhaustivement abordées dans le cadre forcément restreint (en nombre de pages comme en nombre d'années) de ce type de travail universitaire. Le souci de la contextualisation est toujours présent à l'esprit.

Des fausses pistes ont été suivies. Suivre les traces de quatre géographes allemands ayant participé à la fois aux CIG de 1934 et 1938 – à savoir Geisler (1891-1947), Norbert Krebs (1876-1947), Hermann Lautensach (1886-1971) et Georg Niemeier (1903-1984) – n'a pas permis de faire émerger une problématique suffisamment forte pour la thèse, même si des informations importantes, glanées dans les archives de Bonn, Brunswick, Berlin ou Riga, seront en partie remobilisées avec profit ici et dans une autre étude. Après une « traversée des marécages » à l'hiver 2007-2008, la thèse a retrouvé un nouvel élan en retournant le questionnement : il ne s'agit plus de mettre au cœur des réflexions les relations internationales entre géographes français et allemands, ce qui m'avait fortement incitée d'une part à suivre trop exclusivement des profils de géographes, et d'autre part à me disperser devant l'ampleur de la tâche et l'absence d'un angle d'attaque bien délimité. Mais il s'agit de partir d'une question de définition disciplinaire *via* une notion, la géographie du paysage, et de réfléchir à partir de là sur les liens entretenus d'une part avec

sa traduction dans les deux langues, et d'autre part avec des notions proches comme géographie régionale / *Länderkunde*.

Cette orientation a été confortée par la découverte, au Leibniz-Institut für Länderkunde (IfL) de Leipzig, d'un auteur très controversé, mais dont l'apport concernant le concept de paysage ne peut être nié : le géographe allemand Passarge (1867-1958). Ses archives, correspondant à des copies provenant des archives de l'institut de géographie de Hambourg, n'ont pas encore été exploitées dans l'optique du paysage. L'apport de Passarge est précoce : c'est lui qui a conçu le système de la *Landschaftskunde* présenté au Congrès de Rome en 1913. A partir de la parution de son ouvrage sur le Kalahari en 1904, il compte parmi les géographes allemands reconnus internationalement, aussi bien en Allemagne qu'en France ou dans les pays anglo-saxons. Il fait partie de la même génération que le géographe français de Martonne (1873-1955), ce qui permet une étude d'histoire croisée intéressante. En outre, c'est l'un des rares géographes à avoir écrit son autobiographie, à plus de 80 ans, en 1947. Certes, ce manuscrit, jamais publié, est à prendre avec beaucoup de précaution, compte tenu des limites de toute autobiographie, et en l'occurrence, des capacités très importantes de Passarge à réécrire l'histoire, surtout quand il s'agit de se disculper après la fin du régime nazi. Tout en gardant à l'esprit cet arrière-plan idéologique et politique de l'activité de Passarge (déjà très bien étudié par G. Sandner et M. Rössler) je tenterai de mettre en avant son apport scientifique à la géographie du paysage.

L'ampleur de la tâche m'a imposé de choisir un axe privilégié parmi les différentes interactions représentées sur le schéma *supra*. J'aurais souhaiter examiner successivement les quatre notions de géographie régionale, géographie du paysage, *Länderkunde / Landeskunde* et *Landschaftskunde* avant d'envisager les liens existant entre elles. Cela m'aurait permis de réajuster les problèmes de dissymétrie entre géographie française et géographie allemande, l'objectif final étant d'entrelacer les différents croisements issus de différents angles d'attaque.

Si j'utilise ici la méthodologie de l'histoire croisée, je tiens à souligner que je l'ai aussi appliquée sur le terrain en entreprenant une cotutelle de these en Paris et Leipzig[26] et en coordonnant de 2008 à 2010 le projet franco-allemand de recherche PROCOPE intitulé « Géographie française, géographie allemande : histoire croisée, XIXe, XXe siècles ». C'est avec un mélange de détermination et d'obstination que je me suis efforcée de réunir pendant quatre ans les conditions d'échanges et de travail en commun entre des chercheurs en histoire de la géographie centrés au départ sur leurs traditions nationales respectives. Comme doctorante, j'ai donc essayé d'assurer un rôle de « passeur » entre les deux

[26] C'est la première thèse de géographie en cotutelle à l'Université de Leipzig.

géographies en expliquant les différences d'approches de la recherche et des cultures académiques entre les deux pays. Cela se traduit aussi dans le texte final de la thèse. Ce n'est ni une thèse française avec les canons français qui traiterait de la géographie allemande, ni une thèse allemande qui traiterait de la géographie française, mais un troisième type. Certes, ma thèse est ancrée dans la tradition académique française (longueur du texte, importance des annexes et de la description), mais elle est aussi soucieuse de se rapprocher sur certains aspects de la tradition académique allemande (par exemple par son aspect quelque peu systématique). Ce faisant, la thèse a demandé aux directeurs de thèse de se décentrer et d'envisager une autre manière d'écrire. Ce processus de cotutelle constitue donc un croisement qui transforme la façon d'appréhender le travail de thèse. Je suis amenée ainsi à détailler des éléments évidents pour les Allemands, mais que les Français ne connaissent pas, et réciproquement. C'est aussi dans cette optique que je me suis proposé de traduire en français les textes allemands essentiels pour mon étude, et que j'ai composé un volume d'annexes qui constitue une partie intégrante de ma thèse.

En outre, il me semble judicieux de préciser ce que ce présent travail de thèse n'est pas. Même s'il les aborde ou les traite partiellement, ce n'est pas une thèse sur les relations franco-allemandes en géographie de 1900 à 1945, ou sur la géographie allemande dans son ensemble entre 1900 et 1945 ou sur le *Landschaft* allemand (ou sur le paysage français) de 1900 à 1945, ou sur la région et l'analyse régionale en France et en Allemagne, ou sur le rôle du *Landschaft* dans l'idéologie nazie, ou une stricte biobibliographie centrée sur le géographe allemand Passarge ; c'est encore moins une thèse sur le concept de paysage et la géographie du paysage dans la recherche actuelle en géographie. Enfin, ma thèse n'est pas une « défense et illustration » de la méthodologie de l'histoire croisée contre d'autres approches méthodologiques de type relationnel.

2. La problématique

Au vu de ce cheminement personnel et de ces choix d'approche historiographique, mon travail s'organise autour de la problématique suivante : comment les géographes français et allemands de la première moitié du XXe siècle s'appuient-ils sur la géographie du paysage pour définir la géographie ou pour la pratiquer ? Comme je l'ai expliqué *supra*, je vise à montrer les échanges et les impasses, les interrelations et les possibles connexions

en croisant les approches sémantiques, terminologiques, bibliographiques, institutionnelles et thématiques relatives au paysage chez les géographes français et allemands.

3. Le corpus d'étude

Mon corpus est constitué d'archives, de textes, de revues, d'étude de sommaires d'ouvrages. Une place importante est réservée à la traduction de textes considérés comme importants pour le sujet et facilement accessibles pour moi, à Paris et lors de mes séjours de recherches à l'étranger, notamment les séjours longs effectués dans les archives de l'IfL. Mon souci méthodologique constant étant de croiser plusieurs types de documents dans le but de contextualiser au mieux les conditions de production en tenant compte de l'ancrage de l'auteur à un moment donné, dans un réseau donné et en fonction d'un objectif donné, ne s'intéresser qu'à un seul type de corpus, par exemple uniquement les textes des articles académiques, me semble trop réducteur pour en tirer des résultats tangibles. Toutefois, l'ampleur de la tâche et les contingences liées à mon activité professionnelle à plein-temps font que je ne peux pas toujours dans le cadre de la thèse approcher au plus près les différenciations de contexte et les conditions de production de tous les géographes français et allemands abordés autant que je l'aurais souhaité, mais que le lecteur sache que cette préoccupation a été constante.

Le corpus de sources primaires regroupe des bases bibliographiques, une sélection de textes de la période d'étude et des archives. J'ai effectué le dépouillement systématique sur cinquante ans des notices de la *Bibliographie géographique internationale* ciblé sur un choix de sept géographes allemands et du morphologue américain Davis, ainsi qu'un dépouillement semblable de la revue *Petermanns geographische Mitteilungen (PGM)* ciblé sur un choix de cinq géographes français (les tableaux des recensions complètes sont présentés dans le CD-rom joint en annexe hors-texte). Les archives ont été consultées à Paris (Bibliothèque du Centre de Géographie, équipe EHGO), à Leipzig à l'IfL, mais aussi à Berlin, bonn, Halle, Brunschwick, Marburg/Lahn, Riga et Wroclaw. Les archives utilisées sont de différente nature : archives personnelles (correspondances privées), archives universitaires, archives officielles et administratives (notamment celles du *Bundesarchiv* de Berlin). L'autobiographie de Passarge, dont l'original se trouve à Hambourg et qui a été photocopié et déposé aux archives de l'IfL, occupe une place particulière en raison de sa richesse et de ses dangers : comme toute autobiographie, elle est une réécriture, mais elle constitue une source à utiliser, certes avec beaucoup de précaution et de distance critique.

Le choix de sources primaires allemandes, notamment les articles, a été largement guidé par l'immense corpus brassé par H.-D. Schultz dans sa thèse (Schultz, 1980, p. 421-478). Le choix du corpus de textes français a été guidé par les travaux menés au sein de mon équipe d'accueil au CNRS, à savoir l'équipe EHGO. Le corpus de textes et d'études provenant de la recherche en histoire de la géographie, c'est-à dire la recherche actuelle (mais sans négliger pour autant quelques jalons de cette réflexion depuis la Seconde Guerre mondiale), est regroupé dans les sources secondaires.

Ces deux corpus font partie de la bibliographie intégrée dans le tome second de la thèse.

4. La méthodologie : l'histoire croisée appliquée à la géographie du paysage

L'objectif poursuivi ici est d'utiliser la « boîte à outils » de l'histoire croisée dans un triple cadre disciplinaire, spatial et temporel. J'ancre ma recherche dans l'épistémologie de la géographie en insistant sur l'histoire de la discipline, de son objet, de sa méthodologie, de ses concepts fondateurs, de son unité, des crises d'identité qu'elle traverse. La géographie est née comme discipline universitaire au XIXe siècle en Allemagne avec Humboldt et Ritter (1779-1859), détenteur de la première chaire de géographie en Allemagne. Vidal de la Blache (1845-1918), historien de formation, est très marqué par les lectures de Ritter et Ratzel (1844-1904). Les liens sont étroits entre la science allemande et la science française (Digeon, 1959 ; Berdoulay, 1982 ; Korinman, 1990). Cela vaut pour les géographes comme pour les autres disciplines : à la fin du XIXe siècle, tous les bons étudiants français vont faire leur tour d'Allemagne. Ce que font par exemple Vidal de la Blache, Camena d'Almeida, Brunhes, de Martonne auprès de Ferdinand Freiherr von Richthofen à Berlin, de Albrecht Penck (1858-1945) à Vienne et/ou de Ratzel à Leipzig. Donc il est crucial pour l'épistémologie de la géographie d'étudier les relations franco-allemandes.

Mon objet d'étude : le système de la géographie du paysage / *Landschaftskunde* et son concept de paysage / *Landschaft*. J'opère un décentrement méthodologique en choisissant de partir de la notion allemande de *Landschaftskunde* (cf. schéma *supra*). Ce sont deux entités nationales qu'il s'agit de croiser : la géographie allemande et la géographie française. Deux groupes plus ou moins homogènes : les géographes français, assez homogènes car réunis au sein de ce qu'on a appelé l'école française de géographie et

les géographes allemands, regroupés en plusieurs « écoles » rivales et en forte concurrence. La notion de dissymétrie fait partie de l'histoire croisée et cette dernière est particulièrement importante entre géographie française et géographie allemande, en soi et en ce qui concerne le *Landschaft /* paysage : cette dissymétrie est à interroger. Pourquoi le paysage n'apparaît pas aussi prégnant en France qu'en Allemagne ? Quelles sont les forces d'inertie et les impasses? J'entends par cette expression les facteurs qui entravent, sur le fond ou sur la forme, les échanges sur l'objet paysage et sur la question de la définition de la géographie : l'absence d'échos, la faible réception, les différences de paradigmes et/ou le décalage temporel dans l'appropriation d'un objet d'étude ou dans l'intérêt porté aux questions épistémologiques. Quel est le contexte socio-culturel qui sous-tend cette notion ? Quel rôle jouent les différences d'organisation de la géographie en France et en Allemagne (formation, carrière, organisation des universités, organisation spatiale centralisée ou fédérale ?). On observe en France une forte centralisation autour de Vidal de la Blache, qui met de la distance par rapport à des esprits originaux comme Vallaux, alors que la géographie allemande manifeste plus d'ébullition, mais aussi plus de concurrence : entre les écoles de Penck, de Richthofen, de Hettner, etc., souvent organisées autour du maître et d'un organe de diffusion comme une revue (tels Hettner qui a fondé la célèbre revue *Geographische Zeitschrift*). C'est pourquoi il est plus approprié de parler *des* écoles allemandes de géographie et *de* l'école française.

J'utilise la « boîte à outils » qu'est l'histoire croisée pour interroger les liens entre géographie du paysage et *Landschaftskunde* en opérant essentiellement trois types de croisement. Tout d'abord, je réalise un croisement bibliographique par les recensions des travaux français par les géographes allemands et celles des travaux allemands par les géographes français dans le cadre des revues de géographie. Deuxièmement, je croise sur le plan institutionnel des CIG : ils se déroulent dans un endroit précis où les gens se côtoient, se parlent, ont la possibilité de discuter de façon formelle et informelle lors des pauses, des dîners, des excursions sur le terrain. Les CIG sont particulièrement intéressants car on y discute du concept de paysage dans une section spécifique, la section V, à partir de 1934, mais on discute aussi du paysage dans les congrès précédents. Les *Comptes rendus* des Congrès sont publiés parfois avec une partie des débats suscités par les communications. Les sources informelles sont difficiles à obtenir, je dois accepter une part de reconstruction, d'hypothèses, beaucoup de perte d'information par rapport à l'intérêt des échanges opérés dans ce cadre de sociabilité scientifique. Troisièmement, je tente de croiser sur une pratique géographique standard, le terrain ; c'est essentiellement le terrain géomorphologique, mais pas exclusivement. Comment le géographe pratique-t-il la géographie sur le terrain : par

l'observation, la mesure, la visualisation, la photographie, etc. ? Cela permet d'interroger les liens entre la notion de paysage et deux des piliers du métier de géographe de la période : la géomorphologie, du côté des contenus, et le terrain, du point de vue des pratiques méthodologiques.

La multiplication des types de croisement est amplement justifiée. D'abord, l'étude des seuls CIG poserait problème dans la mesure où, après la Première Guerre mondiale et avec l'organisation de l'Union géographique internationale (UGI), les géographes allemands ne sont officiellement présents en délégation qu'en 1934 et 1938. Restreindre mon étude soit aux excursions, soit au terrain me renverrait au problème des sources, relativement limitées et peu accessibles. Il me semble nécessaire de faire appel aussi bien aux textes doctrinaux, aux archives, aux carnets de terrain, etc., pour faire un aller et retour entre le texte et la pratique. De plus, ne s'intéresser qu'aux inter-recensions bibliographiques serait d'une part assez lourd et ennuyeux, et d'autre part ne permettrait pas d'aller assez loin dans l'analyse, en raison du caractère sommaire des notices et de l'effectif réduit des rédacteurs concernés ; cette étude est néanmoins indispensable, car elle permet une analyse quantitative sur cinquante ans, qui doit être confrontée à une analyse qualitative.

Etudier le croisement de ces trois croisements est aussi utile. Les liens entre les croisements institutionnels des congrès et les croisements sur le terrain s'opèrent par exemple *via* les excursions, notamment celles organisées lors des congrès : c'est le cas par exemple en 1904 au Congrès de Washington – où se rencontrent entre autres Davis, de Martonne, Vidal de la Blache, Penck –, au Congrès de Varsovie en 1934, au Congrès d'Amsterdam en 1938.

Donc, l'étude de ces entrelacements permet d'englober les textes doctrinaux sur la géographie du paysage et le concept de paysage, la pratique géographique sur le terrain, les analyses quantitatives et qualitatives, les inerties et les impasses ainsi que les synchronies et diachronies. Ce dernier point justifie une étude sur le temps long. Dans la mesure du possible, un croisement des échelles permet de changer l'angle de vue. J'analyse donc les CIG tout en jetant aussi un regard sur les Congrès de géographes allemands. J'étudie quantitativement les inter-recensions bibliographiques mais je mène aussi une étude qualitative de quelques textes majeurs (avec leur traduction en français lorsqu'il s'agit d'un texte allemand). Enfin, une attention particulière est prêtée aux acteurs, c'est-à-dire aux géographes en tant que personnes et groupe social, et aux potentiels « passeurs » entre les géographes allemands et français : je m'intéresse donc aussi aux « tiers » à la fois

germanophones et francophones comme les géographes belges (Paul Michotte), ou américains (Davis). L'étude des tiers pourrait se prolonger à propos des géographes suisses comme Fritz Jäger (Allemand, étudiant de Hettner mais ayant longtemps enseigné à l'Université de Bâle), russo-soviétiques comme Lev Semenovich Berg (1876-1950), Andrey Nikolaevich Krasnov (1862-1914) ou encore polonais avec Eugen Romer (1871-1954), formé à l'école allemande mais francophone et nationaliste polonais.

Pour étudier ces types de croisements qui s'imbriquent les uns aux autres, j'ai choisi de travailler sur quelques textes allemands que je considère importants et que je juge utile de traduire pour les rendre accessibles à un public non germanophone. Ces traductions, nombreuses, sont placées en annexe, comme les tableaux couvrant cinquante ans de recension. Ce choix d'annexes importantes correspond à ma posture de chercheur : je tiens à rendre visibles, accessibles, donc criticables, le travail opéré sur mes sources et la démarche du raisonnement qui me permet d'aboutir à tel ou tel résultat.

5. Le plan suivi

Mon questionnement sur la définition de la discipline géographique et sur le rôle de la notion de paysage dans cette définition, en France et en Allemagne et sur le rôle de la notion de paysage dans cette définition au cours de la première moitié du XXe siècle s'appuie sur la méthodologie de l'histoire croisée. Elle me permet d'étudier un objet selon différents points de vue, de croiser et d'observer ce qui se passe, de façon synchronique et aussi diachronique : j'interroge la *Landschaftskunde* et le concept de *Landschaft* par différents types de croisements (institutionnels, personnels) sur différentes scènes (les CIG, des terrains), en essayant d'avoir différents regards (celui de la géographe qui s'intéresse à l'espace, celui de la sociologue qui s'intéresse aux acteurs). Certes le programme est ample, ambitieux et non dénué d'écueils, comme le souligne M. Middell dans son compte rendu de l'ouvrage de M. Werner et B. Zimmermann explicitant l'histoire croisée (Middell, 2005), mais je me propose, suivant en cela les fondateurs de la notion, d'utiliser l'histoire croisée comme une « boîte à outils » pour tenter d'éclairer, par ce travail de thèse sur la question du paysage, un pan de l'histoire de la géographie. Sans ignorer la revendication du paysage par plusieurs disciplines, je choisis de rester au sein d'une seule discipline – la géographie – mais d'étudier les interactions, selon une démarche d'historienne, entre les deux écoles majeures du début du XXe siècle : l'allemande et la française.

La première partie (Paysage / *Landschaft* : des questions de traductions) explore en trois chapitres les problèmes de traduction, de labilité du concept de paysage comme objet de la géographie du paysage (chapitre 1), les articulations et les concurrences avec d'autres concepts fondamentaux de la discipline (chapitre 2). Les différents mouvements de traduction et de transmission du savoir entre la géographie française et la géographie allemande sont appréhendés grace à l'analyse des discours sur la géographie du paysage tenus pendant un demi-siècle. Le flou des traductions persistant tout au long de la période d'étude, il s'avère nécessaire de s'intéresser plus spécialement aux vecteurs et aux acteurs de la transmission, et notamment à ce que j'appelle les « passeurs ». Ces derniers assurent une transmission par la traduction, qui porte à la connaissance de sa propre géographie nationale ou de l'autre tradition nationale, l'état d'une question en jeu dans l'un ou l'autre pays, comme le font par exemple les rédacteurs de notices pour la *BGI* ou les auteurs de comptes rendus pour les recensions des *PGM* (chapitre 3).

La seconde partie (Les géographes théoriciens et les praticiens du paysage en France et en Allemagne), déclinée en trois chapitres, développe largement la pensée et la réception de quelques figures importantes de la géographie du paysage pour savoir ce qui, dans les propositions de définition disciplinaire par la géographie du paysage, est proposé, transmis, compris, déformé ou encore ignoré. L'accent est mis sur le géographe allemand Passarge qui est le seul théoricien et praticien de la géographie de paysage à avoir explicitement exprimé sans relâche par ses très nombreux écrits et ses interventions lors de rencontres nationales et internationales sa conception de la géographie comme une *Landschaftskunde*. Les autres géographes du paysage allemands (Banse, Gradmann, Krebs, Schlüter, Volz) (chapitre 4) et français (Vidal de la Blache, Vallaux, Maurette, Dion, Clozier, Cholley, George, Deffontaines) (chapitre 5) sont étudiés, entre autres, dans le cadre de leurs relations avec la *Landschaftskunde* de Passarge. Je privilégie l'analyse du discours, tout en recourant largement à l'intertextualité afin de mettre en évidence les réseaux d'acteurs Cette mise en réseau correspond aussi à des strategies d'acteurs, que j'appelle des « tiers » et des « pivots » (chapitre 6). Les « tiers », francophones et germanophones, se positionnent géographiquement hors de France et d'Allemagne tout en ayant reçu une partie de leur formation de maîtres allemands ou/et français, comme par exemple des géographes belges, suisses et polonais : ils traduisent certes les informations (comme le font les « passeurs »), mais surtout brassent un matériau bibliographique pour le synthétiser et le réorganiser en fonction d'objectifs propres, visant à l'émancipation d'une école géographique. Enfin, les « pivots » possèdent des caractéristiques des « tiers » tout en étant capables de faire rebondir les questions essentielles et les enjeux en suscitant des débats au sein des

différentes écoles allemandes et au sein de l'école française. En ce sens, la figure de William Morris Davis sous-tend largement toute la thèse. La dissymétrie entre théoriciens allemands et français, certes prise en compte méthodologiquement dans une démarche d'histoire croisée, surgit ici de manière éclatante. En effet, les géographes allemands, très soucieux de conceptualisation, s'intéressent très tôt à la théorie et à la méthodologie. La concurrence entre différentes écoles de géographie fait coexister et s'affronter des options différentes pour la définition disciplinaire : *Landeskunde, Länderkunde* et *Landschaftskunde*. Inversement, d'une part, les géographes français font largement le choix d'une définition régionale de la géographie, à partir de Vidal de la Blache et même si des réflexions originales sont menées sur la géographie du paysage et, d'autre part, ils sont moins préoccupés par les débats théoriques et épistémologiques que par la définition empirique et la pratique du terrain.

Pour surmonter cette dissymétrie, la troisième et dernière partie (Deux scènes de la rencontre franco-allemande : les Congrès internationaux de géographie et le terrain) s'intéresse aux pratiques savantes liées à la géographie du paysage et s'attache à décrypter les contextes, les enjeux et les acteurs de ces deux lieux de rencontre. Tout d'abord, les congrès internationaux de géographie, dans leur dimension de rencontre interpersonnelle internationale et institutionnelle, permettent un changement d'échelle (chapitre 7) : il ne s'agit plus de défendre et de diffuser ses idées face à ses compatriotes comme c'est le cas pour les congrès nationaux, mais de confronter ses réflexions à celles d'autres traditions géographiques ayant suivi une évolution propre et s'appuyant sur des concepts fondamentaux susceptibles d'être différents. Par ailleurs, la rencontre sur le terrain (chapitre 8) permet de confronter des méthodes d'observation, de description et d'explication des phénomènes et processus géographiques : ces rencontres internationales sur le terrain s'opèrent au cours des excursions organisées lors des CIG, durant la grande traversée de l'Irlande à l'Italie organisée en 1911 comme un « pèlerinage » par Davis et lors de l'Excursion transcontinentale de 1912, elle aussi organisée par Davis. Pour rendre compte de cette confrontation au terrain, il est nécessaire de combiner des sources de nature différente comme les carnets des géographes, les photographies prises *in situ* et les écrits sur le rôle du terrain. L'étude des carnets de terrain des géographes français et allemands permet d'appréhender et de confronter leurs regards sur le paysage géographique.

Je montrerai donc comment les géographes français et allemands de la première moitié du XXe siècle s'appuient sur la géographie du paysage pour définir et pratiquer la géographie. Pour cela, je présente d'abord le contexte des relations franco-allemandes concernant la géographie du paysage / *Landschaftskunde*, d'où l'étude des concepts eux-

mêmes, les problèmes de leur traduction (chapitre 1) et de leur évolution sémantique au cours de la première moitié du XXe siècle (chapitre 2) ainsi que leur réception *via* les revues de géographie (chapitre 3). La présentation des principaux théoriciens et usagers du paysage en Allemagne (chapitre 4) comme en France (chapitre 5) ainsi que celle de tiers (chapitre 6) permet de centrer l'analyse sur les acteurs et les options possibles offertes ou non par la géographie du paysage / *Landschaftskunde* pour définir la géographie. Forte des résultats acquis dans les six premiers chapitres, la partie 3 permet d'aborder deux scènes privilégiées de la rencontre franco-allemande : le paysage / *Landschaft* aux Congrès Internationaux de Géographie (chapitre 7) et le paysage / *Landschaft* sur le terrain, notamment celui de la géomorphologie (chapitre 8).

Partie 1. Paysage-*Landschaft* : des questions de traductions

Dans le cadre d'une histoire croisée franco-allemande, le premier problème qui se pose est de savoir si les géographes utilisent bien le même concept et comment ils le traduisent dans l'autre langue. Le problème de la traduction est fondamental. Le concept de paysage / *Landschaft* n'y échappe pas : il a suivi une évolution longue mais différente dans la géographie allemande et française et ne renvoie pas obligatoirement aux mêmes notions sous-jacentes.

Pour cette raison, la première partie de la thèse se propose de partir d'une analyse des concepts et de débroussailler le terrain de la traduction en pointant le flou des traductions entre les deux langues, le rôle de passeurs germanophones et francophones, la labilité du concept de *Landschaft* / paysage (chapitre 1), sa polysémie problématique tout au long de la période d'étude et sa concurrence avec d'autres concepts-clés de la géographie (chapitre 2). Malgré cela, le concept de paysage / *Landschaft* constitue une cible interessante des inter-références géographiques franco-allemandes, ce qui est montré grâce une analyse quantitative d'inter-références bibliographiques (chapitre 3). Pour ce faire, je m'appuie beaucoup sur l'organe que constitue la *Bibliographie Géographique Internationale*, et sur le *Literaturbericht* de la première et puissante revue allemande *Petermanns Geographische Mitteilungen.*

Dans la méthodologie de l'histoire croisée, il s'agit ici d'analyser sur une période d'un demi-siècle le croisement des points de vues et des regards portés sur le concept de paysage / *Landschaft via* des articles synthétisant l'état des lieux de la géographie en France comme en Allemagne, des dictionnaires et des inter-recensions bibliographiques.

Chapitre 1. Le flou des traductions

Je montre que le flou des traductions du concept de paysage / *Landschaft* existe du français vers l'allemand et réciproquement. J'étudie quatre cas de figure : d'abord, la traduction des notions allemandes par les géographes français qui recensent les travaux allemands dans les revues françaises, ensuite la traduction des notions françaises par les géographes français qui rédigent en allemand des notices bibliographiques pour les revues allemandes, puis la traduction de géographes allemands qui écrivent en allemand sur les travaux des géographes français et enfin la discussion sur la traduction du mot *Landschaft* au CIG de 1938.

1. Traduction des notions allemandes

La traduction des notions allemandes est étudiée dans les notices et comptes rendus bibliographiques opérés par les Français qui recensent les publications allemandes dans la *BGI* (de 1900 à 1945) comme par exemple Auerbach, de Martonne, Raveneau, Vidal de la Blache.

L'un des meilleurs moyens d'appréhender la traduction en français des concepts allemands consiste à étudier les recensions faites par les géographes français sur les travaux allemands : en effet, le titre original est fourni et le cas échéant un court résumé.

a) La *Bibliographie Géographique Internationale* (= *BGI*)

Le choix[27] s'est porté sur l'analyse du plus important organe français de recension de l'époque : la *Bibliographie*, qui a été lancée comme une, annexe bibliographique dès le premier numéro des *Annales de Géographie*, revue créée en 1891 par P. Vidal de la Blache

[27] Le choix de l'étude de 50 ans de *BGI* s'explique aussi par des raisons pratiques d'accessibilité : travaillant entre autres pour la *BGI*, je dispose très facilement des recueils et je connais aussi l'organe de l'intérieur, ce qui me permet d'appréhender ses limites. J'en profite ici pour remercier Madame Marie-Madeleine Birot, responsable de la *BGI* de 1989 à 2000 pour les informations qu'elle a eu l'amabilité de me transmettre.

et Marcel Dubois[28] (1856-1916). Dans son article écrit pour le centenaire des *Annales de géographie*, M.-C. Robic souligne que cette entreprise bibliographique reflète les permanences et les mutations de la géographie universitaire française et constitue un document intéressant pour l'histoire de la géographie (Robic, 1991b) : pendant plus d'un demi-siècle elle a été un organe majeur de l'école française de géographie. L'intitulé des volumes évolue : « Bibliographie » de 1891 à 1893, « Bibliographie de l'année… » de 1894 à 1896, « Bibliographie annuelle » de 1897 à 1899 puis « Bibliographie géographique annuelle » de 1900 à 1915, « Bibliographie géographique faisant suite à à la Bibliographie géographique annuelle des « Annales de géographie » de 1921 à 1930, et « Bibliographie géographique internationale » à partir de 1931 (Robic, 1991b, p. 522-523). Par convention, je la désigne pour toute ma période d'étude comme *BGI*.

Louis Raveneau (1865-1937), normalien, agrégé de géographie et disciple de Vidal de la Blache dirige cette section bibliographique. Surveillant de 1890 à 1892, puis professeur de géographie à l'ENS entre 1896 et 1898 en remplacement de Vidal de la Blache, Raveneau est à partir de 1897 secrétaire de rédaction des *Annales de géographie* et successivement directeur puis collaborateur de la *Bibliographie géographique* quand la direction est assurée par Elicio Colin (1874-1949) à partir de 1921.

La *Bibliographie géographique* a-t-elle été créée sur le modèle du *Literaturbericht* (comptes rendus bibliographiques) des *PGM* ? Le *Literaturbericht*, créé en 1855, est une recension bibliographique en allemand comportant une analyse critique beaucoup plus longue et détaillée que les comptes rendus français fournis dans la *Bibliographie géographique.* Ces *Literaturbericht* sont lus par les géographes français et la revue *PGM* recommandée aux étudiants français. Il paraît étonnant que Raveneau fasse l'éloge dans la *BGI* du *Geographische Jahrbuch* et des *Geographischen Kalender*, organes de recension allemands, sans jamais signaler le *Literaturbericht* des *PGM*.

En tout cas, Wagner, dans l'édition de 1912 de son Traité de géographie (*Lehrbuch der Geographie*), mentionne et commente les moyens bibliographiques importants à disposition (p. 5) : la *Bibliographie annuelle* en fait partie. Donc la *BGI est* reconnue comme un organe de recension par les géographes allemands, ce qui légitime son étude dans le cadre d'une histoire croisée franco-allemande.

Par ailleurs, la *BGI* est intéressante pour l'enjeu qu'elle représente dans les relations franco-allemandes. Profitant de l'absence de délégation allemande au CIG de 1925 (« désinvitation » des Allemands) et de leur refus de venir à celui de Paris en 1931 (seuls 7

[28] Sur Marcel Dubois, voir les travaux d'Olivier Soubeyran et Pascal Clerc.

Allemands[29] participent à titre individuel), de Martonne impose la *BGI* comme outil de référence bibliographique internationale. De la fin du XIXe siècle aux années trente, il y a eu un transfert d'autorité scientifique de Berlin vers Paris, car entre le congrès de Londres et celui de Berlin en 1899, « la *Bibliotheca Geographica,* publiée par O. Baschin sous les auspices de la Société de géographie de Berlin, fut acceptée comme Bibliographie géographique internationale » (Robic, 1996c, p. 191-193). En outre, l'absence de société de géographie allemande et la quasi absence de correspondant allemand collaborant à la *BGI* reflètent les contentieux entre les chefs de file des géographes français et allemands (Robic, 1991b, p. 527).

Un bref historique de la *BGI* jusqu'à aujourd'hui permet de comprendre son fonctionnement et de saisir comment elle contribue à asseoir une géographie scientifique à l'Université. Conçue comme annexe de la revue des *Annales de Géographie* par Vidal de la Blache en 1891, mais partie essentielle à ss yeux, elle est placée sous la houlette d'un proche, L. Raveneau. A l'occasion du cinquantenaire de la *BGI*, dans un article paru dans les *Annales de Géographie*, A. Uhry rappelle l'historique et l'organisation de la *BGI* (Uhry, 1941). Dans sa thèse sur Albert Demangeon, Denis Wolff précise le fonctionnement pratique de la *BGI* (Wolff, 2005, tome II, p. 291-293 et p. 437-438). Réalisée avec l'aide d'une cinquantaine de collaborateurs, elle est publiée dans le numéro de septembre des *Annales de Géographie*, et regroupe les articles et ouvrages parus, en règle générale, l'année précédente. J'adopte comme convention de donner l'année de parution de la *BGI* en apposition : par exemple, *BGI* 1907 désigne le volume de la *BGI* paru en 1907 et regroupant les recensions des ouvrages en général parus l'année d'avant, en l'occurence en 1906.

Les collaborateurs de la *BGI* sont des géographes, souvent professeurs d'universités (Vidal de la Blache, de Martonne, Demangeon, etc.), mais aussi des non-géographes majoritairement naturalistes (par exemple le géologue Gignoux[30]), et au cours de son développement, la *BGI* s'appuie sur un vaste réseau de correspondants français (notamment des normaliens agrégés de géographie, des professeurs de lycées, des responsables de bibliothèques), européens et américains (Robic, 1991b, p. 529). Seuls l'Allemand Wolfgang Hartke et la Tchèque Jana Moscheles, rédacteurs germanophones et francophones, assurent à partir des années 1930 le relais entre la *BGI* et les pays de langue

[29] Les sept Allemands qui se rendent au CIG de Paris en 1931 sont cinq géographes (E. Haarman, N. Krebs, H. Louis, W. Panzer, A. Ruehl), le journaliste du *Pariser Zeitung* J. Maltzahn et Kaufman.
[30] Maurice Gignoux est un géologue de Grenoble, spécialiste du Pliocène et auteur d'un monumental traité sur la géologie et la stratigraphie.

allemande. Le nombre des collaborateurs oscille entre 39 en 1895 et 90 à la fin des années trente (Robic, 1991b, p. 560).

La distribution des notices à rédiger pour la *BGI* s'opère globalement selon un découpage géographique. Chaque spécialiste d'une partie du monde dépouille la bibliographie nécessaire à ses travaux de recherche et en fait bénéficier la *BGI*. Les disciples de Vidal de la Blache étant presque tous aussi des rédacteurs pour la *BGI*, les responsables d'une partie du monde à traiter pour le projet vidalien de la *Géographie universelle* (GU) lancé à partir de 1907 sont mobilisées pour alimenter la *BGI* (Wolff, 2005, p. 436). Les rédacteurs de notices sollicités pour travailler bénévolement à la *BGI* sont donc représentatifs de l'école française de géographie et adhèrent aux idées qui y sont développées. D. Wolff donne dans sa thèse l'exemple de Demangeon qui ne peut refuser de continuer rédiger des notices pour Raveneau. Il les consacre à la « région » qu'il doit traiter pour la *GU*, à savoir les Iles britanniques. Mais, ponctuellement, Raveneau le sollicite sur une autre région du monde : c'est le cas par exemple pour *Kalahari* de Passarge (Wolff, 2005, p. 292-293).

L'objectif principal de la *BGI* est de recenser les parutions (ouvrages, articles) de façon la plus exhaustive possible selon un plan de classement par pays et par thèmes. Comme organe de recensement à vocation exhaustive et internationale, elle reflète l'importance accordée par les géographes français à telle ou telle publication : si elle est recensée, l'œuvre est commentée ou non, plus ou moins longuement. La longueur du commentaire critique est proportionnelle à l'importance de la contribution de l'article ou de l'ouvrage. C'est particulièrement vrai avant la Première Guerre mondiale. Ensuite, tous les commentaires raccourcissent fortement en raison du nombre plus élevé d'articles et d'ouvrages à traiter.

L'analyse de la *BGI* permet donc d'étudier la réception des œuvres allemandes et le retentissement des débats qui agitent les géographes allemands. Cette entreprise bibliographique est jugée primordiale pour constituer une véritable science et se distinguer des autres publications de géographes, telles celles des sociétés de géographie. C'est un véritable organe de l'école française de géographie, qui mobilise comme redacteurs ceux qui sont autour de la nébuleuse vidalienne. Je m'intéresse dans la thèse à la réception relativement organisée, concertée, dans des groupes plus ou moins cohérents de contributeurs choisis parmi les fidèles ou les proches des directeurs ; il s'agit effectivement de s'informer collectivement mais aussi de construire les « références collectives », les valeurs, les exemples ou les modèles, les bonnes pratiques en somme du métier géographique. Mon interrogation ne porte donc pas sur le lectorat. Ce dernier est d'ailleurs

plus ou moins savant, plus ou moins homogène selon les revues. Pour l'Allemagne, je précise les différents publics visés par les principales revues de géographies allemandes dans l'annexe X. Je distingue donc en France le lectorat choisi, qui est celui des « pairs » pour les *Annales de Géographie*, et celui beaucoup plus vaste et plus hétérogène de la *Géographie*, qui est l'organe d'une société de géographie très ouverte au-delà d'un public lettré et spécialisé.

Dans cet organe *BGI* qui fait autorité, il est intéressant de voir comment la géographie du paysage et le concept de paysage, qui sont très discutés par les géographes allemands entre 1900 et 1945, sont saisis et appréciés en France. Les géographes français sont-ils agités par les mêmes préoccupations concernant le paysage et la définition de la géographie ? Que perçoivent-ils et que comprennent-ils du *Landschaft* allemand et des débats allemands sur l'essence et l'objet de la géographie ? Les géographes français cherchent-ils à définir la géographie comme étude du paysage ?

Toutefois, la *BGI* ne constitue pas le seul organe français de recension, car les œuvres les plus importantes peuvent être analysées plus longuement dans les *Annales de géographie* ou dans *La Géographie*[31]. C'est le cas du livre *Kalahari* de Passarge, certes recensé dans la *BGI*, mais aussi analysé en seize pages par Demangeon dans les *Annales de Géographie* de 1906 (Demangeon, 1906).

b) Analyse quantitative de la *BGI* de 1900 à 1945

L'analyse des contenus de la *BGI* est rendue aisée par l'existence d'un index par auteurs situé à la fin de chaque volume. Pour chaque nom cité, il est indiqué s'il s'agit de l'auteur d'une notice ou d'une référence faite à cette personne dans le corps d'un commentaire. De plus, l'index renvoie facilement au numéro de la notice en question. Je me suis concentrée sur un choix d'auteurs allemands particulièrement représentatifs, soit des relations franco-allemandes, soit de l'importance scientifique de l'auteur considéré, en général ou par rapport aux thèmes centraux du paysage et de la géographie du paysage. Côté allemand, ont été analysées exhaustivement les recensions faites au nom de Ewald Banse, Robert Gradmann, Alfred Hettner, Norbert Krebs, Siegfried Passarge, Otto Schlüter et Wilhelm Volz. Ces sept géographes occupent à divers titres une place de choix dans l'histoire de la géographie allemande (cf. chapitre 4) tout en ayant chacun réfléchi à la nature et à la définition de la géographie en liaison avec le *Landschaft* et la *Länderkunde*.

[31] *La Géographie* est la revue de la Société de géographie de Paris.

J'ai constitué trois types de tableaux. Le premier (en annexe CD-rom XIIIa-1) regroupe de façon exhaustive les recensions des sept géographes allemands effectuées dans la *BGI* de 1900 à 1945-1946 Le deuxième (en annexe XIIIa-2) en récapitule pour chaque auteur le total des citations, le nombre de travaux dont il est l'auteur, le nombre de travaux où il est mentionnés dans le commentaire de la publication d'un autre auteur et enfin ses œuvres recensées sans commentaire. Enfin, le troisième (en annexe XIIIa-3) rassemble pour chaque géographe allemand étudié les rédacteurs qui l'ont recensés.

L'objectif est d'examiner dans les notices de la *BGI* rédigées par les géographes français à propos des travaux de ces sept géographes allemands comment le concept de *Landschaft* est traduit en français.

Cette méthodologie d'analyse de la *BGI* présente des limites : beaucoup de titres sont sans commentaire. C'est le cas pour 8 travaux de Schlüter sur ses 24 publications, pour 22 de Hettner sur les 68 recensions concernant ses travaux, pour 32 publications de Passarge sur ses 100 publications recensées. Je suis consciente que l'analyse quantitative sur cinquante ans ne doit pas occulter l'aspect contextuel de la rédaction des notices ; or entre 1900 et 1945, les notices ont été rédigées dans un contexte marqué par deux guerres mondiales, la mort au combat de certains rédacteurs[32], l'exil[33], la pénurie de papier, les problèmes financiers, l'évolution du lectorat, etc.

L'analyse de ces trois tableaux montre les résultats suivants concernant les géographes allemands, présentés par ordre alphabétique.

Pour les travaux de Banse, les rédacteurs utilisent indifféremment les termes de paysage, de région ou encore de pays. Hückel et George traduisent dans l'ensemble *Landschaft* par paysage, mais pas toujours. Par exemple, dans son commentaire pour la *BGI* 1908, Hückel traduit les *Landschaftstypen* de Banse non par l'expression de types de paysages mais par celle de régions. Dans *BGI* 1911, Blanchard emploie le terme de pays pour commenter l'article de Banse sur la partie septentrionale de la Mésopotamie. Moscheles utilise l'expression de géographie régionale pour commenter le *Dictionnaire de géographie* de Banse de 1923 et précise dans *BGI* 1924 à propos de *Die Seele der Geographie* que Banse considère la géographie comme un art, en décrivant le paysage et son effet sur l'homme. Il est vrai que Banse écrit des articles et ouvrages de géographie du paysage comme de géographie régionale. Il publie par exemple en 1910 *Die Atlasländer*.

---

[32] La liste en est dressée au début de la *BGI* 1940-1944.

[33] Par exemple, la correspondante francophone et germanophone tchèque Jana Moscheles, assistante à l'Université de Prague, fuit les persécutions nazies en émigrant en 1938 aux Etats-Unis et cesse de transmettre des comptes rendus sur les travaux de langue allemande.

*Eine Länderkunde (*Les pays de l'Atlas : étude régionale*)* et en 1928 *Landschaft und Seele (*Le paysage et l'âme).

Pour ce qui concerne Gradmann, les rédacteurs *BGI* traduisent en majorité le terme de *Landschaft*[34] par paysage, comme par exemple Flahaut et Auerbach dans *BGI* 1901, Offner dans *BGI* 1906, Girardin dans *BGI* 1939 ; Hartke fait référence à plusieurs reprises à la méthode de Gradmann concernant l'évolution des paysages géographiques. Seul Chapot dans *BGI* 1934 utilise le terme de région à propos d'un article sur « Palästinas Urlandschaft » (Le paysage originel de la Palestine). De nombreux travaux de Gradmann concernant l'approche méthodologique de la géographie du paysage sont cependant recensés sans commentaire, ce qui dénote un moindre intérêt que pour ses travaux écrits relatifs aux établissements humains ruraux et urbains.

Pour les travaux de Hettner, le défenseur d'une définition de la géographie comme *Länderkunde*, il n'est pas étonnant de rencontrer le terme de géographie régionale dans les commentaires, comme ceux que fournit par exemple Vidal de la Blache dans la *BGI* 1907 (n° 270) à propos de l'ouvrage *Grundzüge der Länderkunde* en notant qu'il s'agit d'un volume sur l'Europe qui « fait une large part aux questions de principe et de méthode ». En précisant que « Mr Hettner a cherché un groupement naturel par région, de préférence à la division par Etats », Vidal de la Blache traduit *Länderkunde* par *région*. Il en va de même pour Allix, qui dans la *BGI* 1920-21 (n° 208) concernant l'ouvrage de 1921 *Die Oberflächenformen des Festlandes, ihre Untersuchung und Darstellung*, remarque qu'il est « écrit avec l'intention de s'opposer aux méthodes et aux points de vues de W. M. Davis et de rapprocher la morphologie terrestre des observations empiriques de la géographie régionale », _ sous-entendu la géographie régionale telle qu'elle est définie et pratiquée par les géographes français. Jana Moscheles, assistante à l'Université de Prague, commente l'ouvrage *Grundzüge der Länderkunde. II. Band. Die Aussereuropäischen Erdteile* de 1923 de Hettner dans la *BGI* 1924 (n° 617) en détaillant la démarche de Hettner : « Pour chaque continent, l'Auteur donne d'abord un aperçu de l'exploration, de la cartographie, de la bibliographie ; puis vient l'étude physique et humaine en général, suivie de l'étude des régions naturelles ». Au contraire, dans sa notice n° 425 pour la *BGI* de 1922 concernant l'article du géographe russo-soviétique L. S. Berg sur « L'objet et les buts de la géographie » de 1915, A. Fichelle pose comme équivalentes les notions de géographie régionale et de géographie du paysage en écrivant que « L'Auteur, d'accord avec les vues d'A. Hettner, envisage la géographie comme la science des paysages géographiques ». Or

[34] Le concept de *Landschaft* est employé par Gradmann essentiellement dans le sens de transformation du paysage végétal.

pour Hettner, la géographie, c'est la *Länderkunde* (géographie régionale) et non la science des paysages.

Pour Krebs, peu de recensions sont faites sur ses publications portant explicitement sur le paysage : les nombreux travaux de géographie régionale de l'auteur sont recensés, mais les commentaires des rédacteurs ne permettent pas d'aborder les traductions. Par ailleurs, les quelques travaux traitant du paysage ne sont pas commentés, comme par exemple le rapport de Krebs sur « le concept de paysage dans la géographie humaine » au CIG de 1938. La seule traduction concerne les *Landschaftstypen* que le rédacteur Chataigneau qualifie non de « types de paysages » mais de « revue des aspects du pays, en relation avec les affleurement géologiques. » dans la *BGI* 1915-1919. Les articles méthodologiques susceptibles d'aborder les concepts de la géographie sont soit non recensés, soit non commentés.

Pour les travaux de Passarge, les références au paysage et à la géographie du paysage sont beaucoup plus nombreuses que chez Schlüter et Hettner, Passarge ayant puissamment réinvesti le concept de *Landschaft* et de *Landschaftskunde* dès son article de 1913 « Physiographie und Vergleichende Landschaftsgeographie ». Le terme de *Landschaft* est traduit en français de façon diverse selon les rédacteurs, soit par paysage, soit par région.

Certes, plusieurs rédacteurs de la *BGI* traduisent soigneusement le *Landschaft* de Passarge par paysage, comme le fait Gignoux dans la *BGI* 1912 (n° 122) pour le commentaire de l'article «*Physiologische Morphologie*» : « prendre dès l'abord un paysage dans toute sa complexité ». Mais un an plus tard, ce même Gignoux, dans la *BGI* 1913-14 pour l'article de 1913 de Passarge « Physiographie und Vergleichende Landschaftsgeographie » (annexe XIIIa-1), pose comme équivalentes les notions de région, paysages naturels, zones climatiques, paysages orographiques, paysages pétrographico-tectoniques, même s'il a bien compris que pour Passarge le but final est de déterminer des paysages naturels. Dans ses notices, Jana Moscheles traduit toujours *Landschaft* par paysage : c'est le cas dans la *BGI* 1929 où elle rend le terme d'*Inselberglandschaften* par paysages à Inselberg et où elle évoque à propos de l'ouvrage *Die Landschaftsgürtel der Erde. Natur und Kultur*, « l'étude comparative menée par l'auteur», les « paysages naturels et culturels des régions polaires, des zones moyennes, de la zone chaude », les « villes des différents paysages », « le développement de civilisations différentes en différents paysages » ; toujours dans la *BGI* 1929 à propos de *Morphologie der Erdoberfläche*, elle mentionne les « zones de paysage » en précisant entre parenthèse le mot d'origine utilisé par Passarge, *Landschaftsgürtel*. Il est ici intéressant de noter qu'une rédactrice tchèque, germanophone et francophone, est sensible au potentiel problème de traduction du mot

Landschaft en français et précise le mot allemand d'origine entre parenthèses. Raveneau traduit *Landschaft* par paysage, notamment dans la *BGI* 1931 (n° 994) où il renvoie à l'« analyse du paysage » suivant « la méthode de S. Passarge » et dans la *BGI* 1934 (n°2101) à propos de l'article de Passarge « Naturwissenschaftliche und kulturelle Landschaftsgliederung Australiens », il traduit en mettant le terme de paysage entre guillements, pour mettre en évidence le caractère peut-être problématique de cette traduction pour les lecteurs français. Le géographe allemand Hartke, très bon francophone et un des rares collaborateurs allemands de cette période, tente dans *BGI* 1934 (n° 698) d'être le plus explicite possible pour les lecteurs français en précisant dans quel sens l'expression de géographie régionale doit être prise, ie « dans le sens de la *Landschaftskunde* (S. Passarge) », renonçant ainsi à traduire *Landschaftskunde* pour son texte français. De plus, il mentionne dans sa notice *BGI* 1938 sur *Geographische Völkerkunde* les « zones de paysage d'après [la] méthode [Passarge] » ; il semble ici avoir très bien saisi le problème de traduction du mot *Landschaft* en français. Le problème semble aussi compliqué pour la langue anglaise, comme le montre le commentaire de J. K. Wright dans *BGI* 1935 (n° 626) à propos de l'ouvrage de Preston E James, *An Outline of Geography* : notant la référence fondatrice à Passarge, il s'abstient lui aussi de traduire en français et garde l'expression anglo-américaine de « landscape groups » tout en les associant comme Hartke à une « classification des régions du monde ».

Mais plusieurs rédacteurs de la *BGI* traduisent le *Landschaft* de Passarge par région. C'est le cas de Maurette qui commente dans la *BGI* 1908 (n°785) l'article « Die natürlichen Landschaften Afrikas » en associant *Landschaft* à région et *Landschaftskunde* à étude régionale: « Quelques pages synthétiques sur les régions naturelles de l'Afrique, où l'on sent une érudition abondante mise au service d'un sens critique très sûr. Après avoir étudié les conditions générales de la géologie, de la morphologie, du climat, de l'hydrographie, de la végétation, etc., de l'Afrique, Mr Passarge se fonde sur ces données physiques pour y établir une division en trois parties qui pourrait servir de plan à une étude régionale de l'Afrique ». De même, Max Sorre, dans la *BGI* 1927 (n° 1766), traduit dans le commentaire la *Landschaftskunde* de Passarge par étude régionale et non par géographie du paysage. De même, George jongle indifféremment avec paysage et région, comme, dans la *BGI* 1933, dans son commentaire de l'article de Passarge sur « Landschaftskundliche Charakteristik der Röhn im Bereich der Messtischblätter Kleinsassen, Gersfeld, Hilders und Sondheim, sowie ihre Bedeutung für die geologische Landesaufnahme » où il emploie « paysages-types » et « régions naturelles ».

Certes, Passarge a aussi écrit des ouvrages de *Länderkunde* comme par exemple sur le Togo en 1909, le Cameroun en 1910, l'Italie du Sud en 1929, l'Italie du Nord en 1931 (cf. annexe Via-1), ce qui peut aussi en partie expliquer la confusion opérée par les rédacteurs français. Maurette commente ainsi un article et un ouvrage de Passarge respectivement pour la *BGI* 1908 (n° 785) et pour la *BGI* 1909 (n°962). Le premier est un article sur les paysages naturels (*natürlichen Landschaften*) d'Afrique que Maurette comprend comme des régions naturelles. Le second est un ouvrage écrit en collaboration entre Meyer et Passarge en 1909 qui se pose comme une étude de *Länderkunde*, de géographie régionale ; c'est d'ailleurs bien en ce sens que le comprend Maurette.

Concernant les travaux de Schlüter, soit le terme de *Landschaft* est traduit par paysage, soit l'intérêt pour les questions liées au paysage n'est pas relevé par les rédacteurs français. Lucien Gallois, dans la *BGI* 1910, rend compte de l'article de Schlüter de 1910 intitulé « Über einige neuere Werke zur französischen Landeskunde » (traduit en annexe IVa) ; il précise que Schlüter traite « des principaux ouvrages récemment parus sur la géographie de la France » mais sans insister sur l'apport de la géographie régionale française pour la géographie régionale allemande que souligne Schlüter. Dans son commentaire pour la *BGI* 1910 (n° 437) de l'article de Schlüter concernant « Beiträge zur Bevölkerungs- und Siedlungsgeographie Deutschlands », Auerbach saisit la connotation paysagère que renferme la *Siedlungsgeographie* de Schlüter en précisant que « L'Auteur désirerait que, conformément à son exemple, on représentât sur des cartes comparatives le paysage originel, que l'histoire et la toponymie permettent de reconstituer, et l'image actuelle du peuplement, d'après le type des établissements ». Cependant, *Zur Geschichte der deutschen Landschaft (*sur l'histoire du paysage allemand*)* de Schlüter est signalé par Vidal de la Blache dans la *BGI* 1912 (n°384) sans être commenté, ce qui suggère un manque d'intérêt pour cette notion de paysage.

Peu de travaux de Volz sur le paysage sont recensés dans la *BGI* et peu de travaux de géographie régionale sont commentés. Lorsque le terme de *Landschaft* est traduit, l'équivalence est posée entre paysage et région naturelle. C'est par exemple le cas dans la *BGI* 1926 : le commentaire de Arnaud, qui ne comprend pas les « Considérations rythmiques du paysage » de Volz, assimile l'analyse du paysage géographique à l'analyse de la région naturelle.

Force est donc de constater le flou des traductions de *Landschaft* en français, ce que la variété des solutions adoptées par les auteurs de notices manifeste : soit *Landschaft* est traduit par un autre terme, celui de région, soit les rédacteurs s'en sortent en jonglant entre

région et paysage, usant des guillements, ou des parenthèses, ou encore en conservant le terme non traduit, en allemand ou en anglais. Certains rédacteurs de la *BGI* prennent soin de traduire *Landschaft* par paysage : ce sont en particulier les collaborateurs de langue allemande qui sont sensibles à cette question : Moscheles et Hartke.

Cette analyse, conduite dans le corpus défini de la *BGI*, aurait pu aussi être poursuivie dans d'autres revues françaises importantes de la première moitié du XXe siècle comme *La Géographie* ou encore les *Annales de Géographie*. Pour respecter les cadres imposés par le travail de thèse, je complète l'analyse quantitative précédente par l'étude qualitative de trois comptes rendus d'ouvrages de Passarge parus dans deux revues.

c) Analyse qualitative de recensions d'ouvrages

En 1923, dans la rubrique « Géographie naturelle » de *La Géographie*, le rédacteur J. N. écrit un compte rendu de l'ouvrage de Passarge sur la géographie comparée du paysage publié en 1922 et intitulé *Vergleichende Landschaftskunde*. Heft 3. *Die Mittelgurtel* : « Les deux premiers fascicules de cet ouvrage ont été analysés ici (*La Géographie*, 1922, n° 1211). Le troisième est consacré à l'établissement de types de paysages dans la zone moyennne, et à la division de celle-ci en provinces et en régions**.** Sous le nom de zones moyennes, M. S. Passarge embrasse la bande territoriale s'étendant entre la zone des steppes polaires et celle des régions subtropicales : c'est en un mot la zone tempérée. L'auteur la divise en : 1° Territoires boisés : zone de forêts ; 2° Forêts des régions élevées ; 3° Région des steppes ordinaires et des steppes salines. Après avoir caractérisé et délimité ces diverses régions, M. P. expose l'action de leurs milieux sur l'homme, tout particulièrement sur les formes variées d'activité sociale des groupements ethniques. Les caractères inhérents aux régions géographiques ainsi délimitées sont exposés dans leurs détails. L'auteur montre comment ils influent sur la nature du sol, sur les diverses modalités de l'activité sociale des groupements sociaux (agriculture, élevage, pêche, chasse, etc.). Un court index bibliographique des ouvrages se rapportant à ces questions. » (N. J., 1923).

La comparaison avec le sommaire de Passarge montre que la tentative d'élaborer des types de paysages est bien comprise mais pas la grande distinction entre zones forestières de basses et de hautes terres. En outre, les termes de région, région géographique, province, territoire sont employés en français l'un pour l'autre. Or Passarge fait apparaître dès son sommaire une hiérarchisation entre des zones (*Gürtel*) et des provinces de paysage (*Landschaftsgebiet*), les provinces pouvant se combiner pour donner des blocs de paysages

(*Landschaftsblock*). Cependant, il est vrai que Passarge lui-même met sur le même plan dans son sommaire les régions forestières (*Waldländer*) et les paysages forestiers (*Waldlandschaften*), ce qui ne simplifie pas la traduction.

Dans la rubrique « Livres reçus » des *Annales de géographie*, Clozier écrit un compte rendu de l'ouvrage de 1933 de Passarge intitulé *Einführung in die Landschaftskunde* (Clozier, 1933). Le commentaire de Clozier est le suivant : « Mise au point et résumé synthétiques des travaux que Passarge a publiés depuis 1921 sur ce qu'il appelle *Landschaftskunde*. Après un bref exposé de terminologie, il part d'un exemple concret : la vallée de l'Adige à Meran (Merano). Le squelette des types de paysages est schématisé ainsi : A. Types normaux. 1. Type virtuel, dérivé uniquement des phénomènes climatiques : la toundra par exemple. 2. Type réel morphographique : exemple d'un pays montagneux de toundra, le Timan. 3 Type réel morphologique, relief construit par les volcans, les matériaux morainiques, etc. B Types de 'modification' par l'économie humaine (*Raublandschaft, Kulturlandschaft*) par exemple […] La morphographie est purement descriptive ; la morphologie est explicative (formes endogènes, exogènes) ». Clozier choisit de garder d'abord le concept allemand de *Landschaftskunde* sans le traduire en français mais en soulignant qu'il s'agit de la *Landschaftskunde* développée par Passarge. Clozier parle ensuite de types de paysages, adoptant ainsi la traduction de *Landschaft* en paysage.

Dans *La Géographie*, le même ouvrage de Passarge est commenté dans la rubrique « Géographie physique et naturelle » par M. Elie qui prend ses distances par rapport au livre : « D'après l'auteur, la géographie peut se résumer dans la science du paysage, qui s'étendra dès lors à tout ce qui est perceptible par les sens de l'homme à la surface de la terre. Il y aurait donc intérêt à voir se développer les monographies descriptives, qui ne négligeraient aucune influence capable de modifier l'aspect du sol, aussi bien l'action du climat que celle de l'homme et des animaux. » (Elie, 1934, p. 296).

La comparaison avec le sommaire de Passarge (traduit en annexe IVi) montre que la *Landschaftskunde* est comprise comme une science du paysage considérée par Passarge comme définition de la géographie. Clozier et Elie traduisent en conservant la référence à la notion de paysage sans combiner avec les termes de « région » comme le fait J. N. une décennie plus tôt.

Donc, la traduction des notions allemandes de *Landschaft* et de *Landschaftskunde* par les géographes français qui recensent les travaux allemands dans les revues françaises pose problème : si certains rédacteurs traduisent en français par paysage, géographie ou science du paysage, d'autres traduisent par région, territoire, analyse régionale, pays ou utilisent des

signes typographiques (parenthèses, guillemets) pour tenter de fournir les termes les plus appropriés. Cette variété des équivalents utilisés et l'usage de ces signes typographiques dénotent un problème de traduction de la langue allemande vers la langue française. Qu'en est-il du français à l'allemand ?

2. Traduction des notions françaises en allemand par les Français eux- mêmes

Certains géographes français écrivent des notices ou des articles en allemand dans les revues allemandes de géographie, notamment *GZ* de Hettner et *PGM*, soit en raison de leurs compétences linguistiques, comme c'est le cas pour Bertrand Auerbach, excellent germaniste, soit parce que Paul Langhans, le directeur des *Literaturbericht* des *PGM*, que la géographie française intéresse, aimerait des comptes rendus d'experts français. Il l'a proposé contre monnaie sonnante et trébuchante à Pierre Camena d'Almeida (1865-1943), comme le révèle une lettre de Camena d'Almeida à Albert Demangeon, datée du 29 octobre 1909 (cf. annexe Vb). Il ne faut pas oublier qu'à la même époque, les contributions pour la *BGI* sont bénévoles.

C'est ainsi que Emmanuel de Martonne, Bertrand Auerbach, Camena d'Almeida, René Musset écrivent en allemand et traduisent les notions françaises de paysage et de région [35]. S'agit-il de leur propre traduction ou un traducteur est-il intervenu ? En tout cas, je considère soit que les Français ont écrit en allemand (comme la lettre de Camena d'Almeida et le style des notices le laisse sous-entendre), soit qu'ils ont relu avec grande attention la traduction. Avant la Première Guerre mondiale en 1911 et faisant suite à la lettre mentionnée *supra*, de Martonne et Camena d'Almeida ont produit pour les *PGM* trois notices en allemand sur les travaux de leurs collègues français (cf. annexe XIIIc).

La première est une notice de Camena d'Almeida dans *PGM* 1911 sur les 40 pages de l'article de de Martonne et Cholley « Excursion géographique dans les Alpes du Dauphiné (Vercors et Oisans) » parues en 1909 dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*. Camena emploie à propos du Vercors le mot *Landschaft* au sens de contrée, de ce qu'on y voit : « Die Landschaft ist dürre und spärlich bewohnt [36]» alors que l'article en français

[35] La collaboration de géographes français pour les *PGM* est ponctuelle : Camena d'Almeida (Bordeaux) et Fallot (Bordeaux) en 1903 ; J. Brunhes (Fribourg, Suisse) en 1905 ; Dollfus (Paris), Victor Huot (cartographe, Paris), de Martonne (Paris) en 1911.
[36] « Le paysage est sec et faiblement peuplé ».

n'emploie ni le mot paysage, ni le mot région. Sans préciser plus la méthodologie et l'objectif poursuivi, de Martonne et Cholley suivent l'itinéraire de l'excursion à travers les Alpes en nommant les massifs montagneux : ils développent beaucoup les questions relatives à la géomorphologie et à la biogéographie, et dans une moindre mesure celles qui touchent aux activités humaines.

La seconde notice est celle que rédige de Martonne sur l'article de Vallaux, « La Montagne noire de Basse-Bretagne » paru en 1910 dans les *Annales de Géographie*. De Martonne utilise « anthropogeographische Skizze » pour présenter le travail de géographie humaine. Il se montre assez sévère sur la partie de géographie physique de Vallaux. Comment parle-t-il de l'analyse régionale de Vallaux ? Schlüter, en 1910, évoque la thèse de Vallaux parmi les travaux de géographie régionale. Mais de Martonne se garde de dire s'il s'agit d'une analyse régionale ou d'une analyse du paysage de La Montagne noire de Basse-Bretagne : il donne simplement les résultats de la comparaison entre le Nord et le Sud sur les plans humains et économiques. Le texte original de Vallaux, qui propose une analyse régionale dans le cadre d'une étude de géographie physique suivie d'une étude de géographie humaine, emploie indifféremment les termes de région, pays, mais aussi de paysage, comme le montrent les citations suivantes : « Elle n'est pas une région mais une zone de rencontre de régions » (Vallaux, 1910, p. 209), « Les caractères essentiels du pays » (p. 210), « Une région tabulaire et marécageuse » (p. 211), « pays recouvert de cailloux et de galets roulés » (p. 211-212), « tandis que, au Nord, le paysage était agreste, verdoyant et accidenté de rochers aux formes dentelées, le paysage du Sud ne comporte que des lignes simples et des couleurs ternes » (p. 223), « Les régions particulièrement déshéritées, comme la crête Sud de la Montagne Noire et le plateau Roudouallec-Guiscriff-Coray » (p. 224), « des pays à landes » (p. 225), « régions » (p. 226). Mais ces termes de paysage et de région ne sont pas repris dans le commentaire en allemand de de Martonne, car probablement ce n'est pas ce qui lui semble important.

Enfin, Camena d'Almeida rédige une notice en allemand pour les *PGM* 1911 sur l'article de Demangeon « Le relief du Limousin » parus en 1910 dans les *Annales de Géographie.* Camena utilise le terme de *Landschaften* pour ce qui désigne les sous-unités physionomiques régionales du Limousin : « Für diese drei Formengattungen bzw. Erosionzyklen, denen ebenso viele *Landschaften* entsprechen, schlägt Demangeon die Namen Montagne, Bocage und Plaine vor »[37]. Or l'article de Demangeon (Demangeon,

[37] « Pour ces trois familles de formes liées au cycle de l'érosion, et qui correspondent même à beaucoup de paysages, Demangeon propose les noms de Montagne, Bocage et Plaine. »

1910) ne mentionne pas le terme de paysage. Camena éprouve donc le besoin de rendre ces notions françaises par le terme de *Landschaft*, comme si elles étaient équivalentes.

A ces notices s'ajoutent pour l'analyse de la traduction des notions françaises en allemand par les Français eux-mêmes deux articles qui encadrent la période d'étude : celui de Auerbach de 1899 « Über französische Länderkunde » (sur la géographie régionale française) écrit en 1899 pour *GZ* et celui de René Musset (1881-1977) dans *GZ* (musset, 1938) sur « Der Stand der Geographie und ihre neueren wissenschaftlichen Strömungen in den Ländern französischer Zunge » (L'état de la géographie et ses nouveaux courants scientifiques dans les pays de langue française). La revue *GZ* publie ainsi en 1899, 1910 (article de Schlüter, cf. annexe IVa) et 1938 un état des lieux des travaux de géographie régionale française.

Auerbach, introducteur de Hettner en France (Robic, 1999a), présente dans son article pour *GZ* l'état des lieux des travaux français de géographie régionale de la fin du XIXe siècle. Comment traduit-il en allemand le terme de géographie régionale ? Indifféremment par *Länderkunde, Chorographie, Chorologie, Landschaften, natürliche Gebiete* (p. 582). Par ailleurs, il traduit la notion de pays vidalien par *Gau*, et celle de région naturelle par *natürliche Landschaft* (p. 583). Les termes de *Landschaften* (p. 583), *Gebiet* (p. 584), *Land* (p. 584), *Granitlandshaft* (p. 586) sont employés indifféremment. Citant Vidal de la Blache et son ouvrage *Des Divisions fondamentales du sol français*, il précise que *Gau* (« pays ») est valable aussi bien pour les hommes que pour les paysages ; il sous-entend donc que le terme paysage relève de la géographie physique. Pour évoquer la méthode de l'analyse régionale développée par les géographes français, il parle de « méthode chorographique » (*chorographische Methode*) (p. 582, 583). Il présente le géologue Elie de Beaumont comme le père de la *Länderkunde* française (p. 581). Il n'utilise pas *Landschaftskunde*.

Dans son article en allemand de 1938, Musset explique ce qu'est la géographie régionale française en traduisant à chaque fois région par *Landschaft.* Par exemple, il présente Le *Tableau de la géographie de la France* de Vidal de la Blache comme des « französischen Landschaften » (paysages français) (Musset, 1938, p. 275). Certes Vidal de la Blache y parle beaucoup de contrées, de pays, de paysages, mais se propose avant tout de montrer les régions françaises. Face au flou de la terminologie utilisée par Vidal de la Blache, Musset tranche pour paysage contre région. Musset explique que les géographes français cherchent à comprendre la personnalité d'un *Landschaft* (clairement au sens de région) dont les caractéristiques sont déterminées par les forces de la nature et par les activités humaines. C'est ainsi que la thèse de Demangeon sur la Picardie en 1905, qui a été

considéré en France, dès sa publication, comme le prototype de monographie régionale, est présentée par Musset comme la première *Landschaftsmonographie* (et non comme une *Länderkundemonographie ou une regionale Monographie*), comme le travail d'Allix sur l'Oisans. Il poursuit en parlant de l'individualité d'un paysage. Il est notable qu'il ne parle jamais de l'individualité d'une région en utilisant les concepts allemands de *Region* ou de *Länderkunde*, donc Musset a conscience en 1938 que les deux termes de *Landschaft* et région sont plus proches que ceux de région et *Region* ou *Länderkunde*. Mais il évoque cependant les *regionale Monographien*. Donc la confusion, ou l'équivalence, entre les deux notions revient dans son texte, renforcée une phrase plus loin par l'expresssion de « französische Landschaften » au sens de région française pour parler des thèses des années 1920 et 1930. Musset n'utilise le mot *Länderkunde* que pour la Geographie Universelle de Vidal de la Blache, qui est considérée comme un monument d'analyse régionale française.

Donc pour des géographes français qui écrivent en allemand au cours de la première moitié du XXe siècle, à savoir Auerbach, Camena d'Almeida, de Martonne et Musset, une certaine confusion apparaît dans la traduction des notions : *Landschaft, Länderkunde*, région, paysage. Cela permet de constater à nouveau le flou de la traduction de ces notions sur toute la période d'étude et en même temps l'équivalence de sens, en particulier entre *Landschaft* et région.

3. Traduction de géographes allemands

Il s'agit maintenant d'analyser les traductions des géographes allemands qui écrivent sur les travaux de géographie régionale française. Comment les géographes allemands qualifient-ils les travaux de géographie régionale de leurs homologues français ? Utilisent-ils la notion française sans la traduire ? Utilisent-ils la terminologie allemande dont ils disposent à savoir *Landschaft*, *Länderkunde* ou autres ?

L'analyse s'appuie sur deux entrées. La première utilise le tableau que j'ai élaboré sur les recensions de cinq géographes français (Jean Brunhes, Albert Demangeon, Emmanuel de Martonne, Camille Vallaux et Paul Vidal de la Blache effectuées dans la revue des *PGM* (cf. annexe XIIIc). A cela s'ajoutent deux articles de Schmitthenner et Sölch concernant le tome 4 sur *L'Europe centrale* que de Martonne publie en 1930 et 1931 (respectivement traduits en annexe IVg et IVh) pour la *Géographie universelle*. En effet, dans le cadre du

groupe de recherches franco-allemand Procope 2008-2010 entre l'équipe « Epistémologie et histoire de la géographie » de l'UMR CNRS Géographie-cités de Paris, le département de « Théorie et histoire de la géographie » du *Leibniz-Institut für Länderkunde* de Leipzig et la Humboldt-Universität de Berlin, Katrin Götz[38] a montré que la revue des *PGM* comporte de loin le plus grand nombre de notices bibliographiques sur les travaux français. J'ai choisi ces cinq géographes français en fonction de la fréquence des recensements et de leurs rapports à la thématique paysagère et/ou régionale. La seconde entrée est l'article de 1910 d'Otto Schlüter (cf. annexe IVa). Comme il présente une étude très fine sur les principaux travaux français de géographie régionale, il paraît judicieux d'analyser comment Schlüter traduit, ou plutôt rend en allemand les notions françaises.

a) Des travaux français recensés dans les revues allemandes *PGM* et *GZ*

Les comptes rendus allemands parus dans les revues *PGM* (cf. annexe XIIIc) et *GZ* permettent de comprendre comment les notions et les termes français de géographie régionale sont perçus par les collègues d'Outre Rhin. F. Hahn[39] est le rédacteur attitré pour les recensions d'auteurs français, mais il y a d'autres rédacteurs francophones : Blink, Carlberg, Eckert-Greiffendorff, Friederichsen, Greim, Günther, Halbfass, Hassinger, Hess, Katzer, Kinzl, Knoch, Langenbeck, Lehmann, Machatschek, Maull, Passarge, Pfeifer, Ratzel, Richter, Schlüter, Sapper, Supan, Ule.

Je développe plus particulièrement l'exemple de de Martonne, car parmi les géographes français, c'est le plus recencé dans les *PGM*. En effet, l'analyse de cette revue de 1900 à 1945 montre que 38 travaux de de Martonne sont recensés et commentés, 15 de Brunhes, 10 de Vidal de la Blache, 7 de Demangeon et 7 de Vallaux.

Concernant les travaux d'Emmanuel de Martonne**,** Hahn rédige dans *PGM* 1900 la notice de l'article « Une excursion de géographie physique dans le Morvan et l'Auxois » paru dans les *Annales de Géographie* en 1899 en utilisant plusieurs fois le mot *Landschaft* alors que de Martonne a pour but de proposer une régionalisation. Le but de l'excursion est explicitement l'identification de quatre régions naturelles. La plus étudiée est la zone de contact de la Terre Plaine : de Martonne livre une étude de géographie physique uniquement et met en évidence la géologie dans l'explication des formes. La conclusion de

[38] Je remercie Katrin Götz de m'avoir transmis les résultats de son travail.
[39] Friedrich Hahn, rattaché à l'Université de Marbourg, travaille principalement sur la Méditerranée, le Maroc, et la *Länderkunde* d'Europe.

l'article (qui est aussi la conclusion de l'excursion) s'exprime non par une carte synthétique mais par une typologie distinguant des sous-régions. L'objectif est donc le découpage de l'espace, soulignant l'intérêt des contacts entre les sous-régions, en dépassant le simple découpage en régions naturelles. C'est une analyse régionale. Mais, vu du côté allemand, c'est une étude du *Landschaft*. La recension de Hahn parle de « normannische *Landschaft*en » dans le sens physionomique, d'éléments de relief qui « caractérise le paysage » alors que de Martonne n'emploie jamais le terme de « paysage ». Le commentaire de Hahn, laudatif, ne fait aucunement ressortir le découpage régional en quatre sous-régions mais consacre la moitié de son commentaire aux établissements humains (villages et villes), ce qui n'est aucunement le but premier de de Martonne.

Dans *PGM* 1903, F. W. Paul Lehmann recense la thèse de géographie de Martonne sur la Valachie, qui se présente explicitement comme une monographie régionale. Lehmann la caractérise comme étant une étude de *Landes- und Volkskunde*, ce qui peut se traduire par : analyse régionale à tendance exhaustive et descriptive doublée d'une analyse ethnographique (cf. chapitre 2).

Dans *GZ* 1932, Schmitthenner recense le premier tome de la *Géographie universelle* de de Martonne sur *L'Europe centrale* concernant l'Allemagne. Dans la traduction (cf. annexe IVg), j'ai choisi de garder entre parenthèses le terme allemand. Cela permet de faire ressortir l'emploi des termes *Länderkunde* et de *Landschaft* : l'étude de de Martonne est bien comprise par Schmitthenner comme une étude de géographie régionale (*Länderkunde*). Mais au sein de l'étude régionale, Schmitthenner évoque à plusieurs reprises des subdivisions paysagères, un ordonnancement paysager ou encore des blocs de paysages là où de Martonne ne parle que de régions et d'analyse régionale. Le texte de Schmitthenner est très intéressant car il met en lumière l'emploi quasi-équivalent de *Landschaft* pour région.

Un an plus tard, en 1933, toujours dans *GZ*, le second volume de de Martonne sur l'Europe centrale est analysé par Sölch (Sölch, 1933). De Martonne traite les pays suivants : Suisse, Autriche, Hongrie, Tchécoslovaquie, Pologne et Roumanie. Dans la traduction que je propose (cf. annexe IVh), je garde aussi entre parenthèses le mot allemand concernant les termes associés à paysage et région. Le compte rendu de Sölch est de la même veine que celui de Schmitthenner : dans le cadre d'une *Länderkunde*, le terme de *Landschaft* s'applique aux entités que de Martonne nomme des sous-régions.

Concernant les travaux de Vidal de la Blache**,** F. Hahn recense dans *PGM* 1904 *Le Tableau de la géographie de la France* paru en 1903 : que dit Hahn de cette œuvre majeure de la géographie régionale française ? Si Hahn a bien compris la problématique de Vidal de

la Blache, à savoir si la France est un individu géographique, le découpage régional que fait le géographe français se retrouve sous forme de *Landschaft* sous la plume de Hahn : « In einer jeden Landschaft schlummern Kräfte, die die Natur hineingeht hat, deren Benutzung aber vom Menschen abhängt » (Dans chaque paysage agissent des forces que la nature a intégrées mais dont l'utilisation dépend de l'homme). Dans son compte rendu très élogieux, Hahn n'utilise jamais le terme de *Länderkunde*, mais toujours celui de *Landschaft*.

De même, dans *PGM* 1906, Hahn recence le manuel scolaire sur *La France* de Vidal de la Blache et Camena d'Almeida, paru en 1904, en employant plusieurs fois le terme de *Landschaft* mais jamais celui de *Länderkunde*.

Concernant Demangeon**,** Hahn rédige dans *PGM* 1906 la notice bibliographique de sa la thèse sur la Picardie (1905), ce prototype de la thèse régionale française. Hahn utilise trois fois le mot *Landschaft* mais jamais celui de *Länderkunde*. La thèse de Demangeon, considérée en France comme une analyse régionale canonique, est reçue par les géographes allemands comme une étude de paysage.

b) La traduction depuis le français chez Otto Schlüter (1910)

L'article de Schlüter, paru dans *GZ* en 1910, s'intitule : « Über einige neuere Werke zur französischen Landeskunde » (A propos de quelques récents travaux français de géographie régionale). Il se situe dans le prolongement de l'article d'Auerbach de 1899 et constitue aussi un repérage avant l'article de Musset de 1938, toujours dans la même revue de *GZ*. Il a semblé si intéressant que j'en propose une traduction en français (cf. annexe IVa) : j'ai choisi comme précédemment d'indiquer, après les mots traduits en français, la notion allemande de *Landschaft*, de *Länderkunde*, de *Landeskunde* entre parenthèses afin de faire ressortir l'équivalence des termes choisis par Schlüter pour traduire les notions de géographie régionale des travaux français. Concernant la traduction des différentes notions, Schlüter utilise indifféremment *Landschaft*, *Landeskunde* et *Länderkunde* ou des termes neutres comme *Gebiet* pour parler de ce que les Français appellent région. La région naturelle est souvent traduite par *natürliche Landschaft* ou *Naturgebiet*. Schlüter, à propos de l'étude de Vacher sur le Berry, évoque le rôle historique qu'a pu jouer le L*andschaft* du Berry. Or il s'agit plutôt du rôle historique d'une région. Schlüter est pourtant un des meilleurs connaisseurs des travaux de l'école française de géographie. C'est peut être le plus vidalien des géographes allemands.

Je conclus cette étude des traductions des géographes allemands et français qui écrivent en allemand sur les travaux de géographie régionale française en soulignant l'absence d'homogénéité et de consensus sur les termes utilisés : la notion de région et d'analyse régionale est souvent traduite en allemand aussi bien par *Landschaft* que par *Länderkunde*.

Par ailleurs, en épistémologie de la géographie, la notion de « modèle allemand » pour la géographie au tournant du XXe siècle est donc à relativiser, car les lignes qui précèdent montrent que le mouvement ne s'opère pas de façon univoque de la géographie allemande vers la géographie française : l'analyse régionale pratiquée par les géographes français suscite beaucoup d'intérêt et une certaine admiration outre-Rhin.

4. La traduction du mot *Landschaft* dans la section « Paysage » du congrès international de 1938

Jusqu'à maintenant, j'ai essayé de voir à travers des traductions françaises et allemandes, essentiellement publiées dans des revues de géographie, comment sont appréhendées les notions de *Landschaft*, *Länderkunde*, *Landeskunde*, paysage, région. Lors du CIG de 1938 à Amsterdam, une section est dédiée pour la première fois au paysage ; c'est un épisode particulièrement intéressant pour examiner comment géographes allemands et français discutent ensemble et comment ils traitent ce problème de la traduction (Hallair, 2007).

Il s'avère que la question n° 1 mise à l'ordre du jour de cette session, qui porte explicitement sur « le concept de paysage dans la géographie humaine » (le libellé est en français), conduit les participants à souligner eux-mêmes dans la discussion le flou des relations entre les notions allemandes de *Landschaft*, *Länderkunde* et les notions françaises de paysage, pays (*Comptes rendus*, 1938, T. I, p. 477-485, traduits en annexe IVk). Trois interventions illustrent les difficultés dont ils font état.

Premièrement, Théodore Lefèbvre (1889-1943) propose de traduire paysage par *Erdschaft* car il trouve que le mot allemand *Landschaft* est trop flou (p. 481-482). Il propose de mieux distinguer paysage géographique et région et propose une nouvelle terminologie : actuellement *Land* est traduit par région ou pays (petit pays au sens vidalien) et *Landschaft* par paysage géographique. Il propose que *Landschaft* se traduise par paysage

régional et paysage géographique par *Erdschaft* (de *Erde*, la terre). Les régions (au sens de pays, *Länder*) sont des personnalités géographiques qui dans le cadre de la géographie régionale vidalienne ne se répètent pas. Au contraire, les paysages géographiques au sens de *Landschaft* (au sens d'ancienne dénomination allemande) ou *Erdschaft* (au sens de nouvelle dénomination lefèbvrienne) se répètent, car ils peuvent constituer des types. Si la proposition de T. Lefèbvre concernant une nouvelle terminologie ne rencontre aucun écho, il faut souligner la combinaison très intéressante de paysage régional, fusion franco-allemande surgie dans le feu de la discussion entre analyse régionale et *Landschaft*.

Deuxièmement, le Belge Omer Tulippe (1896-1968), professeur à l'université de Liège et passeur à la fois francophone et germanophone (cf. chapitre 6), met l'accent sur les différences de sens qu'il perçoit entre le *Landschaft* allemand et le paysage français (p. 484). Il préfère utiliser les notions allemandes de *Landschaftskunde* (géographie du paysage), de *Eschflur*, *Gewannflur* et autre *Kampflur*[40] sans les traduire en français. Peut-être a-t-il conscience que ces différentes notions sont intraduisibles et qu'il serait judicieux de les définir précisément dans leur langue d'origine. Il propose une piste de synthèse, qui n'est pas reprise, et qui s'oriente vers le *Kulturlandschaft*.

Enfin, la rédaction laborieuse de trois conclusions successives pour la section V du congrès exprime clairement le problème de traduction intimement lié au problème de sens. Les congressistes choisissent de garder les noms dans les langues respectives (français et allemand) et de les préciser entre parenthèses. L'unanimité n'est cependant pas atteinte et la question est reportée au congrès suivant. La première conclusion de Lautensach (p. 480) en français met sur le même plan, dans son premier point, géographie régionale, *Länderkunde* et *Landschaftskunde*. Son deuxième point différencie le paysage (*Landschaft*) du « pays » (*Land*) en gardant l'équivalence de traduction entre le français paysage et l'allemand *Landschaft* et sans retenir la proposition de T. Lefèbvre. Son quatrième point définit le paysage géographique comme une région-type et les pays géographiques comme des régions individualisées ne se répétant pas. Il conclut dans ses points 5 et 6 en opposant la géographie des paysages, qu'il traduit par *Landschaftskunde* entre parenthèses (notion de types) et géographie des pays (au sens de région française, individualisée et ne se répétant pas), les deux constituant la géographie régionale.

La seconde conclusion, issue d'un groupe franco-allemand réuni dans l'après-midi, différencie le pays géographique (au sens de « petit pays ») des régions à l'allemande (*Länder*) car la méthode d'étude n'est pas la même. Par contre, elle garde l'opposition déjà

[40] Les termes *Eschflur*, *Gewannflur* et *Kampflur* renvoient à des formes de parcelles agricoles associées à un type de mise en valeur agraire et d'établissement humain sur le finage considéré.

soulignée dans la première conclusion entre des paysages géographiques qui se répètent à la surface de la terre et des régions qui sont des individus géographiques uniques. Le lien entre pays et paysage géographique reste obscur.

La troisième et dernière proposition de conclusion est réalisée par Daniel Faucher (1882-1970). Elle est adoptée sur une ligne minimaliste sans dissimuler un constat d'échec : le problème est résolu par la négative en demandant le report de la question.

Donc l'épisode de la traduction du mot *Landschaft* au CIG de 1938 montre que le problème n'est pas résolu en cette fin des années trente qui est la fin de ma période d'étude.

Conclusion du chapitre 1

En conclusion, le chapitre 1 montre que le problème de traduction entre le français et l'allemand existe et persiste tout au long de la période d'étude aussi bien du français vers l'allemand que de l'allemand vers le français. Dans le cadre d'une histoire croisée, le problème de la traduction est étudié selon un quadruple mouvement. Ainsi, dans les traductions des notions allemandes par les Français qui recensent les travaux allemands dans la *BGI* de 1900 à 1945, dans les traductions des notions françaises par les Français qui rédigent des notices en allemand dans les *PGM*, dans les traductions de géographes allemands qui rédigent des comptes rendus sur les travaux de géographie française (dans *PGM*, dans *GZ*, dans l'article de 1910 de Schlüter) et dans les tentatives de traductions au CIG de 1938, *Landschaft* et *Landschaftskunde* renvoient pour les différents auteurs étudiés aussi bien à paysage qu'à géographie régionale. De plus, des nuances existent selon les auteurs et selon les époques. En bref, la spécificité de l'approche paysagère des Allemands n'est pas nettement relevée, cette approche est peu différenciée de l'approche régionale des Français.

Le problème de la traduction des concepts de mon étude, pour être mieux cerné, doit donc être appréhendé *via* une analyse terminologique et sémantique, ce qui est l'objet du prochain chapitre. En permettant de mieux comprendre le sens dont ces notions sont chargées, cela contribuera à déterminer s'il s'agit d'un flou de traduction ou d'une équivalence établie entre des notions semblables ou très proches.

Chapitre 2. Evolution du contenu terminologique et sémantique des notions liées au paysage / Landschaft

L'objectif du chapitre 2 est d'observer les indurations, les évolutions sémantiques et la structuration des notions de *Landschaft*, de paysage, de géographie régionale, de *Landschaftskunde*, de *Länderkunde*, de *Landeskunde* et de celles qui y sont associées entre le début du XXe siècle et la Seconde Guerre mondiale. Je m'appuie d'une part sur l'étude du vocabulaire à travers les dictionnaires généraux et spécialisés, et d'autre part sur des schémas, réalisés par des auteurs contemporains pour figurer les relations entre des concepts-clés de la géographie (Pinchemel et Eckart Ehlers) (cf. annexes Ia, Ib). J'étudie les contenus, les concurrences autour du concept de paysage / *Landschaft* (y compris la rivalité internationale franco-germano-américaine pour nommer les formes du paysage) et enfin les articulations et les différences entre ces notions paysagères et régionales.

1. Réflexions sur le vocabulaire

Pour le concept de *Landschaft* et ses notions associées ainsi que pour ses équivalents français, des définitions sont données à partir d'une sélection de dictionnaires français et allemands non spécialisés et spécialisés en géographie.

Au-delà de données purement informatives mais néanmoins nécessaires, l'objectif est de montrer comment s'articulent ces différentes notions. Le paysage / *Landschaft* étant au cœur de la réflexion, je tenterai d'esquisser les liens, les oppositions, les concurrences entre les notions de paysage / *Landschaft*, géographie du paysage, *Landschaftskunde*, *Länderkunde*, *Landeskunde* et géographie régionale.

a) Notions allemandes liées au paysage

Les notions allemandes de *Landschaft*, *Landschaftskunde*, *Länderkunde* et *Landeskunde* sont appréhendées par l'intermédiaire des dictionnaires parus avant et pendant

ma période d'étude (la première moitié du XXe siècle) et des dictionnaires parus après celle-ci. Je privilégie les dictionnaires spécialisés de géographie sans dédaigner pour autant les dictionnaires non-spécialisés. Le *Lehrbuch der Geographie* de Hermann Wagner (1882, 1912, 9e édition) est un traité de géographie intéressant, car il donne un état des lieux sur la géographie allemande d'avant la Première Guerre mondiale donc sur le « Monde d'hier » selon Stefan Zweig. Il relève par ailleurs le vocabulaire utilisé chez les voisins anglais et français. Ce souci de donner des informations de nature comparative, constitue une aide très précieuse pour travailler sur les concepts de la géographie en Allemagne, en France et dans les pays anglo-saxons. Ce dictionnaire est complété par le *Handbuch der geographischen Wissenschaft* édité en 1914 par Oskar Kende et le dictionnaire de géographie de Ewald Banse de 1922-1923. A ces dictionnaires spécialisés s'ajoutent les dictionnaires de conversation suivants : le *Meyers Lexikon (*1927, 7e ed.), *Der grosse Brockhaus*, 1932, *Handbuch des Wissens in zwanzig Bänden*, Leipzig (15e édition). Les dictionnaires non-spécialisés parus après 1945 sont le *Westermann Lexikon der Geographie* (WLG) de 1970 qui permet un regard rétrospectif sur la période d'avant le Congrès de Kiel, la *Neue Brockhaus* (parue en RDA en 1974), et les dictionnaires spécialisés que sont le dictionnaire de Neef (1976) et le *Lexikon der Geographie* parus chez Spektrum (2001, 2002).

J'explicite surtout les notions de *Landschaftskunde*, *Landschaft*, *Länderkunde* et *Landeskunde* en insistant sur leurs articulations réciproques.

(1) Landschaft

Le *Lehrbuch der Geographie* de Wagner développe la notion de *Landschaft* du côté de la géographie physique et de la physionomie (p. 373) et l'associe à la géographie administrative (p. 834). A propos des encyclopédies et des dictionnaires (p. 6-7), Wagner déplore le fait qu'il n'y ait pas d'encyclopédie de géographie en Allemagne, au sens de géographie générale. On ne trouve que de la géographie régionale. Il rend hommage aux géographes français qui font des dictionnaires ou encyclopédies de géographie régionale depuis deux siècles : il fournit les exemples des dix volumes du *Dictionnaire géographique universel* (1823-1833), et pour la fin du XIXe siècle et le *Nouveau dictionnaire de géographie universelle* de Vivien de Saint Martin en sept volumes (1879 et 1900). L'avance des Français dans ce domaine, comme pour les manuels de géographie, est reconnue et louée. Les statistiques nationales chez les jeunes nations comme l'Allemagne (Etat-nation seulement depuis la guerre de 1870-1871) sont peu nombreuses, alors que les

Français, écrit Wagner (p. 8), ont depuis longtemps relié le matériau statistique à la description régionale ; il renvoie pour cela au *Précis de la géographie* de Malte-Brun (huit volumes, de 1810 à 1829) ou aux travaux d'Elisée Reclus, qui après sa géographie générale intitulée *La Terre* (1867-1868), a réalisé la *Nouvelle géographie universelle ; la terre et les hommes*, en vingt volumes, de 1875 à 1894. Ce genre, goûté des géographes français, ne peut être comparé qu'à l'entreprise de W. Sievers concernant les cinq continents intitulée *Allgemeine Länderkunde* (littéralement une géographie régionale générale, ce que les Français appellent une Géographie universelle) ; elle paraît en 1892-1895 avec des remaniement en 1901-1904. Ensuite, il faut aussi compter sur le projet anglais de Géographie universelle de J. Mackinder, entrepris à partir de 1902 et intitulé *The Regions of the World*, et en Italie le gros traité de géographie de Marinelli, *La Terra, trattato popolare di geografia universale*, en sept volumes de 1887-1902.

Dans son introduction, Wagner explique, à propos de l' « Histoire de la méthodologie de la géographie comme science », le dualisme de la géographie en géographie générale et géographie spéciale (p. 36-37) : la géographie générale (*allgemeine Geographie*) s'occupe de la totalité terrestre (*Erdganzes*) puis de la surface de la terre dans sa totalité avec les lois générales qui concernent les phénomènes de la surface de la terre, sans les ancrer dans un lieu particulier. La géographie spéciale ou régionale (*spezielle Erdkunde*) concerne des espaces délimités dans lesquels on peut étudier la combinaison des relations physiques et historiques (géographie physique et géographie humaine), l'action commune (*Zusammenwirken*) de tous les éléments géographiques comme le sol, le climat, la flore, la faune et les humains, de sorte que cette portion d'espace puisse être comparée avec ses voisines pour en voir les différences et en faire ressortir les singularités. Quand il parle de *Landschaft*, c'est pour désigner un ordre de grandeur d'une portion d'espace, comprise entre le *Landstrich* et la *Provinz*. Comme le mot *Land* (région / pays) est le plus général, on utilise le terme de *Länderkunde* (géographie régionale) pour ces géographies spéciales. En note de bas de page, Wagner précise que « les Français prennent maintenant soin d'opposer une « géographie régionale » à une « géographie générale », de même que font les Anglais avec *Regional Geography* et *General Geography* » (p. 36).

Le dictionnaire de Kende place le terme de *Landschaft* du côté de l'histoire comme l'indique son chapitre 12 de Géographie historique qui étudie entre autres l'« histoire du paysage naturel » (§ 347).

Les Traités de Wagner et Kende montrent donc que la notion de paysage n'est pas vraiment très prégnante avant la Première Guerre Mondiale, ni très claire ni associée à des auteurs en particulier. En somme il ne s'agit pas de paysage. Ceci est à mettre en relation

avec le schéma de l'annexe Ia qui fait apparaître une notion paysagère seulement à partir de 1900.

Au contraire, pendant l'entre-deux-guerres, la polysémie du mot *Landschaft* est mieux signalée et mieux assumée. Le dictionnaire de Banse (1922-1923), salué par la critique unanime comme le premier véritable dictionnaire allemand de géographie, est l'oeuvre d'une équipe dirigée par un non-universitaire excentrique (cf. chapitre 4). L'entrée consacrée à *Landschaft* insiste sur quatre thèmes : d'abord sur l'aspect synthétique, la *Szenerie* et l'aspect esthétique et émotionel sous la forme du « paysage de l'âme »[41], puis sur le paysage comme individu géographique (*geographische Individuum*) particulier, ensuite sur le paysage au sens morphologique en géographie générale, et enfin le paysage en relation avec l'Homme (en insistant plus sur l'influence du paysage sur le développement culturel que sur l'action de l'Homme sur le paysage). La fin de la notice signale Passarge parmi les spécialistes du paysage. L'entrée à Passarge précise de son côté que l'étude des formes et du façonnement du paysage est sa thématique centrale, qu'il est l'opposant principal à la théorie de Davis et qu'il compte parmi les plus grands géomorphologues allemands. La notice critique cependant l'aspect classificatoire de sa méthodologie.

Le dictionnaire non spécialisé *Meyers Lexikon* de 1927 précise que le *Landschaft* a été une notion associée à l'art, mais aussi aux sciences naturelles et à l'histoire culturelle. Il mentionne les ouvrages récents de Passarge (comme *Der Grundlagen der Landschaftskunde*, (1919-1920), et les trois volumes de *Vergleichende Landschaftskunde* (1922), qui placent le *Landschaft* en première position des considérations géographiques. La notice précise que Passarge prend en compte en même temps tous les facteurs, à savoir aussi bien le climat, la flore, la faune, l'influence des implantations humaines et la culture. Dans la nouvelle présentation de géographie régionale (*länderkundlichen*), il distingue le paysage d'origine (*Urlandschaft*) du paysage humanisé (*Kulturlandschaft*) peu à peu transformé par l'Homme. Le *Landschaft* est défini comme toute partie de la surface terrestre considérée à partir d'un point de vue (p. 537).

Le dictionnaire non spécialisé *Der grosse Brockhaus*, de 1932, insiste aussi sur la notion de totalité du *Landschaft* mais précise plus le caractère particulier qui différencie un paysage de son voisin, ainsi que la non-adéquation entre les frontières d'un paysage naturel et les frontières étatiques. Le *Brockhaus* n'envisage que l'intégration du *Landschaft* dans la *Allgemeine Geographie* (géographie générale) sous forme de paysages-types caractérisés

[41] Le « paysage de l'âme » est un thème très développé par Banse, comme le montre son ouvrage *Landschaft und Seele* (cf. chapitre 4).

par un ou plusieurs caractères typiques sans considération de localisation. C'est ainsi qu'on obtient des paysages morphologiques (paysage glaciaire, le paysage de bassin…), des paysages géographiques d'ordre végétal (paysage de forêt, de steppe…). La *Landschaftskunde* étudie de façon scientifique les paysages.

Il m'a semblé intéressant de consulter les dictionnaires postérieurs à la période d'étude, donc datant de l'après Seconde Guerre mondiale et en particulier publiés juste après le Congrès de Kiel. Je commence tout d'abord par les deux dictionnaires non spécialisés que sont le *Westermann Lexikon der Geographie*, datant de 1970, au contenu particulièrement riche et à la bibliographie fournie, et l*e Meyers neues Lexikon* de 1974, en écho au *Meyers Lexikon* de 1927.

Le *Westermann Lexikon der Geographie* précise à l'entrée *Landschaft* (p. 34-35) que c'est une totalité dans laquelle se fondent les phénomènes et les forces qui composent la surface de la terre ou géosphère. Il signale que depuis des décennies, les débats et controverses perdurent pour définir son essence et la méthodologie apte à l'étudier. Ainsi le *Landschaft* vu par Troll (1950) comme une synthèse spatiale, reprend la notion de caractère total d'un espace, développée déjà par Humboldt en 1807. Cette synthèse est expliquée sous forme schématique par l'intégration verticale de géofacteurs conduisant au complexe de *Landschaft* (Bobek, Schmitthüsen, 1949). Ainsi la *Landschaftskunde* est vue comme un stade intermédiaire entre la géographie générale et la géographie régionale (*Länderkunde*) assurant ainsi l'unité de la géographie. Par ailleurs, la définition butte sur la question de savoir si le *Landschaft* est d'ordre nomothétique (relevant d'un régime de lois ou d'une possible généralisation) ou si le *Landschaft* caractérise des espaces individuels concrets. La formule *Landschaft* = type et *Land*=Individu de Krebs (1941), qui donne le couple opposé type de paysage et individu paysager, et en même temps la relation ambiguë entre *Landschaftskunde* et *Länderkunde*, ont conduit la discussion dans l'impasse. Les propositions de Troll, Bobek et autres essaient de surmonter cette dichotomie dans les années 1950 et 1960 en expliquant entre autres qu'il y a un malentendu à comprendre la recherche sur le *Landschaft* comme typologie et qu'il faut viser à une large caractérisation des objets réels en types pour gagner autant que possible des modèles synthétiques géographiques. La géographie régionale (*Länderkunde)* intègre ces modèles paysagers homogènes et les relie dans un espace concret avec ses traits individuels et ses interrelations sur le mode fonctionnel.

La notice du dictionnaire souligne les difficultés d'une comparaison avec les concepts anglo-américain de *Landscape*, français de paysage et russo-soviétique de *Landsaft.* L'anglais *Region* semble plus proche du terme de *Landschaftsraum* alors que *Landscape* est

d'abord appréhendé dans le sens artistique et physionomique et se trouve plus proche de *Szenerie*. Les réflexions s'intéressant aux structures du paysage (par exemple : *Agricultural Landscape*) étendent le contenu du concept vers l'idée de synthèse, ce qui devrait clarifier la terminologie allemande entre le L*andschaft* comme *Gestaltkomplex* (complexe de façonnement) et *Landschaftsraum* (aus sens anglais de *Region*). Selon le dictionnaire, en français, la différence entre paysage et pays dans la langue vernaculaire et la langue scientifique est passée dans l'usage. Il reste encore à expliciter la différence entre les termes allemands *Landschaftsraum* et *Land* en relation avec l'assemblage d'actions fonctionnelles par le transfert de l'anglais *Region* et du français pays, par exemple dans l'opposition entre régions uniformes et régions nodales. La notion de zone de paysage est présente depuis longtemps dans la géographie soviétique. Le paysage est surtout appréhendé sous l'angle du paysage naturel comme résultante de la combinaison d'actions des géofacteurs. L'étude soviétique du paysage est rattachée à la géographie physique.

L*e Meyers neues Lexikon*, rédigé en 1974 en République Démocratique Allemande, précise ouvertement que la notion de *Landschaft*, considérée comme une portion de la géosphère où les phénomènes soit naturels, soit humains, soit les deux à la fois se rencontrent sur une unité spatiale, n'est pas du tout claire et qu'elle est fort débattue, aussi bien pour son contenu que pour ses limites. Le dictionnaire donne trois exemples aux résonnances intéressantes : 1- le paysage naturel est une partie de la surface terrestre dans laquelle s'impriment et s'imbriquent le relief, le climat, l'eau, le sol, la faune, la flore pour former des géosystèmes ou géocomplexes. J'estime qu'il s'agit là d'une importation du concept de paysage venant de la géographie soviétique. 2- types de paysages, comme dans le *Der grosse Brockhaus*, de 1932 : paysage de moraine, littoral, de forêt, de savanes, de ville, d'industrie. J'y vois ici une continuité sémantique entre avant et après la Seconde Guerre mondiale et entre avant et après l'établissement du régime est-allemand. 3- *Kulturlandschaft* (paysage culturel et humanisé) : je constate que la définition assure en partie la continuité avec le *Meyers Lexikon* de 1927 (paysage transformé par l'homme) mais ajoute une explication politiquement marquée en précisant que le *Kulturlandschaft* peut évoluer en *Raublandschaft* (sans rappeler que ce mot vient de Passarge) comme par exemple dans le cas de l'évolution de la couverture des sols, fortement exploitée par une agriculture capitaliste destructrice.

Je poursuis l'étude des dictionnaires parus après 1945 avec les dictionnaires spécialisés de Neef et le Spektrum. Le Neef, paru en 1976, distingue le *Landschaft* du langage courant du *Landschaft* géographique. Le *Landschaft* est considéré comme un géosystème dans lequel les principes de causalité et de connexité sont plus importants que

l'aspect physionomique. Neef distingue le *Naturlandchaft* (paysage naturel sans l'empreinte de l'Homme), du *Urlandschaft* (paysage originel d'avant l'apparition de l'Homme) et du *Kulturlandschaft* (portant l'empreinte et les oeuvres des Hommes). Sur le plan épistémologique, Neef indique que la recherche sur le *Kulturlandschaft* se rapproche beaucoup de la *Länderkunde* (géographie régionale) alors que la recherche sur le paysage (*Landschaftsforschung*) rejoint la géographie physique. Enfin, s'il termine par les différentes tentatives de définition du concept de *Landschaft* en signalant la direction prise par la géographie soviétique, il ne dit rien de Passarge.

Enfin, le dictionnaire paru chez Spektrum présente le *Landschaft* comme un concept débattu et central aussi bien pour la *Landschaftskunde* (géographie du paysage) et la *Länderkunde* (géographie régionale). Il fait remonter l'aspect totalisant du paysage à Humboldt qui s'exprime dans les inter-relations qu'entretiennent ses composants : lithosphère, atmosphère, hydrosphère, biosphère et noosphère. La notice ne signale aucun travail antérieur à ceux de Neef de 1967 et ne prend donc pas en charge l'histoire du paysage de la première moitié du XXe siècle.

(2) Landschaftskunde

Les dictionnaires d'avant la Première Guerre mondiale (Le *Lehrbuch der Geographie* de Hermann Wagner et le dictionnaire de Kende) ne possèdent pas d'entrée à *Landschaftskunde*.

Pour la période de l'entre-deux guerre, le dictionnaire spécialisé de Banse n'a pas d'entrée à *Landschaftskunde* et ce terme est aussi absent de la notice sur Passarge. Cette absence est étonnante : peut être s'agit-il d'une concurrence entre le paysage selon Banse et le paysage de Passarge ? Le *Meyers Lexikon* de 1927 n'a pas d'entrée à *Landschaftskunde* mais insiste à l'entrée *Landschaft* (cf. *infra*) sur Passarge et le renouveau qu'il apporte à la *Landschaftskunde*. *Der grosse Brockhaus* de 1932 indique à l'entrée *Landschaftskunde* que c'est une branche de la géographie qui est particulièrement développée sous l'impulsion de Passarge. La tâche de la *Landschaftskunde* est 1) d'établir des types de paysages (*Landschaftskunde* comparée), 2) d'appréhender et de concevoir chaque paysage dans son individualité (Paysage réel). La notice du dictionnaire renvoie en bibliographie aux ouvrages fondamentaux de Passarge : les cinq tomes de sa *Vergleichende Landschaftskunde* (1921-1930), sa *Beschreibende Landschaftskunde*. (1929, 2e *ed*.), *Die Landschaftsgürtel der Erde* (1929, 2e *ed*.) et son article « Wesen, Aufgaben und Grenzen der Landschaftskunde »

paru dans *PGM*, en 1930. Pour la période de l'entre-deux guerres, Passarge est donc vu comme un jalon décisif et essentiel pour la *Landschaftskunde* (cf. partie 2, chapitre 4).

Le *Westermann Lexikon der Geographie* de 1970 souligne lui aussi l'importance de Passarge pour l'histoire du concept de *Landschaft* et de *Landschaftskunde* en lui consacrant la moitié de la notice. La *Landschaftskunde*, comme étude géographique du *Landschaft*, est considérée comme un pont entre la géographie générale et la *Länderkunde* plus idiographique. Elle étudie les imbrications entre les différents éléments du paysage pour élaborer des types de paysages (*Landschaftstypen*) regroupés en zones de paysages (*Landschaftszonen*). Les racines de la *Landschaftskunde* plongent dans le *Zusammenhang* (mise en relation, connexité) des phénomènes dans les espaces naturels, étude qui constitue la *Reine Geographie*. Humboldt l'avait repéré et a comparé les interrelations causales (*kausale Zusammenhänge*) constitutives du caractère global d'un espace donné et des types de paysages physionomiques. La *Landschaftskunde* uniquement descriptive a d'abord été utilisée par Oppel (1884, *Landschaftskunde. Versuch einer Physiognomie der gesamten Erdoberfläche in Skizzen, Charakteristiken und Schilderungen*, Breslau) et Wimmer (1885, *Historische Landschaftskunde*, Innsbruck). Ensuite, à partir de son article de 1913, intitulé « Physiogeographie und Vergleichende *Landschaft*sgeographie » (traduit en annexe IVc), Passarge réoriente la *Landschaftskunde* en tentant de l'établir comme une nouvelle définition ou branche de la géographie. Il a rencontré de nombreux opposants, notamment Hettner, qui lui a reproché, à tort, de ne faire que de la *Länderkunde*. Le disciple de Passarge, Schultz a plus pris en considération les phénomènes anthropo-géographiques et les caractères individuels des paysages dans les *Real-Landschaften* (paysages réels) et a ainsi plus adossé cette géographie du paysage à la *Länderkunde*. Dans la notice de 1970, Schultz est considéré comme ayant préparé la différence entre une géographie du paysage typologique et une *Länderkunde* idiographique. Pour le Westermann, l'établissement dans l'entre-deux guerres de la *Landschaftskunde* par Passarge est aussi une réaction à la domination de la géomorphologie en général et à celle de Davis en particulier. Pour le *Westermann Lexikon der Geographie*, les limites de la *Landschaftskunde* de Passarge résident dans la place qu'il accorde à l'homme comme dépendant du paysage. Mais il reconnaît que c'est grâce à Hebertson (*Major natural regions*, 1905) et à Passarge que l'on doit une connaissance systématique des zones de paysages (*Landschaftszonen*). La grande partie de ce qu'on retrouve sous le concept de *Vergleichende Länderkunde* (géographie régionale comparée) chez Maull (1936), de *Vergleichende Erdkunde* (Géographie comparée) ou de *generell vergleichende Geographie* correspond en fait à une *vergleichende Landschaftskunde* (géographie comparée du paysage). Il est intéressant de noter que le

Westermann présente à l'entrée *Landschaftszonen* une carte de Passarge (Westermann, p. 45-47).

Selon le Westermann, une étape décisive dans l'évolution sémantique de la *Landschaftskunde* est ensuite franchie avec Schlüter qui développe le concept du *Kulturlandschaft.* Ses premières réflexions se trouvent dans son ouvrage de 1906 *Die Ziele der Geographie des Menschens*. Schlüter développe la morphologie du paysage (*Landschaftsmorphologie*) en allant plus loin que Passarge qui ne s'intéresse qu'aux paysages naturels. En considérant les phénomènes naturels et anthropiques dans une optique physionomique et matérielle et aussi, en partie, dans une optique de sciences naturelles, Schlüter a ainsi ouvert la voie à la « morphologie du paysage culturel » (*Morphologie der Kulturlandschaft*) que soutiennent aussi A. Penck (1928) et Michotte (1921). C'est aussi le fondement de l'interprétation de l'image aérienne. Ensuite, à côté de la *Landschaftsmorphologie*, on assiste au développement de la *Landschaftsentwicklun*g (évolution du paysage) et de la *Landschaftsökologie* (écologie du paysage). Dans la géographie soviétique, la géographie physique régionale de Kalesnik et Billwitz est en général une étude du paysage (*Landschaftskunde*) (Westermann, 1970, tome x, p. 38-40).

Dans le Neef de 1976, la *Landschaftskunde* est clairement posée comme une sous-discipline de la géographie physique dans laquelle l'induction (pour déterminer des individus géographiques) et la déduction jouent toutes deux un rôle important. Aucune connection avec les termes *Naturlandschaft*, *Urlandschaft* et *Kulturlandschaft* n'est précisée. Au contraire, la notice décline les notions associées suivantes : la *Landschaftsmorphologie* (morphologie du paysage dans sa dimension géologique, structurale et tectonique), la *Landschaftsökologie* ou *Landschaftsphysiologie* ou *Topoökologie*) qui étudie les relations écologiques et fonctionnelles (comme Troll), la *Landschaftstypologie* ou *Landschaftssystematik* qui souligne la régularité des unités paysagères par divers processus d'abstraction, comme par exemple les types idéaux (*Idealtypen*) de Passarge, constituant ainsi une base pour l'étude comparée des paysages et pour les travaux de géographie régionale. Les autres notions associées sont la *Landschaftschronologi*e (l'histoire du développement du paysage), la *Landschaftsgliederung* (la subdivision en espaces naturels), la *Landschaftsgestaltung* (le façonnement du paysage) et la *Landschaftspflege* (la conservation du paysage).

Le Spektrum signale que la *Landschaftskunde* est une branche de la géographie et qu'elle a d'abord été développée par Passarge puis a été intégrée à des disciplines appliquées comme la *Landespflege* et la *Raumplanung* (organisation de l'espace). La notice précise que la *Landschaftskunde* classique, à savoir celle de l'époque de Passarge, a le

même objet d'étude que la *Landschaftsökologie* (écologie du paysage) d'aujourd'hui. Spektrum considère que cette *Landschaftskunde* classique a plus insisté sur les relations fonctionnelles entre les facteurs géographiques que sur les relations causales ; les facteurs géographiques sont d'abord analysés systématiquement, intégrés dans la géographie générale. Des types de paysage sont alors identifiés, ce qui sert de base pour élaborer des zones de paysages ou *Landschaftsgürtel*. Dans cette géographie zonale, les premiers critères retenus sont d'abord le macro-climat, les sols et la végétation. D'autres notions associées sont mentionnées comme la *Landschaftsphysiologie*, la *Landschaftsmorphologie* et la *Landschaftschronologie.* La référence au paysage humanisé est rapidement mentionnée avec l'adjectif *kulturräumlich* (spatial et culturel).

L'étude des liens entre *Landschaftskunde* et *Kulturlandschaft* mériterait un autre travail de thèse. Je soulignerai seulement ici qu'elle est liée à l'importance grandissante de la place de l'Homme et de l'anthropogéographie dans la géographie. Les précurseurs sont Hettner, auteur de l'expression nouvelle de *Geographie des Menschens* et Schlüter, qui écrit un livre en 1906 en reprenant en titre cette expression[42]. L'intérêt suscité par la géographie humaine naissante est de plus renforcé par la Première Guerre mondiale. Celle-ci constitue une césure très importante pour les géographes allemands, contrairement aux Français : les Allemands ont perdu la guerre, et par conséquent des territoires en Europe et leurs colonies, qui constituaient souvent des terrains de recherches (Rössler, 1990a, p. 50). Ils sont donc amenés à réfléchir à ce qu'est l'Allemagne, notamment le *Deutschtum*[43]. A ce propos, la distinction est importante entre l'Etat-nation qu'est la France depuis des siècles et l'Allemagne qui, même après l'unification de 1871, a un territoire plus petit que le *Deutschtum* et donc des minorités allemandes qui vivent dans le cadre d'un état non allemand. A la suite des traités de Paix et des remaniements des frontières en Europe centrale, de nouvelles réflexions émergent en Allemagne et se posent en termes de géographie politique et de géopolitique ; elles intégrent plus fortement l'aspect culturel et ethnographique d'un espace ou d'un paysage, donc l'intérêt n'est plus centré sur la géomorphologie et le paysage mais intègre aussi fortement à la géographie l'aspect culturel et le sentiment d'appartenance. Les géographes scolaires[44] et la *Heimatkunde*[45] (géographie locale) ont joué un rôle important dans le développement de la géographie humaine et

---

[42] Schlütter, Otto, 1906, *Die Ziele der Geographie des Menschen*.
[43] *Deutschtum* peut se traduire par germanité, au sens de génie allemand.
[44] La réforme scolaire des années 1920 a donné plus d'importance à la *Heimatkunde* et à la *Erdkunde*.
[45] Dans le glossaire de l'UGI de 1985, E. Meynen précise que la *Heimatkunde* (traduit en français par géographie locale) est la phase préparatoire pour l'enseignement de la géographie (au sens de *Erdkunde*) et de la géographie régionale. C'est la connaissance de sa « petite patrie », de son « pays » sur le mode de la *Landeskunde*, à savoir sur le mode de l'inventaire descriptif couvrant les sciences physiques, naturelles, humaines, sociales et culturelles.

culturelle (au sens d'ethnographie, de *Völkerkunde*). Ce développement peut aboutir à des réflexions *völkisch*[46].

(3) Länderkunde

Les dictionnaires d'avant la Première Guerre mondiale, le *Lehrbuch* de Wagner et le Kende ne comportent pas d'entrée à *Länderkunde*.

Pendant l'entre-deux-guerres, le *Meyers Lexikon* comme *Der grosse Brockhaus* définissent la *Länderkunde* comme étant une géographie spéciale *(spezielle)*, concernant une portion de l'espace terrestre en particulier et faisant le pendant à la géographie générale (*Allgemeine Geographie*), le tout constituant la géographie. Pour le Meyers, la *Länderkunde* est ainsi la connaissance des différents espaces terrestres (continentaux et maritimes), qui reste encore un domaine d'étude important. Le dictionnaire précise que la géographie du XXe siècle a été un temps très influencée par l'orientation géomorphologique de Davis, mais en 1927, celle-ci est en retrait. La notice précise qu'une branche spéciale de la *Länderkunde* se dessine : la *Landschaftskunde*. Dans l'esprit de son concepteur, Passarge, elle donne un aperçu de la pluralité géographique dans un espace terrestre étroitement délimité. Pour *Brokkhaus*, la tâche de la *Länderkunde* est la même, tout en précisant que les différents espaces terrestres sont soit des portions de la surface terrestre, soit des pays, soit des paysages, etc. Par comparaison des *Länderkunde* entre elles, on aboutit à une *allgemeine vergleichende Länderkunde* (géographie générale comparée).

Dans les dictionnaires de l'après Seconde Guerre mondiale, le Westermann de 1970, la *Länderkunde* ou la *Regionale Geographie* (*Regional Geography* des Anglais et géographie régionale des Français) ou encore la *speziell Geographie* (géographie spéciale) comme l'énonce Supan dès 1889 ou encore la *Besondere Erdkunde* (Géographie particulière) dans le dictionnaire de Wagner (1915), décrit sur le mode idiographique les régions de la terre. C'est une alternative au concept de *Landeskunde*. *Länderkunde* se développe dans le sens chorologique, chez Sieger dès 1915 comme chez Schmithüsen en 1962-1963. La *Länderkunde* contient les notions de « structures fonctionnelles ». Le plan régional (*länderkundliches Schema*) est fixé méthodologiquement par Kirchhoff en 1884 et

[46] Le terme völkisch est difficilement traduisible en français. Claude Raffestin en donne la définition suivante : « La traduction du terme 'völkisch' est problématique. Nous proposons de le comprendre dans le double sens de 'populiste et national-populaire', avec une connotation implicite plus ou moins nationaliste dans l'aspect 'national' et plus ou moins raciale dans l'aspect 'populaire', les contenus nationaliste et raciste croissant au fil du temps pour prévaloir avec le nazisme » (Raffestin, 1995, p. 17).

perdure jusqu'à Hettner et l'orientation chorologique de la *Länderkunde*. Le plan régional, considéré comme un « plan à tiroirs », cherche sa légimité dans le lien de causalité qui lie l'ordonnancement des différents paragraphes : les différentes strates géologiques étant là avant l'apparition de l'homme sur terre, la géologie est traitée avant les activités humaines. Le plan type pour décrire une région est donc : géologie, morphologie, climat, hydrographie, sol, végétation, implantation humaine, utilisation du sol, transport, politique, etc. Ce plan régional à tiroirs a été défendu par Hettner contre les tenants d'une nouvelle géographie, entre autres Spethmann et sa *Dynamische Länderkunde*[47] (géographie régionale dynamique) et Passarge avec sa *Landschaftskunde*. L'un des reproches majeurs contre le « plan à tiroirs » est son absence de problématisation, comme le souligne Passarge en 1949 dans « Problemgeographie » paru dans *Forschung und Fortschritt*. Hettner a Pourtant clairement expliqué dès 1920 ainsi que dans son article de 1932 (annexe IVf) que la présentation régionale n'est pas une compilation mais une construction intellectuelle du tout C'est aussi dans ce sens que Lautensach dans son article « Forschung und Kompilation in der Länderkunde » paru en 1953 dans *Geographische Rundschau* met en valeur la *Länderkunde* comme synthèse. La notice du dictionnaire de 1970 précise qu'à cette époque les questions méthodologiques de l'actuelle *Länderkunde* ne sont pas encore tout à fait résolues de façon satisfaisante.

Le Westermann indique que si Hettner (5e édition en 1932) ou Lautensach (1926) ont pu réaliser en leur nom une géographie régionale de la Terre, c'est surtout une œuvre collective en plusieurs tomes. Le dictionnaire renvoie en les comparant à la *Géographie Universelle* de Vidal de la Blache et Gallois (12 volumes, 1927-1948) et aux 13 volumes de Klute *Handbuch der geographischen Wissenschaften.*

Le Spektrum associe la *Länderkunde* aux paysages mais pas à la *Landschaftskunde*. Il distingue une *Länderkunde* classique de la *Länderkunde* moderne, la césure correspondant au Congrès de Kiel de 1969. La *Länderkunde* classique est considérée comme le but de la géographie et a connu son apogée dans les années 1920. La notice associe *Länderkunde* et *Landschaft* en expliquant que la géographie, comprise comme une *Länderkunde*, doit concevoir le paysage (*Landschaft*) comme une totalité, et la terre comme un organisme.

Concernant la *Länderkunde*, je complète l'étude des dictionnaires par l'article de Schulz de 1987 sur les débats concernant la *Länderkunde* durant la première moitié du XXe siècle. L'auteur présente une synthèse des discussions polémiques autour de la *Länderkunde* de la première moitié du XXe siècle (Schulz, 1987a, p. 192). Les points débattus relèvent de la méthodologie et de la théorie de la connaissance. Les principales

[47] Spethmann propose une « Dynamische Länderkunde » (1928).

problématiques qui agitent les tenants de la *Länderkunde* concernent la forme, la systématisation et le contenu de l'étude de géographie régionale : quelle place occupe la nature par rapport à l'Homme dans la géographie ? Quelles sont les relations entre la régularité des composants naturels et le hasard et l'arbitraire de la sphère humaine ? Quelle place réserver à la description et à l'explication ? L'explication est-elle causale ou génétique ? L'étude de géographie régionale repose-t-elle sur les résultats obtenus dans les disciplines voisines ou développe-t-elle une recherche propre ? Comment les différents espaces géographiques (pays, régions, états, territoires, paysages naturels, paysages culturels et humanisés) sont-ils délimités les uns par rapport aux autres ? Quels sont les critères de délimitation ? Doit-on prendre en compte seulement les objets géographiques visibles et perceptibles, ou aussi l'histoire, la culture, les structures sociales, la diffusion des langues et des religions ou encore les phénomènes politiques et idéologiques ?

(4) Landeskunde

La *Landeskunde*, qui correspond à la forme au singulier[48] de *Länderkunde*, se traduit aussi par géographie régionale. La notion est antérieure à celle de la *Länderkunde* : plongeant ses racines dans les récits de voyage et les guides touristiques, elle correspond à un inventaire descriptif régional, pouvant faire une large place à d'autres disciplines que la géographie, comme par exemple l'histoire et les sciences naturelles. Elle entretient de plus des liens avec la *Heimatkunde*. Selon le Spektrum, la *Landeskunde* compile toutes les informations possibles sur un espace donné.

Selon Schulz (1987a), pour synthétiser la question des liens entre *Landeskunde*, *Länderkunde* et *Landschaftskunde*, il faut revenir à la conception chorologique de la géographie dans les pays de langue allemande. A partir de ce fondement là, se développent trois grandes directions pour englober la totalité géographique. Premièrement, la *Länderkunde* comme une *Staatenkunde* liée à des frontières politiques, deuxièmement la *Landeskunde* comme traitement d'espaces géographiques indépendamment de frontières politiques données et enfin la géographie des paysages (*Landschaftskunde* soit comme *Naturlandschaftskunde*, soit comme *Kulturlandschaftskunde*). Les deux premières sont prédominantes : les disciplines de géographie physique et humaine produisent avec d'autres sciences comme la géologie, la biologie, l'histoire, l'économie, la sociologie le matériau de

[48] Il semblerait que le passage du singulier *Landeskunde* au pluriel *Länderkunde* n'obéisse pas à la même logique que le passage du pluriel *Völkerkunde* (ethnographie des peuples non allemands) au singulier *Volkskunde* (étude du peuple allemand), cf. J.-L. Georget (2009).

base de ces études *landeskundlich* et *länderkundlich*. Il s'agit d'appréhender de tous les côtés l'essence d'une région. Les principaux représentants de ce courant sont Hettner, Krebs, Schmitthenner, Lautensach, Maull, etc. L'orientation paysagère semble plus restrictive, car elle ne prend en compte que les aspects visibles et perceptibles dans le paysage en liaison avec un travail concret d'observation sur le terrain du paysage naturel (*Naturlandschaft*) ou du paysage culturel et humanisé (*Kulturlandschaft*). Cependant, elle propose de dépasser les clivages entre géographie régionale et géographie générale et ne traite pas des phénomènes non-objectivables. Les représentants les plus connus de la *Landschaftskunde* sont Passarge, Schlüter, Büdel et Troll (Schulz, 1987a, p. 193).

Les liens entre *Landschaftskunde et Landeskunde* seront aussi explicités grâce à l'étude de l'article de Passarge présenté au Congrès de Leipzig en 1921 (cf. chap 4).

Pour conclure sur les notions allemandes, il ressort de l'étude que la *Landschaftskunde* peut établir des types, contrairement à la *Länderkunde*, qui est idiographique. L'importance de Passarge et de sa *Landschaftskunde* est soulignée dans tous les dictionnaires. L'étude montre la complexité des articulations entre *Landschaftskunde* et *Länderkunde*, aucune des deux notions n'étant présentée clairement à un moment comme étant la seule et unique définition de la géographie.

b) Les dictionnaires et les notions françaises liées au paysage

Pour étudier dans les dictionnaires du XXe siècle les notions françaises de paysage, de géographie régionale et des termes qui leur sont associés (pays, contrée, physionomie), je me heurte à un problème de dissymétrie entre la géographie allemande et la géographie française. Les dictionnaires français (Alavoine, 1996) de la première moitié du XXe siècle sont en effet moins nombreux qu'en Allemagne. Je ne dispose que du *Nouveau Dictionnaire géographique universel* de Louis Vivien de Saint Martin en 7 volumes parus de 1897 à 1900, du *Dictionnaire géographique et administratif de la France et de ses colonies* de Joanne parus en 7 volumes de 1890 à 1895 et du *Dictionnaire de géographie* de Demangeon de 1907. Or ces derniers sont plutôt des dictionnaires des noms de lieux, des nomenclatures et non des dictionnaires de notions. Dans le Vivien de Saint-Martin, aucune entrée n'est consacrée à contrée, géographie régionale, pays, paysage, physionomie, région. Le dictionnaire de Demangeon est révélateur de la difficulté qu'a Demangeon, comme

nombre de ses collègues, à théoriser sa pensée (Wolff, 2005, t. 2, p. 360). Il présente quelques entrées notionelles, mais il garde la configuration classique avec des entrées par lieux. Demangeon a d'ailleurs rechigné à développer des entrées notionelles et ne l'a fait pour « géographie » que sous l'insistance de son éditeur (Wolff, 2005, t 2, p. 358). Si les géographes français de la première moitié du XXe siècle réalisent la grande entreprise[49] de la *Géographie Universelle* sous la direction de Vidal de la Blache et Gallois, ils n'entreprennent aucune œuvre similaire pour un dictionnaire de géographie. L'intérêt des géographes français est donc beaucoup tourné vers des travaux de géographie régionale (monographies de thèse, GU) que vers l'explicitation des concepts géographiques.

Pour tenter de compenser en partie cette dissymétrie, je m'appuierai donc sur des notices de dictionnaires spécialisés rédigées après ma période d'étude, mais portant un regard d'historien de la géographie sur les notions que je cherche à expliciter. Il s'agit des dictionnaires suivants : celui de Baulig (*Vocabulaire franco-anglo-allemand de géomorphologie* de 1956, 1970), de Pierre George de 1970, *Les Mots de la géographie* de Brunet et Ferras (1992-1993), le dictionnaire de Lévy et Lussault de 2003, et plus ponctuellement le dictionnaire d'Yves Lacoste de 2003 intitulé *De la géopolitique aux paysages. Dictionnaire de la géographie.*

(1) Paysage

Si, en introduction, j'ai déjà développé le concept de paysage et son histoire à partir de la notice rédigée par J.-L. Tissier dans le dictionnaire de Lévy et Lussault, je complète ici avec celle qu'il a rédigée dans le dictionnaire des notions philosophiques. J.-L. Tissier y insiste sur quatre points. Premièrement, la prise de conscience du caractère trop large du terme et les tentatives pour y rémédier. Ainsi Vidal de la Blache utilise-t-il d'autres termes pour désigner le paysage comme « configuration » et « physionomie d'une contrée ». Il a tenté en vain d'introduire le mot scènerie, issu de l'anglais *scenery*. Ces termes concurrencent celui de paysage chez Vidal de la Blache, qui construit d'ailleurs très tôt la « personnalité géographique » régionale. Deuxièmement, J.-L. Tissier établit le lien entre paysage et *Landschaft.* Troisièmement, il articule le paysage et la spécificité de la géographie par rapport à d'autres disciplines des sciences humaines. Enfin, il souligne que si le rapport au paysage semble constitutif de la géographie, le rapport au terrain implique

[49] Conçue dès 1907, la GU compte 23 volumes qui paraissent de 1927 à 1948.

l'observation et la description. Les géographes français ont tenté d'élaborer des méthodes d'observation et de description du paysage, comme Vallaux et son « tour d'horizon » (1925) ou Vidal de la Blache et sa « méthode descriptive ». C'est plus la démarche pédagogique que la théorie du paysage qui préoccupe les géographes français de la première moitié du XXe siècle : apprendre à observer le paysage, éduquer le regard, pratiquer l'excursion (cf. chap 8).

Le dictionnaire de Baulig (1956) possède une entrée à paysage (Baulig, 1956, p. 8). Il ne définit pas le concept lui-même, mais il insiste sur les types de représentation d'un paysage : sous forme de dessin à partir d'un point élevé, en vue perspective, en panoramas, à l'aide de schémas et de bloc-diagrammes, ces derniers étant associés à Davis (p. 8). Plurilingue, ce dictionnaire, paru en 1956, constitue un outil précieux pour l'histoire de la géomorphologie. Baulig (1877-1962) est à la fois un géomorphologue français qui a reçoit en 1904 une bourse pour étudier à l'université d'Harvard avant de devenir le collaborateur de Davis, qui contribue à développer la théorie davisienne en France, et qui est un excellent germaniste[50] . A ce titre, il fait figure de passeur en géomorphologie entre la France, l'Allemagne et les Etats-Unis, mais il développe en fait peu l'entrée paysage.

En 1970, à l'époque du Congrès des géographes allemands de Kiel, le dictionnaire de géographie de George précise à l'entrée « paysage » la traduction allemande (*Landschaft*) et russe. La notice, courte, précise simplement son acception originairement descriptive et globale. En 1970, le paysage est vu comme une synthèse des traits issus de la géographie naturelle et des « apports accumulés des civilisations qui ont façonné successivement le cadre initial et sont entrés dans la conscience de groupe des occupants » (George, 1970, p. 336). Le paysage devient synonyme d'environnement et d'espace vécu. Si l'entrée « géographie » permet d'aborder l'histoire de la discipline, notamment les liens entre la géographie française et allemande, c'est l'entrée « région » qui permet d'entrevoir les liens, assez flous, entre région, paysage et définition de la géographie en France : « l'école géographique française, que Vidal avait fondée, se donna pour tâche de décrire et d'expliquer les paysages, des paysages humanisés, il est vrai. ». La notice poursuit sur le refus de la généralisation de la part de la géographie française qui est dominée par les monographies régionales jusque dans les années 1950. La critique contre la géographie régionale classique déjà abordée dans l'introduction (p. 1) se retrouve ici dans la notice d'un dictionnaire paru en 1970.

Au début des années 1990, Brunet et Ferras proposent une entrée au mot allemand *Landschaft*, ce qui montre l'importance de ce concept allemand pour la géographie

[50] Baulig dirige à Strasbourg à partir de 1938 le Centre d'Etudes Germaniques.

française : « Mot allemand pour ‘paysage’ (étymologiquement division de la terre), incluant aussi une idée proche de contrée. Le mot a cependant parfois été accaparé par des spécialistes de géographie physique qui le limitent aux ensembles ‘naturels’. On en a même tiré, côté allemand et russe, une *Landchaftologie* ou *Landschaftovédénié* qui est une sorte d’écologie régionale vue comme ‘gestion’ (*védénié*) du ‘paysage’ ». L’entrée à paysage insiste d’une part sur l’étymologie italienne *paesaggio* (ce qu’on voit du pays) et sur la tradition picturale : « ce que l’œil embrasse…d’un seul coup d’œil, le champ du regard. Le paysage est donc une apparence et une représentation : un arrangement d’objets visibles perçu par un sujet à travers ses propres filtres, ses propres humeurs, ses propres fins. Il n’est de paysage que perçu. Or les représentations du paysage sont extrêmement variables selon les sociétés et selon les personnes, selon les cultures et les modes de vie ». D’autre part, il insiste sur les liens entre le paysage et les concepts allemands et russes : « en allemand, l’apparence et le contenu ne se séparent pas bien : le paysage et l’espace se confondent dans *Landschaft*. Plus d’un géographe a coutume de prendre l’un pour l’autre. Les Russes ont directement importé le mot des deux côtés, à la française pour le populaire et à l’allemande pour les géographes, qui chez eux sont naturalistes avant tout : *Landchaftologie* et *Landschaftovédénié* ». Pour Brunet et Ferras, « Le paysage est une catégorie majeure de la géographie, au point que des géographes ont pu affirmer que la géographie était ‘la science des paysages’, ou qu’elle devait nécessairement ‘partir du paysage’ ».

Dans son dictionnaire de 2003, Lacoste ne dit rien du paysage dans la géographie française d’avant 1945. S’il rappelle les liens avec l’art pictural, il définit un paysage comme « l’espace géographique que l’on peut voir depuis un certain point ». Le paysage diffère de la carte car le paysage est en trois dimensions et la carte en deux dimensions seulement. Une carte exprime un choix de phénomènes représentés, ce choix étant valable pour toute la carte. Dans un paysage, les phénomènes visibles au premier plan disparaissent dans les plans plus lointains où prédominent des ensembles et les formes du relief. Dans cette définition est accordée une grande importance aux espaces masqués dans le paysage. Mais contrairement à la définition de J.-L. Tissier, Lacoste affirme que le paysage ne peut pas constituer la géographie : « Les observations de paysage tiennent certes une grande place dans le raisonnement géographique mais elles ne peuvent à elles seules constituer la géographie. Comprendre un paysage implique cependant que l’on puisse reconnaître et nommer les formes, les différents ensembles spatiaux qui s’y disposent des premiers plans jusqu’à l’horizon. » « Regarder efficacement un paysage met en œuvre une conception de la géographie liée à l’action, et ce sont d’ailleurs les hommes de guerre qui ont été les premiers à regarder attentivement les paysages ». Lacoste envisage pour finir les fonctions

du paysage : esthétique, patrimoniale, culturelle, touristique. Ceci est à relier avec le tableau de W. Schenck sur les fonctions du paysage qui envisage les fonctions économiques et d'approvisionnement en ressources naturelles, les fonctions de régulation écologique et enfin les fonctions sociales du paysage (Schenck, 2002, p. 8).

(2) Pays

Le dictionnaire de George de 1970 ne relève que le flou du terme : «Terme imprécis qui est utilisé tantôt pour désigner une petite unité géographique homogène par ses caractères naturels ou son peuplement, le pays au sens historique du mot (lat. *pagus*), tantôt synonyme de nation ou d'Etat » (George, 1970, p. 336). Au contraire, le dictionnaire de Brunet et Ferras signale l'unité de vie qu'il représente : « Le pays, dans la tradition géographique, est considéré comme une unité de vie, d'action et de relation, correspondant plus ou moins au territoire tribal antique, ou à la seigneurie médiévale, et qui est un des niveaux d'agrégation systémique de l'espace géographique » (p. 371). Mais aucun ne revient sur le sens de « pays » utilisé par Vidal de la Blache et qui est perçu par Schlüter comme intrinsèque à la géographie française (Schlüter, 1910).

(3) Contrée

Ce terme est utilisé par Vidal de la Blache dans le sens de paysage. « Contrée » fait partie de ces mots qu'il utilise en concurrence avec paysage.

Selon le dictionnaire de Brunet-Ferras, la contrée est un « espace géographique qui se distingue de ses voisins par un ensemble de caractéristiques, par un paysage différent, une population différente, un système différent, qui se décrivent et s'analysent après s'être 'sentis', ou observés. Comme 'région' ou 'pays', 'contrée' a également été affadie au sens de canton, une vague portion quelconque de l'étendue » (p. 127).

(4) Géographie régionale

L'entrée dans le dictionnaire de George a déjà été vue *supra*.

En 1992-1993, le dictionnaire de Brunet et Ferras précise que la distinction entre une géographie générale et une géographie régionale tend à être désuète, car pour être efficace,

la géographie générale devait être régionale et la géographie régionale a besoin de lois générales (p. 423).

Le dictionnaire de Lévy et Lussault signale en 2003 que ce qui a servi de matrice à la discipline géographique, c'est la « description ou l'étude d'espaces différenciés constitué en corpus » (p. 779). S'il est difficile de dater les origines de la géographie régionale, elle est cependant associée à Vidal de la Blache, à son *Tableau de la Géographie de la France* de 1903, à la GU qu'il conçoit avec Gallois, et à ses disciples qui réalisent presque tous des thèses de géographie régionale. A l'approche possibiliste et aux régions homogènes de Vidal de la Blache s'ajoute avec Demangeon, Bruhnes et Sorre une dimension historique et sociale (p. 780).

(5) Région

Le dictionnaire de Brunet-Ferras, tout en signalant la polysémie du concept de région, consacre une partie de la notice à la géographie classique. Il précise que dans la géographie traditionnelle, le régional est d'échelle « 'moyenne', 'équilibrée' entre le local et le national ». « En fait, ce mot présente la particularité d'avoir un contenu qui varie selon les époques, les lieux, les stratégies et les dynamiques spatiales. L'école 'vidalienne', dite aussi de 'géographie régionale' a passé son temps à décrire des 'régions' sans toujours les définir ni donner les règles du jeu de l'approche régionale ; et le plus souvent à l'échelle du pays. On conférait habituellement à la région une 'personnalité' pour la typer ». Il poursuit sur la multiplicité des usages du mot région dans la géographie classique : « Elle en a fait d'abord et surtout le synonyme de *région naturelle* ; et encore, d'une nature partielle : un temps définie par les bassins hydrographiques perçus comme unités physiques, puis par la géomorphologie, voire la géologie (le 'sol' selon Vidal de la Blache, c'est-à dire les roches) plutôt que par l'écologie, alors ignorée ou sous-estimée. Derrière ces découpages était l'implicite des 'aptitudes' ou 'potentialités' éternelles, censées régir la mise en valeur. Enfin, la critique contre la région au sens classique apparaît : la monographie régionale a longtemps été, comme en ethnographie, un plat de résistance des études géographiques, et elle avait fait croire au caractère nécessairement idiographique de la discipline » (Brunet, Ferras, 2009, p. 421-422).

Le dictionnaire de Lévy-Lussault rappelle que le mot français région vient du latin *regio* signifiant pays, zone, contrée, territoire s'étendant autour d'une ville ou d'un lieu. A cela s'ajoutent deux significations : celle de direction, limite et celle de *regere* (régir,

diriger) dans une dimension d'ordre politique. La géographie régionale vidalienne en cherchant à mettre en valeur la personnalité d'une région s'appuie sur « le principe de l'homogénéité et de la singularité des contenus régionaux, sur leur enracinnement historique dans un espace » (p. 776-777). Il s'agit là d'un modèle de région au sens idiographique.

Pour conclure sur les notions françaises, je soulignerai qu'elles sont moins conceptualisées durant la première moitié du XXe siècle qu'en Allemagne et ne sont donc pas inscrites dans les dictionnaires de l'époque. L'accent est mis sur la perspective régionale comme définition de la géographie, ce qui est remis en cause dans les dictionnaires postérieurs à la Seconde Guerre mondiale. La dissymétrie constatée entre les dictionnaires allemands et français implique que si l'étude des concepts *via* les dictionnaires est nécessaire, notamment pour les concepts allemands, je dois nourrir ma problématique par d'autres voies.

2. La concurrence autour du concept de *Landschaft* / paysage

La concurrence autour des concepts de *Landschaft* / paysage joue aussi bien au sein de la discipline géographique que dans ses relations avec les autres disciplines. L'enjeu est non seulement de définir la géographie comme discipline dotée d'un objet, d'une méthodologie et de concepts fondateurs, par exemple le paysage, mais encore d'individualiser et d'autonomiser la discipline géographique par rapport aux autres. Je m'appuierai sur le schéma des phases de développement de la recherche géographique en Allemagne selon Eckert (cf. annexe Ia) et sur celui de Pinchemel sur l'articulation des concepts de la géographie française (cf. annexe Ib).

a) En Allemagne

La *Landschaftskunde* et le concept de *Landschaft* sont en concurrence avec d'autres concepts-clés pour concourir à la définition de la géographie. Ceci est en partie lié à la concurrence entre les diverses écoles de géographie en Allemagne. D'une façon générale, les débats méthodologiques et épistémologiques animent beaucoup plus les géographes

allemands que les géographes français. Mais les discussions sont d'autant plus vives qu'il n'existe pas une école allemande unifiée de géographie, comme on a pu parler de l'école française de géographie organisée sous la houlette de Vidal de la Blache et relativement homogène. En Allemagne, pays décentralisé, plusieurs écoles de géographie sont en concurrence et se structurent en développant différents sens et savoir-faire de la description et de l'explication géographiques. L'annexe IIb-1 montre la carte des principales chaires de géographie fin XIXe-XXe siècle des pays de langue allemande, occupées par les élèves de Hettner et de Penck. Leur rayonnement et leur attractivité auprès des étudiants s'expliquent par la présence d'un maître reconnu, qui a organisé un institut de géographie – ce qu'admire beaucoup le jeune de Martonne dans son rapport sur l'organisation et l'enseignement de la géographie dans les université allemandes (de Martonne, 1898) – et à la création d'un organisme de diffusion des idées géographiques propre à chacune des écoles : par exemple, *GZ* par Hettner et *GZEB* à Berlin. La concurrence est aussi très forte entre les revues de géographie, comme le montre l'article de U. Wardenga (Wardenga, 2008). Les débats se font notamment par articles interposés et par des mises au point régulières, comme le fait Hettner dans *GZ* dans sa rubrique « Methodische Zeit- und Streitfragen[51] ».

Comme l'étude terminologique et sémantique l'a montré, le *Landschaft* au sein de la *Landschaftskunde* est particulièrement en concurrence avec la *Länderkunde*, d'où les débats entre le tenant de la *Länderkunde*, Hettner, à l'institut de géographie de Leipzig et le fondateur de nouvelle *Landschaftskunde*, Passarge, à l'institut colonial de Hamburg. La position de Hettner, occupant l'une des plus importantes chaires de géographie et directeur de la revue *GZ*, est nettement plus assurée que celle de Passarge, qui forme à l'institut colonial des étudiants en géographie qui deviennent presque tous des professeurs de lycées. Passarge ne forme pas d'école. Aucun disciple n'assure la continuité de ses réflexions sur la *Landschaftskunde* au niveau académique, car après la thèse (cf. la liste des thèses dirigées par Passarge en annexe XII), aucun ne passe l'habilitation à diriger des recherches pour une carrière universitaire ; seul son gendre Arved Schultz enseigne à l'Université mais en s'orientant vers l'anthropogéographie.

Il n'empêche que la *Landschaftskunde* de Passarge connaît un retentissement beaucoup plus important que la *Länderkunde* de Hettner, qui comme l'explique U. Wardenga dans le chapitre 4 de sa thèse, est démodée très rapidement (Wardenga, 1995). Par ailleurs, la géographie allemande est quant à elle tiraillée dans l'entre-deux-guerre par

[51] Par exemple à propos de la *Landschaftskunde* de Passarge en 1925, p. 162-164 et cf. chapitre 4.

la géographie sociale (Bobek), la géographie économique (Christaller) ou encore la géopolitique (Haushofer).

Le schéma de l'annexe Ia sur les phases de développement de la recherche géographique en Allemagne place les concepts d'espace paysager au cœur de la théorie régionale pour la période 1900-1950.

b) En France

Contrairement à la géographie allemande, la géographie française est organisée en une école, relativement homogène. L'organe de diffusion de cette école est essentiellement la revue des *Annales de Géographie*, fondée par Vidal de la Blache et Dubois en 1891. La formation des disciples est très semblable : après avoir intégré l'Ecole normale supérieure de la Rue d'Ulm, à Paris, ils ont quasiment tous passé l'agrégation d'histoire et géographie et soutenu une thèse de géographie régionale. Globalement, l'école française (l'expression apparaissant au début du XXe siècle) suit les options prises par Vidal de la Blache.

Qu'a choisi Vidal de la Blache concernant le paysage ? Est-ce pour lui un concept permettant de définir la géographie ? Il faut reconnaître qu'il n'est pas toujours clair : il parle beaucoup de « paysage », de « contrée », etc. Qu'en ont fait ses héritiers intellectuels, comme de Martonne, Demangeon, Sorre ? Y a t-il eu en France des débats épistémologiques pour savoir quelle est l'essence de la géographie, quels sont ses concepts fondamentaux, sa méthodologie ? Y a-t-il eu une concurrence entre le terme de paysage et celui de région ? Malgré les hésitations de Vidal de la Blache, la géographie française s'organise dans le cadre de la géographie régionale : les thèses de la première moitié du XXe siècle choisissent un cadre régional, même si ce cadre est en fait peu discuté et reste surtout formel. L'entreprise de la GU qui couvre la première moitié du XXe siècle mobilise les géographes français dans un cadre régional par état et groupe d'états. Les géographes français ne développent pas beaucoup de réflexions épistémologiques. Sur le plan sémantique, Vidal de la Blache avoue que le terme de scènerie – l'équivalent de *Landschaft* selon Pinchemel (1988a) –, n'a pas eu d'écho. Vidal de la Blache est plus engagé dans le mouvement régionaliste et moins dans les projets paysagers accompagnant certaines pratiques de conservation ou de plein air. Il ne semble pas y avoir de controverses françaises sur le contenu du terme paysage (cf. chapitre 5). Vidal de la Blache, même s'il évoque volontiers le paysage, semble définir la géographie française comme une géographie régionale.

Le schéma de l'annexe Ib sur l'articulation des concepts de la géographie française selon Pinchemel réalisé en 2000 dans une volonté de « recentrage » de la géographie, place au coeur le milieu géographique, avec d'un côté la région, associée au territoire, à la division et à la gestion de l'espace, et de l'autre, le paysage associé à la culture. Le paysage apparaît donc ici sous ce que les géographes allemands appellent le *Kulturlandschaft*.

Pour conclure sur les concurrences entre paysage / *Landschaft* et géographie régionale / *Landschaftskunde* au sein de la géographie française, il faut souligner le cadrage ferme de la géographie française par la géographie régionale. Le paysage n'en est pas exclu, mais sur le plan terminologique, il ne semble pas constitutif de la géographie. Il a son importance pédagogique, comme le montrent les nombreux comptes rendus d'excursion insistant sur le regard ; mais il fonctionne peut-être plus comme un moyen que comme une forme définitionnelle. Les débats sont plus vifs au sein de la géographie allemande car *Länderkunde* et *Landschaftskunde* se développent dans un contexte de concurrence entre différentes écoles géographiques.

3. La guerre terminologique ou la concurrence internationale pour la dénomination des formes du paysage : le pouvoir de nommer

Dans le *Landschaft* comme dans le paysage, l'aspect physionomique est essentiel. Les géographes ont cherché à répertorier et nommer les différentes formes qui le composent. L'enjeu est non seulement de bien identifier ces formes mais aussi d'établir une terminologie internationale. C'est aussi le vœu des différents congrès de géographie.

Cela se double d'un enjeu international pour assurer la suprématie d'une école dans tel ou tel domaine. Ainsi les noms des formes liées au paysage karstique sont d'origine serbo-croate, car c'est dans le domaine de parler serbo-croate que ces formes sont très représentées et ont été très bien étudiées. Le géographe allemand Passarge a contribué à imposer le terme i*nselberg*[52] (relief résiduel en forme d'îlot montagneux), développé, selon Baulig, la première fois par Bornhardt en 1900 (Baulig, 1956, p. 53). *Inselberg* est ensuite

[52] Passarge a étudié cette forme de relief, notamment dans son article paru en 1924 dans les *PGM* et intitulé « Das Problem der Skulptur-Inselberglandschaften. Eine landschaftskundlich-formerklärende Betrachtung ».

associé à Passarge qui étudie cette forme de relief, comme le montre, en France, le commentaire sur Davis de Demangeon dans la *BGI* 1907 (notice n° 933A) (« Inselberge de S. Passarge »). Le géographe américain Davis a imposé une terminologie correspondant au cycle d'érosion qu'il a développé : « pénéplaine », « relief jeune », « relief mûr », « relief sénile », *consequent*, *subsequent*, *obsequent* et *resequent*. Il n'a pas toujours réussi comme le montre l'échec d'imposer « Morvan » pour désigner un petit massif granitique anciennement aplani séparé des plateaux calcaires environnants par une dépression périphérique.

Pour comprendre le contexte de concurrence internationale pour la dénomination des formes, je développe l'exemple d'un texte de de Martonne à propos d'une nomenclature allemande qui décrit le paysage morphologique sans utiliser les mots davisiens. En effet, dans les *Annales de Géographie* de 1932, de Martonne publie six pages de compte-rendu sur les deux ouvrages de Gradmann et Krebs relatifs à la géographie de l'Allemagne du Sud (de Martonne, 1932). Ce commentaire est important pour les relations entre géographes français et allemands, et aussi pour la relation triangulaire qui surgit par rapport à Davis. Tout d'abord, de Martonne reconnaît les « esprits originaux » (de Martonne, 1932, p. 425) incarnant la nouvelle géographie allemande que sont Passarge avec sa *Landschaftskunde* et Spethmann avec son plan régional dynamique, tous deux étant considérés par de Martonne comme les rénovateurs des méthodes de la géographie descriptive allemande. Il n'est pas inintéressant de noter que de Martonne intègre la *Landschaftskunde* dans un propos concernant des œuvres de géographie régionale. Par ailleurs, de Martonne porte un jugement sur la méthode géographique allemande : « On se trouve en présence d'une conception de la géographie descriptive, qui, malgré certaines attaques (Spethmann) paraît satisfaire le public allemand, mais qui ne nous paraît pas la meilleure » (p. 426). De Martonne articule son compte rendu autour d'une critique de la méthode descriptive allemande qui refuse tout emploi de termes internationaux, notamment davisiens : « C'est une réaction passionnée contre les idées de Davis, qui ont pendant quelques temps inspiré un grand nombre de travaux en Allemagne. Même les mots désignant des formes générales doivent être purement allemands. » (p. 427). De Martonne fustige la volonté délibérée des géographes allemands de ne pas utiliser les termes davisiens de *cuesta* et de pénéplaine reconnus internationalement. Même les géographes français, qui employaient beaucoup plus volontiers le terme de côte (dont notamment de Martonne lui-même), ont accepté de lui substituer celui de *cuesta* afin d'assurer une homogénéité terminologique à l'échelon mondial. Les géographes allemands repoussent toute interprétation cyclique et développent beaucoup les hypothèses tectoniques pour expliquer les formes du relief. De Martonne

conclut en soulevant le problème de la méthode géographique descriptive, qui devrait être plus scientifique : pour le géographe français, Krebs et Gradmann tombent trop dans l'érudition. S'agit-il pour de Martonne en 1932 d'exposer un problème de concurrence terminologique, de critiquer le changement d'opinion des Allemands à l'égard de Davis – au départ plutôt enthousiasmés par Davis[53] puis de plus en plus réticents –, ou encore d'exprimer une certaine aigreur à la suite du CIG de Paris de 1931, que les Allemands, invités, ont pourtant boycotté[54] ?

Le compte rendu de de Martonne permet d'introduire une premiere approche de la triangulaire américaine dans les relations franco-allemandes. Les géographes français et allemands se positionnent par rapport à la théorie du cycle de l'érosion de Davis en suivant des évolutions différentes : si les Allemands sont passés de l'enthousiasme (à part quelques exceptions notables comme Passarge et Hettner) au refus, les Français se sont montrés sceptiques au départ avant d'accepter la théorie davisienne.

Conclusion du chapitre 2

Pour conclure le chapitre 2, j'insisterai sur la nécessaire prise en compte de la dissymétrie dans l'histoire croisée franco-allemande de cette première moitié du XXe siècle. La conceptualisation est beaucoup plus poussée en Allemagne qu'en France, ce qui rend difficile une approche croisée par les dictionnaires de géographie. Par conséquent, je remobilise dans le chapitre suivant le corpus des recensions bibliographiques étudié dans le chapitre 1, afin d'en extraire une analyse des passeurs et du contenu scientifique.

[53] Notamment par les cours qu'il a donnés à Berlin lors du semestre d'hiver 1908-1909.
[54] Seuls 7 Allemands sont venus au CIG de Paris : cf. chapitre 7.

Chapitre 3 . Les inter-références au filtre des recensions bibliographiques

Le chapitre 1 a montré les imprécisions de traduction grâce à l'étude d'un corpus de recensions bibliographiques effectuées de 1900 à 1945-1946 dans la *BGI* et par l'analyse ponctuelle des *Literaturbericht* des *PGM* et de la revue *GZ.* Au-delà des problèmes de traduction, ce même corpus permet aussi une analyse de contenu sur le concept de paysage / *Landschaft* et sur la place qu'il occupe dans la géographie. L'étude de ce corpus de recensions permet de saisir la réception des géographes français en Allemagne et des géographes allemands en France. Toute réception est une interprétation et s'inscrit dans un horizon d'attente et dans un contexte de références, de caractéristiques et de systèmes de valeurs (Jauss, 2005).

Dans le cadre méthodologique choisi, il s'agit d'analyser une réception croisée, telle qu'elle s'opère par le canal institutionnel des revues de géographie et au travers des rédacteurs de notices qui jouent le rôle de passeurs.

Pour cette approche, je m'appuie sur trois tableaux synthétiques situés en annexe. Le premier concerne les recensions de Banse, Gradmann, Hettner, Krebs, Passarge, Schlüter et Volz dans la *BGI* de 1900 à 1945-1946 (cf. annexe XIIIa-2), le second signale les rédacteurs *BGI* pour chacun de ces géographes allemands (cf. annexe XIIIa-3) et le dernier présente les recensions de cinq géographes français (Bruhnes, Demangeon, de Martonne, Vallaux et Vidal de la Blache) dans les *PGM* de 1900 à 1945 (cf. annexe XIIIc).

1. Méthode

La méthodologie a déjà été exposée dans le chapitre 1 dans le cadre de l'analyse quantitative. Les tableaux en annexe XIIIa-1 donnent pour chacun des géographes étudiés le titre de leurs publications recencées, le nom du commentateur quand il est connu, et la

notice, le plus souvent complète. Dans ce chapitre 3, l'objectif est de mener une étude de la réception en insistant sur la valeur accordée à chaque auteur étudié, une analyse du rôle des rédacteurs comme passeurs, et une analyse qualitative sur le contenu des commentaires concernant le paysage / *Landschaft* comme concept fondamental (ou non) de la géographie.

Le nombre de fois où un auteur figure dans les recensions bibliographiques peut être signe de l'intérêt qui lui est accordé par la direction du recueil bibliographique correspondant. Mais il faut distinguer entre le nombre de publications de l'auteur recensées, et le nombre de fois où l'auteur est cité dans un commentaire concernant d'autres publications que les siennes propres. Dans le premier cas, il faut relativiser l'appréciation de l'importance qui lui est donnée en tenant compte de l'abondance de la production de cet auteur, qui est très inégale d'un géographe à l'autre, et il faut aussi la pondérer par la longueur (ou par l'absence) des commentaires qui lui sont consacrés. Plus le nombre de notices sur un géographe est élevé, plus la proportion de ses publications citées est élevée, plus les commentaires sont abondants, et plus on peut estimer qu'il est considéré comme une « référence ». Dans l'autre cas, c'est-à-dire quand un géographe est cité à propos d'un autre auteur, le nombre de citations semble aussi être un bon indicateur du fait qu'il est considéré comme une référence, un personnage central, « incontournable ». Dans tous les cas, cela ne signifie pas que le rédacteur de la notice adhère à ses idées ou qu'il partage ses principes. La teneur de la notice ou du commentaire apporte enfin une information sur ce qui est retenu des travaux de l'auteur, sur ce qui est mis en valeur, loué ou dénigré.

Inversement, si je prends les rédacteurs de notices, ils se différencient selon qu'ils sont connus ou « obscurs », selon qu'ils sont ou non des commentateurs privilégiés de tel ou tel auteur, et enfin que leurs commentaires sont neutres ou qu'ils sont généralement critiques, soucieux de marquer des singularités des textes étudiés et d'en expliciter les enjeux. J'appelle passeur l'un de ces contributeurs particulièrement attachés à un auteur de prédilection et à une fonction de charnière entre les deux univers culturels.

Les limites de la méthode sont doubles. D'une part, le nombre d'auteurs étudiés est restreint. J'ai cependant tenté d'élargir la palette en croisant cette analyse par auteur avec une analyse par les entrées géographiques. Pour cela, j'ai recensé les rubriques « France » et « Allemagne » de la *BGI*. Mais, comme je l'ai dit ci-dessus, l'entreprise s'est vite révélée décevante en raison du grand nombre de travaux portant sur de toutes petites régions de France et d'Allemagne, extrêmement descriptifs et beaucoup plus orientés vers la *Landeskunde* que vers la *Landschaftskunde*. D'autre part, le contenu même de la notice bibliographique présente des limites. La notice bibliographique est un genre qui se caractérise par des textes courts, (surtout dans la *BGI*) et une orientation critique inégale

selon les rédacteurs (de la simple mention du plan au commentaire engagé et incisif). Dans les notices françaises et allemandes, les commentaires peuvent être parfois très cinglants : on peut vraiment « démolir » un ouvrage. Les critiques les plus féroces émanent des géographes reconnus comme les plus importants, les rédacteurs plus obscurs ne se permettant que d'émettre un avis partagé ou dubitatif. Il serait intéressant de plus creuser le rôle, la formation et l'intégration franco-allemande de ces « rédacteurs obscurs » qui jouent cependant un rôle non négligeable dans la diffusion, le brassage et peut être aussi le gauchissement de l'information géographique.

J'analyse la réception de chacun des géographes allemands et français en trois mouvements : d'abord une synthèse sur la réception d'ensemble de leurs travaux, puis une étude des passeurs et enfin une analyse du contenu de la notice lié au paysage et à la géographie du paysage.

2. La réception des géographes allemands en France

Les tableaux de synthèse (annexe XIIIa-2) permettent, à partir du corpus des tableaux *BGI* de l'annexe XIIIa-1 (en annexe sur CD-Rom), de voir le total des notices pour chacun des géographes considérés, de distinguer le nombre de notices où ils sont auteurs de la publication, et où ils sont simplement cités. J'ai par ailleurs indiqué le nombre de leurs notices dénuées de commentaire (signe d'un intérêt moindre de la part des Français, ce qui peut être nuancé par un renvoi à un compte rendu dans une autre revue française comme Les *Annales de géographie* ou *La Géographie*).

a) La réception de Banse

Le tableau de l'annexe XIIIa-2 indique que de 1900 à 1945-1946, 40 notices renvoient à Banse : 35 pour ses travaux en tant qu'auteur et 5 autres qui citent son nom dans le commentaire d'un autre auteur. Un tiers (10) des recensions de Banse sont sans commentaire : cette proportion relativement forte signale que, si les travaux de Banse sont connus des Français, ils ne sont pas tous considérés comme fondamentaux ; sa faible présence à propos d'autres auteurs indiquent qu'il n'est pas central dans le champ. En somme, Banse n'est pas apprécié comme une référence incontournable.

Le tableau en annexe XIIIa-3-Banse indique que les principaux rédacteurs de la *BGI* (français et collaborateurs étrangers) pour les notices le concernant sont : Moscheles (5), Blanchard (4) et Hückel (3). Les autres recenseurs rédigent chacun une notice : Bernard, Busson, Colin, George, Hartke, Husson, de Martonne, Raveneau.

Banse est perçu dans la *BGI* comme un géographe spécialiste de l'Orient musulman et qui s'intéresse aux liens entre le peuple et le paysage (cf. Moscheles, *BGI* 1932). L'importance du concept de *Landschaft* chez Banse est peu reçue en France. Sa publication proposant une théorie du paysage de l'âme, *Landschaft und Seele,* est certes recensée, mais n'est pas commentée dans la *BGI*. Cela peut signifier que l'ouvrage n'est pas considéré comme essentiel. Or pour le concept de *Landschaft*, il s'agit d'un ouvrage important. Il se peut, il est vrai, que cet ouvrage soit recensé et commenté dans d'autres revues. C'est le cas pour son dyptique *Buch der Länder. Landschaft und Seele der Erde.* Vol. 1 : *Das Buch Abendland* (1929) et *Buch der Länder. Landschaft und Seele der Erde.* Vol. 2 : *Das Buch Fremdland* (1930) recensés et commentés dans *La Géographie*[55]. La géographie esthétique de Banse est donc connue des Français, mais n'est peut être pas prise au sérieux, comme l'atteste le commentaire légèrement ironique de de Martonne dans la *BGI* 1931 à propos d'un autre auteur – « où on parle même de la Géographie esthétique de Banse », relève-t-il. Aucune allusion n'est faite à ses orientations idéologiques (cf. chapitre 4). La seule critique ou mise en garde vient de Jana Moscheles, la correspondante pragoise, qui relève un manque d'objectivité dans le Dictionnaire de géographie de Banse.

b) La réception de Gradmann

Le tableau de l'annexe XIIIa-2 indique que de 1900 à 1945-1946, 60 notices concernent Gradmann, dont 42 pour ses travaux en tant qu'auteur, 18 font référence à lui dans le commentaire d'un autre auteur et un cinquième (8) des notices recensent Gradmann sans le commenter. Gradmann constitue donc une référence pour les géographes français.

La liste de ses recenseurs dans la *BGI* est donnée par le tableau de l'annexe XIIIa-3-Gradmann. Les principaux sont Auerbach (6), Hartke (4), Arnaud (3), Raveneau (3). Colin, Demangeon, Flahaut, Girardin et Offner rédigent chacun deux notices. Les autres en rédigent une.

[55] Dans *La Géographie*, Paris, LI Mai-juin 1929, p. 380-381 pour le premier et *La Géographie*, Paris, LII, nov-dec 1929, p. 439 pour le second.

Les thématiques de Gradmann reçues par les Français concernent l'évolution des paysages végétaux de l'Europe centrale, la géographie botanique, la géographie du peuplement, la géographie urbaine régionale, la forme des villages, les changements climatiques et la notion de *Steppenheide*. Cela couvre globalement les thèmes de recherche de l'auteur. Concernant la géographie des paysages, une notice souligne la continuité de pensée entre les travaux de Gradmann et de Vidal de la Blache, particulièrement dans le *Tableau de la géographie de la France* qui évoque la reconstitution des paysages primitifs et donc l'origine même de la civilisation européenne (Offner, *BGI* 1906, notice n°183). De Martonne met en valeur l'ouvrage de Gradmann *Süddeutschland* : il en rédige un long compte rendu avec Raveneau dans la *BGI* 1931 (notice n° 1040) et un autre en 1932 dans les *Annales de géographie*[56]. Dans la notice*BGI*, de Martonne loue dans ce « livre précieux » le travail de géographie régionale, surtout la géographie du peuplement et la géographie botanique, mais critique les insuffisances de l'étude géomorphologique. Il souligne par ailleurs le patriotisme de l'auteur et ses « manifestations politiques regrettables ». Parfois, l'intérêt de telle ou telle problématique paraît obscur voire douteux, comme l'exprime indirectement Demangeon dans son commentaire sur la méthode Gradmann appliquée à l'habitat rural polonais : « question insoluble et oiseuse de savoir si la forme ronde de certains villages est d'origine slave ou germanique » (*BGI* 1926, notice n° 1532). Gradmann est perçu comme hostile aux idées davisiennes (Allix dans *BGI* 1915-1919, Bernard dans *BGI* 1915-1919).

c) La réception de Hettner

L'analyse du tableau de l'annexe XIIIa-2 indique que, de 1900 à 1945-46, 102 notices au total, font référence à Hettner : 68 concernent ses travaux en tant qu'auteur, un tiers (34) le citent dans le commentaire d'une œuvre d'un autre auteur, ce qui signifie qu'Hettner constitue une référence pour la géographie française. Un tiers (22) des recensions de Hettner sont sans commentaire : ceci peut paraître surprenant au vu de son statut pour les géographes français.

Le tableau sur les recenseurs de ses travaux (cf. annexe XIIIa-3-Hettner) montre que les principaux grands géographes français de l'époque rédigent des notices sur lui. Hettner étant plus spécialisé en méthodologie et en théorie de la géographie que sur une portion privilégiée de la surface terrestre (tout de même sur la Russie, cf. Chabot dans la *BGI*

[56] Ce compte rendu de de Martonne est étudié dans le chapitre 2.

1915-1919), ses travaux n'ont pas toujours été recensés par le même rédacteur *BGI*. Les principaux recenseurs de Hettner sont : Raveneau (17), Auerbach (11), Moscheles (7), Allix (4), de Martonne (4), Hückel (3). Les autres rédacteurs rédigent 1 ou 2 notices.

Les thèmes de Hettner transmis par les passeurs sont d'abord les questions de méthodologie en géographie : les principes de la *Länderkunde*, les liens entre description et explication (Vidal de la Blache dans la *BGI* 1907), la « méthode Hettner », (G. Arnaud dans la *BGI* 1925), l'essence de la géographie, la méthodologie pour étudier les formes de surface, la géographie régionale comparée (longs commentaires de de Martonne dans la *BGI* 1927, 1928, 1934), le plan géographique régional (de Martonne dans la *BGI* 1931). Ensuite sont relevées dans la *BGI* les concurrences internes à la géographie allemande : Moscheles expose les débats de Hettner avec Banse, Passarge, Spethmann dans la *BGI* 1929, 1932, 1936, Hartke fait de même dans la *BGI* 1934, tandis que le conflit entre Hettner et Davis est notamment relayé par Allix (*BGI* 1915-1919, 1920-21 et 1923), de Martonne (*BGI* 1928) et un rédacteur anonyme (*BGI* 1913-14). Enfin, les commentaires *BGI* expriment les réflexions de Hettner sur la causalité en géographie (Sion dans la *BGI* 1903, Hückel dans la *BGI* 1907). L'étude des commentaires montre que les géographes français, ancrés dans une école de géographie française relativement unitaire, perçoivent mal la pluralité et la concurrence des écoles allemandes de géographie. Aucune notice ne distingue la *Länderkunde* de Hettner de la *Landschaftskunde* de Passarge (sauf un commentaire de Moscheles dans la *BGI* 1929). D'ailleurs, les débats entre Hettner et Passarge ne sont pas relayés. La *Länderkunde* de Hettner est bien reçue et commentée, car le cadre de la géographie régionale est le même pour les géographes français : la définition de la géographie par la géographie régionale (*Länderkunde*) est bien acceptée. A contrario, il semble que la *Landschaftskunde* ne soit pas comprise, ni comme telle ni comme une définition de la géographie. Or la géographie allemande connaît des débats internes très vifs. Quelques-unes de ces discussions sont relayées dans les recensions, mais, en règle générale, les débats méthodologiques et conceptuels internes aux géographes allemands ne semblent guère être compris par les passeurs qui travaillent pour la *BGI*. Cela ne veut pas dire toutefois qu'ils ne sont pas relayés ailleurs, comme par exemple dans les *Annales de géographie*.

d) La réception de Krebs

Le tableau de l'annexe XIIIa-2 indique que de 1900 à 1945-46, 109 notices renvoient à Krebs. 82 notices concernent ses travaux en tant qu'auteur, soit une très grande partie de

ses publications (cf. annexe VIb), et un quart des notices fait figurer son nom:dans le commentaire d'un autre auteur : cela signifie que Krebs est particulièrement intéressant pour les géographes français. Les deux cinquième de ses publications (33) sont toutefois sans commentaire.

Le tableau sur les recenseurs des travaux de Krebs (cf. annexe XIIIa-3-Krebs) montre que, comme pour Hettner, les principaux géographes français de l'époque rédigent des notices le concernant. Les recenseurs attitrés sont : Raveneau (13), de Martonne (11), Chataigneau (8), Hartke (7) ; les autres rédigeant entre une et trois notices chacun. De Martonne, spécialiste de l'Europe centrale, suit particulièrement les travaux[57] de Krebs et contribue à les faire connaître en France par des commentaires laudatifs. Il apprécie la posture de scientifique de Krebs, qui, contrairement à d'autres de ses collègues, garde ses distances par rapport au contexte politique de l'entre-deux-guerres, notamment aux questions brûlantes des changements de frontières (cf. *BGI* 1928, n° 1211). Chataigneau, spécialiste français des Balkans, rédige la partie sur « Les pays balkaniques » du tome 7 de la GU de Vidal de la Blache : il est donc aussi intéressé par les travaux de Krebs.

Les thèmes de recherche reçus en France grâce à la *BGI* sont : la régionalisation géomorphologique et les cartes morphologiques, la géographie régionale des Alpes (Allemagne, Autriche) et du sud-est de l'Europe (Istrie, Serbie, Balkans), la géographie karstique, la cartographie de la distribution des cultures, des alpages et des forêts. En outre, Krebs est perçu comme un novateur. Les recensions qui le concernent ne permettent pas de connaître sa position par rapport aux théories davisiennes. Si le rapport de Krebs sur le concept de paysage dans la géographie humaine présenté lors du CIG de 1938 (cf. chapitre 7) est recensé à part (ce qui souligne son importance parmi les 3000 pages des *Comptes rendus* du congrès), il n'est pas commenté.

e) La réception de Passarge

Le tableau de l'annexe XIIIa-2 indique que de 1900 à 1945-1946, 137 notices renvoient à Passarge, soit comme auteur soit en citation. 100 notices concernent ses travaux comme auteur. La comparaison avec la liste de ses 351 publications (Sandner, Rössler, 1998, p. 19-40) montre que près de 40 % de ses travaux sont portés à la connaissance du lectorat de la *BGI*. Un quart (37) des citations totales de Passarge le sont à propos d'un

[57] cf. le compte rendu de de Martonne sur Krebs dans les *Annales de Géographie* de 1932 étudié dans le chapitre 2.

autre auteur, ce qui prouve que Passarge est une référence. Un tiers (32) de ses recensions est cependant sans commentaire, ce qui laisse penser que Passarge est peut-être reçu de façon sélective.

La comparaison avec les autres géographes allemands doit tenir compte du fait que Passarge publie deux à trois fois plus que la moyenne. Dans leur étude, M. Rössler et G. Sandner précisent qu'il a fourni un travail scientifique remarquable sur soixante-quatre ans (1891-1955), avec des périodes particulièrement fécondes et productives, comme par exemple entre 1900 et 1913 et, entre 1924 et 1936 (Sandner, Rössler, 1998, graphique p. 47). L'étude de la réception de Passarge en France dans la *BGI* complète celle que M. Rössler et G. Sandner ont réalisée dans les revues allemandes et américaines, et dont la liste est fournie en annexe VIa-2.

Le tableau de l'annexe XIIIa-3-Passarge montre que les plus grands géographes français rédigent des notices sur Passarge, avec de longs commentaires, signe ici aussi de l'importance de ses travaux. Les principaux recenseurs de Passarge sont Raveneau (13), Demangeon (9), Maurette (6), Allix (6). Moscheles, Arnaud, de Martonne, Hartke, Denis rédigent entre cinq et trois notices chacun, les autres recenseurs rédigeant une seule notice.

Passarge constitue une référence pour les passeurs francophones de la *BGI* dans les domaines de la géomorphologie (de Martonne dans *BGI* 1906), et des études sur l'Afrique (Vidal de la Blache dans *BGI* 1906). Sa géographie du paysage (*Landschaftskunde)* est connue mais sa spécificité par rapport à la géographie régionale est mal perçue. Enfin Passarge est très bien identifié comme un opposant à la théorie de Davis.

Comment expliquer que l'un des plus grands commentateurs de Passarge dans la *BGI* soit Demangeon ? Au début du siècle, Demangeon, alors surveillant à l'Ecole normale supérieure, à Paris, et peut-être pour cela jugé mobilisable par le secrétire de rédaction Raveneau, est chargé de traiter de l'Afrique australe allemande pour la *BGI*. Comme Passarge a pour terrain d'études privilégié l'Afrique australe, il n'est pas étonnant que sa recension revienne à Demangeon. A partir de 1907-1908, Vidal de la Blache distribue les zones géographiques à traiter pour la *GU*, et Demangeon, qui a hérité des Iles britanniques, laisse de côté l'Afrique. Il produit sept recensions commentées de Passarge avant 1908 et seulement deux dans les années 1930, une fois la GU écrite, et pour faire pendant à son commentaire sur *Kalahari* paru dans les *Annales de Géographie* en 1905 (Wolff, 2005, tome II, p. 291-293 et p. 437-438). Le jeune géographe préposé pour traiter de l'Afrique dans la GU est Maurette : à lui donc de recenser les nombreux travaux de Passarge sur l'Afrique. Mais ce passeur ne saisit guère l'originalité de la *Landschaftskunde*.

Quatre rédacteurs transmettent des informations sur la *Landschaftskunde* dans leurs notices. Dans deux longs commentaires (*BGI* 1912 et 1913-1914), le géologue grenoblois Gignoux retient surtout la méthodologie ancrée dans la géomorphologie et assimile la *Landschaftskunde* à une méthodologie de division d'une région en paysages naturels. L'optique étant, selon Gignoux, de bien comprendre une région – ce qui est l'objectif de la géographie régionale française –, mais non de proposer une nouvelle définition de la géographie. Si de Martonne s'exprime sur la *Landschaftskunde* de Passarge, c'est pour commenter des études la mettant en application (*BGI* 1926 notice n° 1263 et *BGI* 1927 notice n°238). Les commentaires les plus intéressants sur la *Landschaftskunde* de Passarge émanent de passeurs étrangers, à savoir l'Allemand Hartke et l'Américain Wright. Hartke (*BGI* 1934, notice n° 698) fait comprendre la *Landschaftskunde* dans ses liens étroits avec la *Länderkunde* et comme constituant la définition de la géographie moderne. Hartke, excellent francophone comme je l'ai dit ci-dessus, emploie le mode conditionnel pour bien signaler qu'il exprime les idées de Passarge et non les siennes. Enfin, Wright (*BGI* 1935, notice n° 626) précise le caractère original et fondamental de la classification des régions du monde issue de la *Landschaftskunde* de Passarge, en particulier de sa géographie zonale (*Landschaftsgürtel*). Bref, ce ne sont pas les géographes français qui jouent le mieux le rôle de passeurs de la théorie du paysage de Passarge.

Cependant, l'opposition entre Passarge et Davis est bien relayée par les géographes français comme le prouvent les neuf commentaires liant Passarge et Davis. Ce sont les notices dues à : Allix (*BGI* 1915-1919 et 1923), un rédacteur anonyme (*BGI* 1913-1914), Baulig (*BGI* 1909), Demangeon (1907), Gignoux (1912, 1913-1914), Raveneau (*BGI* 1911), Sion (*BGI* 1905). Toutes ces recensions se situent entre 1905 à 1923. Après 1923, n'y a-t-il plus de débats ? Ou alors, la position de Passarge à l'égard de Davis est tellement établie que cela est devenu une évidence, et Passarge développe directement sa propre pensée. Dans son commentaire de 1913-1914 sur la théorie de la *Landschaftskunde* présentée pour la première fois au Congrès de Rome de 1913 et dans la revue *M. G. Ges. Hamburg*, Gignoux, géologue de Grenoble, explique l'opposition de méthode entre Davis et Passarge sans prendre parti : Passarge rejette la méthode déductive et explicative de Davis et lui préfère une méthode analytique et descriptive.

f) La réception de Schlüter

Le tableau de l'annexe XIIIa-2 indique que, de 1900 à 1945-1946, 46 notices renvoient à Schlüter. 24 notices concernent les travaux de Schlüter en tant qu'auteur : la

comparaison avec la liste de ses 87 publications (cf. annexe VIc) montre que moins d'un quart seulement de ses travaux est porté à la connaissance du lectorat de la *BGI*, alors que de son côté Schlüter s'intéresse beaucoup à la géographie française (cf. chapitre 1 et chapitre 6). La moitié des notices (22) fait référence à Schlüter dans le commentaire d'une œuvre d'un autre auteur, ce qui signifie que malgré la faiblesse relative de la recension de ses propres travaux, Schlüter constitue une référence pour les passeurs de la *BGI*. Un quart (8) des recensions de Schlüter sont sans commentaire.

Le tableau de l'annexe XIIIa-3-Schlüter donne la liste des recenseurs de Schlüter dans la *BGI*. Les principaux sont : Raveneau (10), Auerbach (6) et Hückel (4) ; Les autres rédigent deux notices chacun : Gallois, Hartke, Sion et Vidal de la Blache.

Schlüter est-il reçu sur son analyse du paysage ? Je privilégie les commentaires des passeurs Auerbach et Vidal de la Blache. Tout d'abord, Auerbach, dans la *BGI* 1910 et dans une notice relative à un autre auteur (*BGI* 1907), commente la notion de paysage chez Schlüter : le paysage y est associé à la *Siedlung*, c'est-à-dire à la géographie du peuplement et à la géographie de la population. Il est lié à l'histoire et à l'étude de la toponymie. Il y est aussi question de la représentation cartographique de cette *Siedlung*, notamment liée à des réflexions sur la statistique et la constitution des classes, l'objectif final étant de reconstituer ce que Auerbach appelle le paysage originel et de le représenter sur des cartes. En somme Auerbach transmet l'idée de Schlüter que le paysage est lié à la population (à la *Siedlung*) donc à la géographie humaine et par là indirectement aux types de villages et d'habitat. Auerbach relaie les réflexions de Schlüter sur les transformations du paysage en Europe centrale liées à l'extension de la forêt, aux déboisements et donc à la progression du peuplement. Il s'agit d'une vision chorologique de la géographie du paysage, suivant le principe d'étendue. Les géographes français sont sensibles à cette approche par le visible, par l'histoire du peuplement et par la toponymie (cf. Gallois et son ouvrage *Régions naturelles et noms de pays).* Auerbach est sensible à la notion de paysage chez Schlüter et l'un de ses comentateurs privilégié. Mais est-il un passeur ? Il est à souligner que l'audience d'Auerbach (1856-1942) en France n'est pas grande à cette époque. Il n'est pas choisi par Vidal de la Blache pour participer à la grande entreprise de la GU, au profit de la génération plus jeune ; il est sans doute considéré par celle-ci comme « dépassé » (Robic, 1999a). Or, il connaît très bien les débats qui agitent l'école allemande et il est l'un des rares géographes français soucieux de questions de méthodologie en géographie (cf. chapitre 6). Le long article où il fait le point sur l'évolution récente de la géographie (Auerbach, 1908) est d'ailleurs recensé par Hückel dans la *BGI* 1908 (notice n°241) avec le commentaire positif suivant : « Clair résumé des controverses surgies depuis Ritter,

principalement en Allemagne, sur l'objet, les méthodes et les tendances de la géographie prise en général, ainsi que de la géographie naturelle et de la géographie humaine prise en particulier ». Par ailleurs, Auerbach prend clairement, dès le début de sa carrière, le parti d'une géographie régionale et il ne cherche pas à définir la géographie par le paysage. Au total, il est sans doute un passeur, mais son rôle doit être moindre que le laisserait supposer le nombre de notices qu'il consacre à Schlüter. Ensuite, concernant le passeur Vidal de la Blache, il est intéressant d'analyser le double recensement de Schlüter qu'il effectue dans la *BGI* 1912. Il ne fait aucun commentaire sur le petit opuscule de 10 pages traitant de l'histoire du paysage allemand mais rédige un long commentaire sur l'article de 37 pages portant sur le peuplement allemand : Vidal de la Blache y discute de la méthode et y apporte des nuances. C'est en effet la période de recherche intense sur les représentations cartographiques et ethnographiques des populations. Donc le caractère innovant de Schlüter concernant la géographie du paysage est perçu par le passeur Auerbach, dont l'impact en France est relativement mineur, mais il n'est pas relevé par Vidal de la Blache.

g) La réception de Volz

Le tableau de l'annexe XIIIa-2 indique que de 1900 à 1945-1946, 43 notices renvoient à Volz. 37 notices concernent les travaux de Volz en tant qu'auteur et 6 notices le citent dans le commentaire d'une œuvre d'un autre auteur, ce qui signifie que Volz, tout en étant connu, n'est pas perçu comme une référence par les passeurs qui rédigent des notices pour la *BGI*. Plus d'un tiers (14) des publications recensées de Volz sont sans commentaire.

Le tableau de l'annexe XIIIa-3-Volz donne la liste des recenseurs de Volz dans la *BGI*. Le principal est Sion (9), loin devant Raveneau (3) et Arnaud (2), les autres rédigeant une notice.

Les thématiques de Volz reçues par la *BGI* concernent ses études sur l'Asie (Sumatra), bien recensées par Sion, chargé par Vidal de la Blache de rédiger le tome de la GU sur l'Asie. Les autres axes de recherches de Volz qui sont portés à la connaissance du lectorat de la *BGI* concernent la géographie régionale sur la Silésie (moyennement appréciée par les commentateurs francophones qui ont conscience des orientations *völkisch* sous-jacentes), la géomorphologie, les études sur le peuplement et l'économie (le commentaire de la *BGI* 1930 relève son objectivité pour étude de l'économie de l'Est

allemand et Demangeon apprécie l'étude économique de Volz dans la *BGI* 1936), les réflexions méthodologiques sur la géographie et la cartographie.

Les réflexions de Volz sur la géographie du paysage, en particulier les notions de rythme en géographie, ne sont pas perçues. Dans la *BGI* 1926 (notice n°251), Arnaud considère que c'est de la classique étude régionale. Le commentateur ne s'attache pas à la notion de paysage géographique qu'il assimile à la région naturelle.

3. La réception des géographes français en Allemagne

La réception en Allemagne des six géographes français (Auerbach, Brunhes, Demangeon, de Martonne, Vallaux et Vidal de la Blache) s'étudie en particulier dans la revue *PGM*. En effet, l'analyse non publiée de K. Görtz, présentée dans le cadre des rencontres Procope (2008-2010), montre que cette revue comporte le plus grand nombre de recensions sur les géographes français (cf. tableau de l'annexe XIIIc). Sur le plan méthodologique, je rencontre une dissymétrie car les géographes français sont moins recensés en Allemagne que ne le sont les géographes allemands en France dans la *BGI*.

A la différence des géographes allemands qui sont recensés dans la *BGI* par une palette de rédacteurs français, l'analyse de K. Görtz montre que les travaux français, quels qu'ils soient, sont recensés par deux rédacteurs allemands principaux, Hahn et T. Fischer. C'est sans doute parce que leur expertise est relativement limitée que Camena d'Almeida se permet une remarque ironique : « j'ai évité à Vacher un commentaire de Hahn » (cf. annexe Vb), dans une lettre adressée à Demangeon. Hahn travaille à l'Université de Königsberg en Prusse ainsi qu'à Marburg, et ses thèmes de prédilection sont la Méditerranée, le Maroc, la *Länderkunde* (géographie régionale) d'Europe. Fischer est à l'université de Königsberg (Kaliningrad), a voyagé en Afrique, s'intéresse à la géographie régionale allemande.

Pour étudier la réception des géographes français en Allemagne, je présenterai rapidement les passeurs (quand ils sont différents de Hahn et Fischer), puis une analyse du contenu des commentaires[58] pour saisir les liens entre géographie régionale, géographie du paysage, *Länderkunde* et *Landschaftskunde*. En effet, les commentaires des *PGM* sont intéressants dans la mesure où ils relèvent et discutent la méthodologie de l'analyse régionale des Français.

[58] Les commentaires étant en allemand, j'en propose quelques fois une traduction en français, partielle ou complète.

a) La réception d'Auerbach

Un peu paradoxalement, Auerbach n'est pas recensé dans les *PGM*. Néanmoins, il écrit en 1899 un article en allemand dans la revue *GZ* (cf. chapitre 1) et constitue le principal propagateur des travaux de Hettner (cf. analyse de la *BGI supra*). Les liens qui semblent unir Auerbach et *GZ* sont peut être responsables de l'absence de recension des travaux de Auerbach dans *PGM*. En effet, comme l'a bien montré U. Wardenga dans son étude comparée de *PGM*, *GZ* et *GA* (Wardenga, 2008), la concurrence est forte entre les revues. Si un auteur écrit dans l'une, il a peu de probabilité d'écrire dans l'autre. Ceci n'exclut pas des exceptions, comme par exemple Schlüter qui écrit dans *PGM* et *GZ.*

b) La réception de Brunhes

Les quinze travaux de Bruhnes recensés dans les *PGM* relèvent aussi bien de la géographie physique que de la géographie humaine. Je privilégie trois recensions : celle de 1900 par Hahn sur *L'Homme et la terre cultivée. Bilan d'un Siècle* paru dans le *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, celle de Fischer en 1903 sur la thèse de Brunhes intitulée *L'irrigation, ses conditions géographiques, ses modes et son organisation dans la péninsule Ibérique et dans l'Afrique du Nord* et celle de Schlüter en 1914 sur « Du caractère propre et du caractère complexe des faits de géographie humaine » paru dans les *Annales de Géographie*.

La recension de Hahn insiste sur l'introduction de l'agriculture comme préoccupation géographique et se montre sceptique face à l'optimisme de Brunhes. Pour Hahn, l'agriculture n'est pas forcément si bien portante. Hahn classe Brunhes dans la « nouvelle école » française : évoque-t-il ainsi l'école de Vidal de la Blache et son orientation marquée vers la géographie régionale et l'émergence de la géographie humaine, à une époque très marquée par la géologie et la géomorphologie en Allemagne ?

La recension de Fischer traite de la thèse de Brunhes. Il apprécie le travail réalisé sur le terrain et l'écriture vivante. Brunhes étudie les relations réciproques entre le milieu et l'homme dans une optique anthropogéographique. Mais Fischer ne dit rien sur la singularité de cette thèse française, qui détonne pourtant parmi les thèses de géographie régionale, comme le relate l'extrait des lettres échangées à ce propos entre Vidal de la Blache et Brunhes ; mais il est vrai que Brunhes ouvre alors, en 1902, la série des thèses des élèves de

Vidal de la Blache, et qu'il n'y a encore ni de « protopype » admis (la thèse de Demangeon), ni d'effet de série.

Au contraire, en 1914, dans son commentaire de recension de ce qui est la leçon d'ouverture de Brunhes à la chaire de géographie humaine du Collège de France, Schlüter, comprend « la surface humanisée de notre planète » comme du *Kulturlandschaft*. Il insiste sur les liens entre géographie et histoire, et explique que la tâche de l'anthropogéographie de Brunhes est l'étude du *Kulturlandschaft*, traduit en français entre parenthèses par sécurité (cf. chapitre 1) par « surface humanisée de notre planète ». Selon Schlüter, la géographie humaine pratiquée par les géographes français et l'étude du *Kulturlandschaft* semblent donc avoir ici des liens étroits.

c) La réception de Demangeon

En plus de Hahn, les recenseurs de Demangeon sont Henrik Blink (maître de conférences à La Haye), Wilhelm Halbfass (Iena) et Hugo Hassinger (géographe viennois spécialiste des formes urbaines et de leur évolution historique).

Pour l'analyse de contenu des sept publications de Demangeon recensées dans les *PGM*, je privilégie celles effectuées par Hahn en 1906 sur sa thèse sur la Picardie, par Blink et par Halbfass en 1928 sur la GU et par Hassinger en 1943 sur *Problèmes de géographie humaine*.

En 1906, Hahn termine son commentaire de la thèse de Demangeon sur le mode laudatif en montrant combien ce genre d'étude pourrait aussi servir de modèle pour les « deutschen landeskundlichen Arbeiten » (travaux allemands de *Landeskunde*). *Landeskunde* désigne comme *Länderkunde*, la géographie régionale. Mais le passage du singulier *Land* au pluriel *Länder* introduit une différence, car *Landeskunde* s'inscrit dans un sens plus exhaustif et descriptif qui renvoie à une géographie régionale antérieure à la géographie régionale (*Länderkunde*) développée par Hettner (cf. chapitre 2). La thèse de Demangeon, considérée en France comme une analyse régionale canonique, est reçue par les géographes allemands comme une étude de paysage. Comme Schlüter dans son article de 1910 sur les travaux français, Hahn voit, dans cette façon de faire de la géographie, un modèle potentiel pour la géographie allemande. Donc contrairement à l'idée reçue d'un « modèle allemand » en géographie, preuve est donnée ici que le mouvement d'idées agit aussi dans l'autre sens.

Le premier tome de la GU écrit par Demangeon en 1928 est considéré par Halbfass comme essentiel, car sans équivalent en allemand ; le second tome, recensé par Blink, est perçu comme une description réussie de la géographie des trois pays, Belgique, Luxembourg, Pays-Bas. Blink précise qu'en véritable géographe, Demangeon s'est restreint à quelques problèmes. Il traite de la géologie, de l'orographie, de l'hydrographie, des nationalités, de l'Etat, des paysages naturels, des domaines économiques et des moyens de communication. Ni Blink ni Halbfass n'emploient le mot *Länderkunde* mais évoquent des types de *Landschaft*. Halbfass distingue les formes du paysage et les formes urbaines, comme si le paysage ne concernait que les espaces ruraux.

Enfin, la recension de Hassinger sur la géographie humaine ancre clairement le travail de Demangeon dans la *Länderkunde*. Il considère Demangeon, de même que Brunhes et Vidal de la Blache, comme le représentant d'une école française d'Anthropogeographie (géographie humaine) ; cette dernière est donc distincte des écoles de géographie allemande. En pleine Seconde Guerre mondiale, le commentaire de Hassinger est très laudatif.

d) La réception de de Martonne

Avec trente-huit publications relevées dans les *PGM*, de Martonne est le géographe français le plus recensé. Mais par rapport aux quelques deux cents travaux publiés au cours de la première moitié du XXe siècle (Hallair 2007, p. 15-24), cela ne représente qu'un cinquième.

Les passeurs de de Martonne sont les détenteurs connus d'une chaire de géographie : les géomorphologues F. W. Paul Lehmann, Max Friederichsen et Siegfried Passarge, ainsi qu'Hugo Hassinger (cf. *supra*).

Certes, les principaux travaux de géomorphologie de de Martonne sont recensés et débattus, mais je privilégie quelques commentaires sortant de ce cadre et portant sur la méthode d'analyse régionale ou sur la méthode d'analyse du paysage. En reprenant sous cet angle-là une partie des exemples étudiés dans le chapitre 1, j'analyse la recension de Lehmann en 1903 sur la thèse de de Martonne sur la Valachie, celle de Friederichsen en 1908 sur la contribution de de Martonne au CIG de Washington, celle de Passarge en 1921 sur l'ouvrage d'avant-guerre de de Martonne portant sur la Roumanie et en 1933 la recension de Hassinger sur le volume 2 du tome IV de la GU.

La recension de F. W. Paul Lehmann, en 1903, sur la thèse de de Martonne relative à la Valachie présente l'ouvrage comme une œuvre de *Landes- und Volkskunde* et non de *Länderkunde*. Lehmann reproche à de Martonne de ne pas exposer clairement les traits principaux des relations causales. En outre, il avoue qu'il n'aurait pas choisi le plan d'analyse régionale adopté par de Martonne, mais sans préciser lequel il aurait suivi. Il reconnaît cependant que le plan de l'auteur se défend et est mené adroitement. Sachant que de Martonne suit un plan par régions naturelles, je suppose que Lehmann critique cette délimitation qui repose sur des critères de géographie physique et non de géographie humaine (ethnographique, historique ou politique). Cela dit, Lehmann, même s'il est souvent ironique et prêt à la controverse, constate avec plaisir des similitudes avec son approche personnelle et signale que les questions ethnographiques sur la vie paysanne sont par exemple abordées sans chauvinisme.

Dans sa recension de 1908 sur la contribution de de Martonne au CIG de Washington, Friederichsen parle de *peneplain* et d'*Entwicklungszyklus* (cycle d'évolution) de Davis, sans nommer ce dernier. Mais il ne prend pas parti pour ou contre la théorie cyclique.

La très courte recension de Passarge en 1921 sur l'ouvrage de de Martonne concernant l'article sur « La Roumanie et son rôle dans l'Europe orientale » insiste sur l'aspect *landeskundlich* et pointe l'intérêt de l'évolution historique de la nation roumaine.

Enfin, la recension de Hassinger dans *PGM* 1933 sur le volume 2 du tome IV *Europe centrale* de la GU parle de *Einzellandschaften* (paysages individualisés) pour les différents pays et insiste sur les fonctions économiques des paysages (alors que de Martonne évoque des fonctions économiques régionales). Hassinger reproche à de Martonne d'être trop rapide sur le *bäuerliche Siedlungslandschaft* (le paysage des implantations paysannes). Ensuite il ergote sur les noms de lieux anciennement allemands et qui sont maintenant localisés dans un autre état que l'Allemagne : de Martonne a pourtant mis le nom allemand entre parenthèses. Hassinger considère que ce second volume est plus objectif sur la politique et les relations nationales.

Concernant la méthode d'analyse régionale, ce commentaire de Hassinger est à mettre en relation avec celui, particulièrement virulent, que fait du même ouvrage Sölch dans *GZ* (cf. chapitre 1 et annexe IVh) et celui que fait Schmitthenner du premier volume (sur les *Généralités et l'Allemagne*) dans *GZ* 1932 (cf. cf. chapitre 1. et traduction en annexe IVg). En 1933, les premières pages de Sölch mettent l'accent sur les ressemblances et les différences d'approches et d'objectifs de la géographie selon les différentes traditions nationales allemande, anglaise et française (Sölch, 1933, p. 236). Si Sölch souligne le cheminement semblable des travaux allemands et français de géographie régionale, le point

d'achoppement reste néanmoins pour lui le choix du critère de subdivision de l'espace. Sölch reproche à de Martonne de ne pas choisir un critère unique, mais de passer par exemple du critère géomorphologique au critère historique (p. 237). Dans son commentaire de 1932, Schmitthenner semble considérer qu'une présentation de géographie régionale comporte un ordonnancement de l'espace en différents paysages caractéristiques, alors que de Martonne cherche à présenter l'individualité d'une région. Le texte de Schmitthenner est très intéressant, car il met en lumière la subtile différence de méthode régionale entre les Français et les Allemands. Alors que Schmitthenner rappelle dans son introduction que « dans leur évolution, les géographies française et allemande sont très proches » (Schmitthenner, 1932, p. 22), il ne comprend pas la méthode de présentation d'analyse régionale du Français et précise que « la géographie humaine n'est pas étudiée de la même façon que dans la géographie régionale allemande » (p. 22). Au-delà du contexte de concurrence politique et du débat houleux sur les frontières issues des Traités de Paix de la Première Guerre mondiale, Schmitthenner expose les différences d'approche régionale. Le point majeur d'achoppement relève du plan suivi pour mettre en évidence les liens de causalité et de connexité. C'est la même critique que formulait trente ans plus tôt Lehmann dans son compte rendu sur la thèse de de Martonne. (cf. *supra*). Dans la géographie régionale allemande, la place d'un paragraphe par rapport aux autres situe son contenu comme un préalable (si ledit paragraphe arrive avant) ou une résultante (si ledit paragraphe arrive après). Schmitthenner critique donc le choix de de Martonne de commencer son étude sur l'Allemagne par le climat et non par les sols (p. 22) et soulève par exemple le problème de la place du paragraphe concernant le peuple et l'Etat (p. 23). La méthode régionale allemande recherche un principe unique de division de l'espace en sous-unités (p. 24) alors que de Martonne, comme la plupart des géographes français, combine plusieurs critères (géomorphologique, pédologique, historique, économique, etc.) pour déterminer l'individualité d'une région.

e) La réception de Vallaux

Sept travaux de Vallaux sont recensés dans les *PGM de* 1900-1945 alors que la liste des publications de Vallaux (cf. annexe VIe) en indique au moins 33 : un cinquième des publications de Vallaux est recensé dans les *PGM*.

Les rédacteurs de notices sur Vallaux sont Otto Schlüter et R. Sieger.

Je privilégie les recensions de Schlüter en 1909 sur *La mer. Populations maritimes…*, et celle de Sieger en 1925 sur *Les sciences géographiques* (cf. chapitre 6).

Schlüter, dans sa recension de 1909, n'apporte pas d'informations susceptibles de concerner le paysage : il assimile le peuplement, l'économie et l'habitat marin à l'« oecoumène maritime ».

Sieger recense en 1925 l'essai théorique *Les sciences géographiques* en considérant qu'il s'agit d'une Anthropogéographie. Il saisit la différence qu'opère Vallaux entre la géographie scientifique et les sciences auxiliaires, mais ne relève pas l'originalité de l'apport méthodologique de Vallaux concernant le paysage avec ses « tours d'horizon » et le « terminateur ». L'ouvrage de Vallaux semble rester un peu incompris, aussi bien en France qu'en Allemagne.

f) La réception de Vidal de la Blache

Dix travaux de Vidal de la Blache sont recensés dans les *PGM.*

Les recensions mettent-elles en avant les caractéristiques de la géographie régionale développée par Vidal de la Blache ?

Je privilégie la recension de F. Hahn de 1906 sur *La France* de Vidal de la Blache et Camena d'Almeida, celle de Schlüter de 1912 sur « Les genres de vie dans la géographie humaine », celle de Max Friederichsen en 1914 intitulée « des caractères distinctifs de la géographie » et la recension de W. Ule de 1924 sur *Principes de géographie humaine*.

Dans les *PGM* de 1906, à propos de *La France* de Vidal de la Blache et Camena d'Almeida, Hahn relève-t-il le plaidoyer français pour la méthode régionale, qui ouvre le volume ? Il ne semble pas, car il range cet ouvrage parmi les manuels scolaires et non parmi les lieux d'innovations méthodologiques. Il insiste sur la clarté pédagogique apportée par les résumés et sur la présentation des paysages : « Les *PGM* ne présentent qu'occasionnellement des manuels scolaires. D'où seulement quelques lignes de commentaires. La sixième édition déjà de l'ouvrage de ces deux auteurs très réputés devrait très bien atteindre son but et être utilisée chez nous pour une rapide orientation. L'orographie, l'hydrographie, l'économie et le peuplement sont synthétisées de façon appropriée : des remarques en bas du texte apportent des compléments à la présentation des paysages, des éclaircissements de vocabulaire et aussi de rapides indications bibliographiques. A chaque chapitre suit une 'révision' c'est-à dire un résumé de l'essentiel en quelques phrases. Après la prise en compte de tous les paysages, quelques chapitres

généraux servent de conclusion, parmi eux un sur l'importance stratégique des frontières et sur les principales voies de communication. Les colonies sont également abordées ».

La recension de Schlüter en 1912 sur « Les genres de vie dans la géographie humaine » évoque-t-il un rapprochement de sens entre « genres de vie » et *Siedlungsgeographie* ? La courte recension retient surtout l'importance pour Vidal de la Blache de la végétation pour la géographie humaine.

Dans son commentaire sur « des caractères distinctifs de la géographie » de 1914, Friederichsen établit un parallèle entre Vidal de la Blache et Hettner pour son ouvrage *Wesen und Methoden der Geographie* de 1905. Selon Friederichsen, ces deux auteurs poursuivent les mêmes objectifs pour une géographie moderne. Il signale la méthode descriptive de Vidal de la Blache et son principe de causalité. Les réflexions des deux géographes seraient en phase, car Hettner se reconnaît aussi dans l'expression de Vidal de la Blache, reprise en français par Friederichsen : « la géographie est la science des lieux et non celle des hommes ».

Enfin, dans son commentaire de 1924 sur l'ouvrage posthume de Vidal de la Blache édité par de Martonne, *Principes de géographie humaine*, W. Ule retient le point de vue écologique, qui est, il est vrai, central pour Vidal.

De cette brève analyse, il apparaît donc que les géographes allemands ne comprennent pas toujours que l'école française de géographie est en train d'émerger en dévelopant une autre approche que dans les écoles de géographie allemande : la géographie régionale n'est au mieux que considérée comme une *Landeskunde* combinée à une *Volkskunde* (ethnologie).

Conclusion du chapitre 3

Dans le cadre méthodologique de l'histoire croisée, les recensions bibliographiques constituent une scène de croisement intéressante, dans la mesure où on peut tenter de saisir quelles idées passent ou ne sont pas perçues ou sont transformées. Ce qui paraît important d'un côté du Rhin ne l'est pas forcément de l'autre côté, pour des raisons de contexte disciplinaire mais aussi de contexte culturel, politique et historique. Certes, ce type d'étude quantitative présente des limites pour appréhender les phénomènes de réception : je

pourrais notamment élargir le corpus d'auteurs recensés ainsi que le corpus de revues étudiées. Mais j'ai pu souligner le rôle différencié et la relative importance des passeurs dans l'histoire croisée. Ici les passeurs francophones et germanophones que j'ai considérés sont les rédacteurs de notices bibliographiques : ils constituent un des moyens de faire connaître des auteurs, de commenter leurs œuvre, de faire circuler l'information, – mais pas le seul. Les rédacteurs sont parfois compétents dans les deux champs linguistiques et ouverts à l'autre, mais d'audience réduite dans leur propre monde scientifique (Auerbach), obscurs (Moscheles, Hahn, Clozier), parfois connus et plus ou moins reconnus (Schlüter, Friederichsen, Passarge, Fischer, Vidal de la Blache, de Martonne, Demangeon).

Conclusion de la partie 1

La partie 1 a permis de mettre en évidence le flou des traductions concernant les notions de *Landschaft*, *Landschaftskunde* et géographie régionale. Ce flou relève aussi bien de la sémantique que de la terminologie et perdure tout au long de la première moitié du XXe siècle. Il concerne aussi la méthode de géographie régionale et paysagère, dont la réception croisée est appréhendée *via* les inter-références bibliographiques. La définition de la discipline géographique, de ses concepts fondamentaux et de sa méthodologie n'est pas fixée et évolue au sein de concurrences multiples, à la fois internes et externes. Le flou entre les notions de paysage et *Landschaft* est tangible dans les échanges franco-allemands qui s'opèrent grâce aux articles de revues et aux inter-recensions et commentaires bibliographiques. Région est très souvent traduit par *Landschaft,* et des similitudes apparaissent sur le plan de la méthode d'analyse régionale. L'étude des paysages des Allemands est souvent comprise comme une analyse régionale par les Français et l'analyse régionale des Français est perçue par les Allemands soit comme une étude régionale soit comme une étude de paysage. Les commentaires caractérisent quelques fois l'approche régionale : par exemple, Vidal de la Blache est compris comme développant une approche écologique de la géographie régionale. Sans être synonymes, les notions se recouvrent partiellement. Cependant, aucune grande ligne ne se dégage, car aucune unanimité ne règne parmi les géographes pour définir ce qu'est la géographie, son objet, ses concepts fondamentaux et sa méthodologie. Si la discipline géographique s'est institutionnalisée à la

fin du XIXe siècle en France comme en Allemagne, elle cherche à conforter sa position au cours de la première moitié du XXe. Bien qu'à certains égards il s'agisse de poursuivre de manière routinière le ou les paradigmes instaurés lors de cette institutionnalisation, les principes et les pratiques de la géographie ne sont pas figés. La discipline est secouée de vifs débats internes, d'ailleurs plus en Allemagne qu'en France, et évolue en réagissant à une double concurrence externe : d'une part, celle de la géographie des autres traditions nationales, notamment selon une structure triangulaire franco-germano-américaine, et d'autre part, celle des disciplines voisines comme la géologie, la sociologie ou l'économie.

Les analyses faites à partir des recensions bibliographiques donnent la teneur de ce que les maîtres à penser accordent comme crédit, ceux qu'ils retiennent . Il s'agit pas d'étudier au-delà la réception par un lectorat des revues. Cela permet de mettre en valeur les principales références.

En ce qui concerne le *Landschaft* et la *Landschaftskunde*, je constate que les géographes français relèvent très peu les débats internes à la géographie allemande ; mais les débats autour de Davis reçoivent un écho. Deux raisons peuvent expliquer ceci : d'une part, c'est aussi une question qui agite les géographes français et d'autre part, les géographes français adhèrent dans l'ensemble aux théories davisiennes. Par ailleurs, les géographes allemands ne saisissent pas souvent l'émergence et l'originalité de la géographie régionale française organisée sous l'égide de Vidal de la Blache. Les analyses de géographie régionale sont au mieux considérées comme des *Landeskunde*, ne rentrent pas dans le schéma de la *Länderkunde* à la Hettner. L'accent sur l'*Anthropogeographie* est nouveau au début du XXe siècle, et Vidal de la Blache semble constituer un précurseur, y compris pour les géographes allemands. L'étude du concept de géographie humaine – *Geographie des Menschens* ou *Anthropogeographie* – sous l'angle de l'histoire croisée serait riche d'enseignement. Pour ce qui est au cœur de cette thèse, on peut dire qu'il existe deux points de contacts ou de cristallisation entre géographes français et allemands autour du concept de paysage : d'une part Passarge et son approche du paysage, d'abord géomorphologique puis évoluant vers une appréhension globale incluant l'approche culturelle et humaine ; et d'autre part Schlüter qui développe une approche du paysage orientée vers la géographie humaine.

La partie 1 a mis en lumière le rôle – et les limites – des passeurs entre les différentes écoles de géographie française et allemande. Le chapitre 1 a montré que les rédacteurs de notices de langue allemande écrivant en français sont conscients d'un certain problème de traduction du mot *Landschaft* : c'est le cas de Hartke et Moscheles. De même Schlüter éprouve le besoin de signaler entre parenthèses une expression française qu'il peine à

rendre en allemand (par exemple le *Kulturlandschaft*). Les passeurs qui écrivent dans les deux langues et dans des revues françaises et allemandes sont particulièrement intéressants à étudier. Puisque ni les géographes allemands, ni les géographes français ne semblent avoir trouvé une traduction fixe des différentes notions de région, *Landschaft*, *Länderkunde*, *Landeskunde*, j'aimerais approfondir comment des géographes que j'appelle des « tiers » (ni allemands, ni français) traduisent ces différentes notions. Ces tiers francophones et germanophones écrivent pour la plupart indifféremment dans les deux langues. ils brassent en les synthétisant les travaux des géographes français et allemands : ce sont essentiellement des Belges (comme Paul Michotte, Omer Tulippe, Marguerite Lefèvre), des Suisses (comme Vosseler ou des Allemands enseignant en Suisse comme Jäger) ou encore des Polonais (comme Romer, francophone, lié à de Martonne mais formé à l'école allemande de géographie). Comme le signale Musset dans son article en allemand de 1938 dans *GZ*, les géographes suisses et belges sont très marqués par l'école française de géographie (p. 269) ; en particulier, en l'absence de doctorat sur place, le titre de docteur ne peut s'obtenir pour les géographes belges que s'ils s'inscrivent en thèse dans une université française, comme c'est le cas pour Marguerite Lefèvre et d'Omer Tulippe. Pour cette raison, il est intéressant de voir comment un de ces géographes aussi bien francophone que germanophone manie et traduit les notions de *Landschaft* et de *Länderkunde* et comment il comprend la géographie du paysage et la *Landschaftskunde*.

De plus, la méthodologie de l'histoire croisée permet d'aborder et d'assumer la dissymétrie, rencontrée à plusieurs reprises au cours de cette première partie. Par comparaison, les géographes allemands sont beaucoup plus recensés en France grâce à la *BGI*. Même s'il n'y a pas toujours de commentaire, les travaux sont considérés comme importants par les directeurs de l'organe de recension que constitue la *BGI*. Les géographes français sont inégalement recensés dans les revues allemandes. Cela provient aussi du fait qu'aucune revue allemande de géographie n'exerce le monopole de la recension comme peut le faire la *BGI* : au contraire, les revues allemandes sont en situation de perpétuelle concurrence (Wardenga, 2008).

En outre, l'histoire croisée permet de revenir sur l'idée de « modèle allemand » en géographie, et de le nuancer car les résultats de la partie 1 montrent que des mouvements inverses se produisent aussi : les monographies régionales françaises sont considérées par certains comme de potentiels modèles à suivre pour les travaux allemands.

La prise en compte dans l'histoire croisée des phénomènes de synchronie et de diachronie permet de considérer la dimension temporelle ; cette dernière joue un rôle important, en particulier dans une étude portant sur un demi-siècle. Les problèmes de

traduction et de terminologie se rencontrent sur toute la période d'étude. Le flou de la délimitation entre *Landschaft*, région et les différentes notions paysagères balaie tout le premier XXe siècle, mais les auteurs ont fait évoluer leur pensée. Par exemple, la *Landschaftskunde* de Passarge exposée pour la première fois au Congrès de Rome de 1913 est différente de celle de la fin des années 1930 (cf. chapitre 4). Ceci est de plus à mettre en liaison avec l'intérêt croissant pour l'ethnographie et le *Deutschtum*, allant jusqu'aux réflexions *völkisch*, qui surgit à la suite des Traités de Paix de la Première Guerre mondiale. On a pu apercevoir aussi les tensions existant entre les deux groupes après cette guerre, sensibles à propos de la participation aux nouvelles institutions scientifiques internationales telle l'UGI, où De Martonne a joué un rôle majeur. Ceci se ressent dans l'acrimonie de certaines recensions de ses travaux ou dans ses propres critiques de la terminologie allemande. Ces tensions, inégales au cours de la période, ont probablement coloré les prises de position des divers auteurs évoqués.

La prise en compte de l'évolution de la pensée d'un auteur au cours des cinquante années de ma période d'étude m'amène à privilégier dans une seconde partie l'étude de quelques théoriciens et praticiens du paysage en France et en Allemagne.

Partie 2. Les figures de la géographie du paysage

A partir des résultats obtenus dans la première partie, grâce aux recensions bibliographiques, à la réception réciproque des idées des géographes allemands et français et aux interrogations sémantiques et terminologiques qui irriguent la première moitié du XXe siècle en Allemagne comme en France, il s'agit maintenant d'approfondir dans une analyse qualitative les principales figures des doctrinaires et usagers de la géographie du paysage-*Landschaftskunde* qui se sont révélées les plus marquantes en Allemagne (chapitre 4) comme en France (chapitre 5). Si l'exigence de clarté impose de présenter d'abord des figures de géographes allemands et ensuite des géographes français, je reste attentive aux mouvements qui ont lieu au sein de chacune des écoles nationales mais aussi dans la mesure du possible entre ces deux écoles ; c'est dans ce sens que le chapitre 6 sur les figures de passeurs et de tiers clôt cette deuxième partie. Ces figures réalisent des synthèses en brassant le matériau des réflexions géographiques françaises et allemandes. Leur but est soit de dresser un état des lieux de la discipline en réfléchissant sur la méthodologie et les concepts fondamentaux (comme Schlüter et Auerbach), soit de remobiliser ce matériau franco-allemand pour participer à la définition d'une discipline géographique à (re)créer (en Belgique pour Michotte et aux Etats-Unis pour Sauer).

Dans le cadre de l'histoire croisée, il s'agit d'étudier quelques acteurs importants pour la géographie du paysage et dont les portraits sont présentés pour certains en annexe IXa. L'étude des passeurs rédacteurs de notices bibliographiques a été esquissée dans la partie 1. La partie 2 centre son analyse sur les géographes (en majorité universitaires), auteurs d'articles et d'ouvrages, ayant tenté de développer une théorie et une pratique centrée sur le paysage-*Landschaft*. L'objectif est double : d'une part, approfondir les contextes et conditions de production du savoir géographique, et d'autre part, analyser plus en détail quelques figures clés et voir dans quelle mesure elles présentent leur géographie du paysage comme constitutive de la discipline. Quel succès, quelles concurrences et quelles limites ces propositions ont-elles rencontrés ?

Choisir l'entrée par les auteurs pour étudier un concept et son évolution au cours d'un demi-siècle n'est pas sans danger. En effet, au-delà d'un matériau historique inégalement accessible et travaillé sur un corpus volontairement circonscrit, trois écueils majeurs surgissent : l'insuffisante contextualisation de la pensée des différents auteurs, la difficulté d'analyser cette pensée scientifique, forcément évolutive, et le présentisme. Ce que

Pinchemel écrit à propos de Vidal de la Blache vaut pour l'étude des différentes figures françaises et allemandes du paysage :

« Analyser une pensée scientifique est une entreprise difficile ; elle l'est encore plus, s'agissant de la pensée d'un homme qui a vécu voici trois quarts de siècle. Le risque est grand de simplifier, de lui refuser ou, au contraire, d'exagérer une évolution de ses idées. » (Pinchemel, 1975, p. 15).

Chapitre 4. Les théoriciens et les praticiens de la géographie du paysage en Allemagne

Certes, comme le souligne H.-D. Schultz l'étude du paysage et la réflexion sur le paysage constituent un passage quasi obligé pour tous les géographes allemands de la première moitié du XXe siècle. Le paysage est dans « l'esprit du temps » et constitue un concept-clé mais vague (Schultz, 1980). Presque chaque géographe allemand développe sa définition du *Landschaft* et écrit au moins un article dessus. Mais peu nombreux sont ceux qui vont au-delà d'un « effet de mode » et tentent vraiment d'élaborer une géographie du paysage centrée sur le concept de paysage et une méthodologie.

La partie 1 a permis de dégager une figure particulièrement importante pour la géographie du paysage ou *Landschaftskunde* : celle de Siegfried Passarge. Il est considéré en France comme en Allemagne comme une référence, non sans que ses idées soient débattues, critiquées et concurrencées. Il n'est en effet pas le seul géographe allemand à réfléchir sur cette problématique. Le chapitre 4 permettra de voir pour qui et comment le paysage constitue un concept-clé de la discipline géographique, et avec quelle(s) autre(s) notion(s) la géographie du paysage et le paysage sont en tension.

Je développerai d'abord la figure de Passarge de façon approfondie avant d'aborder de façon beaucoup moins détaillée quelques autres figures importantes de la géographie du paysage, choisies pour leur représentativité : Norbert Krebs, Ewald Banse, Otto Schlüter, Robert Gradmann et Wilhelm Volz. Ces géographes allemands, déjà étudiés selon une autre perspective dans la partie 1, constituent un corpus d'acteurs remobilisés dans la partie 2 : ils ont, chacun à des degrés divers, et chacun à leur manière, réfléchi sur la géographie du paysage. Mon but est de comprendre comment ils s'appuient sur le paysage pour définir et pratiquer la géographie. Après avoir présenté leurs réflexions, j'analyse leurs rapports avec la théorie la plus élaborée de la période à savoir la *Landschaftskunde* de Passarge ; ensuite, j'aborde, dans la mesure du possible, leurs rapports avec la géographie française, avant d'esquisser la postérité de leurs réflexions.

1. Siegfried Passarge (1867-1958) et la *Landschaftskunde*

Comme le chapitre 2 l'a montré, les principaux dictionnaires de l'entre-deux- guerres comme d'aujourd'hui considèrent Passarge comme incontournable pour la géographie du paysage : il a été l'initiateur de son renouveau.

Mon objectif ici est de montrer l'apport scientifique de Passarge, qui a rénové la géographie du paysage en Allemagne entre 1900 et 1a Seconde Guerre mondiale avec son système de la *Landschaftskunde*. Il la présente et l'explique par ses articles, ses textes théoriques et méthodologiques, ses applications sur le terrain, ses manuels, ses cartes des zones de paysages (cf. annexe IIg sur les *Landschaftsgürtel der Erde)* et dans l'autobiographie qu'il écrit à plus de 80 ans. Passarge est à la fois un théoricien et un praticien de la géographie du paysage.

Pour étudier Passarge, dont le portrait se trouve en annexe IXa, j'ai utilisé les archives de l'IfL, la base bio-bibliographique de H.-P. Brogiato à l'Ifl, les archives du *Bund* à Berlin (*Bundesarchiv*), ses publications présentes à la Bibliothèque de l'IfL, les comptes rendus de ses travaux et les sources secondaires le concernant, notamment les travaux de M. Rössler et G. Sandner. L'intérêt principal est de mobiliser les archives de Passarge pour comprendre et expliciter sa *Landschaftskunde*. De plus, je m'appuie sur le schéma et la carte de la *Landschaftskunde* de Passarge (cf. annexes Ic et IIg) et sur les traductions que j'ai faites de quelques articles et sommaires d'ouvrages (cf. annexes IVb, IVc, IVd, IVe, IVi).

Je présenterai Passarge et sa géographie du paysage en six mouvements thématiques. Après avoir rappelé ses liens avec l'idéologie nazie (a), j'aborde sa formation (b), sa carrière d'enseignant (c) et ses postures de chercheur (d). Je tenterai ensuite d'exposer sa *Landschaftskunde* en insistant sur sa conception, son contenu, son application, son évolution, sa réception, sa postérité, ses critiques. Dans un souci de variation des échelles, je m'intéresse aux travaux de Passarge présentés dans des scènes scientifiques différentes : le cadre des Congrès allemands de géographie et celui des Congrès internationaux de géographie (e). J'essaierai enfin d'en saisir la réception en Allemagne, en France et aux Etats-Unis en allant plus loin que l'analyse des recensions bibliographiques de la partie 1 (f). Cet effort pour saisir la pensée, toujours en mouvement, d'un auteur se heurte à des problèmes d'accessibilité et de taille d'un corpus : je n'ai pas pu étudier dans le temps imparti pour la thèse les 351 travaux de Passarge.

a) Passarge et l'idéologie nazie

Je ne peux aborder Passarge sans évoquer son adhésion à l'idéologie nazie. En 1933, à 66 ans, à la fin de sa vie professionnelle, il prend sa carte au parti nazi (*National-Sozialistische Deutsche Arbeits-Partei*) ; selon le principe hiérarchique (*Führerprinzip*) mis en place par A. Hitler dans l'organisation scientifique, Passarge occupe de hautes fonctions administratives comme « chef de la géographie allemande ». Il est démissionné en 1937 à la suite de l' « affaire E. de Martonne ». Cette dernière débute à la fin de l'année 1933, lorsque de Martonne propose aux géographes allemands, par l'intermédiaire de Fritz Jäger (1881-1966), de collaborer dans le cadre de l'Union géographique internationale à l'élaboration de la carte des surfaces d'érosion. Le refus brutal de Passarge (cf. échange épistolaire en annexe Vc) contraire à la politique du *Führer*, alerte ses collègues, et les autorités allemandes le démissionnent (Robic, Rössler, Briend, 1996c, p. 248-249).

J'ai déjà insisté dans l'introduction sur le fait que je ne traite pas principalement de l'idéologie *völkisch* et nazie dans la thèse. Passarge, comme l'ont déjà souligné M. Rössler et G. Sandner, est une figure particulièrement difficile à aborder. Se pose la question de savoir comment traiter la figure d'un savant nazi. Se réfugier dans le silence ou faire comme si Passarge n'avait pas existé, c'est manquer de courage scientifique. Plonger dans le thème « Passarge et le nazisme » reviendrait à aborder l'histoire de la géographie uniquement par le filtre politique, comme le fait Fahlbusch dans ses travaux (Fahlbusch, 1994 ; Böhm, 2000). Cela entraînerait le travail de thèse dans une toute autre direction que celle qui a été cadrée dès l'introduction à savoir comment le paysage / *Landschaft* a pu être une option pour définir la géographie en France comme en Allemagne. C'est l'aspect du Passarge théoricien et praticien du *Landschaft* et de la *Landschaftskunde* qu'il s'agit ici d'appréhender et non ses errements *völkisch* puis nazis et a-scientifiques déjà bien étudiés. Il est vrai que les liens entre les géographes allemands et l'idéologie nazie sont complexes (Rössler 1988, 1990 ; Sandner 1988b). Presque tous ont réagi de façon très conservatrice à la défaite de la Première Guerre mondiale, aux pertes territoriales allemandes en Europe comme dans les colonies. Ces dernières constituaient souvent leurs terrains de recherches (Rössler, 1990a, p. 50). La personnalité politique de Passarge a été très bien étudiée. En effet, les travaux de G. Sandner et M. Rössler ont clairement montré que Passarge est raciste, antisémite, anti-socialiste, antipacifique et doté d'un caractère particulièrement difficile (Rössler, Sandner 1990, 1998). Dans son autobiographie, il précise lui-même qu'après la Première Guerre mondiale, sous la République de Weimar, l'atmosphère est tendue et conflictuelle autour de lui à l'université de Hambourg : il suscite un tollé en

avançant dans le journal de l'université que le pacifisme est un signe de dégénérescence et ne cache pas ses idées antisémites et antisocialistes (Archives IfL, autobiographie, p. 453-454). Il avoue accueillir plutôt favorablement le mouvement national-socialiste à l'université de Hambourg mais sans jouer de rôle politique ni changer son attitude de professeur (p. 454).

Toutefois, sans nier cet engagement raciste et politiquement conservateur de Passarge, je tiens à souligner qu'il a commencé à réfléchir sur les paysages naturels d'Afrique (Passarge, 1908c) et sur sa théorie du paysage dans les années 1910 : le premier article de Passarge concernant la géographie du paysage (*Landschaftsgeographie*) date de 1913 (Passarge, 1913). C'est donc bien avant l'arrivée au pouvoir des nazis en 1933. Par ailleurs, sa théorie du paysage ne semble pas entretenir de lien avec le nazisme. Dès le départ, c'est une question de définition disciplinaire : la géographie se définit-elle comme une science du paysage ? Par la suite, pendant la période nazie, la *Landschaftskunde* de Passarge n'est pas instrumentalisée par les projets de planification et de remodelage paysagers tentés dans les Territoires de l'Est dans le cadre du *General Plan Ost*. De façon assez inexpliquée, Passarge est durant cette période la référence pour la géographie de la religion (Rössler, 1990a, p. 50). D'ailleurs, il n'écrit rien sur les territoires de l'Est mais se concentre sur les pays extra-européens (Australie, Colombie, Argentine, Chili, Egypte) comme le montre l'annexe VIa-1. En outre, la *Landschaftskunde* de Passarge n'est pas enfermée dans le système nazi puisqu'elle est recensée et discutée à l'étranger et notamment en France dans la *BGI* (cf. chapitre 3). Enfin, des géographes étrangers s'appuient sur sa théorie du paysage, comme par exemple, Carl O. Sauer (1925), Preston E James (1935) ou Richard Hartshorne (1939) aux USA.

Par ailleurs, il me semble important d'indiquer que, malgré ses prises de positions idéologiques connues de tous, Passarge reçoit les honneurs de ses collègues géographes après la Seconde Guerre mondiale. En 1953, la Société de Géographie de Berlin lui décerne la médaille d'or de Ritter, et en 1956, deux ans avant sa mort, il est nommé Docteur honoraire de la Faculté de sciences naturelles de l'Université de Hambourg. Par ailleurs, le *Westermann Lexikon der Geographie* (1970) ne mentionne aucunement ses orientations politiques et R. C. West, dans son ouvrage de 1990 sur quelques géographes allemands – dont Passarge – considérés comme pionniers de la géographie moderne, ne s'intéresse qu'à l'apport scientifique desdits géographes sans entrer dans le débat de l'idéologie politique du scientifique.

Dans la thèse, je cherche à faire (re)connaître l'apport majeur que constitue Passarge à la géographie du paysage en proposant et en étudiant dans le détail des traductions de

textes et des sommaires de livres sur la *Landschaftskunde*. Ses réflexions sur le paysage prouvent que Passarge n'est pas, sur ce point, enfermé dans un système nazi. Passarge s'insère dans un réseau international de réflexions sur l'essence et les tâches de la géographie. Il est vrai cependant que la lettre qu'il adresse comme responsable de la géographie allemande à de Martonne (annexe Vc) exprime une volonté de se référer à ce qui serait la vérité dans le cadre nazi.

Il existe une différence entre le *Landschaft* utilisé et instrumentalisé sous le nazisme et le paysage comme définition et pratique de la géographie chez Passarge. Dans le *Generalplan Ost*, les nazis ont cherché à façonner des paysages typiquement allemands en créant des villages de formes identifiées comme germaniques et en replantant par exemple des arbres « germaniques » comme le tilleul (Rössler,1990a ; Fehn, 1991, 2002a, 2002b). Ils ne se sont pas appuyés sur la *Landschaftskunde* de Passarge et Passarge n'a publié aucune étude de paysage sur les Territoires de l'Est. Il ne fait pas partie des géographes qui ont défendu les actions des instituts d'aménagement de l'espace des Territoires de l'Est, comme l'ont fait par exemple Geisler et Schönischen. Le registre n'est pas le même. Quand Passarge est promu *Führer* de la géographie allemande, c'est dans le domaine administratif, organisationnel et académique. A ce titre, il participe par exemple à l'établissement de la liste des géographes allemands autorisés à se rendre au Congrès International de Géographie d'Amsterdam (cf. annexe VIIe-2).

Le livre de Passarge de 1929 sur le *Judentum als landschaftlichkundliches Problem* interpelle le chercheur actuel par son titre. Comme je n'ai pas pu accéder à ce livre, j'en ai consulté les comptes rendus allemands, français et américains pour tenter d'en connaître la teneur et voir si la géographie du paysage de Passarge a un lien avec son antisémitisme. Le livre est recensé en France dans la *BGI* 1929 (notice n°535), mais sans commentaire, c'est-à-dire aussi sans commentaire de désaveu de la part de son lecteur (cf. annexe XIIIa-1-Passarge). Le compte rendu allemand de Dietrich dans les *PGM* (Dietrich, 1930) est laudatif et signale que Passarge aborde la question des « races » sous l'angle habituel mais aussi de façon novatrice sous l'angle ethnico-paysager. Cette thématique s'inscrit dans le prolongement des études de géographie coloniale et de la géographie culturelle s'appuyant largement, à l'époque, sur l'idée partagée de la particularité de chaque « race », pouvant d'ailleurs conduire à celle d'inégalité culturelle entre les « races » humaines. Appliquant cette problématique aux Juifs de Palestine, Passarge étudie à partir de sources linguistiques, religieuses et archéologiques les Juifs de l'Ancienne Palestine, le ghetto juif et la religion juive à partir de fondements paysagers. Dans son compte rendu paru dans *GA*, Haack indique que dans son ouvrage, Passarge tente d'expliquer la spécificité des relations entre

les Juifs et les autres peuples. Alors que certains auteurs avancent des explications liées à la religion ou à l'idée d'une « race » juive, Passarge conclut qu'il ne s'agit pas d'un problème de « race », mais que le peuple juif ne peut se comprendre que comme peuple oriental qui a développé sa religion dans les zones refuges des montagnes de Palestine. Haack termine par une sorte de mise en garde contre les explications de Passarge qui seront critiquées dans les cercles concernés. Le commentaire qui en est publié dans *The Geographical Review* n'indique pas qu'il s'agit d'un livre antisémite ; il est perçu comme présentant des idées originales sur les liens entre la religion juive et l'espace. les géographes français, qui recensent cet ouvrage dans la *BGI* (cf. annexe XIIIa), ne font sans aucun commentaire.

Passarge ne réalise pas de carte ethnographique pour montrer la supériorité ou la légitimité d'une extension du *Deutschtum*. D'ailleurs, des géographes qui en ont dressé, comme Volz pour la Silésie, et qui ont été actifs dans des mouvements *völkisch*, ont été inquiétés par le régime nazi. Donc, cela met le doigt sur la question plus large de la discipline géographique, des liens entre son objet principal d'étude, qui est l'espace, et le nazisme. Tous les géographes allemands s'opposent au Traité de Versailles et aux bouleversements des frontières, en réagissant de façon plus ou moins *völkisch*, y compris Krebs et Volz pourtant non nazis.

b) Une formation de géologue et de médecin

Passarge est né en Prusse orientale dans une famille bourgeoise, mais le départ à la retraite de son père, juriste, l'oblige à se former à un métier. Après des études de géologie à Berlin auprès de Richthofen en 1886-1887 et à Iéna en 1887, il se réoriente donc vers des études de médecine ouvrant de meilleures perspectives professionnelles. Poursuivant en parallèle ses excursions dans les Alpes et ses voyages, notamment en Italie, il soutient sa thèse de géologie en 1890, publiée en 1891 sous le titre *Das Röth in östlichen Thüringen.* En 1892, il termine ses études de médecine. Contrairement aux géographes français de la même époque, venus de l'histoire pour la plupart, sauf quelques spécialistes de géographie physique (Vélain, de Lapparent), Passarge est formé à la géologie et à la médecine. D'après son autobiographie, il parle allemand, anglais, français, italien et espagnol.

Deux périodes caractérisent la vie de Passarge. D'abord explorateur[59] en Afrique à la fin du XIXe siècle, il est employé par une compagnie de recherches minières et diamantifères. Il devient géomorphologue et soutient son habilitation sur le Kalahari et

[59] Pour Passarge-explorateur, je renvoie à la thèse en cours de Carsten Gräbel sur la géographie coloniale.

l'Afrique australe en 1903, sous la direction de Richthofen (1833-1905). Même si Passarge revient dans son autobiographie sur ses relations parfois compliquées avec Richthofen, il fait partie du cercle de ses disciples. *Die Kalahari* est publié en 1904. Cet ouvrage très volumineux de 823 pages, comportant un atlas de 21 planches (dont 11 cartes), constitue une référence et apporte à son auteur une reconnaissance internationale, en particulier en France. Demangeon en rédige 16 pages de compte-rendu très élogieux dans les *Annales de Géographie* (Demangeon, 1906). Son commentaire permet de comprendre en quoi *Kalahari* est reçu comme une œuvre de géomorphologue et non de géologue. Si l'ouvrage de Passarge s'appuie beaucoup sur des données géologiques empiriques, il tente aussi de reconstruire l'histoire physique du Kalahari et d'en expliquer les formes et les caractéristiques actuelles. Il combine des données géologiques, climatologiques, astronomiques, botaniques et chimiques, tout en prévoyant de traiter les données de géographie humaine dans un autre ouvrage. Demangeon le considère comme une étude de géographie physique, qui cherche à définir « la personnalité géographique » du Kalahari (Demangeon, 1906, p. 44), rapprochant ainsi l'ouvrage de Passarge de la géographie régionale telle qu'elle est pratiquée à la même époque par les géographe français.

c) Passarge enseignant à l'institut colonial de Hambourg

Après son habilitation, Passarge entame une carrière académique et universitaire à Berlin et à Breslau[60] comme Maître de conférences privé (*Privatdozent*). Selon son autobiographie, il donne des cours sur la géographie physique de l'Afrique pendant le semestre d'hiver 1903-1904, sur la géographie culturelle de l'Afrique pendant le semestre d'été de 1904, sur la géographie régionale de la Scandinavie et de la Russie pendant le semestre d'hiver 1904-1905 et sur l'Australie et l'Océanie pendant le semestre d'été de 1905. De 1905 à 1907, il occupe la chaire de géographie de Breslau, succédant ainsi à Partsch, ce dernier prenant la chaire de Leipzig à la mort de Ratzel en août 1904. En 1908, Passarge accepte le poste de Directeur de l'Institut colonial de Hambourg nouvellement créé. Cet Institut colonial devient au lendemain de la Première Guerre mondiale l'Institut de géographie de l'Université de Hambourg. Passarge y enseigne la géographie pendant trente ans jusqu'à sa mise à la retraite en 1938.

[60] Actuellement, la ville porte le nom polonais de Wroclaw.

Il en retrace l'historique dans un article d'une centaine de pages (Passarge, 1939a). Certes, il s'agit d'un travail de réécriture, effectué en pleine période nazie, mais Passarge y livre des informations intéressantes : les cours qu'il professe, les publics concernés et les conditions d'enseignement et de recherche. Les cours s'adressent à deux types de publics : d'une part, des employés des colonies, des juristes, des marchands, des planteurs, dépourvus de toute connaissance en géographie générale et qu'il faut donc former en géographie coloniale, à savoir en météorologie, climatologie, océanographie, morphologie et botanique. L'autre public concerne des enseignants en formation continue, demandant des cours magistraux de type universitaire. Donc Passarge enseigne aussi bien de la géographie coloniale, c'est-à-dire de la géographie appliquée, que de la géographie comme science pure (Passarge, 1939a, p. 19). Il fait équiper le séminaire de géographie en ouvrages, revues, plans-reliefs, plaques de verre, cartes murales, instruments de mesure et échantillons de pierre (p. 25). Il conduit des excursions dans les environs de Hambourg et en Allemagne du Nord. Aux exercices de géographie générale s'ajoutent les cours de géographie économique, de géographie régionale sur le Cameroun et sur les colonies allemandes (p. 27). Après la Première Guerre mondiale et la perte des colonies allemandes, Passarge enseigne dans ce qui est devenu le séminaire de géographie de l'Université de Hambourg : climatologie et océanographie, géomorphologie, *Landschaftskunde* et géographie culturelle. Il poursuit aussi ses recherches sur la géographie régionale de Hambourg (p. 40), conçoit des panoramas des environs de la ville et de la région du Schleswig-Holstein à l'aide de ses photographies, participe à l'élaboration des plans-reliefs de Hambourg (p. 43). Il précise dans son article que ses recherches sur la géographie du paysage concernent autant la science pure qu'une application pour la géographie coloniale dans les colonies allemandes (p. 55-56). Passarge se serait efforcé de transformer l'Institut colonial de Hambourg en un Institut de recherche coloniale, organisé autour de son séminaire de géographie (p. 76).

d) Passarge chercheur

Passarge prône la méthode inductive et accorde beaucoup d'importance à l'observation géographique sur le terrain. Même si l'« école de Richthofen » n'est pas la plus réputée pour développer l'observation de terrain (contrairement à celle de A. Penck[61]),

[61] Cf. La thèse en cours de Norman Henniges sur Albrecht Penck et intitulée : «Beobachtung als Grundlage der Geographie!». Albrecht Penck (1858-1945) und die Formierung der Feldforschung in der Geographie.

Passarge effectue des observations de terrain, que ce soit lors d'excursions autour de Hambourg avec ses étudiants ou lors de séjours de recherches en Afrique, Egypte et Amérique latine.

Dans le cadre de la forte concurrence entre les différentes écoles allemandes de géographie[62], Passarge se positionne par rapport à l'école de Penck. Je développe à cet égard l'exemple de l'agitation suscitée par le refus de Penck de valider la thèse de Thiessen [63] : la thèse de géographie de Thiessen ne s'appuyant pas sur l'observation de terrain, Penck refuse de la valider, d'où le dépit de Thiessen et sa volonté de monter, en vain, une cabale contre Penck. Passarge s'en mêle et la controverse sur l'opposition entre une géographie fondée sur l'observation de terrain prônée par Penck et une géographie ne reposant que sur des données bibliographiques représentée par Thiessen, – controverse surgie lors du Congrès des géographes allemands de Nuremberg (1907) –, se poursuit en 1908 dans les pages de la revue illustrée *Globus*[64] (Passarge, 1908a, 1908b, Penck, 1908). Penck et Passarge sont tous les deux de chauds partisans de l'observation de terrain mais s'affrontent tout de même par articles interposés. Passarge accuse notamment Penck d'être un « géographe de chemin de fer » dans ses études et comptes rendus sur l'Afrique du Sud et l'Algérie. En vérité, l'opposition semble moins une question scientifique qu'une question de concurrence entre écoles. Passarge fait remarquer que la connaissance géographique d'un terrain par la seule observation ne peut s'appliquer que sur une surface réduite. On doit donc aussi s'appuyer sur du matériel observé par d'autres, c'est-à-dire des données bibliographiques, en tâchant d'avoir « les yeux de l'intellect » pour remplacer les « yeux du corps ». Au-delà d'une émulation entre écoles, il faut souligner le caractère souvent véhément, particulièrement vindicatif et parfois violent des écrits polémistes de Passarge (Sandner, Rössler, 1998).

Gros travailleur, Passarge compte au moins 351 publications à son actif (Sandner, Rössler, 1998, p. 19-40). Il se consacre principalement à la géomorphologie, avec une prédilection pour les phénomènes d'érosion en milieu aride et pour les inselbergs. Le chapitre 1.3 a montré que sa qualité de géomorphologue est internationalement reconnue. Il s'intéresse aussi à la climatologie et à la botanique. D'abord géomorphologue, formé aux sciences naturelles et géologiques, Passarge intègre peu à peu au cours des années 1920 et

---

[62] Cf. l'article de de Martonne sur les universités allemandes (de Martonne, 1898).
[63] Cet exemple est tiré des discussions de la rencontre Procope d'août 2009 à Paris.
[64] L'hebdomadaire *Globus. Illustrierte Zeitschrift für Länder- und Völkerkunde*, issu de la fusion des revues *Das Ausland* et *Aus allen Weltteilen*, oscille entre vulgarisation de la science et revue scientifique tout en s'intéressant particulièrement à l'anthropologie et à l'ethnologie. *Globus* a été fondée en 1862 par le géographe et ethnologue Karl Andree (1808-1875) et éditée par son fils Richard Andree (1835-1912), lui aussi géographe ethnologue.

1930 la géographie humaine dans ses réflexions. Par la géographie du paysage, il cherche à surmonter la dichotomie entre les sciences naturelles et les sciences humaines, comme le montre son schéma de 1922 (cf. en annexe Ic).

e) La « méthode Passarge » sur le paysage

Quand il élabore sa *Landschaftskunde*, Passarge ne place pas l'homme au centre de son étude, ce qui la différencie de la *Volkskunde* (ethnographie). Par la suite, Passarge incorpore l'homme dans la *Landschaftskunde* et lui donne plus de place. Mais il faut bien remarquer que l'acte de naissance de la géographie du paysage de Passarge, c'est son positionnement par rapport à la physiographie de Davis (Passarge, 1912, 1915) (cf. *infra* et le plan de son article de 1912 traduit en annexe IVb) et par rapport à la géographie coloniale de Meyer (selon Passarge, 1939a). De plus, ses manuels de *Grundlage der Landschaftskunde* insistent sur la géographie physique et les phénomènes d'érosion. Il cherche par ailleurs comment découper l'espace terrestre, décrire et expliquer les formes du relief terrestre. Ces réflexions sont celles des autres géographes européens et américains de l'époque.

La méthode développée par Passarge sur le paysage est reçue par les géographes français comme l'a montré le chapitre 3, mais elle est considérée par ces derniers comme essentiellement analytique et descriptive.

N'est-elle que cela ? Certes, Passarge est empirique et s'inscrit dans la méthode inductive. C'est à partir de ses études sur le terrain en Afrique, en Amérique latine, en Algérie, dans le Reich allemand qu'il développe sa *Landschaftskunde*. Comme directeur de l'institut colonial de Hambourg et responsable du séminaire de géographie, il développe sa géographie du paysage pour deux raisons : la première est purement scientifique, il s'oppose à la théorie davisienne en proposant une autre base à la géographie, et la seconde est liée à la géographie appliquée dans le cadre de la géographie coloniale (Passarge, 1939a). Après la Première Guere mondiale et la défaite allemande, la géographie coloniale n'a plus de raison d'être en Allemagne et Passarge développe sa géographie du paysage dans le sens de la recherche géographique pure. De la géographie coloniale, Passarge garde l'aspect activiste et combine théorie et pratique. Dans un article, il critique la géographie du paysage harmonique et rythmique comme pure spéculation méthodologique et théorique (Passarge, 1925). S'opposant aux idées et aux travaux de Volz (cf. chapitre 4.6), Passarge y

rappelle que le point de départ, c'est l'action, et non la méthode (Passarge, 1925, p. 252). Il préconise de se livrer d'abord à des études de cas sur le terrain avant d'élaborer une théorie.

La pensée de Passarge concernant la *Landschaftskunde* évolue au cours de sa carrière. Principalement, mais pas uniquement, géomorphologique au départ lors de sa communication au Congrès International de Géographie de Rome en 1913 (cf. *infra* et traduction en annexe IVc), elle intègre peu à peu des éléments de géographie humaine, notamment les aspects ethnographiques et culturels. Dans quelle mesure cet intérêt pour le culturel est dicté de façon sous-jacente par une idéologie *völkisch* ? La liste des écrits de Passarge sur la *Landschaftskunde* (cf. annexe VIa-1) montre que le thème du paysage le préoccupe dès 1908 mais sous l'angle des paysages naturels et géomorphologiques (Passarge, 1908c). Puis le terme de *Landschaftsgeographie* apparaît pour la première fois sous sa plume dans le titre d'un article de 1913 (Passarge, 1913). Et c'est au CIG de Rome, en 1913, qu'il expose sa nouvelle théorie de la *Landschaftskunde* à un public international (cf. traduction en annexe IVb et IVc) (Passarge, 1915). Au cours du semestre d'hiver 1918-1919, il prononce sa conférence d'ouverture du séminaire de géographie nouvellement rattaché à l'Université de Hambourg sur « La *Landschaftskunde* comme fondement de l'enseignement de la géographie » (Passarge, 1939a, p. 88). Il produit de nombreux manuels, notamment des séries sur les fondements de la *Landschaftskunde* : par exemple les *Grundlagen der Landschaftskunde* de 1919 et 1920, les différents volumes de sa *Vergleichende Landschaftskunde* (de 1921 à 1930), ceux de la série *Landschaftsgürtel der Erde* correspondant aux différentes zones climatiques.

Dans un petit ouvrage de 1933 intitulé *Einführung in die Landschaftskunde* (Introduction à la géographie du paysage)[65], il propose une synthèse d'une centaine de pages sur la *Landschaftskunde*. La page 1 concernant le concept de paysage est traduite en français en annexe (cf. annexe IVi). Passarge y insiste particulièrement sur les points suivants : le paysage est relié à l'espace et relève des cinq sens (en particulier la vue), il renvoie à une totalité plus grande que la notion d'*Umwelt* (environnement), il englobe la notion de *Kulturlandschaft*, au sens de l'empreinte visible dans l'espace des faits et activités des hommes. L'annexe donne aussi la traduction du plan, qui propose de façon pédagogique une exposition générale et une étude de cas, le tout étayé par 31 photos (de géographie physique et de géographie humaine) soigneusement légendées. La *Landschaftskunde* est donc aussi bien une théorie qu'une pratique de la géographie.

L'intérêt de Passarge pour une approche culturelle de la *Landschaftskunde* se manifeste particulièrement à partir du début des années 1930 (Kanter, 1960, p. 47 ;

[65] J'évoquerai cet ouvrage dans le chapitre 5. 3.

Archives IfL autobiographie de Passarge, p. 459). Selon lui, le paysage naturel et le paysage culturel et humanisé (*Kulturlandschaft*) doivent être combinés. Les problématiques concernent les relations entre le paysage et les phénomènes culturels et humains et aboutissent à la définition de différents types de paysages depuis le paysage naturel (*Naturlandschaft*), le paysage culturel et humanisé (*Kulturlandschaft*), le paysage exploité et pillé (*Raublandschaft*), le paysage contraint, sous le joug (*Zwangslandschaft*) ; lorsque ce dernier peut se régénérer, il constitue un paysage naturel secondaire (*sekundär Naturlandschaft*) (Archives IfL, autobiographie Passarge, p. 478-479). Passarge a donc une vision cyclique du paysage qui passe d'un état à un autre. Selon lui, l'humanité et sa culture dépendent de quatre types de forces : l'espace, l'homme, la culture et l'histoire.

En développant son système de *Landschaftskunde*, Passarge cherche à définir l'objet et la méthodologie de la géographie, car il ne se satisfait pas des propositions de définitions de la géographie faites par ses prédécesseurs et collègues (Richthofen, Hettner) et encore moins des propositions de Davis. Richthofen ne se consacre en effet qu'à la géographie générale, la géographie régionale n'étant pas pour lui de la géographie. Hettner n'envisage d'étudier la géographie régionale que sous la forme d'un plan à tiroirs immuable. La méthode physiographique de Davis apparaît beaucoup trop schématique pour Passarge. En Allemagne, dans le contexte déjà évoqué du bouillonnement intellectuel issu de la concurrence entre plusieurs écoles de géographie, la définition de la géographie n'est pas fixée, comme cela peut sembler être le cas en France avec la géographie régionale développée par Vidal de la Blache Par ailleurs les géographes allemands se positionnent diversement par rapport à la théorie de Davis, alors que pour les géographes français, ce positionnement ne revêt pas la même importance. Davis vient pour la première fois en Allemagne en 1898 puis est invité par A. Penck à donner des conférences en allemand à Berlin en 1908-1909 durant le semestre d'hiver. C'est pour lui une occasion de diffuser ses idées. Ces cours[66], qui reçoivent un accueil enthousiaste, sont publiés en 1912[67]. C'est dans ce contexte que Passarge propose sa *Landschaftskunde*. Dans son autobiographie (p. 468), Passarge rappelle la parution de deux ouvrages de Davis en langue allemande : Davis et Braun, *Grundzüge der Physiogeographie*, Leipzig-Berlin, 1911 et Davis et Rühl, *Die erklärende Beschreibung der Landformen*, Leipzig-Berlin, 1912. Ce dernier ouvrage correspond aux cours donnés par Davis à Berlin au semestre d'hiver 1908-1909. Ces deux

[66] Une traduction en français de l'ouvrage de Davis (écrit en allemand sans matrice connue écrite en anglais) est actuellement en cours de réalisation par Caroline Doublier.
[67] La seconde édition date de 1924 et le préambule prend en compte les remarques et les critiques suscitées par la première édition.

ouvrages ont eu un succès immédiat dans de larges cercles et Passarge affirme avoir été avec Hettner un de ceux qui ont mis en garde contre la théorie de Davis.

Quelle est la problématique de la *Landschaftskunde* de Passarge ? Pour un espace donné, il cherche à délimiter des sous-espaces, passant ainsi du plus grand au plus petit espace, à savoir de la ceinture ou zone de paysage (*Landschaftsgürtel*), correspondant aux grandes zones climatiques du globe, à la province de paysage (*Landschaftsgebiet*), à l'unité paysage, à la section de paysage (*Teillandschaft*) et à la partie de paysage (*Landschaftsteile*). Il cherche à classer et à différencier l'espace. Il le fait selon des facteurs naturels et géomorphologiques, négligeant les limites anthropogéographiques ou étatiques (comme les districts par exemple). L'homme n'est pour lui qu'un facteur dans le paysage : Passarge ne centre pas son analyse sur l'aspect humain, mais il prend en compte cet aspect anthropique comme semble l'oublier West (West, 1990, p. 107). Passarge s'inspire de la botanique et du système de Linné, ce qu'il a déjà introduit dans sa *Physiologische Morphologie*. Le système classificatoire de Passarge vaut comme une partie essentielle de la description. Passarge distingue des formes de surface (*Oberflächenformen*), des formes de base *(Grundformen)*, des formes durables *(Formbestandteilen*), des groupes de formes (*Gruppenformen*), des domaines de formes *(Formengebiete*), des zones ou ceintures de formes (*Formengürtel*). L'approche zonale de Passarge est à souligner. La géographie zonale apparaît plus précocement chez les géographes allemands que chez les géographes français. Les zones de paysages à l'échelle mondiale ou *Landschaftsgürtel* (cf. carte annexe IIg) sont établies selon des critères climatico-végétaux.

Pour montrer l'évolution de la *Landschaftskunde* de Passarge, j'aborde ses communications au Congrès international de géographie de Rome de 1913, puis aux Congrès des géographes allemands de 1921 à Leipzig et de 1931 à *Dantzig* .

(1) Passarge au Congrès de Rome (1913)

L'analyse plus détaillée de sa contribution au CIG de Rome (traduite en annexe IVc) montre les débuts de la réflexion de Passarge sur la géographie du paysage. Tout d'abord, l'exposé est dirigé contre Davis et sa physiogéographie, et en particulier contre sa théorie du cycle de l'érosion ou cycle géographique (Davis, 1899). En Allemagne, les géographes prennent parti clairement pour ou contre Davis, ce qui diffère des géographes français pour lesquels les débats disciplinaires s'articulent autour des relations entre la géographie et la géologie et autour des choix entre induction et déduction.

Les débuts du texte de Passarge sur les objectifs que poursuit Davis sont plutôt favorables : même si Davis n'est pas original et s'inscrit dans la lignée de Richthofen, Supan et Wagner, en cherchant à concevoir et à représenter le paysage comme une entité, Passarge lui reconnaît le mérite d'avoir insisté sur la climatologie zonale[68]. Par ailleurs, il approuve les problématiques de Davis consistant à considérer le paysage comme central en géographie et à comprendre comment le paysage agit sur l'homme et sa culture. Mais ensuite, la critique de Passarge se cristallise sur l'approche méthodologique de Davis. Cette critique porte sur deux points principaux. Premièrement sur l'articulation entre physiogéographie (géomorphologie) et anthropogéographie. Passarge refuse de placer la géomorphologie au service de la géographie humaine. Ce n'est pas l'Homme que Passarge place au centre de sa définition de la géographie, mais l'espace. Deuxièmement, la physiogéographie (Davis emploie le terme de *physiography*) de Davis n'est, selon Passarge, pas du tout appropriée pour servir l'anthropogéographie, car la connaissance de l'état de jeunesse ou de maturité d'un relief n'a aucune pertinence pour les conditions culturelles (*Kulturbedingungen*). Selon Passarge, ce qui sert de base à l'anthropogéographie, c'est la *Landeskunde* (géographie régionale descriptive à tendance exhaustive) comme l'ont déjà montré des géographes allemands comme Ritter ou le géographe-colonial H. Meyer[69]. En critiquant Davis et sa méthodologie, Passarge s'inscrit dans le débat de l'époque le plus important pour les géographes de langue allemande à savoir le positionnement par rapport à Davis. Cela dit, les questions de géographie humaine semblent assez accessoires pour Davis (Davis, 1909). Passarge propose son concept de géographie du paysage comme une meilleure alternative à la méthodologie de Davis et ainsi à sa définition de la géographie. Il considère que le but de Davis est juste mais que sa méthodologie pose problème. Ce que Davis cherche avec sa *Physiogeography*, à savoir identifier des paysages naturels, Passarge démontre qu'il peut le trouver avec sa *Landschaftskunde*.

En se démarquant de Davis, Passarge développe sa théorie du paysage qui cherche à diviser la Terre entière en paysages naturels. Il insiste sur les points suivants. La géographie du paysage est une synthèse qui surmonte la dichotomie entre géographie régionale[70] et géographie générale[71], et entre sciences naturelles et sciences sociales (Anthropogéographie ou géographie culturelle au sens de Passarge) avec comme point de départ de la réflexion

---

[68] Davis ne s'intéresse véritablement à la géomorphologie que passé 50 ans. Il a jusqu'alors essentiellement enseigné et étudié la climatologie (Chorley, Beckinsale, Dunn, 1973, p. 793-825).
[69] Passarge a collaboré avec Hans Meyer pour écrire des géographies régionales sur l'Afrique du Sud en 1908, le Togo en 1909-1910 et le Cameroun en 1909-1910.
[70] Passarge utilise le terme *Landeskunde* et évite d'utiliser *Länderkunde* pour se démarquer de Hettner (cf. chapitre 2).
[71] Passarge utilise le terme *Allgemeine Geographie*.

un ancrage dans la géomorphologie. Passarge propose une manière de délimiter les espaces, de régionaliser en paysages naturels. Le critère principal de délimitation n'est ni uniquement humain, ni uniquement géomorphologique, ni uniquement physionomique c'est-à-dre centré sur le paysage visible, mais la synthèse de tout cela.

Sa démarche est d'abord analytique et en partie empirique, et ensuite synthétique. Son premier critère de régionalisation de la Terre se fait sur le mode hypothético-déductif : sa géographie zonale climatique repose sur l'hypothèse que le rayonnement solaire est le dénominateur commun à toute la surface du globe. En considérant la situation idéale d'une Terre parfaitement sphérique, Passarge obtient des zones climatiques idéales qui servent de point de départ pour la division de la Terre en paysages (p. 759). La *Landschaftskunde* permet de diviser la Terre en plusieurs groupes de paysages à savoir en paysages orographico-climatiques, végétaux, hydrographiques, tectonico-pétrographiques, physiologico-morphologiques, présentés chacun sous forme cartographique. Cet ordre montre l'importance que revêt la géomorphologie pour Passarge. La synthèse présente sous forme cartographique les paysages naturels ; elle est issue de la superposition des différentes cartes thématiques précédemment citées. Lors de cette superposition apparaissent des anomalies que Passarge appelle des phénomènes « dissonants » ou « disharmoniques » dans le paysage. Au delà de la référence à la musique pour définir un paysage où la théorie et l'observation de terrain sont conformes, Passarge qualifie de dissonant les phénomènes qui sont nés dans un autre système de paysage mais qui ont un impact dans le paysage étudié. Par exemple, un cours d'eau issu des montagnes et coulant de façon pérenne au milieu du désert est un phénomène dissonnant ou dysharmonique.

Ensuite, l'élaboration de types de paysages a lieu à l'intérieur de chaque zone climatique. La notion de type de paysage renvoie à celle de paysage reproductible, que l'on retrouve donc en plusieurs endroits de la Terre. Passarge passe ainsi de l'étude du cas unique ou de l'individualité (un *real Landschaftstyp* à savoir un paysage identifié en tant que tel, avec ses spécificités) à une démarche moins idiographique (un *ideal Landschaftstyp* ou *virtuell Landschaftstyp*, correspondant à des paysages-types, élaborés selon les mêmes critères et les mêmes facteurs) grâce à ce qu'il appelle une géographie comparée des paysages (*vergleichende Landschaftsgeographie*).

Concernant les liens entre paysage naturel et paysage culturel, Passarge précise que le paysage naturel ne dépend pas du paysage humain et culturel, mais c'est l'inverse. Pour établir sa géographie des paysages culturels et humanisés, Passarge considère trois critères principaux : les possibilités de peuplement, les possibilités de circulation et les conditions économiques. Cela semble provenir de ses réflexions passées de géographe colonial en

Afrique. Au final, Passarge aboutit à une typologie simple des paysages culturels et humanisés en trois groupes : les régions privilégiées pour le peuplement, la circulation et l'économie, les régions défavorisées et les régions de transition. Dans cette communication de 1913, Passarge met l'accent, dans sa *Landschaftskunde*, beaucoup plus sur le versant des sciences naturelles et de la géographie physique que sur le versant culturel et humain. Il n'explicite pas très clairement l'articulation entre paysages naturels et paysages humanisés et culturels.

Après six pages de méthodologie (p. 755 à 764), Passarge en propose douze sur l'application à une étude de cas sur l'Afrique du Sud (p. 764-786), à partir d'une base empirique et d'une observation de terrain[72]. Il développe la cartographie sur un exemple : l'Afrique du Sud. Plusieurs cartes « spéciales » disait-on à l'époque (actuellement on dirait cartes thématiques) sont superposées par Passarge pour aboutir à une synthèse cartographique des paysages naturels (cf. les deux cartes insérées dans l'article traduit en annexe IVc).

Le souci pédagogique de Passarge est à souligner : non seulement il écrit clairement, même si son système est compliqué, mais il cherche à présenter sa méthodologie tout en proposant une étude de cas et propose une synthèse cartographique à partir de plusieurs cartes analytiques.

Donc d'après l'exemple sur l'Afrique du Sud que Passarge développe au Congrès de Rome en 1913, sa *Landschaftskunde* peut être considérée comme l'entrecroisement et l'emboîtement, à différentes échelles, de plusieurs grilles analytiques : le résultat aboutit à déterminer les paysages.

Cependant selon moi des questions subsistent dans sa *Landschaftskunde*. Comment s'articulent les paysages culturels et les paysages naturels ? Pourquoi Passarge n'utilise-t-il pas le terme de « région » ou d'« analyse régionale » ? *Länderkunde* renvoie à Hettner et au plan régional à tiroirs, *Landeskunde* est trop descriptif et démodé. Passarge reste-t-il marqué par son maître Richthofen, pour qui la géographie régionale n'est que descriptive et non problématisée ? La *Landschaftskunde* de Passarge ne serait-elle pas proche de la notion française de « géographie régionale » ? En effet, des liens existent entre la délimitation de Passarge en paysages naturels et par exemple celles des régions naturelles effectuée par de Martonne dans sa thèse sur la Valachie de 1902. Tous les deux choisissent des critères de différenciation liés à une homogénéité construite à partir de différentes cartes

[72] Passarge ne précise pas si les observations de terrain sont effectuées par lui ou par d'autres. Cela rejoint les débats avec Penck dans *Globus* entre géographie littéraire et géographie d'observation (cf. *supra*) : les deux sont indispensables pour Passarge.

géomorphologiques, climatiques et biogéographiques. Ils excluent tous les deux les limites politico-administratives.

Comment cette proposition d'un nouveau système de pensée visant à définir un objet et une méthodologie propres à la géographie est-elle reçue lors du CIG de Rome en 1913 ? Aucune réaction, semble-t-il. Les comptes rendus du congrès ne mentionnent aucune discussion ayant suivi la communication. Passarge présente sa communication dans la section II de géographie physique ; les autres orateurs sont Nordenskjöld, Sawicki, Schokalsky, de Quervain, Azzi et Ricci. De Martonne était aussi prévu dans le programme imprimé du Congrès, mais n'a pas pu s'y rendre, comme il le précise dans un commentaire paru en français dans les *PGM* de 1913 (de Martonne, 1913). Dans son compte rendu du congrès présenté dans la revue *PGM*, Braun mentionne très brièvement que Passarge a polémiqué contre Davis et lui-même à propos de la géomorphologie et de la géographie générale du paysage, mais sans expliquer ce que recouvre ce nouveau concept (Braun, 1913). Selon Passarge lui-même, sa communication est un échec. Dans l'introduction de son ouvrage de 1921 intitulé *Vergleichenden Landschaftskunde*, Heft 1, *Aufgaben und Methoden*, il écrit que sa communication n'a reçu aucun écho important au congrès de Rome. Passarge persiste et approfondit ses réflexions sur la géographie du paysage : juste après la Première Guerre mondiale, en 1919, sa conférence inaugurale à l'institut de géographie de Hambourg porte sur la *Landschaftskunde*, et il commence à publier à partir de 1919 et 1920 sa série de gros manuels sur la géographie du paysage (Passarge, 1919, 1921a, 1921b).

(2) Passarge au Geographentag de Leipzig (1921)

L'insuccès au congrès de Rome en 1913 n'empêche pas Passarge de présenter de nouveau son concept de *Landschaftskunde* huit ans plus tard, au premier Congrès des Géographes allemands de l'après Première Guerre mondiale[73] qui se tient à Leipzig du 17 au 19 Mai 1921. Sa communication s'intitule « Devoirs et méthode de la géographie comparée du paysage et sa place dans le système géographique[74] » (Passarge, 1922b). Le contexte est celui de l'immédiat après guerre, très marqué par la défaite allemande et le mouvement en faveur de la révision du Traité de Versailles, comme le montrent le thème

[73] Le précédant avait eu lieu à Strasbourg en 1914.
[74] « Aufgaben und Methoden der Vergleichenden *Landschaftskunde* und ihre Stellung im System der Erdkunde ».

central (« La géographie et la guerre mondiale ») et les quatre axes de réflexion[75] du congrès de Leipzig.

La communication[76] de Passarge ne semble pas s'inscrire dans cette problématique de la géographie et la guerre puisqu'il en reste à un niveau disciplinaire de définition de la géographie, de sa méthodologie et de sa mise en pratique. L'exposé de Passarge est placé dans la session B de la section V dévolue aux « Nouvelles recherches en géographie ». Ces dernières concernent essentiellement la géographie physique, comme le montrent les orateurs et les participants aux débats : Brennecke, von Drygalski, Meinardus, Kohlschütter, Merz, Waibel et Kaiser (*Verhandlungen des Zwanzigsten Deutschen Geographentages zu Leipzig*, 1922b, p. 5).

Le texte de Passarge (traduit dans l'annexe IVd) lui permet de renforcer certains points déjà présentés à Rome en 1913 et d'insister sur d'autres. Le plus important reste la tâche de la *Landschaftskunde* : surmonter la dichotomie entre sciences naturelles et sciences sociales et entre géographie régionale et géographie générale. L'ancrage de la *Landschaftskunde* reste fort dans les sciences naturelles et la géographie physique. Au congrès de Leipzig, il donne la définition suivante de la *Landschaftskunde* : « La *Landschaftskunde* est l'étude de la hiérarchisation des espaces, de leurs interrelations et de leur intégration comme composantes homogènes du paysage[77] » (Passarge, 1922b, p. 176).

D'une part, la communication de Passarge se trouve dans une section de géographie physique et d'autre part, il développe ici plus précisément qu'en 1913 un modèle de nomenclature des paysages sur le modèle botaniste, à savoir l'arbre classificatoire de Linné (1707-1778). Il s'agit donc d'un modèle analytique et séparatif. L'ancrage dans la géographie humaine est toutefois maintenu. Donc sa *Landschaftskunde* n'est pas seulement géomorphologique. Passarge insiste plus sur le rapport entre description et problématisation. La *Landschaftskunde* tend vers la typisisation et la généralisation pour faire émerger des types idéaux de paysages, donc l'idée déductive sous-tend la réflexion. D'abord méthode analytique et empirique, le raisonnement se poursuit selon un mode déductif.

---

[75] 1-Qu'a réalisé la géographie allemande pendant la guerre ?
2-Quelles recherches en géographie scientifique ont mûri pendant les années de guerre depuis le dernier Congrès des géographes allemands?
3- Quelles conséquences / influences a eu la guerre mondiale sur le contenu, la forme et les objectifs de l'enseignement de la géographie ?
4- A quelles modifications territoriales la guerre a-t-elle conduit et quelles conséquences sont à attendre ?

[76] Ce n'est pas suivi de discussion : Passarge parle à la 5° session du mercredi 18 mai 1921 avec d'autres exposés en océanographie, végétation et morphologie. La *Landschaftskunde* de Passarge est considérée comme allant avec ces sous-disciplines de la géographie, et pas avec la géographie humaine. Il y a un fort ancrage dans la géographie physique.

[77] « *Landschaftskunde* ist die Lehre von der Anordnung und Durchdringung der Räume und ihrer Verschmelzung zu einheitlichen Bestandteilen der *Landschaft* ».

Concernant les rapports entre *Landschaftskunde* et *Landeskunde*, la *Landschaftskunde* est vue comme la base de la *Landeskunde* (Passarge ne dit toujours pas *Länderkunde*), comme le montre le schéma en annexe Ic issu de la contribution de Passarge. Est-ce à dire que la *Landschaftskunde* n'est pas autonome et ne peut pas constituer une définition en soi de la géographie ? Cette fois-ci, Passarge explique en quoi la *Landschaftskunde* est plus moderne que la *Länderkunde* et ce qu'elle apporte de plus : la *Landschaftskunde* apporte la synthèse : la scène. Est-ce à rapprocher de la « scènerie » de Vidal de la Blache présente dans la géographie régionale à la française (cf. *infra* chapitre 5) ?

Je relève deux inflexions dans la *Landschaftskunde* développée en 1921. D'une part, c'est l'orientation concrète donnée à la *Landschaftskunde*. Passarge propose une cartographie des paysages destinée à une application et un enseignement pratique en ethnologie et dans les sciences de l'Etat (*Staatskunde*). La *Landschaftskunde*, élaborée au départ comme science pure mais aussi comme science coloniale, serait-elle après la Première Guerre mondiale plus tournée vers les géographes scolaires ? Ou vers les enquêtes régionales pour prouver que le Traité de Versailles doit être révisé ? D'autre part, l'autre nouveauté, c'est de considérer les villes comme des paysages (*Stadtlandschaft*) et de les étudier selon la méthodologie de la *Landschaftskunde*. A l'époque, les géographes français ne s'intéressent guère qu'au paysage rural. Cet intérêt pour l'économie et l'homme confirme que la méthodologie du paysage développée par Passarge ne se restreint pas à une visée géomorphologique.

Passarge apparaît alors comme un mélange de classificateur positiviste du XIXe siècle et de précurseur sur d'autres points (tels l'établissement de cartes mondiales et zonales des paysages, l'intérêt pour le paysages urbain) ; en même temps, il est fortement ancré dans le contexte national allemand de l'après Première Guerre mondiale, comme le souligne Kanter dans son article sur « Les idées de Siegfried Passarge sur la géographie » (Kanter, 1960).

La pensée de Passarge sur la *Landschaftskunde* évolue et s'approfondit. Non seulement, il la met en pratique pour ses études sur le terrain, comme le montre sa communication au Congrès des Géographes allemands (*Deutschen Geographentag*) de Dantzig de 1931 et dans son activité d'enseignement, mais il l'étend dans l'entre-deux guerres de plus en plus du côté de la géographie humaine et culturelle.

(3) Passarge au Geographentag de Dantzig (1931)

Dix -huit ans après la première présentation de la *Landschaftskunde* par Passarge au Congrès International de Géographie de Rome en 1913, et dix ans après le Congrès des Géographes allemands (*Geographentag)* de Leipzig en 1921 où il a présenté sa méthodologie de la *Landschaftskunde* comparée, Passarge expose au *Deutschen Geographentag* de Dantzig de 1931 une communication intitulée « Résultats scientifiques de mes voyages de recherches effectués aux bords de l'Orinoco, du Caura et du Cuchivero » (Passarge, 1932a) dont la traduction partielle en français se trouve en annexe IVe . Parmi les autres orateurs se trouvent Troll, Braun, B. Schulz, A. Schultz, Creutzburg, Drygalski, Recke, Hartnack, Vogel, Schott, Quade, Wagner, Scheer, Kulessa, Schmitt-Ott, Defant, Finsterwalder, Nöth et v. Eickstedt. Passarge propose en 1931 un exemple de *Landschaftskunde* appliquée à un terrain, en l'occurrence le Venezuela qu'il a pu étudier lors d'un séjour d'octobre 1901 à Mai 1902 pour le compte d'un syndicat de Cologne[78]. Dans cet exercice de mise en forme en 1931 d'un matériau datant de 1901-1902, Passarge utilise une approche paysagère en fonction de considérations économiques (Kanter, 1960, p. 44).

Dans sa communication au congrès, Passarge propose un découpage du Vénézuela en différents paysages. Ce qu'il désigne comme analyse paysagère correspond à ce que les géographes français appelleraient une analyse régionale. Il cherche à résoudre un certain nombre de problèmes aussi bien de géographie générale (Passarge, 1932a, p. 250-256), sur l'érosion par exemple, que de géographie régionale concernant la région de Caura (Passarge, 1932a, p. 256-262). Il ne s'agit donc pas d'une *Landschaftskunde* uniquement descriptive mais aussi problématisée et explicative. Sur le plan de la terminologie, Passarge développe les concepts de *Raublandschaft* (paysage exploité et pillé) et de *Naturlandschaft* (paysage naturel). Par ailleurs, cette communication montre que la *Landschaftskunde* est aussi bien une doctrine qu'une pratique de la géographie sur le terrain. C'est à partir de ses observations de terrain que Passarge propose une analyse paysagère du Venezuela.

Comment est reçue la communication de Passarge au Congrès de Dantzig ? Le compte-rendu de Langhans considère que la communication de Passarge se rattache à une *Landeskunde* et qu'il a soulevé des problèmes régionaux (*regionale Probleme*) sans

[78] Dans son autobiographie, Passarge précise qu'à l'été 1901, le syndicat El-Caura de Cologne lui propose de participer à l'exploration d'une régio autour de l'Orinoco en Amérique du Sud (Venezuela), la zone située entre les deux fleuves Caura et Cuchivero (p. 385).

signaler qu'il s'agit d'un exercice de *Landschaftskunde* (Langhans, 1931). La spécifité de l'approche de Passarge ne semble pas bien perçue par ses collègues allemands.

En bref, la *Landschaftskunde* de Passarge se présente comme une définition et une façon de pratiquer la géographie grâce à une méthodologie et des concepts spécifiés. Pour Passarge, faire de la *Landschaftskunde*, c'est faire de la géographie en s'interrogeant sur des questions proprement géographiques et en travaillant sous forme problématisée et non pas seulement descriptive. La pensée de Passarge évolue et dans chacun de ses ouvrages, il prend soin de donner une définition des concepts qu'il travaille et il s'attache toujours à replacer la publication par rapport à ses écrits précédents.

f) Quelle réception de la *Landschaftskunde* ?

La réception de la *Landchaftskunde* en France est ambiguë comme l'a montré le chapitre 3. J'aborderai ici la réception de la *Landschaftskunde* de Passarge en Allemagne, puis aux Etats-Unis.

(1) Réception par les collègues allemands

L'analyse des articles[79] suivants permet de saisir les contours de la réception de la *Landschaftskunde* par les collègues de Passarge : celui d'Hermann Wagner paru en 1913 dans *PGM* à propos de la première présentation de la notion de « géographie du paysage » par Passarge dans son article de 1912, celui de Max Friederichsen dans *PGM* de 1921 et 1923, de Ernst Bode dans la revue pour les géographes scolaires *GA* de 1920 (p. 73-85) et de 1922 (p. 143-150) et de Erwin Eggert en 1933 toujours dans *GA* (p. 281-287). J'insiste sur le fait que je relate en français le contenu des comptes rendus allemands des articles et ouvrages de Passarge. Je transmets ainsi la façon dont les commentateurs allemands de l'époque comprennent par exemple le débat entre Passarge et Davis.

Dans son article de 1913, H. Wagner propose un compte rendu sur l'ouvrage de Passarge *Physiologische Morphologie* de 1912 (dont le plan est traduit en annexe IVb),

[79] Ce choix d'articles sur la *Landschaftskunde* de Passarge a été guidé par la liste des œuvres de Passarge située en annexe Via-1, par un certain souci de représentation des revues et des auteurs, par les temps forts de l'émergence de la méthode Passarge (1912-1913 et 1920-1922) et en dernier lieu par leur accessibilité et leur lisibilité (n'ayant pas suivi de cursus universitaire en germanistique, l'alphabet gothique m'est difficile à lire).

dans lequel Passarge se positionne contre Davis et où il expose pour la première fois sa conception de la « Géographie du paysage ». La contribution de Passarge au Congrès International de Géographie de Rome en 1913 reprend et synthétise ces idées (cf. *supra*). L'article de Wagner est intéressant dans la mesure où c'est l'une des toutes premières réactions des géographes allemands à la nouveauté que constitue la « géographie des paysages » de Passarge. Wagner estime que la morphologie géographique (c'est-à dire la géomorphologie), ou étude du façonnement des formes du relief, connaît une nouvelle phase de développement. Auparavant, l'intérêt portait surtout sur la tectonique, la géographie structurale et depuis une décennie, depuis les années 1900 environ, les géographes allemands s'intéressent plus aux forces exercées de l'extérieur, donc aux formes d'érosion et aux modelés de surface. Wagner souligne l'importance d'Alfred Rühl[80] (1882-1935) pour caractériser les formes du relief et aussi celle de William Morris Davis et de sa théorie du cycle de l'érosion. Rühl a aidé Davis à retravailler le texte allemand des conférences qu'il a tenues à l'Université de Berlin pendant le semestre d'hiver 1908-1909 et qui sont parues sous le titre : *Die erklärende Beschreibung der Landformen* (Description explicative des formes du relief). Selon Wagner, la théorie de Davis se développe avec succès en Allemagne, ce que confirme Passarge dans son autobiographie (Passarge, *Autobiographie* , p 468). Certes, la théorie davisienne contribue selon Wagner à enrichir la géographie allemande, mais à deux conditions : ne pas oublier le travail de géographe dans cette « description explicative» et se garder du danger de la schématisation vers laquelle pousse la théorie davisienne. Pour cela, Wagner salue la voix qui s'élève pour critiquer Davis, en l'occurrence Passarge, qualifié d'observateur expérimenté, aussi bien en Allemagne qu'à l'étranger (Wagner, 1913, p. 176). Wagner met en avant le contenu très riche de l'ouvrage de Passarge, qui élabore un système de classification précis des formes du relief et du jeu des « forces » agissantes. Cela le conduit à l'introduction d'une nouvelle tentative de définition de la géographie dans son ensemble.

Du riche contenu du livre, Wagner retient dans son compte rendu cinq aspects principaux. Premièrement, l'expression « géographie physiologique » (« *physiologische Geographie* ») vient du domaine de la biologie, en liaison avec la formation de médecin de Passarge, qui introduit ainsi en géographie une nouvelle « branche ». Je rappelle que l'expression utilisée par Davis dans son ouvrage paru en allemand est : *Physiogeographie*. Passarge donne pour tâche à sa «géomorphologie physiologique » (« *Physiologische Morphologie* ») d'étudier « la vie du paysage » (« *das Leben der Landschaft* ») et lui oppose la « géomorphologie géologique » (« *geologische Morphologie* »).

Deuxièmement, il existe des points de rencontre avec Davis bien que celui-ci aussi cherche à inscrire sa physiogéographie dans le champ de la géographie, s'opposant ainsi aux géologues. D'après Passarge, la (géo)morphologie « géologique » et la (géo)morphologie « physiologique » ne constituent que des sous-disciplines de la « (géo)morphologie analytique » , qui se trouve elle-même à côté de la « (géo)morphologie systématique » (« *systematischen Morphologie* ») et de la géomorphologie (« *geographische Morphologie* »). Ces derniers termes ne sont pas équivalents et correspondent chacun, dans le système classificatoire de Passarge, à une branche de la géomorphologie. En bref, dans cet ouvrage, en réfléchissant sur le contenu, la classification et la hiérarchisation des différentes branches et sous-disciplines de la géographie, Passarge livre une réflexion sur ce qu'est la géographie, son objet d'étude, ses concepts et sa méthodologie. Selon Wagner, les considérations méthodologiques de Passarge démontrent que la physiographie de Davis n'est pas une science autonome, mais se situe entre la (géo)morphologie et la géographie du paysage (*Landschaftsgeographie*). Passarge s'attarde sur les concepts de *Landeskunde* et de *Landschaftsgeographie* en insistant pour différencier la *Landeskunde* des paysages naturels (*natürlichen Landschaften*). Le chapitre II de Passarge sur « la description (géo)morphologique des paysages » s'occupe presque essentiellement des idées de Davis, de son système de pensée et de sa terminologie. Passarge en propose des améliorations que Wagner juge tout à fait acceptables. Le chapitre III de Passarge sur « Morphologie physiologique (géomorphologie) sous l'angle déductif » est une polémique contre le point d'entrée de la théorie de Davis à savoir un cycle idéal non pertubé, passant du relief jeune au relief sénile. Passarge met en garde contre le risque de schématisation.

Troisièmement, selon Wagner, il ne s'agit en aucun cas pour Passarge de s'opposer à la méthode déductive dans son application à la morphologie des formes du paysage puisque l'ouvrage de Passarge relève aussi de la méthode déductive et est construit de façon purement déductive avec très peu d'exemples concrets. Je précise ici que pour Passarge, le paysage n'est pas que le relief, alors que pour Davis, le cycle géographique est un cycle du relief ; Davis assimile en effet géographie à géomorphologie, ce que ne fait pas Passarge. Le plus important pour Passarge, c'est que les phénomènes érosifs sont bien plus complexes que ce que Davis décrit par ses blocs-diagrammes. Je précise qu'en réalité, les blocs-diagrammes de Davis illustrent les séquences de formes et non les processus, c'est-à-dire le résultat supposé des « phénomènes érosifs » et non les phénomènes eux-mêmes. Wagner reconnaît qu'il y a aussi du subjectif dans les affirmations de Passarge et donc que beaucoup de points sont encore en question. Le chapitre V de Passarge est aussi riche en

déductions. Passarge décrit le cycle de Davis mais en utilisant d'autres expressions comme « consonants », dissonants », « harmoniques », « disharmoniques ». Comme ces expressions sont encore peu répandues, Wagner estime nécessaire de préciser « selon l'expression de Passarge » (Wagner, 1913, p. 177).

Quatrièmement, les formes de terrain sont classées par types, classes, ordres et familles comme en zoologie ou en botanique. Passarge présente le résultat de sa recherche sous forme de tableaux et de mots-clés, ce qui est regrettable selon Wagner, car le lecteur a des doutes ; il sent que l'auteur est susceptible de modifier son ordonnancement.

Cinquièmement, Wagner relève que l'« analyse systématique du paysage » de Passarge part de la morphologie, passe par la biologie et inclut les phénomènes anthropologiques. Passarge propose, comme il l'a déjà annoncé au Congrès des Géographes allemands (*Deutsche Geographentag)* d'Innsbruck (1907), d'approfondir les forces qui agissent dans les formes du paysage en établissant une nouvelle sorte de « cartes physiologico-morphologiques ». Selon Wagner, il s'oppose ainsi aux blocs-diagrammes généralisants de Davis. Il s'agit par exemple de cartographier la résistance des roches à l'érosion de l'eau en fonction de leur dureté, la porosité, l'érosion chimique, la couverture pédologique, végétale, etc, bref, en tout, huit cartes pour chaque paysage. Mais Wagner se demande si on a les moyens d'établir autant de cartes[81] à chaque fois pour chaque paysage. Pour résumer, Wagner voit dans l'ouvrage de Passarge un audacieux projet pour une (géo)morphologie de la surface de la Terre avec de nouveaux points d'entrée, qui mérite la plus grande attention de la part des géographes et qui peut apporter beaucoup dans l'éclaircissement de leurs concepts opératoires, des processus géographiques et de la problématisation. Wagner replace Passarge dans la lignée de Richthofen, le père fondateur.

Dans une autre revue[82], la revue *GA* plutôt orientée vers un public de géographes scolaires, Ernst Bode écrit en 1920 un article intitulé « Zur 'Beschreibenden *Landschaftskunde*'[83] (Bode, 1920). C'est une contribution aux débats suscités par la *Landschaftskunde* de Passarge née, entre autres, de la critique de la théorie davisienne.

L'article de Bode s'articule autour de cinq idées. Tout d'abord, il rappelle en introduction la nécessité de combiner méthode déductive et méthode inductive dans les sciences. Dans l'enseignement de la géographie, le concept de base pour les sciences est celui de causalité.

---

[81] Je précise que l'annexe IVc présente deux cartes thématiques utilisées pour appliquer la méthode de Passarge.
[82] Cf. annexe X sur la présentation des principales revues de géographie allemandes.
[83] Bode, E., 1920, « Zur 'Beschreibenden *Landschaftskunde*' in *Geographischer Anzeiger*, Gotha, vol. 21, H. 4/5, p. 73-85.

Puis, à partir de la méthode fondée sur la relation de causalité, on juge la méthode davisienne appelée « erklärende Schule » (école explicative). La méthode explicative concerne la Terre et la vie dans leurs relations de causalité. Elle explique non seulement comment est un paysage, mais aussi ce qu'il a été et ce qu'il pourrait devenir. Bode insiste sur les concepts d'espace (*Raumbegriff*) et de temps (*Zeitbegriff*). Ce système est uniquement déductif.

Ensuite Bode explique le saut méthodologique menant de la description (géographie ancien style, sans lien de causalité) à l'explication grâce à Davis. Mais avec Davis, la géographie ne serait-elle pas uniquement explicative ? Selon Bode, Davis substitue l'explication à la description. L'« école de Richthofen » avec Passarge, Hettner, Supan s'oppose à cela et préconise une combinaison : il ne s'agit pas de choisir la description ou l'explication, mais d'user des deux, tout en les différenciant le plus clairement possible. Dans cette polémique, Passarge est considéré comme un géographe de premier plan et très actif qui, avec d'autres, recommandent de commencer par la description et d'aborder ensuite l'explication. Selon le commentaire de Bode, la description n'est pas seulement une étape préparatoire, elle fait partie de la démonstration et de l'explication. Décrire n'est pas possible sans classifier et toute classification signifie l'ordonnancement d'un individu ou d'un fait selon un concept général (p. 76).

Le quatrième point de Bode est important car il compare Passarge et Davis. Selon lui, Passarge veut d'abord uniquement décrire et cependant il veut aussi expliquer. Davis veut depuis le début expliquer, et croit en même temps avoir trouvé par là la meilleure façon de décrire. Davis prend position contre les géographes empiriques, qui ne sont que des voyageurs utilisant le paysage actuel comme une observation suffisant à saisir leurs caractéristiques. Au contraire, Passarge accorde une grande importance au fait que le géographe n'est au fond rien d'autre qu'un voyageur qui veut saisir un panorama (*Landschaftsbild*, dans un coup d'œil) avec toutes ses caractéristiques (p. 77). Bode rappelle, dans son compte rendu, que Passarge a déjà jeté les bases de son nouveau système didactique en opposition vive à Davis dans son ouvrage *Physiologische Morphologie*. Ensuite, il présente la construction d'ensemble. La première partie de son premier volume sur *Allgemeine Erdkunde* est paru sous le titre *Beschreibende Landschaftskunde* (*Géographie descriptive du paysage*). Sur le plan méthodologique, cette *Landschaftskunde* représente pour Bode une nouvelle voie pour acquérir une connaissance géographique de l'espace (*raumgeographisch*). L'analyse du paysage faite par Passarge est générale car il tente vraiment de saisir tous les traits d'une portion terrestre. Certes, selon Bode, c'est aussi le but de Davis. Mais Davis ne prend en considération que l'aspect géomorphologico-

géologique de la surface terrestre, alors que Passarge considère des paysages, c'est-à dire des portions de l'espace terrestre qui reçoivent leur caractère unique non seulement par leur modelé et le façonnement de leur surface mais aussi par le climat, le sol, la flore, la faune et enfin par l'action humaine (économique et culturelle). Selon Bode, ce qui est fondamentalement nouveau dans la *Landschaftskunde* de Passarge, c'est qu'il prend en considération, à côté des autres facteurs, la flore, la faune et l'homme, dans la mesure où ils exercent une influence sur le paysage et où ils expriment et rendent visible des phénomènes (*Lebensäusserungen*) (p. 77). Enfin, ce que Bode trouve caractéristique, c'est que Passarge représente les manifestations du paysage sous forme classificatoire.

En conclusion, Bode annonce que dans la deuxième partie de son œuvre, Passarge va développer cette conception spatiale des éléments du paysage dans une présentation explicative (*erklärende Darstellung*). Il va s'intéresser aux espaces en développement et aux interactions entre espace et développement de l'humanité en termes d'espace, d'économie, de société, de culture et d'Etat. En cela, la nouvelle *Landschaftskunde* selon Passarge (par différenciation avec une ancienne *Landschaftskunde*) est équipée pour être une science de l'espace (*Raumwissenschaft*), qui réunit les qualités des idées de Davis et de Ratzel et qui représente le lien nécessaire entre géographie physique et « anthropogéographie » (géographie humaine) (p. 85).

Donc, selon Bode, la *Landschaftskunde* de Passarge est une synthèse subsumant les idées de Ratzel et Davis. C'est accorder à Passarge une place éminente parmi les grands hommes de la géographie.

A la même période, en 1921, Max Friederichsen, écrit un long article dans la revue *Petermanns Mitteilungen* à propos des trois premiers volumes de la série de Passarge intitulée *Grundlagen der Landschaftskunde* (*Les fondements de la géographie du paysage*). Il insiste sur l'apport positif de la *Landschaftskunde* et les débats qu'elle a soulevés (Friederichsen, 1921b).

Friederichsen revient sur la publication de Passarge de 1912 contre le géomorphologue Davis, « Physiologische Morphologie », qui suscite des débats à l'époque : en effet, à côté d'une critique aiguisée, Passarge propose de nouvelles et riches idées.

Friederichsen reprend le projet qu'explique Passarge dans son avant-propos et dans son introduction (vol I) : le paysage est présenté au premier plan et les différentes branches de la géographie en première ligne dans leurs relations avec le paysage. Donc il supprime la géographie de la mer (*Meereskunde)* et réduit son approche de la *Wissenschaft des*

Menschens (science de l'homme, géographie humaine) à ses relations avec le paysage et avec quelque chose de visible.

Cet article se démarque le plus des analyses des articles de Wagner et de Bode, par les liens que relève Friederichsen entre Passarge et Schlüter : «en restreignant délibéremment le matériau, Passarge viserait à appliquer les idées de Schlüter concernant la morphologie des paysages naturels et des *Kulturlandschaften* en géographie générale. […] Mais ce n'est pas le cas […]. Passarge n'est pas prêt à adopter la géographie humaine[84] de Schlüter » (p. 23). « Passarge veut rester avec sa *Landschaftskunde* au sein de la géographie (*Erdkunde*), comme Hettner » (p. 23).

En 1923, toujours dans les *PGM*, le même Friederichsen, fait le compte rendu de trois ouvrages de Passarge nouvellement parus sur la *Landschaftskunde* : *Vergleichende Landschaftskunde* (les trois premiers volumes paraissent en 1919-1920), *Landschaft und Kulturentwicklung in unseren Klimabreiten (*Paysage et développement culturel sous nos latttudes) de1922 et *Die Landschaftsgürtel der Erde. Natur und Kultur* (*Les zones de paysages de la Terre. Nature et culture*) de 1923 (Friederichsen, 1923). Au-delà de la très grande capacité de travail de Passarge, Friederichsen souligne l'apport important de ces parutions pour l'histoire et le développement de la géographie, sans cacher cependant certaines insuffisances.

Pour Friederichsen, les apports et les limites que représentent ces trois ouvrages sont les suivants : tout d'abord, la prise en considération des forces et des processus dans les différentes zones (Passarge parle de « ceintures ») climatico-végétales et climatico-pédologiques, au risque peut être de négliger la structure et la tectonique, comme l'a relevé Hettner. Cela pourrait avoir des conséquences sur la pratique de la géographie[85]. Ensuite, Friederichsen critique la propension de Passarge à systématiser sous forme classificatoire et analytique en multipliant des rubriques elles-même subdivisées à l'envi en sous-rubriques. De même, il n'adhère pas à l'idée de fonder la *Landschaftskunde* comme une nouvelle branche de la géographie, car elle n'apparaît pour Friederichsen que comme une « géographie spéciale » de la Géographie générale opposée à la *Länderkunde*. Il est intéressant de remarquer ici que Friederichsen oppose *Länderkunde* et *Landschaftskunde* alors qu'Hettner ne cesse de répéter que la *Landschaftskunde* de Passarge n'est qu'une *Länderkunde.* De plus, la relation entre l'homme et le paysage est traitée de façon particulièrement intéressante. Le développement et l'évolution culturelle des hommes

[84] Friederichsen utilise l'expression « Geographie der Gemeinschaften» : géographie des communautés.

[85] Si aujourd'hui, la distinction est acceptée entre phénomènes zonaux et azonaux, il faut rappeler qu'à l'époque de Passarge, les réflexions de géographie zonale étaient nouvelles. Elles étaient peu développées en France, où cependant, de Martonne a publié un article important sur la question dès 1913 (de Martonne, 1913b).

(*Kulturentwicklung*) dépendent pour Passarge de trois facteurs : les capacités physiques et spirituelles des différents peuples et « races » (à prendre probablement dans un sens biologique, en liaison avec sa formation de médecin et sa carrière de géographe-colonial), le rôle du paysage (d'autant plus important que le niveau de développement culturel est peu élevé) et enfin le degré de culture économique au sens large (économie, peuplement, transport, commerce, etc.). Pour Friederichsen, la question principale de Passarge est la dépendance de l'homme par rapport au paysage. Friederichsen fait le lien entre *Landschaft* et *Heimat via* les *Heimatkulturen* (culture locale, du terroir, du « petit pays »). Il relève comme points positifs l'originalité de la notion de *Stadtlandschaft* (paysage urbain) et la qualité d'exécution des cartes et des photographies.

Les trois derniers paragraphes de Friederichsen me paraissent particulièrement intéressants pour l'étude de la réception de Passarge et de sa *Landschaftskunde* en Allemagne. En effet, Friederichsen ne comprend pas vraiment, de même que beaucoup d'autres géographes allemands, pourquoi Passarge utilise systématiquement le terme de *Landschaft* alors qu'il pourrait, semble-t-il, tout aussi bien utiliser celui de *Land* ou *Länder* (région) (cf. chapitre 2). Friederichsen signale que dans toutes les introductions de ses ouvrages, Passarge insiste sur le fait qu'il ne s'en tient pas au *Landschaft* au sens strict de Schlüter, à savoir le paysage qu'on peut toucher et qu'on peut voir ; mais comme Hettner l'a bien fait remarquer, Passarge conçoit le paysage comme le traitement géographique de l'homme dans le paysage, en allant très loin, par exemple jusqu'aux problèmes sociaux et à la question des femmes. Friederichsen ne parvient pas à faire rentrer la géographie de Passarge dans les cadres connus et habituels : la *Landschaftskunde* ne recoupe pas exactement ce que les géographes allemands appellent une *allgemeine Länderkunde* (géographie régionale générale) et Friederichsen peine à lui trouver une place. Au début de son article, il oppose *Landschaftskunde* et *Länderkunde* et à la fin, il propose de changer les titres des trois ouvrages de Passarge en remplaçant *Landschaftskunde* soit par *allgemeine und spezielle Länderkunde (*géographie régionale générale et spéciale), soit par *Vergleichende allgemeine Länderkunde* (géographie régionale générale comparée), soit d'utiliser *Ländergürtel* (zones de régions) pour *Landschaftsgürtel* (zones de paysages). Le malaise de Friederichsen est révélateur de la nouveauté véhiculée par la *Landschaftskunde* de Passarge. En effet, en bousculant les catégories habituelles de la discipline, la *Landschaftskunde* propose une nouvelle définition de la géographie.

Dans la revue *GA*, Bode écrit de nouveau en 1922 un article sur Passarge (Bode, 1922). Sans fournir une étude détaillée de l'article, j'insisterai sur un seul aspect concernant

la réception par Bode de la *Landschaftskunde*, ici la *Landschaftskunde* explicative, à savoir le parallélisme établi entre Passarge et Davis. Tous les deux proposent quelque chose de profondément nouveau, centré sur des problématisations et jouant un rôle dans la structuration, la construction et la définition de la géographie. Passarge est perçu par Bode comme dépassant la méthode explicative de Davis qui serait restée au milieu du chemin. Il irait plus loin que lui en débordant les préoccupations uniquement géologiques, en distinguant deux concepts différents et essentiels pour une science de l'espace avec *Land* et *Landschaft*, en associant à la géomorphologie la bio-climatologie, en insistant sur les interdépendances entre sol, climat, végétation, hommes et cultures et en prenant en compte l'importance des changements climatiques (Bode, 1922, p. 144 *sqq*.).

En 1933, l'article de Eggert, qui balaie les différentes publications de Passarge concernant la *Landschaftskunde*, insiste sur trois aspects. Selon Eggert, la *Landschaftskunde* de Passarge est considérée en 1933 comme une branche autonome mais centrale de la géographie. Elle a d'abord été très bien reçue par les géographes scolaires et a suscité de nombreux débats au sein des géographes universitaires. La *Landschaftskunde* se différencierait en 1933 de la *Länderkunde* et de la *Landeskunde* (Eggert, 1933).

Pour conclure sur la réception de la *Landschaftskunde* de Passarge en Allemagne, les trois points suivant sont à relever : tout d'abord, la *Landschaftskunde* est perçue comme une nouveauté par les collègues allemands de Passarge, et comme une critique contre Davis. Deuxièmement, elle est perçue comme une méthodologie, relevant à la fois de l'induction et de la déduction, et capable ainsi d'incarner une nouvelle définition de la géographie. Enfin, elle a suscité beaucoup de débats par articles interposés.

Par ailleurs, il serait intéressant d'aller plus loin et de voir comment la *Landschaftskunde* de Passarge est reçue auprès des géographes scolaires. Comme l'indique H.-D. Schultz, la géographie du paysage connaît un regain d'intérêt auprès des géographes scolaires au sortir de la Première Guerre mondiale, et il serait intéressant d'étudier la confluence entre ce mouvement venant de la géographie scolaire, en partie lié à la *Heimatkunde* (cf. chapitre 2) et la nouvelle méthodologie de Passarge, née de la critique contre la théorie davisienne et ancrée dans une problématique de définition disciplinaire de la géographie. De plus, Passarge écrit de nombreux manuels pour l'enseignement de la géographie, qui reçoivent un écho positif dans les colonnes de la revue *Geographischer Anzeiger*. Cela pose aussi la question des relais d'une nouvelle théorie : si Passarge enseigne la géographie à l'institut de Hambourg, il ne crée pas d'école de géographie autour

de la *Landschaftskunde* comme ont pu le faire Richthofen, Penck ou Hettner. De nombreuses thèses sur la géographie du paysage ont pourtant été dirigées par Passarge (cf. annexe XII), mais à part A. Schultz, les disciples de Passarge n'ont pas rédigé d'habilitation, et ont rejoint les rangs de la géographie scolaire et non pas ceux de la géographie universitaire. Il serait intéressant d'approfondir la piste de l'influence de la *Landschaftskunde* dans la géographie scolaire allemande, par exemple en analysant plus finement et en comparant les discours de Friederichsen et de Bode. Comme je l'ai cadré en introduction, le présent travail de thèse se restreint cependant à la géographie universitaire.

(2) Réception de la Landschaftskunde par les géographes américains

Les travaux de Passarge sont lus et commentés par les géographes américains, comme le montre l'annexe VIa-2 qui regroupe en un tableau de façon non exhaustive la liste des comptes rendus sur les publications de Passarge publiés en Allemagne, dans les pays anglophones et dans une moindre mesure en France. Ce tableau complète les recensions de Passarge dans la *BGI* effectuées en annexes XIIIa-1 et XIIIa-2.

La *Landschaftskunde* de Passarge est née de l'opposition à Davis[86], il est donc judicieux d'analyser en premier lieu la réaction de Davis. La réplique de Davis se présente notamment dans deux articles parus dans *The Geographical Review* d'une part en 1919, en réponse au premier volume *Beschreibende Landschaftskunde* paru en 1919 de *Die Grundlagen der Landschaftskunde*, et d'autre part, en 1923 en réponse au troisième volume intitulé *Die Oberflächengestaltung der Erde* paru en 1920.

Dans son article de 1919 intitulé « Passarge's Principles of Landscape Description », Davis critique l'approche de Passarge, présenté avec dédain dès la première phrase comme un explorateur et un observateur empirique de terrain[87], qui décrit d'abord les formes avec une terminologie purement descriptive et qui les explique dans un second temps. Ce sont là les épisodes d'une guerre terminologique abordée dans le chapitre 2. Davis, lui, prône une description explicative, comme l'indique le titre de ses cours professés à Berlin au semestre d'hiver 1908-1909 : *Die erklärende Beschreibung der Landformen*. A la guerre terminologique s'ajoute la guerre de la représentation. Davis reproche aux figures de Passarge sur les formes d'être mal dessinées, trop schématiques, pas assez proches de la

[86] Cf. communication de Passarge au Congrès International de Rome en 1913, traduite en annexe IVc.
[87] Alors que l'activité d'explorateur de Passarge concerne surtout la période d'avant 1908, c'est-à dire avant qu'il ne devienne Directeur de l'institut colonial de Hambourg.

réalité. Or Passarge développe sa *Landschaftskunde* en ayant élaboré à partir du terrain des types idéaux de paysages qu'il confronte ensuite à la réalité d'un autre terrain. Davis tronque le raisonnement de Passarge en ne mentionnant pas cette élaboration de types de paysages idéaux. Il faut préciser ici un élément pour mieux comprendre les oppositions entre ces deux géographes. Passarge étudie des paysages géographiques en fonction de types idéaux, élaborés à partir d'études empiriques et prenant en compte de nombreux paramètres. Davis, quant à lui, étudie la part morphologique de chaque paysage en fonction de formes types s'enchaînant de façon systématique au cours d'un cycle idéal non perturbé. Sur le plan pédagogique, Davis critique le nombre élevé d'exemples de descriptions fournis par Passarge.

Davis critique la forme sur un ton ironique et parfois méprisant mais ne discute pas vraiment du fond de la *Landschaftskunde*, de ce qu'elle apporte ou non de nouveau par rapport à la *Länderkunde* et par rapport à une définition de la discipline géographique en tant que telle. Davis ne répond pas aux critiques de fond formulées à son encontre par Passarge en 1912 et 1915. Dans une dernière partie, Davis critique la définition et la description des formes élaborées par Passarge dans son premier volume. Il estime que la *Landschaftskunde*, comme nouvelle méthodologie, est inutile. Il choisit comme élément de comparaison la science la plus abstraite et la plus théorique. Il ne cherche pas à recadrer la *Landschaftskunde* par rapport à la *Landeskunde* purement descriptive qui était la géographie habituelle des géographes allemands au XIXe siècle. Enfin, Davis conclut de façon lapidaire et grandiloquente que ce volume de Passarge peut être très utile à un voyageur non géographe. Le verdict est sans appel et répond avec la même violence que la critique de Passarge, mais peut être ni avec la même accuité ni avec la même argumentation percutante.

La critique ironique de Davis contre Passarge ne vise pas la *Landschaftskunde* en particulier, mais, semble-t-il, tout auteur qui ne partage pas son point de vue, sa méthode déductive et son modèle théorique. La critique de Davis contre Hettner s'exprime de façon tout aussi acerbe dans le compte rendu qu'il fait de son ouvrage paru en 1921 (Davis, 1923a). Les réponses de Davis aux critiques de Passarge, comme à celles de Hettner, sont incomplètes : elles s'expriment par la violence de ses comptes rendus sur les travaux allemands, une certaine forme de dédain, et une argumentation ne concernant que le point faible des adversaires (Chorley *et al*., 1973, p. 514).

Dans ce même numéro de *The Geographical Review*, Davis fait aussi le compte rendu du troisième volume des *Grundlagen der Landschaftskunde* de Passarge . Contrairement à son compte rendu de 1919, il signale ici la nouveauté que représente la *Landschaftskunde*

comme idée et comme méthodologie (Davis, 1923b, p. 599) ainsi que l'excellence des chapitres concernant les processus érosifs. Mais la même critique revient, celle de ne pas faire référence au cycle de l'érosion pour expliquer les formes actuelles, comme si tous les géographes américains partageaient la théorie de Davis, ce qui ne va pas de soi. De même, Davis oppose la méthode inductive de Passarge à la sienne, mais sans vraiment dire en quoi elle est meilleure. Il relève la condamnation de la déduction par Passarge, au sens où celui-ci condamne la théorie de Davis. Passarge se pose comme un empirique pour le moment de la description tout en étant aussi capable d'être déductif quand il pose les types idéaux de paysages. Ce que Passarge, comme d'ailleurs les autres opposants allemands (Hettner, Penck père et fils) à la théorie de Davis condamnent, c'est son schématisme, son manque de base empirique, donc son côté « observateur depuis le train ». Or il faut dire que c'est l'image que les géographes allemands ont de Davis, car en réalité, Davis pratiquait aussi beaucoup le terrain. La prise en compte des changements climatiques par Passarge est considérée par Davis comme étant de la déduction alors que Passarge n'y met aucune théorie schématique derrière. La phrase de conclusion de Davis tombe comme un couperet : la *Landschaftskunde* de Passarge laisse beaucoup à désirer.

Les discussions par revues interposées sont vives entre Passarge et Davis, mais cela est à replacer dans le contexte de l'émergence d'une école américaine de géographie, plutôt très indépendante par rapport aux écoles de géographie allemande et française. En outre, les relations entre Passarge et Davis sont ambigües : d'une part, Davis reconnaît que les travaux de Passarge sur les déserts d'Afrique du Sud, notamment son ouvrage *Die Kalahari* de 1904, ont servi de base pour élaborer la théorie du cycle. D'autre part, tout en condamnant le schéma déductif de Davis, Passarge se sert lui aussi de la déduction pour classer ses paysages en types. Cependant il est vrai que Passarge élabore ses types à partir de l'étude de terrain (Chorley *et al*., 1973, p. 501-509 et p.514-515).

La *Landschaftskunde* cherche à régionaliser, à déterminer des ensembles et sous-ensembles homogènes alors que Davis cherche une théorie expliquant les formes, sans viser la meilleure façon de diviser un espace donné. Il reste du côté de la géomorphologie stricte. Il ne spatialise pas alors que Passarge insiste sur la dimension spatiale et synthétique, car cela lui paraît le fondement de la géographie. Davis ne parle pratiquement jamais de paysage dans ses deux comptes rendus. Les deux savants ne poursuivent pas le même objectif.

La *Landschaftskunde* de Passarge semble connaître une plus grande postérité auprès des géographes de langue anglaise qu'en Allemagne, (cf. tableau n° 1 sur les relations entre

géographes allemands et américains au XXe siècle, West, p. 2). Les travaux de Passarge ont une importance pour Carl Sauer (Université de Californie, Berkeley) (cf. chapitre 6) et pour James Preston (Université du Michigan et de Syracuse) qui développent leurs thèmes de *Landscape* et de *Generic regional geography*. Dans son ouvrage *Outline of Geography* de 1935, Preston James souligne dans son introduction (p. IX) sa dette envers Passarge et sa géographie du paysage : « Passarge's Die Landschaftsgürtel der Erde gave definite direction to classification of the world into 'Landscape groups' », phrase qui est reprise dans la notice bibliographique réalisée par J. K. Wright pour la *BGI* de 1935 (n° 626) (cf. chapitre 3 et annexe XIIIa-1-Passarge). Par ailleurs, dans l'introduction du manuel *Elements of Geography* (1936), V. C. Finch et Glenn Trewartha utilisent en partie le schéma de Passarge sur les régions et paysages naturels dans la conclusion de leur chapitre sur « Geographic Realms » (domaines géographiques) basé sur le climat, la végétation et le sol (West, 1990, p. 4).

D'après West, Passarge semble être mieux reçu par les géographes américains que par les Européens. Il aurait été intéressant d'étudier la réception de la *Landschaftskunde* de Passarge par les géographes anglais, car la division paysagère de la Terre se retrouve aussi dès 1905 dans un article du géographe anglais Hebertson.

g) La *Landschaftskunde* de Passarge mise en tension

La *Landschaftskunde* de Passarge entre en concurrence avec d'autres concepts potentiellement fondateurs pour la géographie comme la *Länderkunde* de Hettner et d'autres systèmes que la *Landschaftskunde* empirico-déductive comme la théorie de Davis. A chaque fois, l'enjeu est celui de la définition de la géographie.

Dans le cadre de la concurrence entre les écoles de géographie allemande (cf. chapitre 2), La *Landschaftskunde* de Passarge s'oppose à la *Länderkunde* de Hettner. Passarge reproche à la *Länderkunde* de Hettner d'être sans problématique et de traiter toujours les espaces de la même manière en suivant un « plan régional à tiroirs » (*länderkundliche Schema*), plan aussi très fortement critiqué par Hans Spethmann[88].

C'est la teneur du débat entre Passarge et Hettner relayé dans la revue *Geographische Zeitschrift*. Par exemple, dans la réponse de 1925 de Hettner à Passarge parue dans la

[88] Hans Spethmann (1885-1957) est géologue de formation et se spécialise dans la géographie économique de l'Allemagne et de l'Europe centrale. Il étudie notamment l'industrie extractive de la Ruhr. Il entretient une querelle méthodologique par articles interposés avec Hettner à propos du plan géographique régional. Contre le plan de Hettner, Spethmann propose un plan régional dynamique (*dynamische länderkundliche Schema*).

rubrique « Methodische Zeit- und Streitsfragen[89] » et sous-titrée « Passarges *Landschaftskunde* ! » (p 162-164). Passarge, dans l'introduction du 4e volume de sa *Vergleichende Landschaftskunde* critique le fait que Hettner veuille réduire sa *Landschaftskunde* à une simple *Länderkunde*. Le ton est mordant et de bonne guerre : Hettner, tout en louant les qualités d'observation de Passarge, le considère comme un géographe de terrain inapte à la théorie[90]. Ceci n'est pas tout à fait vrai dans la mesure où Passarge, depuis son premier article sur la *Landschaftsgeographie* de 1912, ne cesse de peaufiner sa *Landschaftskunde*, sur le plan méthodologique, théorique et pratique. Hettner maintient sa position en affirmant que la *Landschaftskunde* de Passarge n'est que de la *Länderkunde*. Hettner prend le concept de paysage dans le sens de la langue quotidienne et ne met qu'un rapport d'échelle entre le pays et le paysage vu comme une entité plus petite. Derrière cette querelle de mots, le problème de fond me semble être celui de la définition de la géographie. Hettner tient à l'unité de la géographie et à sa définition comme une *Länderkunde* conçue selon un plan régional perçu par ses détracteurs comme immuable, le fameux *länderkundliche Schema*. Or Passarge prétend avec sa *Landschaftskunde* fournir une nouvelle définition de la géographie. Dans sa thèse, H.-D. Schultz met l'accent sur la faiblesse de l'argumentation de Hettner qui ne fait que répéter que *Länderkunde* et *Landschaftskunde* sont synonymes (Schultz, 1980).

Le débat Spethmann-Hettner sur le plan géographique régional, c'est-à dire le « plan à tiroirs » peut être compris grâce à la traduction faite de l'article de Hettner dans *Geographische Anzeiger* de 1932 (Hettner, 1932 et annexe IVf). Hettner y explique que le choix de ce plan à tiroirs pour une étude régionale est le moins mauvais possible ; il concerne le problème de l'exposition de la démonstration et non le contenu scientifique de la démonstration. Pour Hettner, les liens de connexité et de causalité doivent apparaître dans la structure même du texte. Deux points sont intéressants dans l'article de Hettner : d'une part, il prend soin de placer le débat en dehors du schéma de Davis concernant l'interprétation morphologique. Le schématisme de son « plan régional » est d'un autre ordre puisqu'il concerne la forme d'exposition de la démonstration géographique. D'autre part, cet article continue, entre les lignes, le débat avec Passarge. Non seulement Hettner cite la *Landschaftskunde* de Passarge pour affirmer que le terme même de *Landschaftskunde* (qui existait pourtant avant Passarge, cf. chapitre 2) sonne très mal aux oreilles (Hettner, 1932 p. 2) mais encore il pose comme équivalentes les notions de *Länderkunde* et *Landschaftskunde*.

---

[89] «Débats et combats actuels de méthodologie »
[90] Dans sa thèse, Ute Wardenga explique que Hettner est pré-constructiviste (Wardenga, 1995).

Pour conclure ce sous-chapitre sur Passarge, je m'interroge sur la pérennité de ses idées. Passarge n'a véritablement qu'un disciple, Arved Schultz qui s'est orienté ensuite vers l'anthropogéographie. Passarge n'a pas fondé d'école. Les étudiants, qui réalisent leur doctorat sous sa direction dans le cadre de la *Landschaftskunde*, n'ont pas poursuivi par une habilitation, et donc n'ont pas embrassé une carrière académique et universitaire. Ils se sont dirigés vers l'enseignement secondaire.

Certes, pour des raisons personnelles (opposition liée à l'UGI, orientations politiques et idéologiques de Passarge vers le nazisme à partir de 1933, caractère particulièrement difficile de Passarge), il n'y a pas eu de rapprochements avec de Martonne dans l'entre-deux-guerres. Mais je constate une proximité dans leur approche géographique. La *Landschaftskunde* de Passarge et la géographie régionale menée par de Martonne rejettent les plans à tiroirs. Dans la préface de sa thèse, de Martonne considère ce type de plan comme « contraire à l'esprit même de la géographie régionale ». Il en va de même entre les cartes mondiales synthétiques des paysages de Passarge et les cartes climatiques de de Martonne. Les réflexions de ce dernier sur l'aridité s'appuient entre autres sur les travaux de Passarge. Par ailleurs, l'écologie du paysage (*Landschaftsökologie*) de Troll, qu'il développe surtout après la Seconde Guerre mondiale, s'inspire en partie des *Landschaftsgürtel* de Passarge. Au-delà de l'absence d'une « école Passarge », la piste est ouverte sur l'influence de Passarge sur les origines de la géomorphologie climatique.

Si j'ai essayé d'expliciter les conditions de la naissance, le contenu et la réception de la *Landschaftskunde* de Passarge, je tiens à souligner que la géographie du paysage du géographe allemand n'est pas figée, car Passarge a une pensée scientifique qui évolue tout au long de sa carrière. Dans son autobiographie, il en rappelle, *a posteriori*, les grandes phases. D'abord géologue de terrain, géographe-explorateur et médecin, il mène des recherches empiriques, puis élabore le concept de *Landschaftskunde*. Ensuite, il fait évoluer sa *Landschaftskunde* vers la géographie humaine et culturelle (*kulturell*). Le stade ultime de sa réflexion apparaît après la Seconde Guerre mondiale, à près de 80 ans : il s'interroge sur la *Länderkunde* problématisée (Archives IfL, autobiographie Passarge, p. 459).

Enfin, Passarge n'est pas une figure isolée. Il partage les idées conservatrices de ses collègues géographes coloniaux, il adhère comme de nombreux géographes à l'idéologie nazie, et surtout il partage avec ses collègues européens et américains les mêmes interrogations sur la définition de la géographie, sa méthodologie, ses concepts fondamentaux et sa pratique. Sa *Landschaftskunde* constitue une réponse originale à un problème partagé par la communauté des géographes. Si tous s'accordent sur le caractère

extrêmement polémiqueur de Passarge, je remarque que les débats et les oppositions entre personnes et entres chapelles sont particulièrement fortes en Allemagne au cours de la première moitié du XXe siècle. C'est un système d'échanges très différent qui semble régner en France à la même époque. L'état d'esprit acrimonieux de Passarge est remarquable, mais au regard des pratiques habituelles des géographes allemands de cette époque, cette attitude est conforme à celle de son groupe social. Schultz démontre par exemple, à propos de l'opposition orchestrée par Penck et Krebs à l'encontre d'Alfred Rühl et de ses recherches en géographie économique, que ces deux géographes prestigieux ont cherché à diffamer Rühl comme chercheur et comme personne (Schultz, 2003).

2. Norbert Krebs (1876-1947) ou le paysage *länderkundlich*

Krebs (dont le portrait se trouve en annexe IXa), fait partie de la même génération que de Martonne et a dix ans de moins que Passarge.

Pour étudier Krebs, j'ai utilisé les archives du *Bund* à Berlin (*Bundesarchiv*), ses publications et la base biobibliographique de H.-P. Brogiato à la Bibliothèque de l'IfL, les comptes rendus de ses travaux et les sources secondaires le concernant.

a) Biographie de Krebs

Né dans l'empire austro-hongrois, Krebs passe sa jeunesse et fait ses études primaires et secondaires dans le Steiermark. Il fréquente l'Université de Vienne de 1896 à 1900. Il enseigne dans une *Realschule*, et en 1900, il présente une thèse de géographie régionale sur les Alpes sous la direction de A. Penck à Vienne. Elle est intitulée *Die nördlichen Alpen zwischen Enns, Mürz und Traisen (Les Alpes du Nord entre Enns, Mürz et Traisen)*. Il obtient ensuite son habilitation en 1907, à l'Université de Vienne, avec un mémoire sur l'Istrie (*Die Halbinsel Istrien*).

De 1909 à 1917, il enseigne comme Maître de conférences privé (*Privatdozent*) à l'Université de Vienne, puis comme Professeur en 1917 à l'Université de Würzburg, en

1918 à l'Université de Francf.ort[91], en 1920 à l'Université de Freiburg. C'est comme Professeur qu'il succède à Penck et enseigne de 1927 à sa retraite en 1943 à l'Université de Berlin comme Directeur de l'Institut de Géographie[92]. Après la Seconde Guerre mondiale, il est rappelé, un an avant sa mort, pour occuper en 1946 comme Professeur, la chaire vacante de géographie à l'Université Humboldt de Berlin, en zone d'occupation soviétique. Donc Krebs a été en activité sous la monarchie austro-hongroise à Vienne, sous la République de Weimar en Allemagne, sous le nazisme et dans Berlin sous administration soviétique.

b) Un Géomorphologue et un représentant de la *Länderkunde*

Contrairement à Richthofen et à A. Penck, qui sont géologues de formation, Krebs, tout en étant un géomorphologue reconnu et un homme de terrain[93], spécialiste notamment des Alpes autrichiennes, est un géographe marqué par son orientation vers la géographie régionale, au sens de *Länderkunde*. H. Schulz le classe aux côtés de Hettner, Schmitthenner, Lautensach et Maull (H. Schulz, 1987a, p. 193). La liste de ses publications en annexe VIb) montre son intérêt pour les études régionales des pays lointains comme l'Inde et Ceylan. Il s'intéresse par ailleurs beaucoup à l'Allemagne et aux territoires de langues germaniques. Ceci le conduit, dans le contexte allemand de l'entre-deux-guerres, à des réflexions[94] sur le *Deutschtum* et sur la révision des frontières issues du Traité de Versailles (Krebs, 1938a, p. 242, Schulz, 1987a, p. 194). Krebs dirige l'*Atlas des Deutschen Lebensraumes in Mitteleuropa* édité par la *Preussische Akademie der Wissenschaften* en 1938.

---

[91] Une inversion entre Francf.ort et Freibourg s'est produite dans les différentes biographies consultées : Krebs est en 1918 à Freibourg et en 1920 à Francf.ort (Rössler, 1990, p. 270) ou inversement en 1918 à Francf.ort et en 1920 à Freibourg (Schulz, 1987b, p. 193) comme l'indique la base de données d'H. P. Brogiato.

[92] L'Institut de géographie de Berlin a été fondé en 1886-1887.

[93] « L'observation est et reste le fondement de la géographie » (Krebs, 1938, p. 246).

[94] Dans son ouvrage de 1931 en plusieurs volumes sur la géographie régionale de l'Allemagne (*Landeskunde von Deutschland*), dans le tome 3 *Der Südwesten*, Krebs inclut dans l'Allemagne aussi bien l'Alsace, la suisse, l'Autriche et la Bohême.

(1) Réflexions méthodologiques sur Länderkunde et Landschaftskunde

Krebs est un géographe qui s'est interrogé sur la discipline géographique, sa méthodologie et ses concepts fondateurs. Je m'intéresse plus particulièrement à ses réflexions théoriques et méthodologiques portant sur le *Landschaft* et la *Landschaftskunde* dans leurs rapports à la *Länderkunde*, et sur la définition et la pratique de la géographie (Krebs, 1923, 1948, 1952).

L'article de 1948, écrit à 70 ans, fournit une synthèse méthodologique en interrogeant les relations entre *Länderkunde* et *Landschaftskunde*. Krebs y donne sa définition de la géographie : c'est une science de l'espace (*Raumwissenschaft*), qui a pour tâche de décrire et d'expliquer tout ou partie de la surface terrestre selon le principe de causalité, pour comprendre son essence et son importance fonctionnelle. Krebs est conscient que les deux concepts de *Länderkunde* et *Landschaftskunde* recoupent plusieurs significations, aussi bien dans les pays de langue allemande qu'à l'étranger. Krebs soulève en particulier le cas des géographes français, qui disposent eux-aussi des termes de « pays » et de « paysage ». Les Anglais différencient clairement *Landscape* de *Region*. *Land* renvoie pour Krebs à l'« individu spatial » (*Raumindividuum*) de Ritter, en l'opposant à un espace politique ou ethnique. Selon Krebs, *Land* n'a pas de limites de grandeur, et n'est pas seulement considéré en fonction de ses particularités, mais aussi en fonction de la spécificité de sa position, de son développement historique, de sa structure, de son façonnement et de son contenu spatial. Pour Krebs, *Landschaft* renvoie d'abord à un espace plus petit, que l'observateur humain peut appréhender du regard, le plus souvent d'un point haut. S'intéresser aux traits et aux caractères du paysage conduit pour lui dans deux directions différentes : d'une part, une direction subjective et esthétisante quand on dérive vers la notion de « beauté du paysage », et d'autre part, une direction purement scientifique quand le paysage est caractérisé de montagnard, forestier, industriel, agraire ou encore de tropical ou de karstique. Dans ce dernier cas, l'accent est mis sur une seule composante du type de paysage, comme par exemple sur sa couverture végétale. On parle de types de paysage, alors qu'une région (*Land*, *Länderkunde*) est unique. Pour Krebs, quand on passe au type de paysage, les dimensions dépassent ce que le regard peut englober. Le *Landschaft* est un concept physionomique, classé en types, ce que n'est pas une région (*Land*). Comme Hettner, Krebs ne fait pas de différence entre *Landeskunde* et *Länderkunde* ; il nuance simplement en précisant que *Länderkunde* sous-entend une subdivision interne en plus petites unités.

Pour Krebs, les deux principaux représentants de la *Landschaftskunde* sont d'une part Schlüter, qui prend le paysage au sens physionomique des phénomènes perceptibles, et d'autre part Passarge, qui développe sa *Landschaftskunde* à partir des phénomènes de géographie physique, sans accorder la même importance à l'action anthropique.

Krebs considère que la méthode de la *Länderkunde*, comme celle de la *Landschaftskunde*, repose sur une observation de terrain et sur l'emboîtement de chaque phénomène grâce à un regard d'ensemble (*Zusammenschau*). La primauté de l'action de voir, qui exige un regard éduqué, permet de reconnaître la totalité de la région ou du paysage considéré(e). C'est la même méthode d'observation sur le terrain que les géographes français. L'objectif est de suivre les pas de Humboldt et d'apprendre à voir la diversité comme une unité. La synthèse n'arrive qu'après l'analyse. La description permet ensuite une explication de type causal.

Krebs pose comme une des tâches de la géographie, et non comme la tâche principale, d'étudier les mutations du paysage naturel au paysage cultivé et humanisé. La vision d'ensemble permet de voir les corrélations géographiques et les interrelations des facteurs à l'intérieur d'un espace donné, ainsi que sa position et sa structure. Krebs insiste sur la notion de types de paysages. Il reprend le vocabulaire de Passarge pour décrire les éléments étrangers au paysage, qu'il qualifie de « disharmonique » ou de « dissonant ».

Pour Krebs, le matériau que travaillent la *Länderkunde* et la *Landschaftskunde* relève de trois branches : morpho-tectonique, climatico-biologique et sociologico-culturelle. Comme pour Passarge, Krebs considère que la première division de la surface terrestre se fait par les zones climatiques : ce sont les *Landschaftsgürtel* de Passarge.

En ce qui concerne l'exposition des résultats, Krebs s'oppose au schéma géographique régional (*länderkundliche Schema*) de Hettner, car chaque *Land* possède sa logique, et la prépondérance de tel ou tel composant ou facteur ne se retrouve pas partout.

Selon Krebs, la *Landschaftskunde* conduit naturellement à la *Länderkunde*, ce qui se démarque de la théorie de Passarge. Krebs se démarque aussi très nettement de Banse, de sa relation esthétique, empathique et fusionnelle avec le paysage.

(2) Les idées de Krebs par rapport à Landschaftskunde de Passarge

Krebs ne se situe pas clairement : certes, il évoque Passarge et sa *Landschaftskunde*, mais sans s'attarder.

Dans son état des lieux de la géographie allemande en 1938a, Krebs range ensemble Passarge et Hettner : dans la méthodologie et l'interrogation sur l'essence de la géographie (p. 248). Krebs cite l'apport méthodologique de la *Landschaftskunde* de Passarge, mais sans plus. De même, lorsque Krebs développe la nouvelle branche de la géographie qu'est la *Kulturlandschaftskunde*, il évoque les travaux novateurs de Gradmann et l'héritage de Meitzen, mais ne dit mot sur Passarge.

c) Les liens de Krebs avec les géographes français

Concernant les relations franco-allemandes, Krebs souligne une différence entre les travaux de géographie régionale (*Länderkunde*) modernes allemands, qui se sont détachés des simples frontières politiques pour envisager les unités culturelles, contrairement aux travaux français sur l'Europe centrale, qui s'en tiennent encore aux délimitations étatiques. La critique à peine voilée s'adresse ici au tome 4 *Europe centrale* de la *Géographie Universelle* que de Martonne a publiés en deux volumes en 1930 et 1931. Dans le compte-rendu incisif que fait Krebs du volume 1 de de Martonne en 1931 (Hallair, 2007, p. 78, 87, 93), il vitupère contre une géographie régionale française dépassée et démodée (Krebs, 1931, p. 305).

Cependant, on retrouve une similitude entre Krebs et la géographie française, d'une part dans l'importance du regard éduqué pour observer le terrain et pratiquer le paysage (cf. chapitre 8), et d'autre part, dans l'intérêt partagé avec de Martonne pour la division de la Terre en zones climatiques.

3. Ewald Banse (1883-1953) et le « paysage de l'âme »

Pour étudier Banse, j'ai utilisé ses publications et la base biobibliographique de H.-P. Brogiato présentes à la Bibliothèque de l'IfL, les comptes rendus de ses travaux et les sources secondaires le concernant.

De presque vingt ans plus jeune que Passarge, Banse, dont le portrait se trouve en annexe IXa, appartient à une autre génération.

L'« enfant terrible de la géographie » comme le décrit Hettner (1923, p. 53, cité par Schultz, 1980, p. 128) développe un rapport particulier au paysage, à la fois émotionnel, affectif et esthétique. Malgré ses excentricités et son rejet de la discipline académique et universitaire, Banse est considéré par ses collègues comme un géographe. Certes provocateur et pas toujours scientifique, il explore des voies nouvelles et suscite des débats (Schultz, 1980, p. 128-142). Il est aussi reçu comme tel par les géographes français (cf. chapitre 3).

a) Banse ou le refus du parcours académique

Né en 1883 à Brunswick (Braunschweig), fils d'un artiste-peintre, il commence des études de géographie, d'abord avec Richthofen en 1902, et suit aussi des cours de zoologie. Trouvant les cours de Richthofen trop éloignés du terrain et du concret, Banse part suivre à Halle en 1903 les cours d'Alfred Kirchhoff (1838-1907) et ceux du limnologue Wilhelm Ule (1861-1940). Il se forme aussi en géologie et en botanique tout en participant activement aux différentes excursions sur le terrain. En 1906, il interrompt un travail de thèse commencé sur *Der Elm* (L'Elm) pour se consacrer à l'exploration et aux voyages de longue durée à l'étranger. Il séjourne principalement au Proche Orient (en 1906 et 1909 à Tripoli, en 1907 et 1908 en Egypte et en Asie mineure, en 1914 en Afrique du Nord, du Nil au Maroc) ainsi qu'en Europe (en 1924 en Scandinavie, en 1929 dans les Alpes, en 1933 au sud-est de l'Europe). L'Académie des Sciences de Prusse refusant de le défrayer, il finance ses voyages et ses expéditions grâce à son activité de journaliste : il écrit des récits de voyages mâtinés de vulgarisation scientifique que le grand public reçoit par ailleurs très bien. Il fonde deux revues, dont la durée de vie est brève. Il s'agit d'une part en 1912 du périodique *Die Erde. Zeitschrift für Länder- und Völkerkunde, Reise und Jagd (La Terre. Revue de géographie régionale et d'ethnologie, de voyage et de chasse)*, et d'autre part de 1922 à 1926 de *Die Neue Geographie (La nouvelle géographie).*

Assez paradoxalement, ce géographe non académique publie le premier dictionnaire allemand de géographie en deux volumes en 1922 et 1923 : le *Lexikon der Geographie* est salué par la critique. Banse y travaille avec dix-sept collaborateurs, dont Karl Haushofer et Arved Schultz, le gendre et disciple de Passarge. Banse se réserve les entrées sur les biographies, l'Inde et l'Orient. Le dictionnaire de Banse, commencé en 1919, s'inscrit dans le contexte d'émulation et de concurrence entre les écoles françaises et allemandes de géographie. Banse insiste en effet dans son avant-propos sur l'avance des géographes

français qui ont produit deux siècles plus tôt un dictionnaire détaillé de géographie et deux autres au XIXe siècle. Banse évoque probablement les différentes *Géographie Universelle* : la première *Géographie Universelle* en langue française de Conrad Malte-Brun (1775-1826) est publiée en 1810 et celle d'Elisé Reclus (1830-1906) s'échelonne de 1878 à 1893, tandis que le *Nouveau Dictionnaire géographique universel* a été publié en 1897-1900 par Louis Vivien de Saint Martin (1802-1897). De façon assez inhabituelle dans la littérature allemande, Banse fait un parallèle entre les géographes français, qui se sont servis de la géographie pour retrouver de nouvelles forces après la défaite de 1870-1871, et les géographes allemands qui ont besoin de faire la même chose après la défaite de 1918. Donc des va-et-vient s'opèrent de l'Allemagne vers la France. Banse est responsable des biographies dans son dictionnaire ; il choisit de présenter Vidal de la Blache, d'ailleurs plus longuement que O. Schlüter, mais pas de Martonne. De Vidal de la Blache, il retient qu'il a fondé une « excellente revue » en 1891, avec les *Annales de Géographie,* et qu'il est considéré comme le « père scientifique » de la plupart des nouveaux géographes français.

Adhérant à l'idéologie nazie, comme Passarge, il obtient, sans les diplômes requis, d'être nommé Professeur honoraire à l'Université Technique de Brunswick en 1932. Après le scandale provoqué par son livre de propagande nazie publié en 1933 *Raum und Volk im Weltkriege,* et qui soulève l'indignation internationale, il est démis de ses fonctions en 1934. Mais, protégé du régime hitlérien, il retrouve, la même année, un poste de Professeur honoraire à l'Université Technique de Hanovre jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

b) L'apport de Banse à la géographie du paysage

Géographe de terrain, Banse est un explorateur, plus proche du géographe-explorateur du XIXe siècle que de l'universitaire académique. Son apport pour la géographie du paysage passe par ses réflexions sur l'Orient : il propose de le considérer comme un continent. Dès 1912, iI développe l'idée d'une géographie artistique et, en ces temps de recherche de définition disciplinaire, propose une nouvelle géographie très marquée par une approche esthétisante. Comme le montre la liste de ses publications (en annexe VId), il s'appuie sur les concepts de « paysage de l'âme » et de « milieu ». Comprendre d'abord scientifiquement le paysage ou la scènerie (« Szenerie »), puis le ressentir par les cinq sens (en insistant sur la vue) et par l'émotion esthétique et spirituelle à la manière d'un peintre, constitue pour Banse la définition de la nouvelle géographie (Schultz, 1980, p. 139). Ses

articles programmatiques, publiés après la Première Guerre mondiale, présentent la géographie régionale comme la tâche de la géographie, en surmontant le dualisme entre la géographie générale et l'ancienne géographie régionale. Pour Banse, la géographie régionale n'est pas seulement affaire de description des composants physiques et matériels, mais elle concerne surtout les composants spirituels d'une région, ce qu'il nomme la géographie artistique (*schöne Geographie*). C'est dans ce sens qu'il publie *Expressionismus und Geographie* en 1920. Il rejette la forme d'exposition classique et schématique du plan géographique régional de Hettner, tout en se posant comme le continuateur des idées de ce dernier (Schultz, 1980, p. 129-130).

Nombreux sont les géographes universitaires allemands à refuser l'approche du paysage que propose Banse, et à le considérer comme un *outsider*. Par exemple, Krebs, s'intéressant aux questions relatives au *Deutschtum* et à la révision du Traité de Versailles, réfute la géographie du paysage subjective et artistique de Banse, et conclut sa synthèse sur *Länderkunde* et *Landschaftskunde* ainsi : « Cela nous différencie de Banse, qui voudrait tirer de la géographie des considérations artistiques. L'expressionisme et l'impressionnisme n'ont rien à voir avec l'aspiration à décrire la globalité » (Krebs, 1948, p. 156). De même, dans le *Meyers Lexikon* de 1927, à l'entrée « Geographie » [95] : « Ewald Banse veut élever le paysage de la science à l'art (ce qui est en soi une contradiction) et pénétrer 'l'âme' d'une région. Selon lui, on ne peut découvrir 'l'âme' d'une région que de façon intuitive par l'âme des êtres humains, donc selon une voie subjective ».

Néanmoins, comme avec la *Landschaftskunde* renouvelée de Passarge, les géographes scolaires réagissent différemment. Ils apprécient l'aspect vivant de la *Landschaftskunde* de Banse (Schultz, 1980, p. 137-138). Idem pour les cercles de la « Révolution conservatrice »[96] (Schultz, 1980, p. 301-317).

c) Banse et Passarge : la même *Landschaftskunde* ?

Même si les deux ont adhéré à l'idéologie nazie, leurs théories respectives de la *Landschaftskunde* sont complètement différentes. Chez Passarge, la classification analytique, la recherche de critères de délimitations des différentes subdivisions du

[95] Ewald Banse will die *Landschaft* aus einer Wissenschaft zur Kunst erheben (was ein Widerspruch in sich selbst ist) und die « Seele » eines Landes ergründen. Die Seele eines Landes kann auch nach ihm nur intuitiv durch die Seele des Menschen , also auf subjektivem Weg, entdeckt werden

[96]« La révolution conservatrice » renvoie à un système de pensée conservateur de conception du monde et de mouvement de régénération qui s'exprime sous des variantes diverses, et pas seulement sous sa forme politique. Ce système de pensée est né pendant la République de Weimar (1918-1932) et repose sur des valeurs antidémocratiques (Schultz, 1980, p. 301-317).

paysage, la volonté de proposer un autre modèle que le schéma davisien et le rôle non prépondérant accordé à l'homme, constituent un système théorique qui a une structure et une logique scientifiques indépendantes de ses idées politiques. Au contraire, chez Banse, l'aspect irrationel, la prédominance du spirituel et de l'expérience esthétique du paysage, plongent à des racines communes avec le nazisme.

De plus, Banse cherche clairement à se démarquer de la *Landschaftskunde* de Passarge, comme il l'écrit dans l'avant-propos de son ouvrage de 1932 *Geographische Landschaftskunde. Versuch einer Ausdrucks- und Stilwissenschaft der Erdhülle* : « Cette géographie du paysage (*Landschaftskunde*) se différencie d'une autre, […] et ne doit pas être confondue avec elle » (Banse, 1932, p. 1). Dans sa nouvelle géographie, Banse se propose de mettre l'aspect émotionnel et la raison sur un pied d'égalité, car il lie le paysage et l'âme d'un peuple.

Dans son dictionnaire, Banse définit la *Länderkunde* comme la géographie spéciale en opposition à la géographie générale. La notice correspondant à *Landschaft* est longue d'une page et demi. Le paysage fait appel aux cinq sens, il constitue une synthèse et il ne se réduit pas à une simple « scènerie ». Selon lui, à l'approche scientifique du paysage s'ajoutent des approches esthétiques, subjectives et sentimentales qui permettent d'en saisir l'« atmosphère ». Banse souligne particulièrement les relations étroites entre paysage et poésie, et entre paysage et peinture. Les paysages naturels renvoient aux aspects de la surface de l'écorce terrestre, et dans le sens de la géographie générale, aux paysages géomorphologiques. Les relations entre le paysage et l'Homme sont vues sous l'angle des influences réciproques de l'un sur l'autre. Les prolongements bibliographiques, proposés dans la notice du dictionnaire à propos de *Landschaft*, signalent les travaux de Ratzel, Marcus, Passarge ou encore Friederichsen (cf. *infra*).

d) Quelle prospérité des idées de Banse ?

Selon R. Beyer, le principe d'organisation du livre de Banse intitulé *Illustrierte Länderkunde* de 1914, ainsi que son concept de « milieu géographique » (*geographische Milieu der Länder*) a inspiré Albert Kolb dans son *Kulturerdteile* (Beyer, 1984, p. 2). Volz trouve les réflexions de Banse stimulantes. Obst, dans la foulée de Banse, considère, qu'à côté des relations causales, le géographe peut aussi relever de l'artiste-peintre. D'autres géographes comme Hassinger, Sapper, Drygalski, Schnass, Olbricht, Hansen ou Muris, se seraient en partie inspirés de Banse ou en auraient adapté certaines idées.

4. Otto Schlüter (1872–1959) et le paysage culturel et humanisé

Pour étudier Schlüter (dont le portrait se trouve en annexe IXa), j'ai utilisé les archives de l'IfL, les archives universitaires de Halle, ses publications, notamment la biographie qu'il écrit en 1952 dans les *PGM*, la base biobibliographique de H.-P. Brogiato présentes à la Bibliothèque de l'IfL, les comptes rendus de ses travaux et les sources secondaires le concernant.

a) Une formation en sciences humaines

Né en 1872, Schlüter est un peu plus jeune que Passarge et est de la génération de de Brunhes, Demangeon, de Martonne.

D'abord attiré par des études de germanistique et d'histoire à l'Université de Fribourg, Schlüter se rend à celle de Halle, et se réoriente vers la géographie sous l'influence de Kirchhoff. C'est sous sa direction qu'il soutient en 1896 sa thèse sur *Siedlungskunde des Thales der Unstrut von der Sachsenburger Pforte bis zur Mündung* (Géographie du peuplement de la vallée de Unstrut de la Porte de Sachsenburg jusqu'à son embouchure). Il poursuit ses études à Berlin, auprès de Richthofen. En 1898, il devient assistant à la Société de Géographie de Berlin, et soutient son habilitation en 1906 à l'Université de Berlin. Celle-ci s'intitule *Die Siedlungen im nord-östlichen Thuringen*. Entre 1906 et 1909/1910, il est Maître de conférences aux Hautes Etudes Commerciales (*Handelhochschule*) nouvellement créées à Berlin. En 1910, il devient Maître de conférences à l'Université de Bonn, puis succède en 1911 à Philippson comme Professeur à l'Université de Halle-Wittemberg et ce, avec quelques interruptions, jusqu'en 1951. Il y est Directeur du séminaire de géographie. Ce dernier devient ensuite l'Institut de géographie de l'Université de Halle.

Schlüter mène une intense activité éditoriale. Il est directeur de publication des *Mitteilungen der Sachsen-Thüringen Vereine für Erdkunde zu Halle* de 1915 à 1940, activité qu'il cumule avec la présidence de l'Association de géographie de Saxe-Thuringe.

Par ailleurs, il est rédacteur en chef du *Mitteldeutscher Heimatatlas* de 1935 à 1945, puis avec l'un de ses disciples, O. August, pour une seconde édition de 1953 à 1959. Schlüter développe son activité cartographique en supervisant aussi l'Atlas de l'Allemagne

moyenne dont les premières publications débutent en 1935. La carte des paysages anciens d'Europe centrale aux environs de 500 après JC[97] est une synthèse de 40 ans de recherche : trois volumes de texte accompagnant la carte paraissent en 1952, 1953 et 1958.

Schlüter joue de plus un rôle administratif important dans l'organisation de la recherche, comme fondateur et Directeur de l'Institut de géographie de Halle. Retraité en 1938, il est rappelé pour reprendre des activités d'enseignement et participer au relèvement de l'Université de Halle après la Seconde Guerre mondiale. Il obtient que la palette des cours de géographie soit maintenue à Halle, à l'époque située en zone d'occupation soviétique puis en République Démocratique Allemande (Schick, 1982, p. 116).

A la fin de sa vie, Schlüter est particulièrement honoré : Vice-président de l'Académie *Leopoldina* en 1945, Docteur honoraire de l'Université de Leipzig et Président de l'Académie *Leopoldina* en 1952, il reçoit la médaille Carl Ritter de la Société de Géographie de Berlin en 1953, devient en 1954 membre honoraire de l'Académie *Leopoldina* ; en 1956, il devient sénateur honoraire de l'Université de Halle-Wittemberg et reçoit la médaille Franz von Hauer de la Société de Géographie de Vienne.

b) Apport de Schlüter à la géographie du paysage

L'apport de Schlüter à la géographie du paysage se fait à travers la géographie du peuplement (*Siedlungsgeographie*).

Schlüter est considéré comme le fondateur de la *Siedlungsgeographie* moderne ; pour développer ce nouveau courant de la géographie, il se détache des idées de son maître Richthofen, pour lequel l'anthropogéographie n'est que l'étude des influences de la géographie physique sur l'homme (*Westermann Lexikon der Geographie*, 1970, p. 123). Schlüter s'inscrit dans le prolongement des idées de Ratzel, exposées dans son *Anthropogeographie*.

L'apport principal de Schlüter est sa réflexion sur la morphologie génétique des paysages culturels et humanisés, dans la lignée des réflexions de géographie historique de Meitzen (Schlüter, 1900). Il s'inscrit dans le cadre de la géographie régionale, et s'appuie sur ses nombreuses excursions et observations de terrain. En effet, il parcourt l'Allemagne (la Thuringe entre 1894 et 1905), l'Europe centrale (Bosnie et Dalmatie en 1903), l'Europe

[97] En référence à la bataille de Unstrut en l'an 531 qui a marqué la fin de l'Etat de Thuringe, vaincu par les Francs et les Saxons. Schlüter prend ensuite l'habitude de nommer cette période « haute période historique » qu'il considère comme décisive pour la différenciation des paysages culturels et humanisés du centre de l'Allemagne et de l'Europe centrale.

occidentale (dont la Bretagne, l'Auvergne, le Velay et les Causses à l'occasion du Congrès International de Géologie de Paris en 1900), etc. Schlüter va au delà de l'aspect visible des phénomènes (Schick, 1982, p. 117).

Dès ses publications du début du XXe siècle (comme le montre la liste de ses publications en annexe VIc), son objectif est de décrire les composants du paysage créé par les activités humaines. Il cherche à expliquer leur origine, en particulier à partir de sources historiques. Pour cela, il distingue trois catégories : les objets fixes, comme par exemple les routes, les objets mouvants, comme le transport de marchandises, et enfin les mouvements et les flux au sens fonctionnel. L'étude des paysages culturels et humanisés, que traduit l'allemand *Kulturlandschaft*, s'inscrit dans la *Kulturgeographie* (Géographie humaine et culturelle). Schlüter distingue le *Urlandschaft* (paysage originel, présent avant l'homme, et qui ne peut être reconstruit), le *Altlandschaft* (paysage ancien, par exemple aux environs de 500 après JC c'est-à-dire la période entre le retrait des Romains et le début des grands défrichements du Moyen Age, et le *Kulturlandschaft* (paysage humanisé et culturel, dans lequel s'inscrit la marque des activités anthropiques). A côté des sources historiques, Schlüter utilise aussi, pour établir des classifications temporelles, la toponymie, les sites préhistoriques ou les textes de Strabon.

c) Positionnement de Schlüter par rapport à *Landschaftskunde* de Passarge

Par rapport à Passarge, Schlüter tire le concept de *Landschaft* du côté de la géographie humaine et ne prétend pas établir une nouvelle *Landschaftskunde* comme Passarge et Banse. Schlüter établit une nouvelle branche de l'Anthropogéographie . dire en quoi ?. D'ailleurs, sa bibliographie (cf. annexe VIc) ne contient pratiquement que des travaux de géographie humaine. C'est aussi ce qu'il explique dans son ouvrage *Ziele der Geographie des Menschen* de 1906, en reprenant une expression qu'Hettner a utilisée pour la première fois. Considère-t-il que la *Siedlungsgeographie*, associée à la méthodologie de la morphologie génétique des paysages, est la tâche essentielle de la géographie ? Dans son autobiographie, il indique que la géographie humaine est une branche importante, comme la géographie physique, qu'il ne cherche donc ni à évincer ni à supplanter. Selon Schlüter, la géographie physique étudie les paysages naturels et l'anthropogéographie étudie les paysages culturels et humanisés.

Concernant le *Landschaft*, Schlüter se situerait donc à l'opposé de Passarge en mettant l'homme, ou plutôt le groupe humain et surtout la communauté, au centre de ses analyses. Refusant le déterminisme, Schlüter cherche plus à étudier les influences de l'homme sur le paysage, que les influences du paysage sur l'homme. Mais si Schlüter privilégie le paysage humain, il reste comme Passarge persuadé que la définition de la géographie passe avant tout par le panorama paysager, le *Landschaftsbild*, qu'englobe le regard du géographe dans une activité cognitive de synthèse.

En cela, Schlüter s'oppose très fortement à Hettner quant au rôle du paysage dans la définition de la géographie. En effet, la géographie ne se définit pour Schlüter ni comme l'étude des relations causales, ni comme une science chorologique. Le concept de *Landschaft* permet à Schlüter d'asseoir la géographie comme synthèse, car les différents groupes de phénomènes s'y retrouvent, qu'ils soient de géographie physique ou de géographie humaine. Schlüter précise sa pensée sur deux points importants. D'une part, si pour la description géographique, il se restreint aux phénomènes visibles, il va plus loin dans l'explication géographique en envisageant alors les aspects non visibles susceptibles de façonner le paysage. D'autre part, tout n'est pas intéressant pour lui dans le panorama paysager : le géographe relève les composants essentiels du paysage, et ne vise pas à avoir une vision exhaustive de tous les détails, comme peut le rechercher la *Landeskunde* ou la *Länderkunde* d'avant Hettner. Les phénomènes ne relevant pas de la morphologie du *Kulturlandschaft*, sont considérés par Schlüter comme faisant partie de la géographie politique.

Si Hettner estime que lui-même et Schlüter appartiennent à deux traditions différentes, il n'en demeure pas moins qu'ils considèrent tous les deux la géographie comme une science de l'organisation spatiale des choses. La différence entre les deux, c'est que Schlüter renvoie cet ordonnancement spatial à un aspect physionomique et en partie visible, alors qu'Hettner le conçoit comme des liens de causalité internes. Schlüter opère une distinction entre les composants du paysage et les facteurs façonnant le paysage, alors que Hettner les englobe dans une entité naturelle, une individualité. Ces individualités correspondent pour Hettner à des unités de la surface terrestre qui, selon leur taille, sont appelées *Länder* (régions), *Landschaften* (paysages) ou *Ortlichkeiten* (lieux). Schlüter rejette de son paysage tout ce qui relève de la poésie, de l'émotionel et de l'irrationnel ; il n'adhère donc pas à la géographie du paysage de Banse. Pour Schlüter, la géographie se préoccupe des inter-relations entre l'homme et la nature ? (Schultz, 1980, p. 87-91).

Enfin, il est particulièrement intéressant de souligner les rapprochements entre le versant humain de la *Landschaftskunde* de Passarge et la *Siedlungsgeographie* développée

par Schlüter. En effet, tous deux retiennent les mêmes critères principaux : les possibilités de peuplement, les possibilités de circulation et les conditions économiques.

d) Schlüter, le plus vidalien des géographes allemands

Les liens avec la géographie française qu'entretient Schlüter s'expriment en particulier dans son article de 1910 sur les principaux travaux de géographie régionale française : il s'agit en fait des thèses des élèves de Vidal de la Blache (cf. annexe IVa). Parmi ses collègues, Schlüter semble avoir le mieux compris l'apport potentiel et l'originalité de l'école française de géographie.

J'analyse plus précisément cet article important pour les relations entre les géographies françaises et allemandes au chapitre 6, mais je souligne rapidement ici que pour Schlüter, ces travaux de la géographie régionale française sont d'excellents travaux de géographie du paysage (*Landschaftskunde*) ; pour lui, ce ne sont pas des travaux de géographie régionale de type *Länderkunde*. Schlüter admire aussi bien les limites du domaine d'étude choisi (la « région » française) que la méthodologie suivie (l'étude sur le terrain associé à une recherche bibliographique solide, et l'observation selon un regard éduqué), l'exposition des résultats (la description des éléments les plus essentiels suivie d'une explication pouvant faire appel à des sources variées, y compris l'histoire), et à la recherche des principes de causalité, d'étendue et de connexité.

Quels sont les échanges entre Schlüter et les géographes français après la Première Guerre mondiale ? Brunhes écrit lui aussi une Géographie humaine en 1911. L'analyse de la réception de Schlüter *via* l'étude de la *Bibliographie Géographique Internationale* (cf. chap 3) a montré qu'il est très bien reçu pour ses idées innovantes sur la géographie du peuplement (*Siedlungsgeographie*) ; mais le côté paysager de son approche n'est guère retenue. Soit elle est le fait du rédacteur de notice Auerbach, soit Vidal de la Blache lui-même ne retient pas l'entrée paysagère.

e) Postérité des idées de Schlüter concernant le paysage

Dans sa notice bio-bibliographique, M. Schick conclut sur la postérité de la méthodologie de Schlüter concernant l'étude des influences de l'homme sur le paysage en notant que J. C. Granö, Hassinger, Huttenlocher et en particulier E. Neef ont assimilé et fait fructifier l'héritage schlüterien (Schick, 1982, p. 120). Schlüter constitue un maillon important entre la géographie du *Landschaft* et la géographie régionale française, surtout en ce qui concerne la géographie humaine, la *Siedlungsgeographie* et l'étude du *Kulturlandschaft*. Mais, comme je l'ai précisé en introduction, je m'intéresse avant tout aux interrelations franco-allemandes entre la *Landschaftskunde*, la *Länderkunde*, la géographie du paysage et la géographie régionale. Je n'étudierai donc pas ici le concept de *Kulturlandschaft*, qui mériterait l'élaboration d'une autre thèse.

5. Robert Gradmann (1865-1950) et le paysage biovégétal

Gradmann (dont le portrait se trouve en annexe IXa), appartient à la même génération que Passarge. Pour l'étudier, j'ai utilisé la base biobibliographique de H.-P. Brogiato, ses publications présentes à la Bibliothèque de l'IfL, les comptes rendus de ses travaux et les sources secondaires le concernant.

a) Un pasteur botaniste.

Après avoir fréquenté le séminaire protestant et le lycée de Stuttgart, Gradmann étudie à partir de 1883 la théologie à Tübingen, tout en s'intéressant de près à la botanique. Parallèlement à son activité pastorale (commencée en 1891 à Forchtenberg), Gradmann rédige entre 1893 et 1898 *Das Pflanzenleben der Schwäbischen Alb* (*La vie des plantes des Alpes souabes*) en deux volumes, qui lui permet d'obtenir en 1898 son doctorat en sciences naturelles. En 1901, il est embauché comme bibliothécaire à l'Université de Tübingen, et commence un ouvrage sur l'histoire des paysages. En 1909, il obtient son habilitation pour son étude sur la céréaliculture dans les anciennes civilisations grecques et romaines. De

1914 à 1918, il est Professeur à Tübingen, et en 1919 Professeur à Erlangen. De 1922 à 1929, il est président de la Commission centrale pour la géographie régionale d'Allemagne. En 1925, il fait office de recteur de l'Université d'Erlangen. De 1931 à 1933, il est président du Comité central du Congrès de Géographes allemands. Honoré, il reçoit en 1929 la médaille d'or du Prince Ludwig de la Société de Géographie de Munich, en 1933 la médaille d'or Carl Ritter de la Société de Géographie de Berlin ; en 1941, il devient Docteur honoraire de l'Université de Tübingen et, en 1943, Sénateur honoraire de l'Université d'Erlangen.

b) Apport de Gradmann à la géographie du paysage *via* la géographie de la végétation

Alors que l'histoire du paysage est abordée sous l'angle géologique ou géomorphologique, Gradmann se propose de l'aborder sous l'angle de la géographie de la végétation. Il s'intéresse en particulier à la période post-glaciaire dans le sud de l'Allemagne, et relie l'évolution du paysage avec le début des actions anthropiques. Il développe dans ce sens la théorie des « landes steppiques » (*Steppenheidetheorie*). Ces formes de paysages seraient des reliques d'un ancien peuplement d'agriculteurs-potiers venant du Sud-Est de l'Europe et s'étant établi vers 2000 avant JC en Allemagne.

Gradmann associe donc paysage botanique et histoire du peuplement (*Siedlungsgeographie*). Le cadre de sa géographie du peuplement a influencé les réflexions de Schlüter, son cadet de 15 ans. Les réflexions de Gradmann rejoignent aussi celle de la géographie historique et de l'histoire des paysages, de la forme de l'habitat rural ou des villes du Moyen Age en cherchant à expliciter le peuplement présent.

Gradmann ne livre pas de réflexion méthodologique sur le concept de paysage et ne cherche pas à expliquer si c'est le concept fondateur de la géographie ou pas. C'est la relation entre la géographie de la végétation (les différents types de végétation selon une approche de sciences naturelles) et l'histoire du peuplement dans un cadre régional, qui constitue son apport innovant.

Gradmann peut être considéré avec Meitzen et Schlüter comme l'un des pères fondateurs de la *Siedlungsgeographie*.

Concernant le paysage, la bibliographie non exhaustive de Gradmann présentée dans les *Biobibliographical Studies* ne mentionne qu'un article sur le paysage (Schröder, p. 54) :

« Das harmonische Landschaftsbild » in *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1924, p. 129-147.

c) Comparaison avec la *Landschaftskunde* de Passarge

Gradmann ne se situe pas sur la même problématique que Passarge, car ses réflexions sur le paysage biovégétal et la *Siedlungsgeographie* ne cherchent pas à constituer le socle d'une définition de la géographie. Sur le plan méthodologique, Gradmann ne s'interroge pas sur les rapports entre géographie régionale (*Länderkunde*) et géographie du paysage (*Landschaftskunde*). En adoptant le plan géographique régional (*länderkundliche Schema*) défendu par Hettner, il s'oppose aux partisans d'une géographie « nouvelle », que sont Spethmann, Banse et Passarge. La finesse de la description et les sources historiques qu'il utilise constituent son apport essentiel en géographie régionale.

Dans le débat sur la *Landschaftskunde* et les questions de définitions disciplinaires qui traversent la géographie en Allemagne dans la première moitié du XXe siècle, il apparaît comme le défenseur d'une *Länderkunde* traditionnelle.

d) Postérité des idées de Gradmann concernant le *Landschaft*

Sa postérité concerne plus la géographie du peuplement, la sociologie des plantes et la géographie urbaine que la géographie du paysage. Par exemple, Walter Christaller a été l'étudiant de Gradmann à Erlangen et lui a dédié sa thèse.

Comme l'étude de la réception de Gradmann l'a montré (cf. chapitre 3), les géographes français sont surtout sensibles à son apport pour la géographie botanique et pour la géographie du peuplement rural et urbain ainsi qu'à son opposition à la théorie de Davis et à sa théorie de la pénéplanation. L'analyse de la *BGI* a aussi montré que l'article de Gradmann de 1924 sur le panorama paysager harmonieux ne suscite aucun commentaire, ce qui signifie qu'il n'est pas considéré comme important par les géographes français. Mais les travaux de Gradmann sont notamment transmis en français par Michotte (cf. chapitre 6 et annexe XI).

6. Wilhelm Volz (1870-1958) et le paysage « harmonique » et « rythmique »

Volz appartient à la même génération que Passarge et de Martonne. Pour l'étudier, j'ai utilisé ses publications présentes à la Bibliothèque de l'IfL, les comptes rendus de ses travaux et les sources secondaires le concernant.

a) Biographie

Volz fréquente l'Université de Leipzig en 1890, y suit les cours de Ratzel en 1891-1892 et poursuit ses études de géographie à Berlin avec Richthofen en 1892-1893. Ce dernier l'intègre dans le cercle de ses disciples, et c'est là qu'il noue une solide amitié avec l'explorateur suédois Sven Hedin. Il suit en outre des cours d'ethnologie et d'anthropologie médicale. A l'Ecole des Etudes orientales de Berlin, il fréquente des étudiants se destinant à l'exploration ou à l'administration coloniale. Richthofen l'envoie approfondir ses connaissances en géologie, paléontologie et minéralogie à l'Université de Breslau. Volz fait donc partie du réseau de l' « école Richthofen ».

Après avoir soutenu sa thèse en 1895, Volz est embauché comme prospecteur par une compagnie de développement indieno-hollandaise travaillant en Indonésie. Il rapporte de ce premier voyage à l'étranger des résultats scientifiques sur les strates géologiques de Sumatra. Cette publication lui permet d'obtenir l'habilitation, comme Maître de conférences privé (*Privatdozent*) de l'Université de Breslau. D'autres expéditions le conduisent comme géographe colonial à Bornéo, Java et Sumatra en 1899-1901, puis en 1904-1906. Il est reconnu comme géographe par ses pairs avec la parution de son ouvrage de géographie régionale en deux volumes (en 1909 et 1912) sur Sumatra : *Nordsumatra*. En 1912, il occupe un poste de Maître de conférences à l'Université d'Erlangen et devient Professeur d'université en 1913. Pendant la Première Guerre mondiale, il combat comme capitaine en Roumanie, en France et en Pologne. En 1918, il accepte la chaire de géographie de l'Université de Breslau, succédant ainsi à Alexander Supan. En 1921, il est le président-fondateur de la Société de Géographie de Silésie.

Après la Première Guerre mondiale, il rejoint le Mouvement nationaliste allemand et plaide pour le rattachement de la Haute-Silésie à l'Allemagne. Brillant orateur et patriote, il réoriente ses recherches vers la géographie humaine de Silésie. Orientées politiquement et

idéologiquement, ses recherches conservent cependant une qualité scientifique (Gärtner, 1985, p. 146). En 1922, Volz succède à Joseph Partsch à l'Université de Leipzig et continue ses activités en faveur du *Deutschtum.*

Malgré ses engagements politiques patriotiques et nationalistes, Volz est soumis aux attaques du parti national-socialiste, qui, par exemple, tente en vain de lui faire dissoudre son mariage « non-aryen » avec la fille d'un industriel de Silésie. Il prend sa retraite en 1935, et le volume commémoratif financé par ses amis n'est pas autorisé à lui être dédicacé.

b) Apport de Volz à la géographie du paysage

Volz s'éloigne de Richthofen et se rapproche des positions de Hettner en considérant la géographie régionale comme le coeur de la géographie, et la géographie générale comme une propédeutique. Cependant, Volz se trouve classé parmi les géographes partisans de la « nouvelle géographie » aux côtés de Banse, Passarge, Gradmann et Spethmann.(Gärtner, 1985, p. 147).

A partir des années 1920, Volz considère que tout travail scientifique doit s'appuyer sur des conceptions philosophiques. C'est dans ce sens qu'il écrit une série d'articles sur la théorie de la géographie[98]. C'est dans ses articles qu'il développe les idées de rythme et d'harmonie, en vue d'élaborer une méthodologie du paysage. Pour Volz, la géographie du paysage est fondée sur l'expérience et exprime sa philosophie de la vie (Gärtner, 1985, p. 147). Le concept d' « harmonie » renvoie à Gradmann, et aussi à Passarge. Dès 1923, Volz utilise la notion d'harmonie pour exprimer l'idée d'équilibre des phénomènes géographiques à l'intérieur d'un paysage. Mais il ne définit pas plus le concept de paysage. Cela semble plus se rapprocher pour lui d'un cadre d'analyse. En fait, ses idées d'harmonie et de rythme dans le paysage rencontrent peu d'échos, même si les travaux de Lautensach sur la totalité (*Ganzheit*) de la géographie vont en partie dans la même direction.

[98] Ce sont par exemple : Volz, W., 1923, « Das Wesen der Geographie in Forschung und Darstellung » in *Schlesische Jahrbericht Geistesnaturwissenschaft*, Vol. 3/4, p. 239-274 ; 1926, « Der Begriff der Rythmus in der Geographie » in *Mitteilungen der Gesellschaft für Erdkunde in Leipzig*, p. 8-41 ; 1931, « Geographische Ganzeitlichkeit » in *Berichte der Sächsische Akademie der Wissenschaft, Math.-Phys. Kl.*, vol. 84, p. 92-113 ; 1933, « Die nationalen Aufgaben der Geographie » in *Mitteilungen der Ver. Geogr. Univ. Leipzig*, vol. 13, p. 11 et 1935, « Das Problem der Gliederung des deutschen Raumes » in *Berichte der Sächsische Akademie der Wissenschaft, Math.-Phys. Kl.*, vol. 8, p. 3-26.

c) Comparaison avec la *Landschaftskunde* de Passarge

Comme Passarge, Volz cherche à établir une géographie du paysage fondée sur une théorie, celle de la *harmonische Landschaftsbild*. Or, dans son article de 1925 paru dans les *PGM*, Passarge critique sévèrement la géographie rythmique et harmonique de Volz, sans le nommer. Passarge ironise sur l'harmonie du paysage à partir des phénomènes sud-africains de sécheresses, d'inondations, d'invasions de criquets et de maladie du sommeil :

« Nous cherchons en vain l''harmonie du paysage' sur cette belle Terre, et dans l'intérêt de la Science, on doit bien le dire : Dieu merci, elle n'existe pas ! » (Passarge, 1925, p. 251).

d) Postérité des idées de Volz concernant le *Landschaft*

Volz est surtout connu pour ses travaux de géographie régionale sur les pays lointains comme l'Indonésie, sur le *Deutschtum* et en particulier la question des migrants et des minorités ethniques. Finalement son apport au paysage/*Landschaft* comme concept disciplinaire fondateur de la géographie et à la géographie du paysage est assez faible. Volz a surtout développé l'idée de « totalité » en géographie (*Ganzheit*) et c'est par cette notion qu'il aborde le *Landschaft* (Schultz, 1980, p. 162-165), ce qui reste assez peu original.

e) Liens avec les géographes français

L'élément le plus important à retenir à propos de Volz ne concerne pas la question de la géographie du paysage mais les relations franco-allemandes : en 1933, Volz rédige un compte rendu virulent sur le tome concernant l'Europe centrale de la GU, rédigé par E. de Martonne et paru en 1930 (Hallair, 2007, p. 79-80). L'ouvrage traite de l'Allemagne et Volz critique vertement la carte des nationalités de E. de Martonne qu'il accuse de n'être qu'un objet de propagande et – insulte suprême –, d'être fausse (Volz, 1933, p. 333).

Conclusion du chapitre 4

Cette exposition de figures de géographes allemands rassemblés autour de la question du paysage, un peu arbitraire par ses choix, est confortée par le contenu d'un article de 1921 intitulé « Le paysage géographique » (Friederichsen, 1921a). Dans cet article paru dans *Geographischer Anzeiger*, l'auteur s'interroge, comme beaucoup d'autres géographes de cette époque, sur la définition de la géographie, sur ses concepts fondateurs et sa méthodologie tout en insistant sur le rôle que peut jouer la géographie dans l'enseignement au lendemain de la défaite. Pour Friederichsen, le concept de *Landschaft* est central pour la géographie moderne. Bien que plutôt destiné à un public de géographes scolaires, cet article brasse tous les grands noms universitaires du *Landschaft* et étudie les relations complexes qui lient les uns aux autres. Par exemple, Friederichsen commence par le rôle-clé que joue le *Landschaft* chez Schlüter (Friederichsen, 1921a p. 159) qu'il confronte avec le *Landschaft* de Passarge pour y voir des similitudes fortes (p. 161) mais aussi une différence dans la mesure où, dans ses *Grundlagen der Landschaftskunde,* Passarge restreint le matériau paysager par des raisons méthodologiques externes et non internes. Passarge suit, selon Friederichsen, l'objectif de la géographie comme science chorologique au sens de Hettner. Plus loin, il dresse l'opposition claire entre la description expressionniste de Banse à propos du paysage turc, et celle précise, scientifique et dénuée de sentimentalisme de Passarge (p. 236-237). Friederichsen aborde aussi la comparaison avec Davis et l'école américaine, en particulier la méthode déductive et les bloc-diagrammes qui présentent des « squelettes de paysage » (p. 238). Les noms de Passarge et Schlüter reviennent souvent, aux côtés de ceux de Hettner, Gradmann, Banse et Volz, mais d'autres figures sont également évoquées par Friederichsen, comme par exemple Alfred Philippson (1864-1953), Karl Sapper (1866-1945), Friedrich Ratzel (1844-1904).

De l'analyse systématique de leurs objectifs et de leur réception effectuée dans ce chapitre 4, il ressort un certain classement de ces six figures de géographes allemands, théoriciens et praticiens du paysage dans la première moitié du XXe siècle. Le seul qui ait vraiment développé sur le long terme une réflexion innovante autour de la géographie du paysage, à la fois méthodologique et dans un souci de définition disciplinaire, c'est Passarge. Il est le seul à avoir exprimé explicitement une théorie de la *Landschaftskunde*. Banse est un peu à part parmi les universitaires avec sa géographie du paysage esthétique, subjective et émotionelle, en un mot souvent considérée comme non-scientifique par

Passarge, Krebs et Schlüter. Mais Banse, avec sa géographie émotionnelle, est proche des géographes scolaires, qui fonctionnent volontiers sur le même mode que lui. Schlüter est aussi novateur, non pas en prétendant réorganiser toute la géographie comme Passarge, mais en créant véritablement une nouvelle branche avec sa *Siedlungsgeographie*. Il se positionne du côté de la géographie humaine du paysage, en étant sensible aux travaux de géographie régionale et humaine des Français, en particulier ceux de Vidal de la Blache. Les éléments retenus pour l'étude de la *Siedlugsgeographie* de Schlüter sont les mêmes que pour le *Kulturlandschaft* de Passarge : les possibilités de peuplement, les possibilités de circulation et les conditions économiques. Krebs, quant à lui, ne fonde pas de nouvelle théorie du paysage et assimile grosso modo l'analyse paysagère à l'analyse régionale. Les contributions de Gradmann et Volz semblent être d'une autre nature et la géographie du paysage n'est finalement pas au cœur de leurs questionnements géographiques : ce sont des praticiens du paysage pris comme cadre, sous l'angle de la botanique et de la *Siedlungsgeographie* pour Gradmann, sous l'angle de la totalité géographique pour Volz.

Par ailleurs, ces six figures de géographes illustrent les tensions autour du concept de *Landschaft* comme concept fondateur de la *Landschaftskunde* et de la discipline géographique, ainsi que les liens complexes d'émulation, d'influence et de rivalité au sein de la géographie allemande, et aussi les relations plus ou moins fortes et directes avec les géographes français.

Chapitre 5. Les théoriciens et les usagers de la géographie du paysage en France

Les géographes français cherchent-ils comme leurs collègues allemands à définir la discipline géographique comme une géographie du paysage ? Sont-ils sensibles aux débats allemands sur cette problématique ? Répondre à ces questions dans le cadre méthodologique de l'histoire croisée revient à affronter une double dissymétrie. La première concerne la réflexion méthodologique et conceptuelle des géographes français de l'époque, moins poussée qu'en Allemagne, ce qui se traduit par un corpus de textes à étudier plus réduit. La seconde dissymétrie concerne l'importance de la notion régionale dans la géographie française par rapport à la géographie du paysage.

C'est ce qui me conduit au choix d'un corpus de textes relativement hétéogène, mais qui me permet, puisque je ne peux mener de travail parallèle à celui que j'ai effectué sur les auteurs allemands (chapitre 4), de questionner de manière approfondie quelques pistes sur les conditions dans lesquelles les géographes français s'impliquent malgré tout dans une géographie du paysage.

Je m'intéresse dans ce chapitre à Paul Vidal de la Blache et aussi à Camille Vallaux, Fernand Maurette, Roger Dion, René Clozier, André Cholley. Ces géographes français relèvent de postures différentes : si Vidal de la Blache incarne l'ecole française de géographie, d'autres sont des géographes parfois marginaux ou qui ne sont pas alors considérés comme des piliers de l'institution (Vallaux, Maurette, Clozier), d'autres se sont investi dans une branche disciplinaire peu développée dans l'hexagone (Dion), d'autres enfin cherchent, sous Vichy, à légitimer dans leur petit manuel respectif la scientificité de leur discipline et son autonomie par raport à l'histoire (Clozier, Cholley).

Pour étudier ces auteurs, je me suis surtout appuyée sur le corpus de leurs écrits et sur les sources secondaires les concernant[99]. Mon objectif a été de remobiliser des archives déjà étudiées et leurs résultats selon une nouvelle problématique, à savoir la géographie du paysage dans le cadre d'une histoire croisée franco-allemande.

[99] Comme j'ai choisi de privilégier le travail sur les archives allemandes, je n'ai pas consacré le même temps à l'exploration des archives françaises.

1. Géographie régionale, géographie humaine, géographie du paysage en France

Contrairement à la géographie allemande, la géographie française s'organise dès son institutionnalisation académique par Vidal de la Blache dans le cadre de la géographie régionale. Les thèses françaises qu'il dirige, et qui sont présentées à partir des premières années du XXe siècle, sont très souvent des monographies régionales, comme par exemple Demangeon sur la Picardie (1905), Vacher sur le Berry (1908), Levainville sur le Morvan (1909), Vallaux sur la Basse Bretagne (1906). Certes, dans ces travaux, la méthode n'est guère explicitée et le choix du cadre regional adopté est peu justifié. Mais l'objectif est de comprendre la « personnalité » géographique d'une région, sans chercher l'exhaustivité, en problématisant implicitement l'approche pour détecter une individualité spatiale. L'homogénéité d'une école géographique française est valable à cet échelon de l'objectif; mais ensuite, la diversité l'emporte. Certains travaux privilégient en effet la géographie physique (comme la thèse de Vacher sur le Berry) ou la géographie humaine (comme la thèse de Levainville sur le Morvan et celle de Vallaux sur la Basse-Bretagne), d'autres qui juxtaposent ou qui combinent autant que possible les deux aspects, comme la thèse de Demageon sur la Picardie, considérée comme le modèle du genre, ou celle de Blanchard sur la Flandre (1906) ou encore celle de R. Dion sur Le Val de Loire, présentée en 1934. Comme l'analyse André Meynier, les cadres de la monographie régionale n'ont pas en fait la même fonction pour tous les géographes français de cette période. Pour certains, la région est le but et l'objet de l'étude ; mais pour d'autres, ce cadrage ne constitue qu'un prétexte pour mieux connaître la géographie générale en l'analysant sur une portion délimitée de la surface terrestre (Meynier, 1969, p. 99). Selon lui, les géographes de la première moitié du XXe siècle ne se posent pas de questions méthodologiques : « Ils découpèrent un fragment de territoire pour le décrire et l'expliquer » (Meynier, 1969, p. 100).

Les thèses de la première moitié du XXe siècle constituent un bon indicateur des travaux français de géographie régionale, car la thèse est considérée comme un chef-d'oeuvre dans une carrière. Au moment de leur soutenance, les géographes français sont en moyenne plus âgés que leurs collègues allemands, car ils passent de nombreuses années sur leur terrain. L'exercice universitaire ne semble pas relever du même style dans les deux

pays. De plus, les doctorants français sont à l'époque quasi tous des agrégés normaliens, donc leur première destination professionnelle est l'enseignement secondaire. Le choix du terrain de thèse dépend largement de leur première affectation. A côté de la thèse, plusieurs géographes français s'investissent dans un autre chantier de géographie régionale pendant presque un demi siècle : la rédaction de la GU en vingt-trois volumes. Le projet est conçu par Vidal de la Blache dès 1907, et le travail est réparti entre les disciples par grandes aires géographiques. L'ensemble, qui est en cours en 1914, doit être remanié en profondeur en fonction de la redéfinition des frontières issues de la Première Guerre mondiale. La GU est donc une entreprise de géographie régionale qui suit un découpage de l'espace selon des critères politico-administratifs par pays ou groupe de pays. Chaque région est étudiée du point de vue physique et humain.

Mais Vidal de la Blache, comme chef de file de la géographie française, a joué un rôle majeur à double titre : d'un côté en privilégiant l'approche régionale de la géographie au détriment de l'approche paysagère ; d'un autre côté en impulsant la branche de géographie humaine, qui soit oriente une partie des recherches des géographes français vers le thème du genre de vie soit, plus généralement, les inscrit dans la problématique des rapports hommes / milieu. Ses premiers articles sur le sujet datent du tournant du XXe siècle, faisant écho la plupart du temps à l'*Anthropogeographie* de Ratzel, et il publie dans les *Annales de géographie* des années 1910 des textes sur les genres de vie. Mais son grand traité de géographie humaine, *Principes de géographie humaine*, ne paraît que de façon posthume, en 1922. Sa préoccupation pour les relations hommes / nature est relayée non pas par l'un de ses élèves mais par l'historien Lucien Febvre : ce dernier publie à la même date son livre, *La Terre et l'évolution de l'humanité*, qui met en forme, à sa manière, la problématique « possibiliste » de Vidal de la Blache et de son école. Seul Max Sorre, disciple de Vidal de la Blache et auteur en 1913 d'une thèse portant en sous-titre « essai de géographie biologique » est resté fidèle à l'héritage vidalien de l'écologie humaine.

Néanmoins, l'importance dans la géographie française de la notion de région n'exclut pas des réflexions sur le concept de paysage. Vidal de la Blache lui-même s'y est essayé, encore que parcimonieusement. Je m'attacherai donc ici surtout à quelques textes où il traite de paysage ou bien où il tâche de définir la spécificité de la discipline et de sa méthode descriptive.

Certains géographes en ont traité plus directement. J'étudie ensuite ces géographes qui ont réfléchi sur la géographie du paysage et le concept de paysage, qu'ils soient un peu périphériques en raison ou bien de leur abstraction (comme Vallaux), ou bien de leur orientation professionnelle (comme Maurette, attaché au Bureau international du travail à

Genève), on encore de leur relatif éloignement de l'instance universitaire (tel Dion, professeur au Collège de France), ou qu'ils s'investissent pour l'autonomie de leur discipline (Clozier, Cholley). J'essaierai d'esquisser leurs liens avec les géographes allemands sur la question de la définition de la géographie et / ou de l'importance accordée au concept de paysage. Les méthodologies françaises et allemandes, mises en oeuvre pour comprendre la personnalité d'une entité spatiale, présentent des points communs, mais les enjeux assignés à la géographie du paysage, et par conséquent au concept de paysage, peuvent être différents.

Je ne consacre pas une analyse spéciale à Jean Brunhes, malgré ses liens avec la géographie allemande et son rôle potentiel de passeur dû à sa localisation en Suisse. Il est professeur à l'Université de Fribourg de 1896 à 1912 et professeur de géographie humaine à Lausanne à partir de 1907, avant d'être professeur au Collège de France, à Paris, de 1912 à 1930 (Brunhes-Delamarre, 1975). Mon choix peut paraître étonnant, car Brunhes a la réputation d'être un géographe du visible. Il choisit en effet, dans sa géographie humaine, de traiter des activités humaines visibles sur la surface de la terre. C'est aussi un visuel : il utilise systématiquement la photographie dans son travail de géographe . Il est même selon M.-C. Robic un « géo-photo-graphe expert » (*Autour du monde, Jean Brunhes*, 1993, p. 109) ; il a pour partie inventé, dans la géographie française, un usage de la photographie fondé sur des montages d'images, disposées en planches, qui forment des « dispositifs iconographiques » intégrés à sa démonstration (*Autour du monde. Jean Brunhes*, 1993, p. 140 ; Mendibil, 2008). Brunhes saisit donc des traits visibles de l'humanisation de la Terre et il développe systématiquement la photographie comme outil du géographe. Mais il ne s'intéresse pas au paysage dans son ensemble ; il classe les éléments visibles en plusieurs catégories qui recouvrent la façon dont la terre est affectée par ces objets dus à l'homme : occupation stérile (la maison, la route), occupation productive du sol (la culture, le champ), occupation destructrice (la mine, la déforestation). Son travail de recherche en géographie humaine consiste à analyser ces éléments en séries, comme « la maison », « le pont », l' « agglomération urbaine », etc. Il privilégie donc dans ses études des éléments visibles, susceptibles d'être photographiés, qui marquent la trace de l'homme à la surface de la Terre, ce qui correspond pour lui à la définition de l'objet de la géographie humaine. Mais il le fait toujours sytématiquement par série, en qualifiant les faits géographiques relativement à une économie de la terre plutôt qu'à une transformation paysagère, et sans être suffisamment intéressé à leur composition d'ensemble, pour que je le retienne ici.

2. Paul Vidal de la Blache (1845-1918) et le paysage

Pour étudier Vidal de la Blache, dont le portrait se trouve en annexe IXa, j'ai travaillé sur ses textes et sur des sources secondaires, notamment les travaux de Pinchemel (1975, 1988) et ceux de l'équipe réunie à EHGO (Ozouf-Marignier, Robic, 1995, 1999 ; Orain, 2009 ; Robic, 2000, 2006a, 2006c ; Tissier, 1996).

Comme les chapitres 2 et 3 l'ont montré, la notion de paysage est chez lui en concurrence avec d'autres, comme sol, contrée, scénerie ou physionomie (Robic, 1996a, p. 374). Dans *Tableau de la géographie de la France*, le terme de paysage n'est pas le terme le plus fréquent, même s'il est abondant. L'introduction souligne l'objectif qui est de définir une individualité géographique : la personnalité géographique ou l'être géographique de la France. Ceci est vrai pour les autres échelons que sont les régions et les petits pays. Pour définir cette individualité, Vidal de la Blache ne fait pas seulement appel à une description paysagère. Il s'intéresse particulièrement à toutes les formes de circulation qui ont conduit dans le passé à unifier une contrée hétérogène sur beaucoup de plans. L'idée que l'unité provient d'une rencontre spatiale, à toutes les échelles, des différences, le conduit selon M.-C. Robic à représenter la France comme une formation abstraite, une « interface » ou un isthme (Robic, 2000c, p. 225). Cette analogie avec un isthme passe par la construction d'un tableau de la France moins pictural que beaucoup de commentateurs ne le soulignent. Elle suppose une attention suivie portée aux liens immatériels entre les éléments, à la circulation, à la route, et pas seulement au sol et aux couleurs du paysage. Le détail de quelques illustrations du livre montre le flou de l'usage du terme de paysage. Par exemple, le paragraphe intitulé «Anciennes routes et aspects historiques du paysage » insiste dans sa description sur les modes de la circulation ancienne, favorisée par l'articulation du relief, et il en remarque effectivement les traces laissées dans la région étudiée (Vidal de la Blache, 1903, réed. 2000, p. 317). La carte 45 sur la « régularité du paysage bourguignon » montre la topographie de la Côte de Nuits et la légende consiste en une régionalisation qui distingue quatre zones (plateaux calcaires, collines de vignobles, forêts, terrasses d'alluvions de la Saône) caractérisées chacune selon les aspects de géographie physique et de géographie humaine (Vidal de la Blache, 1903, réed. 2000, p. 358).

Vidal de la Blache oriente très tôt la recherche ou l'enseignement de la géographie régionale. S'il s'interroge aussi sur le paysage, c'est de façon floue, comme le montre l'étude des rares textes qu'il consacre au paysage. Ces derniers sont circonscrits par rapport à sa production, comme le montre la liste de ses publications (Robic, 2000b, p. 275-277). J'analyserai en particulier deux textes de Vidal de la Blache. Le premier concerne sa communication au CIG de Genève en 1908 (publié en 1911), intitulée « De l'interprétation géographique des paysages », où le terme « interprétation » peut renvoyer à ce que les paysages peuvent dire à la géographie ou bien à ce que les géographes peuvent faire de cette catégorie qui ne leur appartient pas en propre. Le second texte est un article sur la méthodologie de la géographie paru en 1913 dans les *Annales de Géographie* « Des caractères distinctifs de la géographie », parce que l'idée de distinguer la géographie d'autres sciences est justement à l'arrière-plan des réflexions de l'époque.

a) Biographie et carrière de Vidal de la Blache

Né à Pézenas le 23 janvier 1845, Vidal de la Blache entre en 1863 à l'ENS, choisit des études d'histoire et est reçu premier à l'agrégation d'histoire en 1866 à 21 ans. Après avoir enseigné un trimestre au lycée de Carcassonne, il est nommé membre de l'Ecole française d'Athènes en janvier 1867, et parcourt dès alors l'espace méditerranéen jusqu'en 1870. Il séjourne notamment en Grèce, Turquie, Palestine et Italie. Pinchemel souligne d'une part l'importance des géographes allemands dans ses lectures, en particulier Humboldt et surtout les travaux de Ritter parus de 1850 à 1855 sur la Palestine, sur la Syrie et sur l'Asie mineure, et d'autre, part l'expérience de terrain que constitue ce séjour méditerranéen (Pinchemel, 1975, p. 11).

En 1870, Vidal de la Blache rentre à Paris et rédige ses thèses dans le contexte de la guerre franco-prussienne, de la défaite de 1871 et de la Commune de Paris. Sa thèse principale d'histoire est consacrée à « Hérode Atticus, étude critique sur sa vie » et sa thèse complémentaire, en épigraphie grecque, s'intitule « De titulis funebribus graecis in Asia minore ». Vidal de la Blache n'a donc reçu de formation universitaire ni en géographie, sauf en géographie historique, ni en sciences naturelles, ni en géologie, ni en botanique.

Vidal de la Blache s'inscrit dans le contexte scientifique foisonnant du milieu du XIXe siècle. En 1840 Dufrenoy et Elie de Beaumont publient l'*Explication de la carte géologique de la France*. En 1859 paraît *L'origine des espèces* de Darwin et en 1862, la *Physical Geography* de Geikie. En 1866 est fondée la Section de géographie du Comité des

travaux historiques et scientifiques, l'année même où Perthes édite à Gotha la revue *Geographisches Jahrbuch*. En 1869 paraît *La Terre* de Reclus. A l'époque, la géographie n'a pas le statut d'une véritable science. Plusieurs travaux montrent que dès le milieu du XIXe siècle, et surtout à la fin du Second Empire, la géographie est introduite à l'école pour moderniser le système éducatif et l'ouvrir sur le monde contemporain (Robic, 2004, Rhein, 1982). La défaite précipite le mouvement d'extension de l'enseignement de la géographie à l'école et par ricochet, la demande de géographie scolaire remonte jusqu'aux universités pour former des ensiegnants de géographie.

En octobre 1872, Vidal de la Blache entame sa carrière à la Faculté des lettres de Nancy comme chargé de cours d'histoire et de géographie et il est autorisé à y enseigner seulement la géographie. Vidal de la Blache profite de cette affectation en Lorraine pour se rendre en Allemagne et rencontrer Richthofen à Berlin et Peschel à Leipzig. En novembre 1877, Vidal de la Blache quitte l'Université de Nancy pour être Maître de conférences en géographie à l'ENS, rue d'Ulm. Il y reste vingt ans jusqu'en 1897. En décembre 1898, à 53 ans, il occupe la chaire de géographie de la Sorbonne. En 1909, âgé de 64 ans, il prend sa retraite afin de se consacrer à plusieurs projets : l'édition de la *Géographie universelle*, dont il confie la rédaction à ses élèves, la composition d'un traité sur la géographie humaine qui l'anime dès les années 1903-1905 et qui paraît seulement après sa mort, *Principes de la géographie humaine*, et aussi un livre sur *La France de l'Est*.

En 1891, il fonde avec Marcel Dubois la revue *Les Annales de Géographie* avec comme appendice la *Bibliographie annuelle* (cf. chapitre 1). Il a consacré une grande partie de son activité à l'élaboration cartographique : à partir de 1885, ses 44 cartes murales sont éditées par Colin. La première édition des planches de l'Atlas Vidal de la Blache *Atlas d'histoire et de géographie*, fruit d'un travail collectif, démarre en 1891 et est publiée en 1894. En 1903, après des années de préparation, l'introduction géographique à l'histoire de France commandée par l'historien Ernest Lavisse, autorité reconnue de l'Université et maître-à-penser de la Troisième République, voit le jour sous le titre *Tableau de la géographie de la France*.

Parmi les honneurs que reçoit Vidal de la Blache comptent son entrée à l'Académie des Sciences morales et politiques et la médaille d'or de *l'American geographical Society*.

Ayant assis la géographie comme discipline académique et universitaire, Vidal de la Blache représente la géographie moderne. Il forme de nombreux disciples qui occupent les chaires de géographie se mettant peu à peu en place sous la IIIe République (cf. annexe IIb-2). La position centrale de Vidal de la Blache, à Paris, à l'ENS puis à la Sorbonne, a été centrale pour la formation de l'école française.

b) La notion paysagère chez Vidal de la Blache

Pour caractériser une contrée, Vidal de la Blache cherche à cerner ses « traits saillants ». Trois points majeurs sont à relever dans son acception du paysage géographique : le paysage est essentiellement utilisé dans la dimension descriptive et fortement littéraire de la « scènerie » (référence à l'anglais *scenery* et / ou peut être à l'allemand *Szene*). Il brosse l'aspect physionomique et visible, en s'appuyant fortement sur la composante géologique et secondairement botanique. Dans le paysage, il ne choisit que quelques composants ciblés, ce qui diffère d'un inventaire exhaustif de type *Landeskunde*.

La pensée de Vidal de la Blache s'exprime sous plusieurs facettes : dans un versant naturaliste, il considère que la géographie ne met pas l'homme au centre des préoccupations et qu'elle relève des sciences naturelles. Mais en même temps, il contribue à élaborer ce qui deviendra la géographie humaine.

(1) Vidal de la Blache et le paysage au CIG de Genève (1908)

La contribution[100] de Vidal de la Blache au CIG de Genève en 1908 sur « De l'interprétation géographique des paysages » illustre l'option d'une géographie de terrain, qui « observe directement la nature » et « naturelle », dont « l'interprétation des paysages est devenue un de ses principaux objets » (Vidal de la Blache, 1911, p. 59).

A cette date, Vidal de la Blache occupe depuis dix ans la chaire de géographie de la Sorbonne et livre une pensée qui peut être considérée comme mûrie par les années de réflexions. La section « Paysage » des Congrès internationaux de géographie n'existe pas encore (elle voit le jour en 1934). Cette communication ne se trouve ni dans la section de géomorphologie ni dans la section « Enseignement de la géographie », mais dans la section X « Géographie économique et sociale ». Cet article semble un peu étrange parmi les autres de sa session. Cela souligne un des problèmes de la notion de paysage : il semblerait qu'on ne sache pas dans quelle section la traiter (cf. chapitre 7). Le paysage n'apparaît pas alors comme une catégorie constituée de la géographie.

[100] Cette contribution est aussi publiée en 1911dans le *Bulletin de la Société de géographie de* l'Est, p. 116-122.

La géographie du paysage chez Vidal de la Blache doit comprendre successivement l'analyse et la synthèse : l'analyse « des traits hétérogènes qui entrent dans la composition d'un paysage » et la synthèse, car le paysage « forme un tout » où s'expriment les principes d'enchaînement (ou de causalité) et de coordination. Il s'agit alors de construire une « perception raisonnée de [cette] synthèse vivante », c'est-à dire mettant en jeu un regard éduqué et une activité cognitive par comparaison spatiale et temporelle. Vidal de la Blache met l'accent sur l'oeil, le regard et la vision panoramique par rapport à un sujet observateur. L'œil étant éduqué de façon géographique, il va au-delà des simples évidences visibles et ne se contente pas d'un inventaire non hiérarchisé.

Dans son exposé, le paysage est d'abord un paysage de sciences naturelles : géomorphologique, géologique, botanique, où « l'étude des formes du terrain » occupe une large part ainsi que la prise en compte des divers agents de l'érosion. Mais Vidal de la Blache évoque dans le même point la combinaison des formes du relief, de l'eau, de la vie végétale et des hommes. Il s'intéresse dans un deuxième point aux phénomènes humains sous l'angle du « réseau de causes et d'effets » qui les font dépendre de faits naturels, mais dans ce point il estime aussi que doit être prise en compte l'évolution historique des facteurs de l'installation et de l'activité économique : il déclare alors l'idée que le « genre de vie » préside aux classifications utiles. En troisième lieu, il présente les phénomènes humains non plus parce qu'ils dépendent de facteurs naturels mais parce qu'ils sont eux-mêmes organisateurs et fixateurs de formes à la surface de la terre : « Par ses œuvres, par l'influence qu'il exerce autour de lui sur le monde vivant, l'homme est partie intégrante du paysage. Il le modifie et l'humanise en quelque sorte» (Vidal de la Blache, 1911, p. 62).

Vidal de la Blache opère un double mouvement dans sa lecture de paysage : d'une part, le paysage, constitué d'abord par la géographie physique, conditionne la géographie humaine, et d'autre part, la géographie humaine transforme le paysage et acquiert sa valeur organisatrice propre (en fonction de l'implantation de l'habitat, « cultures, jardins, voies de communications [s'ordonnent] »). L'importance des traces et de l'épaisseur historique chez Vidal de la Blache est à remarquer : les « établissement humain » sont considérés comme un « dépôt » pour les générations futures, comme un « fonds de mise en valeur » (Vidal de la Blache, 1911, p. 62).

En concluant sur l'un de ses principes directeurs, l'« unité terrestre », il n'aborde pas pour autant le moment de la synthèse. Il passe du paysage comme ensemble comprenant des éléments physiques et humains en interrelation, aux termes d'adaptation, de milieu, de région, sans expliciter ce glissement terminologique.

En bref, la géographie du paysage recouvre chez lui une notion de totalité et d'unité terrestre, et une combinaison d'analyse et de synthèse. Vidal de la Blache ne dit jamais que la géographie, c'est la géographie du paysage. Il insiste plus sur des principes de coordination et de causalité, qui agissent dans une contrée sur les plans physiques et humains. Il ne problématise pas le paysage en tant que tel. La contrée est pour lui aussi bien un paysage qu'une région d'étude englobée par le regard éduqué de l'observateur géographe. Dans sa communication au congrès de 1908, Vidal de la Blache ne semble pas se poser non plus la question de la délimitation du paysage ou de la contrée-région. Pour cette communication, les discussions ne sont pas retranscrites.

(2) « Des caractères distinctifs de la géographie», 1913

Pour examiner si Vidal de la Blache va plus loin, je m'intéresse à son article paru en 1913 dans les *Annales de Géographie* et intitulé « Des caractères distinctifs de la géographie » (Vidal de la Blache, 1913). Il s'agit de son dernier article sur l'essence et la méthodologie de la géographie, cité par Michotte comme tel (Michotte, 1922, p. 8), reprenant une conférence pédagogique donnée à l'ENS. Que dit alors Vidal de la Blache du paysage ? Il utilise en fait peu le terme : uniquement dans son chapitre sur « La force du milieu et l'adaptation » dans un cadre descriptif et physionomique lié à l'observation de terrain (Vidal de la Blache, 1913, p. 295 et 297). Il évoque des types de paysages, comme les paysages des régions arides et les paysages morainiques : il peut donc classer les paysages en une typologie, ici géomorphologique. L'expression la plus ferme de l'objet de la géographie est de « combinaison de phénomènes » : « [la géographie] a pour mission spéciale de chercher comment les lois physiques ou biologiques qui régissent le globe, se combinent ou se modifient en s'appliquant aux diverses parties de la terre » (p. 291-292). Il répète au long de l'article ce vocable abstrait de « combinaison » soit, dit-il, dans une perspective générale typologique, soit que le géographe ait l'ambition « de caractériser des contrées, de les peindre même, car le pittoresque ne lui est pas interdit. » (p. 293) Il insiste longuement sur « l 'idée de milieu » puis, présentant le moment de la méthode descriptive, insiste sur les « textes » principaux sur lesquels elle repose : « Elle choisit d'avance ses textes, c'est-à-dire les paysages où se ramasse, dans une perspective plus facile à saisir, cet ensemble de traits caractéristiques qui gravent dans l'esprit du géographe l'idée de contrée. » (p. 298). Et il enchaine immédiatement avec les notions de physionomie et de

« milieux terrestres ». Il glisse de « paysage » à « milieu » et à « environnement » (en soulignant l'importation anglaise de ce terme). La « physionomie du paysage » (p. 297) est donc à décrire, la géographie se distinguant pour Vidal de la Blache « comme science essentiellement descriptive » (p. 297) et se positionnant comme « science des lieux et non celles des hommes » (p. 299). Mais dans son exposé, il privilégie sémantiquement la notion de « milieu », et il conclut en utilisant les expressions de « milieu terrestre » ou de « milieu régional », pour distinguer l'apport de la géographie au concert des sciences, dans lequel s'expriment et s'observent les principes d'unité, de correspondance et de corrélation des faits.

c) Paysage et écriture régionale chez Vidal de la Blache

Pourquoi parle-t-on de méthode d'analyse régionale de Vidal de la Blache plutôt que de méthode d'analyse du paysage ? Lui-même parle plutôt de contrée dans laquelle se retrouvent des données de géographie physique et de géographie humaine : « Il faut partir de cette idée qu'une contrée est un réservoir où dorment des énergies dont la nature a déposé le germe, mais dont l'emploi dépend de l'homme » (Vidal de la Blache, 1921, p. 5). En même temps, Didier Mendibil, qui compare dans sa thèse sur l'iconographie géographique française de 1840 à 1990 (Mendibil, 1997, p. 290-292) l'iconographie de Vidal de la Blache dans l'édition illustrée de 1908 du *Tableau de la géographie de la France* et *La France* de Reclus de 1877, montre l'importance chez Vidal de la Blache des phénomènes de géographie physique, par exemple l'eau comme facteur d'érosion, et la relative absence de la représentation des hommes : « seulement 12 % des photographies y représentent des hommes en premier plan et nous verrons plus loin que les commentaires accentuent encore leur occultation. […] Des travaux des hommes, il ne retient que les cultures qu'ils pratiquent, les routes qu'ils construisent et surtout les différentes formes de l'habitat rural considéré généralement comme un indicateur de la prospérité du mode de vie et de l'adaptation des hommes à leur milieu naturel » (Mendibil, 1997, p. 291).

Le rapport au concept de paysage étant ambigu chez Vidal de la Blache, comment ses héritiers l'ont-ils reçu et intégré ? Parmi les commentateurs attentifs du *Tableau de la géographie de la France* de Vidal de la Blache, Auerbach, qui en écrit en 1903 un article de compte rendu, note qu'il il a ici et là des morceaux d'esthétique, dont des « croquis d'esthétique urbaine ». Il s'interroge sur la définition du « paysage géographique » de Vidal

de la Blache : « Mais ce serait un piquant problème littéraire de définir l'*écriture*, dans le genre descriptif, du romancier ou du poète, voire même du peintre-écrivain à la Fromentin, au regard de la manière géographique. Ceux-là cherchent à attraper des effets, des états d'âme qui sont des instantanés. Le géographe scrute les traits permanents et profonds, interprète l'image que les combinaisons de matériaux et d'éléments divers ont fixée : c'est un travail de composition. Il dispose d'une nomenclature plus riche et plus topique, d'un vocabulaire du cru et du terroir, par où le peuple, fin observateur, rend la figure, la couleur, et jusqu'au son des choses. […] » (Auerbach, 1903, p. 900). Dans sa conclusion, Auerbach pose le problème de la distinction de l'écriture du paysage entre géographie et esthétique, tout en insistant sur la figure mixte de savant et d'écrivain de Vidal de la Blache.

Cette approche sensible a cependant été rejetée par les élèves de Vidal de la Blache comme le déplore Jules Sion dans son article de 1934 intitulé « L'art de la description chez Vidal de la Blache ». Rappelant la réception très positive du *Tableau*, Sion la met en relation avec « la magie évocatrice de ses description » (Pinchemel, Robic, Tissier, 1984, p 83). Se remémorant les cours du maître, Sion insiste sur cette figure mixte du savant et du poète : « Une photographie lui donnait l'occasion d'analyser un paysage avec ce mélange, dont il eut le secret, de science et de poésie » (Pinchemel, Robic, Tissier, 1984, p. 83). Sion poursuit de même, commentant ses descriptions de la Brie, de la Sologne ou de Besançon : « ainsi l'intuition de l'artiste, amoureux d'un pays, achève cette description qu'a commencé le savant. Mais c'est dans un style presque aussi net et sobre » (Pinchemel, Robic, Tissier, 1984, p. 86). Trente ans après la parution du *Tableau*, Sion regrette que les élèves de Vidal de la Blache aient rejeté cette approche sensible et cette figure du mixte : « N'avons-nous point cependant péché par excès de prudence dans ce refus de mêler à notre travail de savant notre vision et notre sentiment du pays ? Sur ce point comme sur d'autres, n'avons-nous pas laissé perdre une partie de l'héritage légué par le maître, et peut-être la meilleure ? » (Pinchemel, Robic, Tissier, 1984, p. 87).

Gallois réduit l'approche paysagère de Vidal de la Blache en défendant une géographie régionale au sens strict, la géographie se définissant alors comme ayant la capacité de procéder à une régionalisation complexe, d'emblée combinatoire. Deux facteurs bloquent une réflexion générale sur la question de la régionalisation : d'une part, la situation de polémique corporatiste dans laquelle se trouve Gallois (Robic, 1982). D'autre part, les régions humaines semblent pour les géographes de l'époque tellement prises dans les réseaux de l'interprétation politique qu'il semble difficile d'en construire une théorie d'ensemble. Les notions de « pays » et de « région naturelle » sont abordées, comme le montre l'ouvrage de référence de Lucien Gallois *Régions naturelles et noms de pays* paru

en 1908 (Robic, 1992, p. 173). Les régions naturelles sont des entités complexes dont l'existence constitue pour Gallois la justification de la géographie ; elles se trouvent à côté des disciplines systématiques attachées à la détermination d'aires homogènes, sinon monothétiques, du moins spécifiées par des caractéristiques relevant d'une branche de connaissance spécialisée (botanique, géologique, etc). Gallois défend une géographie chorologique.

Le paysage de Vidal de la Blache semble se figer en n'étant plus qu'un cadre d'analyse dans les thèses des « post-vidaliens » et de plus pâtir de la concurrence avec les deux autres concepts fondateurs de la géographie que sont la « région naturelle » et le « milieu géographique ».

Demangeon adhère à la conception chorologique de la géographie. En développant la géographie humaine, il ne garde pas l'héritage vidalien de paysage mais explore la notion de milieu. En France, ce sont les spécialistes de géographie humaine qui ont proposé de « subsumer la complexité physique et la complexité sociale » (Robic, 1992, p. 182) en développant, non pas le concept de paysage mais celui de « milieu géographique ». Ainsi Demangeon donne-t-il, à la fin de ma période d'étude, la définition suivante de la géographie humaine dans son traité posthume de géographie humaine : « La géographie humaine est l'étude des groupements humains dans leurs rapports avec le milieu géographique » (Demangeon, 1942, p. 28). Demangeon reprend une position de Vidal de la Blache mais sans explorer plus la notion d'environnement.

Ce n'est que tardivement que se conceptualise la région en France, surtout à partir des confrontations internationales lors des congrès internationaux de géographie, notamment celui de Paris en 1931, de Varsovie en 1934 et d'Amsterdam en 1938. Vers 1900, les méthodes, régionales et systématiques, sont opposées sans que les notions de géographie régionale et de région soient interrogées, contrairement à l'Allemagne.

Le rapport au concept de paysage est donc fort ambigu chez Vidal de la Blache comme chez ses plus proches héritiers. Cela provient sans doute du double projet de la géographie française : « soit, dans une polarisation sur le visible, l'étude de la part proprement humaine de la physionomie terrestre, soit l'étude de l'interface homme/nature, validée par l'écologie » (Robic, 1996a, p. 358).

Donc, le concept de paysage a été concurrencé en France par les concepts de « région » et de « milieu ». Le concept de paysage est une notion certes abordée et discutée par Vidal de la Blache au sein de la discipline géographique, mais ne constitue pas un concept retenu pour définir la discipline. En effet, le concept de base de la géographie

française est celui de région ; la géographie française se définit comme une géographie régionale.

d) Vidal de la Blache et les géographes allemands

Les liens de Vidal de la Blache sont étroits avec les réflexions des géographes allemands. L'importance de Humboldt et Ritter a été vue dans sa formation. Dans son article de 1913 sur « Les caractères distinctifs de la géographie », les références aux auteurs allemands sont très nombreuses et convoquent les noms de Humboldt, Ritter, Suess, Hann, Varenius, Karsten, Schenck. Vidal de la Blache est de plus un des rares géographes français à avoir une notice biographique dans les dictionnaires allemands du premier XXe siècle. Il y est considéré comme un représentant de la géographie moderne.

Le contenu de l'analyse géographique de Vidal de la Blache, qu'elle soit paysagère ou régionale, se révèle proche des idées de *Siedlungsgeographie* et de *Kulturlandschaft* de Schlüter : je relève la même importance de l'histoire, des échanges et des transports et des différents types de peuplement dans le paysage. Dans sa communication au congrès de 1908, Vidal de la Blache considère que l'étude des établissements humains est nouvelle et ouvre de nouvelles perspectives géographiques. C'est aussi la voie originale qu'ouvre Schlüter. La continuité est assurée avec les réflexions de Ratzel, puisque Vidal de la Blache reprend l'idée de « géographie des ruines » dans l'optique des « genres de vie ». La notion de « traces du passé dans le paysage » renvoie également au *Kulturlandschaft* de Schlüter.

Pour conclure ce sous-chapitre sur Vidal de la Blache et le paysage, je soulignerai son ambiguité à propos de la géographie, – comprise comme science de la combinaison –, entre étude du paysage, étude d'une région et étude du milieu. Quelle distinction opère-t-il entre ces notions ? Sa contribution au Congrès de Genève pose en effet l'équivalence entre paysage et région.

Les contemporains, comme les générations suivantes de géographes, remarquent l'aspect parfois peu clair de Vidal de la Blache. Dans *Les sciences géographiques,* Vallaux écrit que dans la pensée de Vidal de la Blache se trouve « quelque chose d'embrumé et d'incertain qui lui venait peut être d'un commerce trop prolongé avec la pensée allemande, apte à saisir simultanément les aspects contraires ou contradictoires des choses » (Vallaux, 1925a, p. 116). De même quelques dizaines d'années plus tard pour Meynier : «Le lecteur a

l'impression de tourner autour des problèmes sans vraiment les voir nettement posés, sans que les contradictions soient toujours levées » (Meynier, 1969, p. 29).

Les disciples de Vidal de la Blache ont pour la plupart ensuite réduit l'héritage vidalien à une analyse régionale dépourvue de toute attention au paysage sensible, comme l'a particulièrement regretté Sion (1934).

Enfin, je constate dans le contenu et la démarche géographiques, des rapprochements intéressants entre l'analyse régionale de Vidal de la Blache et la *Siedlungsgeographie* de Schlüter, notamment à propos de l'importance de l'épaisseur historique. La notion vidalienne de « genre de vie » et celle de *Kulturlandschaft* selon Schlüter semblent proches. C'est donc la géographie humaine qui paraît cristalliser les points communs. En termes de contenu disciplinaire, la proximité semble beaucoup plus grande que ce que l'absence de véritable équivalence terminologique entre paysage et *Landschaft* laissait présumer dans la partie 1.

3. Un théoricien du paysage marginalisé : Camille Vallaux (1870-1945)

Pour étudier Vallaux, dont le portrait se trouve en annexe IXa, j'ai utilisé ses écrits théoriques (son ouvrage de 1925 *Les sciences géographiques* et son article de la même année sur « Les paysages de la géographie ») et les travaux qu'il a suscités (Arbos, 1925, Carré, 1978 ; Garel, 2001 ; Levy, Lussault, 2003 ; Nicolas, 1984 ; Orain 2006, 2009 ; Robic, 1992).

Vallaux est le géographe français de la première moitié du XXe siècle qui fournit la réflexion théorique la plus poussée sur le paysage. Peu connu, peu apprécié probablement en raison de son abstraction (Arbos, 1925), il montre l'intérêt et les limites de l'approche paysagère en géographie dans son livre *Les Sciences géographiques* de 1925. Cet ouvrage théorique, peu compris des contemporains, rencontre aussi peu d'échos en raison de la position quelque peu périphérique de Vallaux par rapport à Vidal de la Blache et à l'Ecole française de géographie. Vallaux est en effet un des rares à excercer son esprit critique par rapport au « patron » et Nicolas précise que « la rigueur de la pensée scientifique de Camille Vallaux fait ressortir les fluctuations et les contradictions de celles de son maître Paul Vidal de la Blache » (Nicolas, 1984, p. 131).

a) Biographie et carrière de Vallaux

Le fait majeur à retenir est que Vallaux n'a pas été un géographe universitaire, ce qui a pu nuire à la diffusion de ses idées (Orain, 2009, p.64). Sorti en 1895 de l'ENS, il est nommé en 1901 à Brest pour enseigner en lycée et à l'Ecole navale comme professeur de « Géographie générale appliquée à l'étude des mers ». A partir de 1913, il revient à Paris enseigner au Lycée Buffon, à L'Ecole pratique des hautes études et à l'Ecole des hautes études commerciales.

Sa thèse de géographie, qu'il soutient en 1907, s'intitule *La Basse Bretagne : étude de géographie humaine*. Circonscrite à une portion du territoire français, elle suit la forme de la monographie régionale, telle qu'elle est pratiquée par les disciples de Vidal de la Blache. Mais sur le fond, Vallaux reçoit, lors de sa soutenance, des critiques de la part de son directeur de thèse, Vidal de la Blache, qui lui reproche d'avoir trop insisté sur les aspects juridiques du pays breton, au détriment d'une approche plus classique de géographie régionale française. Le désaccord scientifique avec Vidal de la Blache perdure ensuite.

Il cherche à œuvrer pour le régionalisme économique et la possible autonomisation de la Basse-Bretagne dans le cadre de la réforme administrative lancée par le Président du conseil Aristide Briand. Vallaux s'oppose alors au découpage régional que propose Vidal de la Blache dans son article de 1910 sur les régions françaises. En effet, Vallaux, républicain et athée, cherche pour sa part à légitimer une nouvelle répartition des pouvoirs au sein de la société bretonne, au détriment de l'aristocratie traditionnelle et au profit des paysans et des ouvriers. Le mouvement régionaliste et autonomiste breton se radicalisant vers l'extrémisme, Vallaux met fin à son engagement militant (Garel, J., 2001).

Ses réflexions sur le découpage régional et la régionalisation le conduisent à réfléchir peut-être plus que les autres géographes de cette époque à la définition et à la pratique de la géographie. Ses réflexions de nature épistémologique et méthodologique sont condensées dans son ouvrage *Les Sciences géographiques* (1925) et dans son article sur « Les paysages de la géographie » (1925).

b) Le paysage géographique chez Vallaux

Dans *Les Sciences géographiques*, comme dans son article sur « Les paysages de la géographie », Vallaux propose une définition de la géographie et de ses méthodes. Il vise à

identifier l'identité de la géographie. Vallaux se distingue d'autres disciplines parce qu'elle s'intéresse aux faits de « groupement ». Pour lui, par rapport aux autres sciences qui concernent la surface terrestre, la géographie est une « science molaire », par opposition aux disciplines « moléculaires » telles la minéralogie et la géologie (Vallaux, 1925b, p. 59). La géographie se construit par deux procédés d'études conjoints, le « tour d'horizon » et l'étude des « faits de masse ». Il opère d'abord un « tour d'horizon » et examine ensuite les « faits de masse » qui sont des distributions spatiales non visibles relevant pour l'essentiel de disciplines spécialisées. C'est à ce titre que le « paysage géographique » entre dans la discipline : c'en est le cœur méthodologique. Vallaux consacre un chapitre entier à l'étude des « paysages géographiques », dans lequel il expose sa méthodologie et sa pratique théorique du paysage.Il propose une méthode d'analyse du paysage géographique : son objectivité, sa globalité, son exhaustivité spatiale, sensorielle et temporelle, la différencie des approches artistiques et savantes. Les principes méthodologiques de description des paysages relèvent de l'usage systématique d'un point de vue centré sur l'observateur, de l'importance des formes d'ensemble révélées par le « terminateur » ou horizon, et l'intégration des rythmes journaliers et saisonniers. Vallaux propose un néologisme pour désigner le paysage du géographe : la *scenery* ou scénerie, comme l'a tenté vainement Vidal de la Blache en francisant une expression anglaise, mais il lui préfère le « paysage géographique ». Comme le souligne O. Orain, Vallaux met à distance le réalisme par les constructions qu'il élabore (par exemple, le terminateur), et qui interposent entre la réalité et l'observateur, à la manière de la carte, selon lui, un « écran des représentations symboliques et schématisées » (Vallaux, 1925a, p. 25). Il apparaît donc hétérodoxe par rapport au réalisme à ses contemporains géographes (Orain, 2009).

Est-ce que le paysage constitue pour Vallaux une définition de la géographie ? Ou est-ce seulement un cadre descriptif initial ? On pourrait dire que le « paysage géographique », c'est une bonne approximation de l'objet de la discipline. Dans l'article plus condensé qu'il écrit en 1925 sous le titre « Les paysages de la géographie », il définit ainsi sa notion : « Le paysage géographique, c'est la description raisonnée, pour un compartiment donné de la surface terrestre, du mécanisme engendré par le contact des trois états de la matière, solide, liquide, gazeux, et par les réactions diverses du milieu sur les organismes et des organismes sur le milieu. Les géographes construisent leurs paysages en dehors des préoccupations subjectives qui sont celles des littérateurs et des peintres, et en dehors des procédés d'observation microscopique qui sont ceux des naturalistes. » (Vallaux, 1925b, p. 678). Il conclut, sans éviter un certain flou dans la formulation, que la géographie des paysages n'est pas toute la géographie physique et humaine, mais presque :

dans le paysage, on ne prend en compte que le visible. Or pour Vallaux, la géographie s'intéresse aussi à ce qui n'est pas visible : « La description raisonnée du mécanisme des paysages ne constitue pas à elle seule toute la géographie physique et humaine, car il y a des faits géographiques qui échappent à l'observation visuelle réelle, télescopique ou idéale. Mais si cette description ne constitue pas toute la science à elle seule, elle en forme la majeure partie, et elle prépare les voies pour le processus d'explication où figurent chacune à la place qui lui convient, les connexions de surface entre les trois états de la matière, liquide, solide, gazeux, ainsi que les actions de ces trois états sur les formes vivantes et les réactions de celles-ci » (Vallaux, 1925b, p. 684).

c) Postérité de Vallaux pour le paysage.

Les réflexions théoriques de Vallaux sur le paysage, assez inhabituelles au sein des géographes français de la première moitié du XXe siècle, ont subi un certain ostracisme, « peut-être notamment pour des raisons épistémologiques, pour avoir semblé trop systématiques, trop simplificateurs à leurs contemporains. Il est vrai que par comparaison, la production réflexive des autres Vidaliens est fort mince (M. Sorre exepté)… » (Orain, 2009, p. 32). Vallaux n'est redécouvert que dans les années 1970, et surtout depuis une dizaine d'années.

L'échec de la diffusion des réflexions de Vallaux tient à trois raisons principales : l'idéologie spiritualiste anti-rationaliste de l'Université française, le pouvoir académique centralisé qui marginalise les non-conformistes et les rapports personnels entre Vallaux et Vidal de la Blache. Vallaux est le seul post-vidalien à critiquer Vidal de la Blache (Nicolas, 1984, p. 131).

d) Liens avec les géographes allemands

Dans son ouvrage théorique de réflexions épistémologiques *Les Sciences géographiques*, Vallaux est proche des réflexions théoriques qui agitent les géographes allemands. Par ailleurs, sa notion de « déformation des paysages naturels » comme objet même de la géographie humaine pourrait être associée à celle de *Kulturlandschaft*, et en particulier à la *Landschaftskunde* de Passarge ou de Schlüter. Ce dernier développe en effet sa géographie du paysage du côté de la géographie humaine, notamment de la géographie du peuplement. Certes, dans son article de 1910 sur les thèses françaises de géographie

régionale, Schlüter passe en conclusion très rapidement sur celle de Vallaux : il souligne qu'elle n'est dédiée qu'à la géographie humaine et qu'à ce titre, elle dépasse parfois les frontières de la géographie, même si elle apporte des choses intéressantes (annexe IVa). Mais ce n'est que vingt ans après que Vallaux développe sa théorie sur le paysage. Par ailleurs, il semble étonnant que Vallaux, bon connaisseur de la géographie allemande, ait surtout polémiqué sur Ratzel, mais pas avec Passarge sur sa géographie du paysage. Or Passarge publie beaucoup sur sa *Landschaftskunde* à l'époque à laquelle Vallaux publie ses écrits théoriques sur le paysage. Vallaux, intéressé avant guerre par la géographie politique, critique Ratzel pour produire une réflexion sur le rôle de l'espace dans l'expansion de l'Etat (cf. son ouvrage de 1911 sur le sol et l'Etat), mais ne se réfère plus aux publications allemandes dans son ouvrage de 1925, qui comporte d'ailleurs peu de références.

4. Le paysage du voyageur : F. Maurette (1879-1937)

Pour étudier Maurette, j'ai utilisé son ouvrage de 1923 sur le paysage *Pour comprendre les paysages de France. Notions à l'usage des touristes*, ainsi que sa nécrologie parue dans *Les Annales de géographie* (Dupuy, Gallois, 1938).

a) Biographie de Maurette

Fils d'un officier d'intendance, Maurette suit des études secondaires à Orléans et entre en 1900 à l'ENS. En 1903, il est reçu premier à l'agrégation d'histoire et géographie. Ses préférences vont à la géographie humaine. Son Diplôme d'Etudes Supérieures porte sur la vie des peuples de l'Afrique orientale : Somalis, Danakils et Gallas. Tout en gardant un intérêt pour l'Afrique, il s'oriente ensuite vers la géographie économique, industrielle et sociale, comme l'indique sa bibliographie (cf. annexe VIf). A partir de 1905, il collabore aux *Annales de Géographie* et rédige par ailleurs des notices pour la *Bibliographie Géographique Internationale.*

b) Une carrière au Bureau International du Travail de Genève

Le fait le plus marquant est que Maurette, bien qu'étant normalien et agrégé d'histoire et géographie, ne poursuit pas de carrière universitaire : il travaille de nombreuses années pour le Bureau International du Travail (BIT[101]) à Genève. A ce titre, il ne se trouve pas au cœur de l'école française de géographie, mais occupe une position périphérique.

Après un an d'enseignement au lycée de Valenciennes, il devient Maître-surveillant à l'ENS. En 1910, tout en restant à l'ENS, il est chargé de la préparation aux concours des Affaires étrangères à l'Ecole des hautes études commerciales.

En 1924, Maurette est appelé par Albert Thomas pour assurer la direction de la Division des recherches du BIT à Genève, dans le domaine de la documentation scientifique. Maurette est régulièrement envoyé en missions à l'étranger par le BIT et en tire des articles et des ouvrages. Il travaille donc plutôt dans le domaine de la géographie appliquée et de la documentation, et n'est amené à développer des réflexions ni sur la définition de la géographie, ni sur ses concepts fondateurs. A partir de 1935, il devient l'un des sous-directeurs du BIT. Désirant revenir en France, il postule pour être directeur du Bureau de Correspondance du BIT à Paris.

Cette position quelque peu périphérique par rapport au monde universitaire ne l'empêche pas de participer activement aux côtés de Louis Gallouédec (1864-1937) à l'édition de manuels scolaires et d'atlas chez Hachette (Baudelle et al., 2001, p. 117-122 et annexe VIf). Par ailleurs, Maurette garde des liens avec l'école française de géographie, et notamment l'estime de Vidal de la Blache, puisque ce dernier lui confie le soin de rédiger la partie de la *Géographie Universelle* concernant l'Afrique équatoriale, orientale et australe (Maurette, 1938). Il s'ensuit que Maurette recense tous les travaux portant sur cette partie de l'Afrique *a fortiori* ceux de Passarge.

[101] Le BIT est une instance de l'Organisation Internationale du Travail qui a été créée en 1919, à la fin de la Première Guerre mondiale, lors de la Conférence de la paix réunie d'abord à Paris, puis lors du Traité de Versailles. Associé à la Société Des Nations, le BIT cherche à œuvrer pour la paix.

c) Maurette ou la vulgarisation de la géographie du paysage

L'ouvrage de Maurette de 1923 vise à présenter les paysages de France et à donner des notions pratiques à l'usage des touristes. Il ne s'agit donc ni d'une géographie comme science pure, ni d'une géographie appliquée comme la géographie coloniale, mais d'une certaine vulgarisation de la géographie. Le but est d'offrir une géographie pratique, ancrée dans le terrain que l'on parcourt et que l'on cherche à comprendre. Il ne s'agit pas du tout d'une géographie théorique qui cherche à définir le paysage et encore moins à s'interroger sur l'essence de la géographie et sur ses concepts fondateurs. Donc le livre de Maurette n'est pas un ouvrage de réflexion comme le livre de Vallaux sur Les *Sciences géographiques*, mais son but est de montrer au grand public comment le travail du géographe permet de voir le paysage. Le livre entretient une filiation avec le guide du voyageur par le train que de Lapparent écrit en 1899 sous le titre *La géologie en chemin de fer*. Selon Meynier, cette dernière est une oeuvre de vulgarisation qui a été écrite « pour habituer le public à l'observation du relief » : c'est une « description de ce que l'on peut voir du train sur les principales lignes du bassin de Paris » (Meynier, 1969, p. 15).

Le statut d'ouvrage de vulgarisation a des implications sur la forme et le fond du livre de Maurette. Sur la forme, il s'agit d'un livre de petit format qui propose en 258 pages une géographie analytique et passe en revue l'hydrographie, la climatologie, la végétation. L'objectif n'est ni la synthèse, ni le paysage dans sa totalité, ni l'émotion. L'illustration, toujours de petit format et soigneusement légendée, est très riche. Les photographies incluses dans le texte sont très nombreuses : rares sont les doubles pages qui en sont dépourvues. Des personnages peuvent être représentés. Les onze cartes sont essentiellement descriptives. Les douze croquis explicatifs théoriques sont donnés en géologie et en géomorphologie ainsi qu'en géographie humaine. Enfin, trois bloc-diagrammes sur le cycle de l'érosion dénotent l'influence de de Martonne et de Davis.

Sur le fond, Maurette produit une œuvre de vulgarisation de la géographie. Dès la préface, il se place sur un terrain différent du pur produit universitaire et du pur guide de voyage. La première phrase du livre commence par « Ce petit livre n'est ni un guide, ni un manuel ». Il s'agit d'un livre pour le géographe-voyageur. Pour Maurette, la seule façon intéressante de faire de la géographie, c'est en voyageant. Ce n'est pas du tout le géographe de cabinet. Il se place dans la posture du géographe de terrain. Le livre est destiné au voyageur, à l'excursionniste, qui cherche à comprendre les paysages de France. D'autres le classent comme manuel. En effet, dans leur nécrologie, Dupuy et Gallois caractérisent

l'ouvrage de Maurette comme étant l'essence pédagogique de l'enseignement de la géographie. « Il a résumé ses idées sur l'enseignement dans un petit livre bien connu remarquablement illustré, qui porte le titre significatif : *Pour comprendre les Paysages de la France*, Paris, Hachette, 258 p. »

Certes, Maurette s'inscrit dans un premier temps dans une logique esthétique : « impressions artistiques » (Maurette, 1923, p. V), « traits harmonieux et variés de la face de la France » (p. VI), « la variété et la beauté de ses traits » (p. VI)). Mais cette logique esthétique est à dépasser pour atteindre la rationalité de la compréhension par l'analyse et le principe de causalité : « Devant de tels paysages de France, si, après en avoir admiré la beauté, ils veulent en analyser la structure et en scruter les origines » (p. VII).

Maurette s'ancre dans l'analytique, comme le montrent d'une part les accumulations descriptives « ici » et « là » de la préface (p. VI) et d'autre part, la table des matières ; cette dernière est organisée en huit chapitres thématiques abordant successivement le sol, le relief, les côtes, les eaux, le tapis végétal, les habitations, les agglomérations, et enfin les routes et les travaux d'art. L'idée, exprimée mais jamais discutée, est que le paysage, par son caractère de globalité, permet la synthèse entre géographie physique et géographie humaine, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage : « Notions pratiques de géographie physique et humaine ».

La terminologie employée est intéressante à plusieurs titres. Tout d'abord, Maurette utilise des guillemets lorsqu'il parle de paysage. Par exemple, dans les légendes de ses illustrations, il parle de : « paysage humain ». Ces paysages humains renvoient toujours à un aménagement lié à l'eau : écluse, barrage, lac de barrage, pont-canal de Briare, utilisation et/ou correction des cours d'eau par l'homme. Les guillemets donnent ici du sens et permettent d'attirer l'attention sur une innovation lexicale. En 1923, l'expression de « paysage humain » ne correspond pas dans la géographie française à une catégorie établie, comme peut l'être le paysage rural. Par ailleurs, la terminologie utilisée dénotent la double influence de Davis et de de Martonne. En 1923 , le lexique fourni à la fin du livre (p. 231-255), comme les blocs-diagrammes inclus dans le texte, montrent que Maurette adopte clairement le cycle d'érosion de Davis. Le lexique propose des entrées à « cycle de l'érosion », « jeune », vieux, vieille », « mûr », mais sans jamais citer Davis. Les trois bloc-diagrammes du livre correspondent aux trois stades du cycle d'érosion. Toutefois, Maurette n'adopte pas le terme de « cuesta » du géographe américain et garde celui de « côte » ou « côte de relief » comme le recommande E. de Martonne (p. 58, p. 236). Enfin, les termes utilisés pour décrire la France renvoient à la notion d'organicisme. La France est identifiée à un corps. C'est particulièrement explicite dans le chapitre 4 sur « Les artères des

paysages : les eaux » (p. 107). La France est « un corps dont nous connaissons l'ossature et la chair – la terre de France », c'est « un corps vivant », les eaux « sont proprement le sang de la terre » (p. 107).

d) Quelle méthodologie du paysage chez Maurette ?

Les seuls principes méthodologiques que Maurette explicite sont la comparaison et l'analogie. Son livre cherche à fournir l'analyse d'un paysage-type. Maurette n'est pas dans l'idiographie et ne cherche pas à comprendre l'individualité ou la personnalité d'une contrée. Il se propose, entre autres, de donner des clés d'analyse. Dans sa préface, il est conscient que le géographe-voyageur n'aura pas forcément sous les yeux le paysage décrit et analysé dans le livre, « mais, il vous sera facile, en procédant par analogie, de comprendre la formation d'une falaise que vous verrez dans les Charentes par l'explication, que vous trouverez ici, de la construction des falaises de Normandie » (Préface, p. VII).

Quelle est l'importance du visible et du regard dans l'approche paysagère de Maurette ? Comme tous les membres de l'école française de géographie, elle est forte. Il le souligne en conclusion (p. 230) : « *regarder* » pour « *comprendre*[102] ». A cette notion rationnelle de compréhension s'ajoute celle plus spirituelle de la contemplation : « la contemplation intelligente de nos paysages » (p. 230) . On est proche de la méditation : le paysage revêt un caractère spirituel.

e) Paysage et territoire chez Maurette

Dans sa conclusion (p. 230), Maurette distingue le paysage transformé par l'homme (le « paysage artificiel » équivalent du *Kulturlandschaft*, et du *Raublandschaft* dans sa version extrême) du paysage non transformé par l'homme (« paysage spontané » correspondant au *Naturlandschaft*).

Maurette, que l'on ne peut accuser de nationalisme étroit (cf. sa biographie *supra*), ancre le paysage dans une notion d'attachement territorial et d'identification nationale. L'homme est attaché aux paysages qu'il contribue à transformer depuis plusieurs générations. Maurette lie explicitement paysage et patriotisme : la contemplation et la compréhension des paysages favorisent « l'amour de notre sol » et inspirent « cette forme

[102] souligné par Maurette.

de patriotisme, qui est la plus sûre et la plus naturelle pour un homme civilisé : l'amour du pays, par la compréhension que l'on en a, et par la sympathie que cette compréhension fait naître ».

Tout cela établit des rapprochements, à interroger de façon nuancée, avec les notions de *Heimatkunde* et de *Deutschtum* associées parfois au *Landschaft*. La notion patriotique est présente dans le paysage aussi bien chez les géographes français que chez les géographes allemands dans les années 1920. On rencontre par exemple cet aspect patriotique du paysage poussé à l'extrême dans l'introduction de *Deutsche Landschaft* de Passarge, écrit sous le nazisme en 1936. Cet ouvrage, lui aussi de petit format, se présente en 116 pages comme un manuel d'éducation général. Il ne s'agit pas d'un ouvrage de science pure ou de méthodologie de la *Landschaftskunde* (cf. chapitre 4). Le but est de « donner un aperçu du paysage allemand » (Passarge, 1936, p. 6), très ancré dans la *Heimatkunde*. Dans les deux pages et demie de son introduction se trouvent douze occurrences du substantif *Heimat*. Les deux petits livres de Maurette et de Passarge, au delà de leurs différences, correspondent à des œuvres de légitimation grâce à une certaine géographie du paysage : la légitimation et vulgarisation de la discipline géographique pour le premier, et celle de l'idéologie *Volks- und Kulturboden* pour le second.

Il aurait été très intéressant d'étudier plus minutieusement les choix de photographies qui ont été faits, si tant est que Maurette ait eu toute latitude pour ce faire, compte-tenu des contraintes éditoriales fortes dans ce domaine. Des paysages emblématiques de la nation française sont présentés : les Causses de Montpellier-le-Vieux (fig. 43, p. 36), la brèche de Roland, près de Roncevaux (fig. 84, p. 65), le Plomb du Cantal (fig. 85, p. 48), le Puy de Dôme (fig. 67, p. 49), la vallée de Chamonix (fig. 112, p. 79), le Cap Frehel (fig. 119, p. 84), les falaises d'Etretat en Normandie (fig. 122, p. 88), la Baie et l'île du Mont Saint-Michel (fig. 148, p. 101), etc.

f) La réception de l'ouvrage de Maurette

Comment est reçu l'ouvrage de vulgarisation de Maurette ? Dans la *BGI* 1923, la notice correspondant à l'ouvrage *Pour comprendre les paysages de la France. Notions pratiques de géographie à l'usage des touristes* ne retient guère l'attention. Le commentaire, anonyme, est très court : «Donne nombre d'indications de géographie générale, physique ou humaine, qui seront utiles ». Dans la rubrique bibliographique de *La Géographie* de 1923, Aufrère commente plus longuement, mais reste descriptif : « Second

volume de la Collection *Pour comprendre*, 'il s'adresse, dit M. Maurette, au touriste et à l'apprenti géographe, ou mieux, il est fait pour le touriste qui veut faire de la géographie en voyageant'. C'est une initiation à la géographie explicative limitée à ce qu'il faut savoir pour comprendre les paysages de France. Cinq chapitres sont consacrés au ' paysage naturel' et les trois derniers au 'paysage humain'. Les éléments des paysages et leurs variétés sont présentés suivant l'ordre systématique d'un manuel ou d'un traité de géographie générale. Les différents phénomènes sont d'abord expliqués, très simplement ; l'auteur donne ensuite des exemples pris parmi les paysages de notre pays et presque toujours accompagnés de gravures. Celles-ci, malgré leur format, sont souvent très nettes. Voici les titres des huit chapitres du volume…Un 'lexique des termes géographiques essentiels' de 25 pages termine le volume ». Le plus intéressant à relever est la reprise par Aufrère des guillemets de Maurette pour « paysage humain » et « paysage physique », signe de distance d'Aufrère ou signe de l'originalité de Maurette.

g) Quelle postérité pour le paysage de Maurette ?

La notion de paysage développée par Maurette perdure dans son aspect de « paysage géographique pour le voyageur », dans la mesure où elle est reprise, d'une part dans d'autres ouvrages de la même veine comme le *Petit guide du voyageur actif* de Deffontaines (1894-1978) paru en 1938 et réédité de nombreuses fois, et d'autre part par Pierre George (1909-2006) dans son ouvrage de 1942[103] (réédité en 1946) intitulé *A la découverte du pays de France. La Nature et les Travaux des Hommes*. De plus, les *Guides bleus* sont édités dans les années 1950 d'après Maurette. L'ouvrage de George est intéressant, dans la mesure où il s'agit d'un ouvrage de commande publié pendant la période du régime de Vichy. Cette période est marquée, comme l'idéologie nazie, par une insistance sur le « petit pays », le romantisme agraire et le patriotisme.

George prolonge l'ouvrage de Maurette sur le paysage et, en ce sens, l'acception du paysage esquissée par Maurette peut avoir des conséquences pour la géographie universitaire et académique. C'est pourquoi je développe les filiations entre les deux ouvrages, mêm si George ne cite pas Maurette. Tous deux s'adressent au même public : « le promeneur ou le voyageur curieux » (George, 1942, p. 3). Ils utilisent le mode analytique et proposent une méthode pour initier « à la distinction et à l'explication des éléments propres à la Nature ou au labeur humain » (George, 1942, p. 3). C'est pourquoi, les deux ouvrages,

[103] Cf. Journée étude EHGO d'octobre 2009 sur les géographes français sous le régime de Vichy.

de petit format, proposent une table des matières thématique, un court index du vocabulaire géographique et des noms de lieux. Les tables des matières sont presque identiques, à ceci près que George développe plus la géographie humaine en consacrant un chapitre en plus à l'usine et au travail industriel (George, 1942, p. 119-127) et propose trois chapitres liminaires sur l'équipement matériel et intellectuel du géographe-voyageur-promeneur (George, 1942, p. 5-33). Mais, point d'envolée patriotique dans le texte de George, contrairement à Maurette. Pour George, en 1942, c'est une manière de ne pas être mobilisé par le politique : placer en arrière-plan une usine sur l'image de couverture, à l'époque du retour à la terre de Vichy, reste un symbole fort.

Cependant George va plus loin que Maurette en esquissant les prémisses d'une réflexion sur l'essence de la géographie et sur la définition du paysage, dans son premier chapitre sur « Que regarder ? Les éléments du paysage » (George, 1942, p. 5-11), et dans sa conclusion sur « La personnalité d'une région, objet de la géographie » (George, 1942, p. 142-146), en insistant sur l'observation du paysage sur le terrain.

C'est dans la conclusion que George livre une réflexion sur la définition de la géographie : l'objet de la géographie est de révéler la « personnalité » d'une « région ». Il est symptomatique que le glissement sémantique se fasse entre méthodologie du paysage et « personnalité d'une région », cette dernière expression se référant à Vidal de la Blache et à sa méthodologie d'analyse régionale. Pourquoi George ne parle-t-il pas de personnalité d'un paysage alors qu'il évoque « l'originalité du paysage » (p. 144) ? Filant une métaphore musicale sur le paysage considéré comme une harmonie et une symphonie réalisée sur « le clavier géographique », George superpose en fait « la notion de paysage » (p. 146) et celle de région, puisque chacune des deux se compose de la structure, du relief, de la couverture végétale, du type de culture, de la forme et de l'aspect des villages, etc. (p. 144). George définit la géographie comme le double mouvement du regard géographique qui observe le paysage de façon analytique tout en sachant de façon synthétique « embrasser du regard la perspective d'ensemble de la région visitée » (p. 145). Le paysage est synthèse et reconstruction. La « synthèse géographique » exprime « la personnalité d'un pays » (p. 146). George pose la géographie du paysage et l'analyse régionale en synonymes.

Pour conclure, l'étude de la figure de Maurette est l'étude d'un croisement indirect. En effet, Maurette ébauche une réflexion sur le paysage, mais pas comme concept fondamental dans le cadre d'un projet de définition de la géographie. Par ailleurs, malgré des liens avec l'école française de géographie, il se situe un peu en marge, dans la mesure où il exerce de hautes fonctions administratives au BIT de Genève : ceci ne lui permet pas

de se livrer complètement à la recherche de type universitaire. Un croisement intéressant aurait pu se créer entre les géographies de tradition allemande et française, car Maurette lit et recense les travaux de Passarge, comme l'a montré l'analyse des recensions des publications de Passarge du chapitre 3 (annexe XIIIa). Or, comme le chapitre 3 l'a montré, si Maurette rédige six notices sur Passarge dans la *BGI* entre 1900 et 1945-1946, ce n'est pas lui qui recence et commente son ouvrage majeur sur le Kalahari : c'est Demangeon. De même, ce n'est pas Maurette qui relève l'importance et l'originalité de la *Landschaftskunde* de Passarge et qui en livre en 1912 et 1913 les commentaires les plus fournis, mais c'est le géologue Gignoux. Maurette ne relève pas l'intérêt que pourrait avoir la *Landschaftskunde* de Passarge pour la géographie. Le seul croisement avéré est celui de l'instrumentalisation du paysage, comme la brève comparaison entre l'ouvrage de Maurette *Pour comprendre les paysages de la France* et *Deutsche Landschaft* de Passarge l'a montré. Mais à étudier l'instrumentalisation du paysage, je risquerais de m'écarter du cadre défini en introduction : l'objet de ma recherche concerne avant tout la géographie du paysage comme définition et pratique d'une discipline.

Une autre piste de réflexion à suivre dans une recherche ultérieure est celle du paysage humanisé et civilisé, tel qu'il est explicité par Maurette et qui présente des liens avec la *Siedlungsgeographie* et la *Kulturlandschaftskunde* de Schlüter. L'opposition entre civilisation et *Kultur* serait à intégrer (Cuche, 1996).

C'est George, qui en reprenant et en poursuivant la notion de paysage développée chez Maurette, la retravaille dans un effort de réflexion conceptuelle sur la définition de la géographie et de son objet. Pour George, l'objet semble aussi bien être la région que le paysage.

5. Roger Dion (1896-1981) ou le paysage dans la géographie historique

Pour étudier Dion et ses réflexions sur le paysage, je me suis appuyée sur ses écrits : *Essai sur la formation du paysage français*, 1934 et *La part de la géographie et celle de l'histoire dans l'explication de l'habitat rural du bassin parisien* de 1946. A cela s'ajoutent les travaux ou les notices de Jacqueline Bonnamour (1984), N. Broc (1982, 1998), Françoise Plet (2003) et Pierre Toubert (1988).

En publiant un ouvrage en 1934 sur les paysages ruraux, Dion apparaît en toute fin de ma période d'étude. Presque toutes ses publications sont postérieures à la Seconde Guerre mondiale. Il me paraît cependant constituer une figure intéressante de la géographie française sur le paysage, à la fois dans ses relations avec la géographie allemande de Meitzen (1895), qui voit dans le paysage une fonction ethnique, et dans ses liens avec la géographie historique, branche disciplinaire peu travaillée en France. Le paysage chez Dion est un paysage rural. En outre le paysage abordé ici concerne un pan seulement des réalités spatiales, puisque Dion se focalise sur l'espace rural ou plutôt sur la campagne, selon les termes de l'époque.

a) Biographie et carrière de Dion

Né en 1896 à Argenton-sur-Creuse, Dion poursuit des études en Classes préparatoires aux grandes écoles à Paris, au lycée Louis-le-Grand, de 1913 à 1915, avant d'être envoyé au front de 1916 à 1918 lors de la Première Guerre mondiale. En 1919, il réussit le concours de l'ENS réservé aux démobilisés de guerre, et reprend ses études 1919 à 1922. Il obtient en 1922 l'agrégation d'histoire et géographie et devient pendant deux ans membre de la Fondation Thiers à Paris de 1922 à 1924. Ensuite, de 1924 à 1934, il est Maître-surveillant puis Surveillant-général à l'ENS, tout en étant chargé de cours à la Sorbonne de 1928 à 1932. Il prépare sa thèse de géographie régionale sur le Val de Loire, qu'il soutient en 1933 devant un jury présidé par Demangeon. De 1934 à 1945, il est professeur à l'Université de Lille, puis de 1945 à 1948 à l'Université de la Sorbonne. En 1946-1947, il est détaché à l'Université de Saõ Paulo, et revient en 1948 pour occuper la chaire de géographie historique au Collège de France jusqu'à sa retraite en 1968.

b) Le paysage rural selon Dion

La singularité de Dion, c'est qu'il s'intéresse jusqu'en 1945 au paysage rural sous l'angle de la géographie historique (Broc, 1982, p. 207). Pour lui, en effet, « la géographie est encore fille de l'histoire » et il met l'accent plutôt sur la genèse des paysages et l'explication de leur mise en place que sur la connaissance du présent (Bonnamour, 1984, p. 178-179).

Comment Dion définit-il le paysage dans son ouvrage de 1934 ? En fait-il un concept clé de la géographie ? Ou définit-il la géographie comme étant une géographie du paysage ?

Fait-il référence aux géographes allemands ? Dans l'introduction de son ouvrage de 1934, Dion ne donne aucune définition des termes de « paysage » ni de « rural », et n'explicite pas en quoi ce qu'il fait relève de la géogaphie (Dion, 1934, p.1-5). Il s'insère dans des recherches historiques qui sont renouvelées à l'époque par les travaux de Marc Bloch sur *Les caractères originaux de l'histoire rurale française* (1931) ; il propose une généralisation à partir des résultats de sa thèse sur le Val de Loire. Il adopte ainsi comme Bloch l'idée qu'il existe des types de paysages ruraux en France, depuis longtemps observés, et dont l'origine est objet de débats internationaux : la campagne ou openfield et le bocage aux champs clos. Le Nord de la Loire moyenne présente des villages groupés, des espaces de cultures non clos et des massifs forestiers aux contours bien nets ; au Sud et à l'Ouest prédominent l'habitat dispersé et les champs clos, encombrés par une végétation arborescente (Dion, 1934, préface). Dion réfute le déterminisme géologique : ce n'est ni la géologie ni le type de sol qui expliquent la forme des terroirs et des villages, mais des « civilisations agricoles » distinctes. Il recherche en revanche les survivances de l'état social qui s'exprime dans la structure des terroirs. Pour cela, il remonte au XVIIIe siècle, aux enquêtes de l'administration royale, aux cartes et aux plans terriers. Le paysage rural, profondément marqué par l'histoire, est pour lui l'expression d'un état économique et social.

Bien que non définie dans l'introduction, la notion de paysage de Dion est associée aux notions d' « économie » et d' « aménagement » des terroirs agricoles, en tenant compte en particulier de la forme des champs et de la répartition de l'habitat. De quelle notion de paysage s'agit-il ? Selon Marcel Roncayolo, après un usage flou de la notion de paysage chez les géographes français, et avec la tendance à sa naturalisation, la recherche de Dion marque une étape dans la construction du « paysage savant », car « la *notion de paysage rural* est fort distincte de celle, ambiguë, de paysage puisqu'elle n'en exprime ni la totalité ni l'autonomie. » (Roncayolo, 1986, p. 512, souligné dans le texte) M. Roncayolo souligne que Dion n'intègre dans la notion que certains éléments du paysage, entre lesquels il établit des relations ; en revanche il y intègre des faits d'organisation sociale. Selon Roncayolo, Dion prend de la distance par rapport au caractère visible du paysage, et son objectif n'est pas de chercher à différencier la géographie des autres sciences : « Même si la réflexion part de données concrètes et reste soumise à de multiples tests de cohérence, il s'agit bien de la construction d'un objet scientifique qui ne se préoccupe ni du découpage traditionnel des domaines et des sources de l'histoire ni de la division entre visible et non-visible. » (Roncayolo, 1986, p. 512) Dion a d'ailleurs insisté sur l'autonomie de ce paysage rural comme concept dans la réédition de l'essai sur la formation du paysge rural français en

1981 : « Ces faits ne sont pas de ceux qui se perçoivent immédiatement. Il nous faut, pour en prendre conscience, faire abstraction des vues rapprochées et des aspects de détail qui, dans tout paysage, fixent et retiennent d'abord l'attention. » (cité par Roncayolo, 1986, p. 512) ».

c) Dion et les géographes allemands

Alors que Vidal de la Blache, Demangeon ou l'historien Bloch s'opposent à la conception ethnique du paysage de Meitzen qui voyait dans la variété des régimes agraires euroépéens l'expression de trois « races », slave, germanique et romano-celtique, comment se positionne Dion ?

Dans la conclusion de son livre sur la formation du paysage rural français de 1934, Dion propose deux types de civilisation : au Nord et au Sud (Dion, 1934, p. 149-154). Que ce soit dans l'introduction ou dans la bibliographie de son ouvrage, Dion ne fournit aucune référence allemande. La seule mention de l'Allemagne à propos du paysage concerne une métaphore ambiguë sur la limite entre régions d'openfield et de bocage, que Dion mentionne mais sans aller plus loin : « Courant à travers plaines et plateaux, sans prendre appui sur les accidents majeurs de la topographie, cette ligne ne présente que par endroits le caractère d'une limite préparée par la nature. Elle paraît plutôt répondre à l'équilibre de *deux forces humaines adverses. On dirait un front de guerre, limitant vers le Sud et l'Ouest quelque puissante invasion germanique*[104] » (Dion, 1934, p. 150). Dans ces lignes, Dion reprend l'explication que donne l'ethno-géographe allemand Meitzen pour séparer les domaines où prédomine le bocage de ceux où prédomine l'openfield. Il s'agit pour Dion d'une opposition entre les civilisations germanique et romaine.

Dans sa contribution de 1939 sur les principaux types de paysage rural, Dion utilise la même expression de « front de guerre » à propos de la limite de l'openfield au Pays de Galles : là encore, Dion y voit une démarcation entre les civilisations romano-celtique et germanique (Bonnamour, 1984, p. 176).

Dans son texte de 1939, Dion envisage trois grandes questions pour expliquer le paysage français : l'influence du milieu physique, les influences ethniques et l'histoire. Tout en rappelant les critiques auxquelles le livre de Meitzen sur les types d'établissements ruraux et les modes d'aménagement agraire s'est heurté, Dion s'appuie sur des recherches archéologiques en Angleterre pour nuancer ces critiques et faire ressortir les explications de

[104] Souligné par l'auteur.

Meitzen qu'il juge recevables. Il cautionne ainsi pour le Pays de Galles l'idée d'une ligne de démarcation à connotation guerrière entre les terroirs cloisonnés romano-celtiques et l'openfield germanique : « Appuyé sur une partie de son tracé, à d'anciens ouvrages défensifs, elle sépare des populations différentes par la race, et qui le furent longtemps aussi par la langue » (Bonnamour, 1984, p. 176).

Dans sa nécrologie, N. Broc souligne que Dion s'est peut-être laissé trop séduire par les théories de Meitzen, qui fait intervenir les notions de race, d'invasions et de migrations des peuples pour expliquer la répartition entre bocage et openfield (Broc, 1982, p. 209). Dans sa préface de 1988 à la réédition de l'ouvrage de Bloch intitulé *Les caractères originaux de l'histoire rurale française* (1931), l'historien P. Toubert, revient sur les liens entre Dion et le paysage ethnique de Meitzen pour y dénoncer la division bipartite du paysage rural français qu'élabore Dion en s'appuyant sur des connotations « ethniques » qui « n'ont rien à envier aux pires pages d'August Meitzen » (Toubert, 1988, p. 31).

d) Quelle postérité des idées de Dion sur le paysage ?

N. Broc parle de malentendu, de rupture et de divorce avec l'Ecole française de géographie qui se détourne de la géographie historique (Broc, 1982). Cependant, le livre de Dion de 1934 et celui de l'historien Bloch Les *caractères originaux de l'histoire rurale française* (1931),ont orienté la recherche géographique française vers l'étude de la genèse du paysage rural (Bonnamour, 1984, p. 178). Dans les années 1950-1960, l'enseignement en géographie rurale ou plutôt « agraire » ont été longtemps centrés sur la question des paysages ruraux. Leur étude a été enrichie par l'usage des photographies aériennes, qui a permis en fait de voir autrement que par les documents d'archives ces types de paysages savants. Pour P. Toubert, la portée de l'ouvrage de Bloch est plus importante que celle de Dion, même s'il reconnaît que Dion a élaboré dans son livre « la seule tentative d'envergure pour casser le schéma tripartite de Bloch » (Toubert, 1988, p. 31). Dion s'est trouvé après la guerre au Collège de France, institutionnellement distant des géographes universitaires français.

Finalement, N. Broc voit deux moments charnières dans la postérité des réflexions de Dion : jusque dans les années 1960, ses écrits sur le paysage rural sont lus, puis sont eclipsés pendant deux décennies avant d'être remis au goût du jour comme le montre les rééditions de ses travaux, notamment celle de son *Essai sur la formation du paysage*

français en 1991, de même que son livre sur *Le paysage et la vigne. Essais de géographie historique*, préfacée par J.-R. Pitte et postfacé par M. Roncayolo (1990). Ces rééditions ont contribué à la renaissance de la géographie historique, discipline négligée en France.

6. La place du paysage dans les premiers manuels de la géographie française (1942)

Je vais terminer ce point relatif à la façon dont les géographes français posent la question du paysage en abordant deux courts ouvrages qui peuvent être considérés comme des manuels destinés aux étudiants ou à un public averti. Ces manuels paraissent tous deux en 1942 chez le même éditeur, les Presses universitaires de France : *Les étapes de la géographie* de René Clozier, petit opuscule publié dans la collection de vulgarisation « Que sais-je ? », et le *Guide de l'étudiant en géographie* d'Andrey Cholley. Les auteurs appartiennent à une génération qui n'a pas suivi les cours de Vidal de la Blache. A. Cholley (1886-1968) est un éléve de de Martonne, qu'il a connu à Lyon ; il a soutenu une thèse intitulée *Les Préalpes de Savoie et leur avant-pays. Etude de géographie régionale* (1925), et il a débuté sa carrière dans cette ville avant de devenir professeur de géographie régionale à la Sorbonne à la retraite de Gallois, en 1927 (il succède à de Martonne à la chaire de géographie physique après la guerre). Clozier soutient sa thèse en 1940, à 52 ans, sur un sujet très original : La gare du Nord. Sa carrière ne s'est pas faite à l'université mais dans l'éducation nationale, d'abord comme professeur de lycée et comme enseignant à l'Ecole normale supérieure de jeunes filles de Fontenay-aux Roses puis comme Inspecteur général de l'Instruction publique. Il a participé à la revue *L'Information géographique*, fondée par Cholley en 1936, et qui est trounée vers les enseignants du secondaire.

La partie du manuel de Clozier concernant la géographie du XXe siècle, qu'il étudie comme la « science géographique », est intéressante ici pour trois points. D'abord, il souligne qu'il existe des écoles de géographie, et que ce qui distingue l'école allemande de l'école française c'est que la première s'intéresse surtout à la géographie générale, alors que la seconde est plus préoccupée de géographie régionale ; et il ajoute que l'école américaine « s'est spécialisée dans l'évolution du relief du sol » (Clozier, 1942, p. 93). En deuxième lieu,.il montre en quoi la géographie a son autonomie par rapport aux autres sciences, telles la géologie et la sociologie, qui lui contestent souvent son ambition : elle emprunte des éléments, admet-il, mais son originalité est qu'elle « les rétablit dans leur environnement

naturel, dans l'*ordre concret*[105] des choses » (Clozier, 1942, p. 103). Il ajoute : « elle précise donc l'inépuisable variété des combinaisons aboutissant aux paysages morphologiques, aux paysages botaniques, aux genres de vie des groupes humains. ». Le paysage fait donc partie des genres de combinaison dont traite le géographe. En troisième lieu, Clozier se concentre sur les procédés de travail du géographe et aborde le rôle du paysage dans le premier moment, qui correspond à la description. Il utilise alors le *Tableau de la géographie de la France* de Vidal de la Blache comme un recueil d'exemples de description. A partir d'eux, il tire des conclusions générales sur ce qu'est la description en géographie : une démarche sélective, qui cadre le paysage dans son environnement régional, qui schématise et qui vise l'explication. Clozier centre donc son propos sur la description et sur l'analyse du paysage, mais en insistant sur le fait que cette observation n'est pas naïve, qu'elle est guidée par des schémas ou des catégories d'interprétation. Il confond finalement dans la notion de paysage l'objet et la méthode de la géographie : « La description de la 'face de la terre' est à la fois le tenant et l'aboutissant du travail géographique ; le paysage est d'abord conçu comme une *synthèse intuitive* conforme à une certaine attitude mentale, puis, après enquête, devient une *synthèse ordonnée*, construite selon les lois de la recherche scientifique. » (Clozier, 1942, p. 110).

Dans le *Guide de l'étudiant en géographie*, André Cholley définit l'objet de la géographie par la notion de « combinaison ». La géographie régionale est selon lui au service de la géographie générale. Les notions qu'il utilise pour la géographie régionale sont indifféremment celles de région et de milieu, tandis que le terme de paysage est rare : « La géographie régionale nous fait saisir la réalité même : les milieux géographiques. Il n'y a que trois sortes de milieux géographiques : les milieux physiques ou régions naturelles, les milieux biologiques, et les milieux humains ou régions humaines » (Cholley, 1942, p. 26). Il insiste sur l'intérêt qu'il y a à en rechercher les types, il évoque un emboîtement des échelles, jusqu'au « domaine » de géographie humaine qui est taillé à l'échelle du globe. Mais il insiste aussi sur l'individualité de chaque région terrestre. C'est surtout pour l'enseignement qu'il accorde de l'intérêt à la « description géographique ». Il s'agit comme chez Clozier d'une description organisée, enrichie par la connaissance de modèles, comme par exemple en géomorphologie par la notion de « pénéplaine ». En matière de géographie humaine, il insiste tout particulièrement sur les principes d'« organisation de l'espace » qui ont prévalu lors de l'installation des hommes. Cholley insiste, comme tous ses contemporains, sur l'importance de la fréquentation du terrain. Mais il est partisan d'une « description rationnelle », qui ne s'appuie pas avant tout sur le

[105] C'est Clozier qui souligne.

visible. Au contraire, il estime que la description « dérive d'un jugement » (p. 171) ; il se montre très réticent à l'égard du seul visible, allant jusqu'à affirmer « qu'il est dangereux de prendre une photo sans avoir une connaissance sûre du sujet auquel elle se rattache » (Cholley, 1942, p. 183).

Ces deux petits ouvrages de réflexion sur la géographie paraissent donc au même moment, en 1942, sous le gouvernement de Vichy. Elles sont publiées dans une conjoncture où la géographie est fortement soutenue par le régime, parce qu'elle apparaît comme une disicpline du concret et parce qu'elle peut permettre de populariser, dans l'enseignement surtout, les valeurs de la Révolution nationale. En outre les géographes profitent de cette faveur dans une perspective institutionnelle, qui est d'obtenir l'autonomie de la géographie par rapport à l'histoire : ils tentent donc une fois encore de montrer la légitimité et la valeur scientifiques de la géographie. Certains historiens de la géographie ont aussi souligné que la pratique du terrain étant difficile, du fait de la guerre, de nombreux géographes français se sont alors orientés vers des réflexions sur leur science. De ces deux publications, c'est certainement l'ouvrage de Cholley qui a été le plus diffusé et qui a eu la plus grande notoriété, car son poste à la Sorbonne, ajouté à son très grand talent de pédagogue en ont fait l'un des maîtres de l'immédiat après guerre. Avec lui, la notion de « combinaison » géographique a eu un grand succès, mais sans qu'elle soit attachée à l'objet paysage.

En conclusion, la centralité de l'idée régionale parmi les formes possibles de la « combinaison » ou de la « synthèse » ou encore de la coexistence des phénomènes spatiaux « dans l'ordre concret des choses » s'impose certes en France dans la première moitié du XXe siècle. Des essais de théorisation du paysage géographique ont été cependant élaborés (Vallaux). Le recours à la notion de paysage, qui permet de surmonter le problème de la description, est aussi à relier au développement de la diffusion de l'image par l'usage de la photographie. La notion de paysage est aussi mobilisée pour faire pratiquer la géographie au grand public, même si cet effort de vulgarisation scientifique reste très analytique (Maurette). Dans la géographie française se dessinent donc des évolutions contrastées entre des approches de « description raisonnée » paysagistes qui instrumentalisent éventuellement les textes de Vidal de la Blache (Clozier) ou au contraire qui se veulent « descrition rationnelle » exigeante, méfiante envers l'objet paysage dans son acception de totalité visible (Cholley).

Conclusion des chapitres 4 et 5

Concernant ces quelques figures de géographes français, théoriciens ou praticiens du paysage, quatre points importants méritent d'être relevés. Premièrement, en France, la géographie régionale, et la région comme concept fondateur de la discipline géographique, sont plus prégnants que la géographie du paysage et le concept de paysage. Cela correspond à l'orientation vidalienne vers la géographie régionale au détriment de l'option paysagère.

Deuxièmement, cette position forte du concept de région et de la géographie régionale s'explique en partie par la relative homogénéité de l'école française de géographie, constituée essentiellement de géographes normaliens et agrégés occupant des chaires de géographie à l'Université et contrôlant les différentes instances de diffusion du savoir dominant. A cela s'ajoutent la centralité parisienne et le rôle de la Sorbonne. Par conséquent, les options divergentes par rapport à la définition vidalienne de la géographie ne sont pas retenues. La situation est très différente en Allemagne, où plusieurs options concurrentes peuvent coexister, de la *Länderkunde* de Hettner, à la *Landschaftskunde* de Passarge, avec toute une palette intermédiaire.

Troisièmement, ceci n'empêche cependant pas une réflexion de quelques géographes français sur le concept de paysage. Mais dans l'ensemble, cette réflexion est menée par des géographes « marginaux » ou « périphériques » par rapport à la constellation vidalienne : soit ils se trouvent en désaccord avec Vidal de la Blache (par exemple Vallaux), soit ils se trouvent géographiquement et institutionnelllement loin de l'Université parisienne (Maurette au BIT de Genève, Dion au Collège de France), ou bien ils investissent la notion de paysage dans le sens de la vulgarisation scientifique pour faire pratiquer la géographie (Maurette). Cependant, en fin de période, la notion de paysage est remobilisée par Clozier.

Quatrièmement, le concept de paysage a donc pu constituer à un moment donné un concept important de la géographie française, méritant d'être étudié en sortant du cadre de la géographie régionale. Mais ces réflexions n'ont pas abouti à concurrencer une définition de la géographie française par l'approche régionale. Comme l'écrit M. C. Robic, les géographes français entretiennent tout au long de la première moitié du XXe siècle « une relation délicate au paysage » qui tiendrait à « l'impossible scènerie », à « l'interprétation morphologique : réduction et construction du paysage » et à l'ambivalence « paysage ou système rural » (Robic, 2006b, p. 374-382).

Il semblerait que les géographes allemands aient rencontré les mêmes interrogations face au paysage, mais qu'ils aient tenté d'apporter des réponses plus conceptualisées et plus

problématisées, n'hésitant pas à remettre en cause ou à élaborer de nouveaux systèmes de définition disciplinaire, comme par exemple la *Landschaftskunde* de Passarge ou la *Siedlungsgeographie* de Schlüter.

L'aspect monolithique de l'école française de géographie, la relative absence de remise en cause de l'héritage vidalien, voire son appauvrissement selon Sion (Sion, 1934), la prégnance des thèses de monographie régionale et enfin le désintérêt pour les questions de méthodologie et de réflexivité sur la discipline, ont pu constituer un obstacle. Meynier voit dans cette faible réflexion conceptuelle des géographes du « temps de l'intuition » un avatar de la philosophie bergsonienne : « les géographes ne sentent pas l'utilité de la rigueur mathématique et – inconsciemment sans doute – comptent sur l'intuition, face aux paysages, comme face aux problèmes, pour trouver les meilleures interprétations » (Meynier, 1969, p. 41). Il ajoute : « pour le géographe, cet espace se garnit de faits qui l'attirent tous : des reliefs, des eaux, des plantes, des hommes et leur marque sur le terrain, maisons, champs, chemins. L'ensemble d'un espace ainsi rempli est le *paysage*. La plupart des géographes de cette époque virent dans le paysage le critérium le plus certain de leur objet. Est géographique ce qui se marque dans le paysage. 'La géographie a le paysage comme l'arithmétique a les nombres'. A ce titre, son étude directe reste la base initiale et inattaquable de nos études. Or le paysage est lui-même une synthèse. On doit le saisir, le comprendre (au sens étymologique du mot) dans son ensemble avant de procéder à l'analyse qui permettra d'en expliquer les constituants. L'originalité de la géographie est de concevoir la synthèse comme préalable à l'analyse » (Meynier 1969, p. 44).

En analysant les relations entre Bloch et les géographes français, Toubert porte aussi un regard sur la géographie de la première moitié du XXe siècle. Son jugement est souvent très dur, mais parfois très juste . Il stigmatise par exemple l'indigence de la réflexion théorique des géographes français, y compris de la part de Vidal de la Blache. Cependant, pour nuancer le jugement de Toubert, j'avancerai que les géographes français ne formalisent certes pratiquement pas explicitement dans leurs écrits leur cadre méthodologique, mais ils en ont tout de même : par exemple Demangeon, sans l'exprimer ni le formaliser tel quel, démontre par ses résultats de terrain le polycyclisme des surfaces d'érosion dans le Limousin.

Dans les chapitres 4 et 5, le tableau des réflexions conceptuelles et méthodologiques sur les tentatives de définition de la discipline géographique a mis en évidence une dissymétrie mais aussi des liens entre les géographes allemands et français. Pour approfondir l'étude de ces liens, il est nécessaire de développer les figures de passeurs et de tiers entre les géographes allemands et français, ce qui est l'objet du chapitre suivant.

Chapitre 6. Les figures de passeurs et de tiers

Les chapitres précédents ont étudié dans le cadre de l'histoire croisée les liens entre les géographes français et allemands concernant la question de la définition de leur discipline et de la place de la géographie du paysage. Ces liens se font en partie grâce à des intermédiaires, que j'ai appelé des passeurs : ce sont par exemple les rédacteurs de notices bibliographiques, à la fois germanophones et francophones (cf. chapitre 1 et chapitre 3). Malgré la brièveté imposée de leurs commentaires, ces derniers réussissent à exprimer la mise en tension entre la *Landschaftskunde*, la *Länderkunde*, la géographie du paysage et la géographie régionale.

Cette mise en tension intègre les phénomènes de réception et les stratégies d'acteurs. Pour l'étudier et tenter de mieux comprendre les inter-relations, voire les similitudes de contenu, entre la *Landschaftskunde* et les trois autres notions, je m'intéresse ici plus particulièrement à quelques figures de passeurs et de tiers. Les tiers comme les passeurs sont francophones et germanophones. Leur statut, le plus souvent académique de type universitaire, leur permet d'écrire des articles dans les revues de géographie et donc de diffuser leurs réflexions. Ils possèdent une capacité à brasser et à synthétiser de nombreux travaux franco-allemands, permettant ainsi de croiser les approches françaises et allemandes sur la longue durée. La grande différence entre les passeurs et les tiers concerne l'ancrage national. Le « tiers » n'est ni Français ni Allemand, donc il appartient à un autre système académique, universitaire et politique. Il permet d'opérer une relation triangulaire dans les relations géographiques franco-allemandes. La catégorie des passeurs englobe les « obscurs » rédacteurs de notices bibliographiques comme les professeurs d'université.

J'ai choisi quatre figures de tiers et de passeurs de quatre nationalités différentes : le Français Bertrand Auerbach (1856-1942) et l'Allemand Otto Schlütter (1872-1959) comme passeurs, ainsi que le Belge Paul Michotte (1876-1940) et l'Américain Carl O. Sauer (1889-1975) comme tiers. A des moments différents de leur carrière, chacun d'eux publie un article de synthèse permettant d'appréhender les possibles définitions à donner à la géographie à partir du matériau français et allemand. Ces articles permettent de remobiliser sous un autre angle des réflexions géographiques déjà abordées dans les chapitres 4 et 5.

L'outillage méthodologique de l'histoire croisée permet, avec toutes les précautions nécessaires de la contextualisation, de travailler de façon diachronique, afin de saisir sur le

long terme les éventuels effets de résonnance d'une réflexion ou d'une publication. Ces quatre articles brassant large n'ont pas été écrits la même année : 1908 pour Auerbach, 1910 pour Schlüter (cf. annexe IVa), 1922 pour Michotte et 1925 pour Sauer.

Tout d'abord, une présentation brève des quatre articles, de leur statut, du positionnement de leur auteur par rapport à l'Ecole française et aux Ecoles allemandes de géographie, des différenciations importantes de leur contexte d'écriture (date, lieu, avant ou après la Première Guerre mondiale…), des lieux de production, du public et de l'objectif visé permet d'esquisser les liens et les brassages sur la longue durée.

Ensuite, j'étudie le contenu des quatre articles, non pas de façon linéaire en les abordant successivement et analytiquement, mais en choisissant trois points d'intersection particuliers : la définition de la géographie et l'éventuel choix de la géographie du paysage ou de la géographie régionale, puis les liens entre géographie humaine et *Kulturlandschaft*, et enfin les rapports aux travaux géographiques français et allemands.

1. Quatre articles de tiers et de passeurs

a) Bertrand Auerbach et son article de 1908

Auerbach, d'une dizaine d'années plus jeune que Vidal de la Blache, détenteur de la chaire de géographie de Nancy depuis 1887, écrit à 52 ans en 1908 dans Le *Journal des savants* un article de réflexion sur « L'évolution des conceptions et de la méthode en géographie ». Contrairement à la géographie d'Outre Rhin, le genre d'article que publie Auerbach en 1908 est particulièrement rare à l'époque dans la géographie française : D'ailleurs Auerbach estime lui-même dans sa conclusion que l'école française est « assez insoucieuse des controverses doctrinales » (Auerbach, 1908, p. 320).

Les liens qu'entretient Auerbach avec la géographie allemande sont particulièrement étroits : non seulement Auerbach, excellent germaniste, part en mission[106] en Allemagne en 1885 et présente dans son cours inaugural de géographie de 1887 à l'université de Nancy un bilan des controverses qui agitent les géographes allemands (Robic, 1999a, p. 38-39), mais encore il rend compte régulièrement des travaux de Hettner dans la *Bibliographie géographique* (cf. chapitre 3). De plus, il présente la géographie régionale française dans un

106 Il a notamment consulté les archives de Dresde pour une thèse d'histoire.

article en allemand paru dans *Geographische Zeitschrift* de 1899 (cf. chapite 1). Dans son article de 1908, avare en références bibliographiques, Auerbach convoque toutefois dans le texte beaucoup d'auteurs et parmi eux beaucoup plus les noms de géographes allemands (53 occurences[107]), que les autres : 12 occurences[108] de géographes français, 3 occurences[109] anglo-saxonnes et 2 autres[110].

En 1908, la géographie vient tout juste d'être institutionalisée en France sous l'égide de Vidal de la Blache et les références en notes et dans le corps de l'article soulignent l'importance des géographes allemands pour la géographie française. Si les géographes comme Vidal de la Blache et de Martonne sont cités ainsi que les organes éditoriaux comme *La Géographie* et la *Bibliographie annuelle* des *Annales de Géographie*, les références allemandes abondent : Hettner et sa revue *Geographische Zeitschrift* – Auerbach étant l'introducteur de Hettner en France, comme l'a montré le chapitre 3 –, Ratzel et son *Anthropogeographie*, Suess, A. Penck, Schlüter, Wahnschaffe, la cartographie de Max Eckert, etc. Auerbach ne néglige pas la sphère anglophone, citant *The Journal of Geography* et Davis, qu'il considère comme l'« autorité » dans une géographie américaine en émergence (Auerbach, 1908, p. 312).

Dans le bilan que dresse Auerbach de la géographie en 1908, il ressort que la réflexion épistémologique sur l'essence et la définition de la géographie est bien plus grande en allemagne que chez les Français. Le débat est aussi beaucoup plus vif chez les collègues allemands, même si Auerbach critique leurs dérives en « querelles philosophiques » ou en « ergotage terminologique » (Auerbach, 1908, p. 309).

Le *Journal des Savants*[111] est le plus ancien journal littéraire d'Europe. A la charge exclusive de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis le début du XXe siècle, le *Journal des Savants* accueille des articles originaux marquant des avancées significatives dans les disciplines relevant de sa compétence, tant en raison de leurs résultats que pour

---

[107] Dont 1 de Brückner, 1 de Fischer, 1 de Frobenius, 2 de Gerland, 8 de Hettner, 3 de Humboldt, 1 de Kant, 1 de Kreschmer, 1 de Meinardus, 4 de Penck, 2 de Peschel, 8 de Ratzel, 2 de Richthofen, 11 de Ritter, 1 de Schlüter, 2 de Suess, 1 de Wagner, 1 de Wahnschaffe et 1 de Wundt.

[108] Dont 1 de Barré, 1 de Demolins, 1 de Haug, 1 de de Lapparent, 1 de de Launay, 2 de de Martonne et 5 de Vidal de la Blache.

[109] Dont 2 de Davis et 1 de Geikie.

[110] Hippocrate et Strabon.

111 http://www.aibl.fr/fr/public/catalogue/journal.html : « Fondé en 1665 par Denis de Sallo, conseiller au Parlement de Paris, sous le regard bienveillant de Colbert, il bénéficia du patronage royal en 1701. Supprimé en 1792, il fut rétabli et réorganisé en 1816 : jusqu'en 1900, il fut édité aux frais de l'État par un bureau présidé par le Garde des Sceaux, puis le ministre de l'Instruction publique et réserva ses colonnes aux membres de l'Institut. Voué de nouveau à disparaître pour des raisons de restrictions budgétaires, c'est tout naturellement que l'Institut de France, qui avait pris à sa charge les frais d'impression pour les années 1901 et 1902, se substitua à l'État. Néanmoins, ne pouvant consacrer de manière continue des fonds nécessaires à la publication du Journal des Savants, l'Institut de France proposa à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres d'en accepter la charge, qu'elle assura à partir de 1909 grâce à des crédits prélevés sur la Fondation Dourlans. »

l'aspect nouveau de leur méthode. Le public visé ne se restreint donc pas aux seuls géographes, mais concerne les intellectuels en sciences humaines et sociales. Auerbach cherche donc à faire connaître à un grand public cultivé et en particulier à un public d'intellectuels la géographie, sa définition et sa méthodologie pour l'asseoir comme science.

b) Schlüter et son article de 1910

En se plaçant dans le prolongement de l'article de 1899 d'Auerbach sur la géographie régionale française, Schlüter propose en 1910 un long article sur les travaux géographiques français, toujours dans la *GZ*. Cette revue joue un rôle important dans la géographie allemande. Créée par Hettner, qui en est le puissant rédacteur en chef jusqu'en 1934, le premier numéro sort en 1895 (cf. annexe X). Dans la forte émulation que se livrent les revues allemandes (Wardenga, 2008), la *GZ* se pose en concurrente de la prestigieuse *PGM* (créée en 1855) et s'adresse à un public de chercheurs internationaux, d'enseignants, de militaires et d'administratifs (Hallair, 2007, p. 109).

En 1910, Schlüter, alors âgé de 38 ans, est Maître de conférences à l'université de Halle. Les années d'avant la Première Guerre mondiale sont paradoxalement aussi peut être les plus riches dans les relations géographiques franco-allemandes. Schlüter, baignant dans les intenses débats disciplinaires allemands, présente dans son article à ses compatriotes « l'art et la manière dont les travaux français abordent vraiment la géographie régionale » et offre une synthèse détaillée des principales thèses de géographie régionales françaises conduites sous la direction de Vidal de la Blache. Il passe ainsi en revue la thèse d'Antoine Vacher (1873-1920) sur le Berry publiée en 1908, celle de Jacques Levainville (1871-1932) sur le Morvan publiée en 1909, celle de Jules Sion (1879-1940) sur la Normandie orientale publiée en 1909, celle de Raoul Blanchard (1877-1965) sur les Flandres publiée en 1906, et, en plus, l'ouvrage de 1908 de Gallois, *Régions naturelles et noms de pays. Etude sur la région parisienne*. En conclusion, Schlüter évoque sans détailler la thèse « particulièrement réussie » d'Albert Demangeon sur la Picardie en 1905, celle de Emile Chantriot en 1905 sur la Champagne, celle de Raoul de Félice de 1907 sur la Basse-Normandie et enfin celle de Camille Vallaux en 1906 sur la Basse-Bretagne.

Schlüter montre l'évolution et les progrès de la géographie française depuis 1899 et souligne la grande valeur des travaux de géographie régionale des Français, l'importance de

la place parisienne, l'ampleur des travaux, la qualité des photographies mais aussi la médiocrité de la cartographie.

La traduction de l'article en annexe IVa permet de détailler l'appréciation que Schlüter porte sur les cinq monographies régionales françaises, en particulier sur la méthode d'analyse régionale. Concernant la première thèse analysée, il fait quatre reproches à Vacher : de ne pas prolonger de façon cartographique son travail de reconstitution historique du paysage comme Demangeon l'a fait pour sa thèse sur la Picardie, de se laisser un peu trop conduire par la géologie, ce qui est d'ailleurs un travers récurrent dans les travaux français de géographie régionale, de ne pas avoir présenté de résumés intermédiaires, et d'avoir délaissé la géographie végétale et la géographie humaine. Mais par ailleurs, Schlüter loue Vacher sur sept points : la méthodologie suivie, la présentation logique des formes du relief, une description captivante, le souci des nuances, un rattachement à des problématiques géographiques, une capacité à choisir les questions principales à traiter sans se noyer dans l'exhaustivité, une grande harmonie du travail. Par comparaison, Schlüter trouve la thèse de Levainville, essentiellement consacrée à la géographie humaine, moins harmonieuse, manquant elle aussi de résumés intermédiaires et n'expliquant pas assez profondément les rapports de connexité. Mais Schlüter reconnaît que la méthodologie de Levainville est adaptée à la géographie régionale, comme tous les autres procédés français. Le caractère géographique de la thèse sur le Morvan relève pour lui du traitement des trois points suivants : la situation, les phénomènes humains visibles dans le paysage (sans se perdre dans des considérations ethniques comme le font trop souvent les travaux allemands), et l'histoire dans la mesure où elle éclaire la géographie. Schlüter est plus partagé sur la thèse de Sion sur les paysans de la Normandie orientale qu'il considère parfois aux marges de la géographie : il critique par exemple les développements historiques sur la vie économique. Il reconnaît cependant que Sion traite les formes du peuplement en vrai géographe. Dans l'ensemble, il ne se contente pas de l'explication déterministe mais discute des différentes possibilités en posant bien les problèmes. Enfin, la thèse de Blanchard sur les Flandres, comme celle de Demangeon, représente pour Schlüter l'idéal de l'étude géographique régionale : elle traite autant de géographie physique que de géographie humaine, et ce, de façon harmonieuse. De plus, la thèse de Blanchard présente un plan, certes inhabituel pour une analyse régionale, mais que Schlüter juge ici parfaitement approprié. Enfin, Schlüter apprécie beaucoup les petites cartes de Blanchard. Schlüter ne formule qu'une critique, qu'il généralise d'ailleurs à l'ensemble des travaux français de géographie régionale : l'absence de prise en compte du contexte mondial, en

l'occurrence la situation des Flandres par rapport aux autres pays européens et par rapport à l'outre-mer.

Donc Schlüter ne livre pas dans son article de 1910 de réflexion théorique sur les possibles définitions de la géographie en France ou en Allemagne. Mais il analyse des exemples concrets et suffisamment emblématiques d'études géographiques régionales françaises. Son objectif est de s'en servir pour montrer aux géographes allemands ce que pourraient être une définition et une méthode d'analyse régionale. Selon lui, les monographies françaises pourraient servir de modèle en Allemagne à la géographie régionale ou à la *Landschaftskunde.* Au delà du flou terminologique et sémantique étudié en partie 1, l'article de Schlüter montre que la méthodologie de la géographie régionale est la même que pour une étude allemande de géographie régionale (*Landeskunde*) ou de géographie du paysage (*Landschaftskunde*).

c) Paul Michotte et son article de 1922

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, le géographe belge Paul Michotte (1876-1940) publie en français en 1922, à 46 ans, un article synthétique sur « l'orientation nouvelle en géographie ». La discipline a le vent en poupe sur le plan de l'enseignement et de la recherche, mais n'a pas de tradition institutionnelle en Belgique. Michotte, à la fois francophone, germanophone et néerlandophone, embrasse un vaste matériau paru depuis le début du siècle dans les autres traditions nationales, sur les questions de définition et de méthodologie en géographie (il précise qu'il a rassemblé 154 titres). D'après la liste des références bibliographiques citées dans l'article (et que j'ai reportées en annexe XI), 30 travaux allemands sont retenus et 19 travaux français.

En 1922, Michotte vient tout juste de créer l'Institut de géographie de l'université de Louvain en Belgique[112], qui n'existait pas avant la guerre. Son article paraît dans le premier numéro du *Bulletin de la Société Royale Belge de Géographie*. Cet article revêt donc un aspect programmatique pour la géographie belge, d'où l'importance méthodologique et la recherche d'une définition disciplinaire à partir des travaux des deux plus importantes écoles de géographie de l'époque : l'allemande et la française.

Michotte se propose dans cet article de réfléchir sur l'essence de la géographie, sur sa définition et discute les différentes options possibles. C'est l'un des rares géographes francophones à se livrer à ce genre de réflexions.

[112] www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/arcv/documents/gazette5.pdf

Les liens de Michotte avec la géographie allemande sont étroits puisqu'en 1910 sort l'Atlas de la Belgique qu'il a élaboré en partenariat avec l'Institut Perthes de Gotha. Les liens avec la géographie française sont tout aussi étroits, dans la mesure où le doctorat en sciences géographiques n'est créé en Belgique qu'en 1929 et qu'auparavant, la reconnaissance, pour les francophones, passe par la Sorbonne.

Michotte précise que les questions épistémologiques agitent peu les géographes belges (Michotte, 1922, p. 1) : il aurait pu ajouter que les Français sont dans le même cas. Michotte, géographe belge, que l'on ne peut guère soupçonner de germanophilie outrancière au lendemain de la Première Guerre mondiale, fait donc largement référence aux travaux allemands : Humboldt, Richthofen, Hettner, Schlüter, Penck, Gradmann, Friedrich, Friederichsen, Kjellen, Ratzel, Supan, Wagner, Passarge. Il considère ce dernier comme incontournable pour la géomorphologie, et sa série d'ouvrages sur la géographie du paysage (*Die Grundlagen der Landschaftskunde*) est qualifiée de « magistrale » (Michotte, 1922, p. 35).

Il s'appuie aussi sur des références françaises : à côté de Vidal de la Blache et de de Martonne, la référence à Brunhes revient souvent. Or Brunhes n'est pas très représentatif de l'école française de géographie (cf. *supra*). Outre le fait qu'à la date de l'article, son ouvrage sur la *Géographie humaine* est le seul existant en Français, on peut penser que des affinités d'ordre confessionnel, l'engagement catholique, rapprochent Michotte de Brunhes. Le livre de Lucien Febvre (1922), *La Terre et l'évolution humaine*, n'est pas non plus paru à l'époque où Michotte publie son essai.

Michotte se propose dans cet article de réfléchir sur l'essence de la géographie, sur sa définition et discute les différentes options possibles. C'est l'un des rares géographes francophones à se livrer à ce genre de réflexions.

d) Carl Ortwin Sauer et son article de 1925

Né dans une famille d'immigrants allemands aux Etats-Unis, Sauer poursuit des études de géologie puis de géographie à l'université de Chicago, où il se forme notamment en écologie végétale. A partir de 1923, il enseigne pendant 35 ans la géographie à l'université de Berkeley et fonde l' « école de Berkeley ». Il contribue à développer la géographie humaine aux Etats-Unis de 1920 à 1970. En 1925, il écrit à trente-six ans un article intitulé « The Morphology of Landscape ».

Sauer garde après la Première Guerre mondiale des liens très étroits avec la géographie allemande, comme l'illustrent les références bibliographiques de son article : 33 références à des travaux de langue allemande[113], 11 à des travaux anglo-saxons[114], 6 à des travaux de langue française[115], une référence suédoise et une référence néérlandaise ; la majorité d'entre elles datent du début des années 1920.

Dans l'introduction de son article, Sauer se propose de définir la nature de la géographie, car celle-ci ne fait pas selon lui l'unanimité. Il s'interroge sur son objet et sur sa méthodologie. Il s'inscrit dans la continuité des tentatives de définition qui ont déjà eu lieu avant lui dans le cadre des « discours présidentiels » tenus devant l'*Association of American Geographers*, notamment par Davis (Davis, 1906) et Barrows (1923). Il s'appuie sur la géographie européenne pour rééxaminer la question de la définition disciplinaire. C'est en cela qu'il assume sa posture de « tiers », de brasseur entre les travaux allemands et français.

L'article de 1925 est publié dans le numéro 2 du volume 2 des publications géographiques de l'université de Californie, c'est-à-dire parmi les tout premiers numéros. Autrement dit, cet article a une vocation programmatique, comme l'article de Michotte de 1922. Sauer remobilise et synthétise les apports de la géographie européenne (allemande, française, anglaise, suédoise et néerlandaise) pour établir une certaine géographie américaine. C'est aussi un essai programmatique pour les réflexions de Sauer, qui développe durant sa carrière la notion de « *cultural landscape* » ; cette dernière traverse cet article. Sa géographie, qu'il qualifie plus tard de géographie culturelle, cherche à se distinguer de l'*Anthropogeographie* de Ratzel et de la géographie humaine de Brunhes.

2. Points d'intersection

Après cette brève et nécessaire contextualisation des quatre articles, j'aborde quelques points d'intersection importants pour la problématique de la thèse, tout en soulignant l'importance de la figure du tiers et du passeurs dans l'étude des relations franco-allemandes. Les « tiers » proposent une définition de la géographie, en retenant, transformant ou délaissant des éléments du matériau géographique qu'ils brassent. Ces

[113] Dont 10 références à Passarge, 3 à Penck, 2 à Hettner, Humboldt, Krebs, Spengler, et 1 à Barth, Buntschli, Geisler, Glinka, Goethe, Gradmann, Grisebach, Keyserling, Peschel, Richthofen, Sapper et Sölch.
[114] Dont 3 à Davis, 2 à Barrows et Huxley et 1 à Fenneman, Croce, Cornish et Kroeber.
[115] Dont 3 à Febvre, 2 à Vidal de la Blache et 1 à Brunhes.

définitions font ressortir la place émergente de la géographie humaine ou *Kulturlandschaft* ou encore *cultural landscape*. Enfin, ces quatre articles, mêlant du matériau géographique français et allemand, prennent position et / ou explicitent un état des relations franco-allemandes en géographie.

a) Quelle définition de la géographie ?

Dans les quatre articles, les auteurs réfléchissent sur la définition de la géographie. J'essaierai de montrer si, pour cela, ils s'appuient sur la géographie du paysage.

Auerbach, dans son article de 1908, fait un bilan des orientations passées et présentes de la géographie, et par conséquent avance des propositions de définition : la géographie comme chorologie selon Hettner, la géographie comme discipline cherchant à expliquer des rapports, selon la définition floue de Davis, la géographie géologique selon de Lapparent et Suess, l'importance de la géomorphologie dans la géographie selon de Martonne, l'étude des transformations du paysage prenant en charge l'évolution historique. Auerbach en fait une synthèse et affirme que la géographie est l'étude des faits géographiques dans leurs rapports, en intégrant leur passé et leur évolution.

Il insiste dans la dernière partie de son article sur l'importance prise par la géographie humaine ou *Kulturgeographie* sous l'impulsion de Ratzel et Vidal de la Blache. La controverse la plus récente concerne la valeur géographique de l'Homme, en particulier dans les transformations du paysage qu'il entraîne. Auerbach associe la géogaphie humaine au paysage, au territoire et à la distribution géographique des établissements humains telle qu'elle est développée par Schlüter. Selon Auerbach, la géographie humaine, grâce au travail humain, trouve des applications dans la géographie politique et la géographie économique. Il assimile le territoire à un organisme politique en précisant que l'Etat est le produit de la collaboration du milieu physique et de l'homme.

Auerbach conclut son article en affirmant son parti régional, qui incarne pour lui la définition de la géographie selon l'école française de géographie : une géographie régionale ou chorologique, qui étudie les relations entre l'homme et le milieu sur une surface bien délimitée : « sur une aire restreinte, grande province naturelle ou simple pays, où se rencontrent, se pénètrent et se vivifient tous les facteurs géographiques » (Auerbach, 1908, p. 320). De ses premières recherches en géographie sur la Lorraine, Auerbach a utilisé le vocable de « chorographie » plutôt que « chorologie », mais à partir de 1893, où il publie son livre *Le plateau lorrain. Essai de géographie régionale*, il abandonne ce qu'il appelle

cette « terminologie pseudo-grecque si chère aux Allemands » pour lui préférer celle de « géographie régionale » (Robic, 1999, p. 40).

Schlüter, dans son commentaire des différentes thèses de géographie régionale françaises, livre en même temps sa définition de la géographie régionale, de sa méthode et ce qu'il comprend de la géographie régionale française.

Le chapitre 1 a déjà montré que Schlüter utilisait indifféremment *Landschaft* et *Landeskunde* à propos des travaux français de géographie régionale. De plus, il relève que la notion de « pays » est ce qui permet de faire de la géographie régionale moderne depuis Vidal de la Blache. Il pose l'équivalence entre les « noms de pays » et les « noms de paysages ». A propos de l'ouvrage de Gallois, Schlüter affirme d'une part que la géographie régionale a besoin de paysages homogènes, où elle peut tout traiter ensemble, à savoir le sol, le climat, la végétation, l'espace de vie des hommes, etc. D'autre part, il conclut à une concordance entre les conceptions françaises et les conceptions allemandes. Pour lui, la géographie régionale exclut la géographie politique et se restreint au « domaine naturel » qui constitue la base de l'individu géographique. La taille de l'unité permet de distinguer pour les plus grandes, des « régions », et pour les plus petites, des « pays » (Schlüter, 1910).

Schlüter, par ses louanges ou ses critiques sur les thèses françaises, propose en creux sa définition de la géographie régionale, qu'il assimile à la géographie du paysage. Cette définition devrait inclure, selon le principe de connexité et à côté du façonnement du sol, du climat et du rôle de l'eau, la géographie biologique et la géographie humaine. Le panorama paysager devrait ne pas servir uniquement comme cadre et devrait intégrer dans les mêmes proportions la géographie physique et la géographie humaine. En 1910, sur le plan méthodologique, Schlüter considère comme similaires l'analyse régionale pratiquée par les Français, l'analyse régionale (*Landeskunde*) et l'analyse des paysages (*Landschaftskunde*) pratiquée par les Allemands. Schlüter ne prétend pas donner une définition théorique de la géographie, mais s'appuie sur des exemples concrets et français pour définir, dans la conclusion de son article, ce que pourrait être une géographie régionale ou géographie du paysage en Allemagne. C'est aussi, dans un certain sens, un article programmatique, du moins qui se veut être une force de proposition pour améliorer une recherche allemande considérée comme bien dispersée, ou pas assez problématisée ou ne concernant qu'un espace trop restreint. L'objecif ultime est pour Schlüter de connaître sa patrie : il regrette que peu de géographes expérimentés se tournent vers la géographie régionale, ce qui sous-

entend que la majorité se consacre à la géographie générale. Comme modèle allemand de géographie régionale, il ne trouve à donner l'exemple de Partsch sur la Silésie.

Michotte, pour sa part, cherche explicitement dans son article à donner, une définition de la géographie comme science disposant d'une identité propre. L'article de Michotte est particulièrement important, car il permet d'envisager les voies prises par les autres géographes de son époque et ainsi les possibles définitions de la géographie. C'est en cela que Michotte joue son rôle de tiers : son article éclaire, par la mise à plat à laquelle il procède et la synthèse qu'il opère, les notions de géographie du paysage et de géographie régionale des différentes traditions.

Michotte cherche donc à définir pour la géographie un objet qui lui soit propre, ou un point de vue particulier qui en fasse une science distincte de toutes les autres. Il part de Richthofen, qui, par rapport au *Cosmos* de Humboldt, restreint l'objet de la géographie aux phénomènes de la surface du globe. Mais cette restriction lui semblant insuffisante, il discute les deux « critères » ou « points de vue » avancés par les différents auteurs pour différencier la géographie des autres disciplines : l'interdépendance des phénomènes superficiels du globe (principe de connexité) et leur répartition à la surface de la terre. Or Michotte constate que le principe de connexité ne définit pas la géographie puisqu'il est commun aux sciences de l'observation comme la botanique, l'écologie ou l'éthologie (Michotte, 1922, p. 9) et que l'étude de la distribution n'est pas l'apanage de la géographie, puisqu'elle est aussi utilisée par le botaniste, le statisticien et le géologue (p. 12). Michotte cherche alors parmi les faits de la surface du globe un objet qui ne soit envisagé par aucune autre science (p. 13). Il choisit de saisir dans chaque « science particulière » travaillant sur la surface terrestre, une partie susceptible de constituer une entité propre pour la géographie, et il prend deux exemples pour rendre son raisonnement plus clair : la botanique et la morphologie. Ce qui déborde la science des végétaux mais qui est proprement géographique selon Michotte, c'est « l'aspect des divers paysages végétaux de la surface terrestre » et « les caractères des diverses contrées végétales du globe » (p. 16). Il conclut : « La géographie botanique est la description scientifique des divers espaces végétaux ou encore des divers paysages végétaux » (p. 17). Michotte établit ainsi la séparation entre la botanique et la géographie botanique. Il poursuit le même raisonnement pour la morphologie et conclut que la partie de la morphologie qui n'est étudiée que par la géographie, c'est « l'aspect des divers paysages morphologiques de la surface terrestre, les caractères des diverses contrées morphologiques du globe » (p. 22). Michotte en conclut que « la géographie morphologique est la description scientifique des divers espaces

morphologiques, ou encore des divers paysages morphologiques de la terre » (p. 24). Et ce raisonnement est valable pour toutes les autres branches de la géographie, notamment la géographie humaine (p. 24-29). Pour opérer, Michotte s'appuie sur le distinction rappelée par Hettner entre sciences systématiques (comme la botanique), sciences chronologiques (par exemple la géologie), et sciences chorologiques, dont l'exemple est la géographie, car elle se préoccupe de « l'espace et ses subdivisions » (p. 18). Voilà donc ce qu'il appelle lui-même la « géographicité ».

Michotte définit autant de « géographies spéciales » qu'il y a de types de caractères ou de faits de surface (végétaux, formes du terrain, faits de géographie humaine) à considérer dans leur aspect spatial, avec les hiérarchies de la station au domaine ; la réunion des géographies spéciales constitue la géographie régionale proprement dite, « géographie régionale comparée » ou géographie générale.

Le travail géographique, consiste à combiner ces régions ou espaces ou encore paysages simples : « les expliquer, tel est l'objet de la géographie régionale, les classer en unités spatiales de plus en plus étendues de manière à pouvoir déterminer les grandes régions géographiques du globe, tel est le but de la géographie régionale comparée » (p. 30). Pour résumer l'objet et la méthodologie de la géographie selon Michotte, la géographie régionale consiste à « concevoir les différents espaces du globe dans leur complexité réelle » et la géographie spéciale, « par un procédé d'abstraction, [à] considérer séparément les divers aspects, décomposer les espaces à traits multiples en espaces élémentaires ». Pratiquer la géographie générale et les géographies spéciales comparées, c'est « délimiter ces espaces, décrire ces paysages, en expliquer les caractères en appliquant les principes des sciences systématiques ou historiques, les classer en espaces hiérarchiques de plus en plus vastes ». Pour Michotte, la définition de la géographie, c'est finalement la « géo-graphie », c'est-à-dire la « description scientifique des diverses unités spatiales, des diverses régions de la surfaces terrestre » (Michotte, 1922, p. 34-35).

Deux résultats importants sont issus de l'analyse de l'article de Michotte. D'une part, le géographe belge s'appuie sur la notion de paysage pour définir la discipline géographique, surtout à partir du moment où il veut préciser la méthodologie associée à ce point de vue chorologique. Pour cela, il glisse fréquemment, sur le plan terminologique, d'espace à paysage, comme si les « mosaïques d'espaces » devaient être visibles. : « Un glissement de cette notion d'objet spatial complexe désigné par le substantif espace conduit à l'emploi du terme de paysage, avec ses connotations de visibilité et de globalité. Michotte se restreint aux objets matériels et faits visibles » (Robic, 1992, p. 170). D'autre part, il met l'accent sur l'apport fondamental des réflexions de Passarge sur la (géo)morphologie et de

ses ouvrages sur la *Landschaftskunde*. Les réflexions de Michotte sont cohérentes avec celles de Passarge (cf. chapitre 4). Tous deux se posent par exemple la question de la superposition des différentes « géographies spéciales » (ce sont les différentes cartes thématiques des paysages que Passarge propose au CIG de Rome). En outre, ils procèdent tous deux par emboîtement de plus en plus grand des unités. Michotte reprend d'ailleurs de Passarge les différents emboîtements d'échelles de la station aux grandes zones terrestres ; ces dernières correspondent aux *Landschaftsgürtel*. A propos de la notion de type de classement, aussi importante chez l'un que chez l'autre, Michotte reproduit, à titre d'exemple, dans son tableau (p. 15), le classement hiérarchisé de Passarge mettant en parallèle la classification botannique de Linné et sa classification systématique morphologique. Mais il adopte comme modèle de sa classification hiérarchique de type chorologique un exemple emprunté à l'un de ses collègues belges.

A trois années d'intervalle, Sauer s'inscrit dans une logique similaire à celle de Michotte. Il cherche à partir des travaux méthodologiques européens à examiner à nouveaux frais la science géographique afin de déterminer sa nature, son objet et sa méthodologie.

Sauer, dès son introduction, se propose d'aller au-delà des propositions de Davis (1906) et Barrows (1923). Il élimine donc la définition davisienne de la géographie comme l'étude des seuls processus physiques et la définition de Barrows de la géographie comme étude des seules formes de vie humaine dans leur environnement physique, donc comme « écologie humaine ». Sauer retient la définition chorologique, c'est-à-dire une notion aréale (Leigly, 1963, p. 316). La géographie étudie l'interdépendance des phénomènes aréaux à la surface du globe. Pour Sauer, la géographie se définit comme une science chorologique, un système qui appréhende de façon critique les phénomènes d'un paysage, dans ce qu'il appelle une « scene », faisant pour ce terme explicitement référence à Vidal de la Blache (cf. chapitre 5). Cette définition de Sauer inclut l'action de l'homme comme une expression de la scène (Leigly, 1963, p. 321). Sauer définit le paysage comme le concept unitaire de la géographie, pour caractériser les associations géographiques de faits. Il pose comme équivalents les termes de paysage, de région et d'aire. Pour lui, chaque paysage renvoie à un type générique et le géographe procède par comparaison. Il précise que la géographie du paysage ne peut pas se définir de façon idiographique, mais qu'elle intègre des lois, qualifiées de naturelles, nomothétiques, générales ou causales (Leigly, 1963, p. 323). La géographie se définit pour lui comme la relation entre les éléments physiques et humains (par l'expression américaine de *cultural*) du paysage.

A partir de cette définition de la géographie, Sauer propose une méthodologie de la géographie du paysage : la méthode morphologique. Cette dernière s'appuie sur la synthèse et la démarche empirique. Cette méthodologie part de trois postulats : premièrement, dans un cadre organiciste, les éléments structurels nécessaires sont appelés « formes » ; deuxièmement, des formes qui ont les mêmes fonctions d'une structure à une autre sont dites « homologues » (*homologous*) ; et troisièmement les éléments structurels peuvent être placés en séries pour former des séquences (Leigly, 1963, p. 326). Sauer précise que le terme d'organicisme n'est pas à prendre au sens biologique. L'étude géographique, à savoir l'étude de la morphologie du paysage, commence pour Sauer par une description. A ce titre, il considère l'ouvrage de Passarge intitulé *Beschreibende Landschaftskunde* comme le plus approprié pour décrire les formes du paysage. Sauer remobilise les réflexions de Passarge à propos des paysages naturels, sous l'angle du relief et du climat. L'étude de la morphologie des paysages culturels, qui en est selon Sauer encore à ses balbutiements en 1925, constitue la tâche priviligiée : le but est d'étudier les inter-relations entre les groupes, les cultures et les localisations des implantations humaines.

b) *Kulturlandschaft versus* géographie humaine ?

Si Auerbach évoque en 1908 la *Kulturgeographie*, en précisant qu'il s'agit d'un « synonyme intraduisible » de *Anthropogeographie* (Auerbach, 1908, p. 317) ou bien loue la *Kulturgeographie* de K. Kretschmer (p. 319), il ne renvoie pas au concept de *Kulturlandschaft*. Mais il aborde celui de la géographie humaine et les transformations du paysage dues à l'homme, en mobilisant les travaux de Schlüter. Ces deux notions sont synthétisées dans celle de territoire et de civilisation (p. 318).

Schlüter évoque la notion de *Kulturlandschaft* à propos du Berry de Vacher : ce que traite Vacher dans le cadre de la géographie humaine correspond selon Schlüter à ce qu'il développe dans ses recherches sous le nom de *Kulturlandschaft*. Il reconnaît dans le traitement de Vacher la même méthode que lui-même utilise pour les *Kulturlandschaften* d'Europe centrale. Schlüter assimile donc la géographie humaine pratiquée dans la géographie régionale des Français à des études du *Kulturlandschaft*. Ce dernier point est important, car Schlüter est considéré d'après son ouvrage *Geographie des Menschen* de 1906 comme le fondateur de la notion de *Kulturlandschaft*.

Michotte aborde la géographie humaine comme une géographie spéciale, au même titre que la géographie morphologique et la géographie botanique. Il convoque, non les

travaux allemands sur le *Kulturlandschaft*, mais les réflexions de Brunhes et de Marguerite Lefèvre sur la géographie humaine émergente.

Sauer affirme que la combinaison entre les deux aspects physiques et humains du paysage, base de sa définition de la géographie, est inspirée des réflexions allemandes sur le *Naturlandschaft* et le *Kulturlandschaft* (Leigly, 1963, p. 325). Pour Sauer, les travaux de Vidal de la Blache et les monographies régionales des post-vidaliens s'intègrent dans sa méthode de la morphologie du paysage. Donc sur le plan méthodologique, Sauer considère que sa morphologie du paysage s'accorde avec la méthode française de géographie régionale. Les études de géographie humaine développées par les Français sont considérées par Sauer comme des études de *cultural landscape*. L'homme est considéré comme étant la forme et le facteur les plus importants dans le paysage (Leigly, 1963, p. 329).

Donc les concepts de *Kulturlandschaft* et de géographie humaine sont proches, assimilés comme synonymes par Schlüter et Sauer. Auerbach et Michotte écartent ou n'utilisent pas le terme de *Kulturgeographie*, mais Auerbach fait référence à la civilisation. Le chapitre 5 a montré que Maurette parlait de « paysage humanisé » et que George employait l'expression, rare, de « paysage civilisé ». Un clivage entre culture et civilisation se manifesterait-il ici ? Dans son étude sur l'opposition entre *Kultur* et civilisation, Cuche rappelle que la notion allemande de culture s'est développée sous l'impulsion de la bourgeoisie intellectuelle allemande. Cette dernière, écartée du pouvoir par l'aristocratie de cour pétrie de manières « civilisées » françaises, associe la notion de civilisation à celle de superficialité, de légèreté et de raffinement de surface. Au contraire, elle valorise la notion de culture associée à l'authenticité, à l'enrichissement intellectuel et spirituel. La notion allemande de culture tend vers une consolidation des différences nationales. Il s'agit donc d'une notion particulariste qui s'oppose à la notion française, universaliste, de « civilisation », qui elle, est l'expression d'une nation dont l'unité nationale apparaît comme acquise depuis longtemps (Cuche, 1996, p. 12).

c) Relations franco-allemandes en géographie

Le dernier point mis en avant par l'étude de ces quatre articles interroge les relations franco-allemandes à un double titre. Qu'en est-il du positionnement des écoles de géographie de tradition française et allemande entre le début du siècle et le milieu des

années 1920 ? Qu'apprennent ces quatre articles de tiers et de passeurs sur les relations entre géographes français et allemands ?

Dans cet article de 1908 où il fait le bilan de l'évolution des conceptions et méthodes en géographie, par la prépondérance des références aux géographes allemands dans son texte, Auerbach souligne l'importance de la géographie allemande par rapport à la géographie française. Il conclut pourtant sur l'assise de l'école française de géographie et sur son autonomie par rapport aux autres sciences. C'est là, indirectement peut-être, se distancer par rapport au modèle allemand, attitude qui irait avec les derniers mots de l'article par lesquels Auerbach voit dans la géographie un « agent d'éducation nationale » (p. 321).

En 1910, Schlüter, dans un remarquable paragraphe conclusif, érige les monographies régionales de l'école française de géographie en modèles pour la science allemande. Schlüter compare les travaux français et allemands, et déplore l'aspect timoré des travaux allemands : manque de problématique et petitesse de la région traitée. Cette conclusion prend à contre-pied la vulgate historiographique insistant sur la supériorité de la science allemande. Il resterait à savoir si Schlüter est le seul à formuler cet avis ou s'il a été suivi : son article a-t-il suscité des remarques et des réactions des lecteurs de la *Geographische Zeitschrift* ?

Concernant Michotte, il est intéressant de revenir sur la proximité entre son raisonnement de 1922 et celui de Passarge élaborant sa *Landschaftskunde*. En outre, Demangeon, commentant pour la *BGI* 1922 (n°446) l'article de Michotte, trouve sa position évidente : Michotte « montre que la géographie est une discipline chorologique, c'est-à-dire que son objet propre consiste à délimiter et à décrire les divers espaces terrestres, les diverses régions. C'est le bon sens même ». Demangeon reconnaît à la géographie française le même objet que Michotte : il s'agit d'une science de type chorologique.

Enfin, Sauer, intéressé avant tout par la notion chorologique de la géographie, ne fait pas de différence entre la *Landschaftskunde* de Passarge et la *Länderkunde*, alors que le chapitre 4 a montré les vifs débats des géographes allemands sur cette question. Sauer ne rentre pas dans la subtilité des différences entre *Länderkunde* et *Landschaftskunde*, car ce n'est pas ce qui l'intéresse dans l'apport de la géographie allemande. De plus, Sauer regroupe ensemble Vidal de la Blache, Hettner, Passarge et Krebs comme partisans d'une géographie chorologique (p. 320).

Conclusion du chapitre 6

Pour être plus complète, cette analyse devrait se prolonger par une étude de la réception et de l'impact de ces quatre articles auprès de la communauté des géographes français et allemands, et au-delà de la géographie, dans le champ disciplinaire des sciences humaines et sociales. Une étude de la réception permettrait de voir si les idées brassées par ces auteurs sont restées isolées ou s'ils sont emblématiques de leur communauté. Michotte a contribué à organiser la géographie belge ; par la voix de Demangeon, son article a rencontré l'adhésion des géographes français. Mais Schlüter n'a peut-être pas eu le même pouvoir d'orienter la géographie allemande, si peu centralisée, dans son sens. Malgré tout, son article paraît dans la revue de Hettner *Geographische Zeitschrift*, dont l'audience est très importante en Allemagne. De même, quel impact peut avoir un Auerbach, cet « éclaireur et sans grade de l'Ecole française de géographie » (Robic, 1999a) un peu marginalisé par les générations plus jeunes ? Son article de 1908 est bien recensé dans la *BGI* 1908 (n°241) par G.-A Hückel, qui en donne le commentaire suivant : « Clair résumé des controverses surgies depuis Ritter, principalement en Allemagne, sur l'objet, les méthodes et les tendances de la géographie prise en général, ainsi que de la géographie naturelle et de la géographie humaine prise en particulier. »

Quoi qu'il en soit, ces quatre articles permettent d'exprimer une définition possible de la géographie de cette époque : la géographie comme science chorologique, à la recherche du découpage d'espaces homogènes à la surface de la terre. Cette approche chorologique s'oppose à d'autres définitions de la géographie. Celles-ci sont notamment l'approche « écologique » des relations entre l'homme et son milieu (comme Vidal de la Blache et sa géographie humaine, et comme Barrows et son « écologie humaine »), ou l'approche spatialiste de la distribution des phénomènes sur la terre (grâce à la cartographie, comme le propose le Suédois S. de Geer en 1923). Toutes les réflexions des géographes mettent en valeur la dépendance de la géographie par rapport aux autres sciences et lui cherchent un statut.

L'étude des quatre articles de Auerbach (1908), Schlüter (1910), Michotte (1922) et Sauer (1925) permet donc d'appréhender des filiations potentielles et des échos entre la géographie française et les géographies allemandes, en tenant compte des effets de résonance et de leurs distorsions possibles sur un demi-siècle. Les permanences et les mutations dans les références réciproques dessinent les contours toujours mouvants des

relations franco-allemandes. Des auteurs reviennent comme référence dans les quatre articles : Vidal de la Blache, Hettner, Krebs et surtout Passarge, que Michotte et Sauer commentent dans le corps du texte de leur article. Le retentissement des réflexions de Passarge sur la *Landschaftskunde* apparaît donc plus grand que ce qu'une étude strictement franco-allemande a pu dans un premier temps montrer. C'est grâce à un détour par les figures de tiers et de passeurs que cette importance se révèle.

Par ailleurs, l'analyse de ces figures fait apparaître un second point : sur le plan méthodologique, la géographie régionale française est la plupart du temps considérée comme synonyme de la *Landschaftskunde*. Le plus important pour les tiers et les passeurs, c'est d'abord la définition de la géographie comme science chorologique. Que l'objet de la géographie soit appelé région ou paysage semble d'une importance secondaire pour Michotte comme pour Sauer.

Conclusion de la partie 2

La partie 2 a présenté des figures paysagères allemandes et françaises importantes pour la géographie (Banse, Clozier, Dion, George, Gradmann, Krebs, Maurette, Passarge, Schlüter, Vallaux, Vidal de la Blache et Volz) ainsi que la figure de quatre passeurs ou tiers (Auerbach, Michotte, Schlüter et Sauer).

Ces géographes se sont interrogés sur la définition de la géographie. Certains se sont appuyés, à des degrés divers, sur la géographie du paysage ; d'autres se sont intéressés au concept de paysage mais sans le mettre au centre de la définition de la géographie. La centralité du concept de paysage dans la géographie est ainsi relativisée. Sur le plan méthodologique, une certaine proximité est mise à jour entre la géographie régionale pratiquée par les géographes français et la géographie du paysage et la géographie régionale pratiquées par les géographes allemands.

Les débats semblent plus porter sur la méthodologie à suivre que sur la dénomination de l'objet ou du point de vue de la géographie. En effet, ce dernier est pour certains désigné comme étant la région, et pour d'autres comme étant le paysage. La traduction et les phénomènes de réception accentuent ce flou sémantique et le glissement de l'un à l'autre, parfois chez ou à propos d'un même auteur. Au contraire, la méthodologie, qu'elle soit

explicite, comme chez les géographes allemands, ou plus implicite comme chez les géographes français, s'expose sans biais de traduction.

Concernant la figure du tiers et du passeur dans l'histoire croisée, je souligne l'importance de l'ancrage dans des structures, des institutions et dans des réseaux d'acteurs. L'état de la discipline, sur le plan des idées et sur le plan institutionnel, est très divers selon les pays envisagés. Au-delà du bilan et de l'état des lieux, ces tiers et ces passeurs poursuivent, avec les articles étudiés ici, des objectifs divers, mais dont ils espèrent des effets dans leur pays respectif. Schlüter présente à l'usage de Allemagne un modèle français de géographie régionale-paysagère, Michotte propose une définition de la géographie pour institutionnaliser la discipline en Belgique, Auerbach pose des jalons pour une nouvelle orientation vers la géographie humaine en France, – où il n'y a pas encore de traité de quelque importance–, et Sauer élabore une nouvelle conception de la discipline avec la *Landscape Morphology*, alors que, aux Etats-Unis, la géographie physique domine le champ et que l'anthropogéographie déterministe de Ellen Semple est critiquée. Les tiers et les passeurs permettent d'aborder d'une autre manière les figures françaises et allemandes de la géographie du paysage grâce notamment à des relations triangulaires belges et américaines.

L'approche de l'histoire croisée et l'intérêt des tiers et des passeurs permettent de réévaluer la géographie du paysage, aussi bien dans la géographie française que dans la géographie allemande. En France, même si l'appellation de géographie régionale prédomine, la méthodologie mise en œuvre peut être comprise comme une *Landschaftskunde* par des géographes allemands. La partie 2 a permis d'aborder les diverses facettes de la géographie allemande du paysage, longtemps perçue en bloc comme traditionnelle, conservatrice et instrumentalisée par le nazisme. D'une part, le chapitre 5 a permis de différencier des *Landschaftskunde* : celle de Passarge n'est pas la même que celle de Banse, de Krebs ou de Volz. D'autre part, les réflexions sur la *Landschaftskunde* participent aux réflexions que se pose la communauté des géographes à l'échelle mondiale sur la nature, l'objet et la définition de la géographie. Dans ce cadre, la figure de Passarge ressort comme une référence incontournable.

Les parties 1 et 2 ont permis d'étudier les principales composantes qui interviennent dans les rencontres entre géographes français et allemands sur la notion de géographie du paysage / *Landschaftskunde* : d'abord les acteurs et les propositions qu'ils imposent avec un succès et un écho variables dans chacun des deux pays, puis les passeurs et les tiers qui permettent de transmettre en les interprétant les idées, ensuite les organes de diffusion que sont les revues de géographie, les phénomènes de réception, et enfin les problèmes de

traduction et d'évolution sémantique et terminologique au cours de la première moitié du XXe siècle.

Pour contrer la dissymétrie d'ordre méthodologique et conceptuel qui affecte les géographes français et allemands à propos de la géographie du paysage, il est nécessaire d'étudier dans une troisième et dernière partie ce que M. Werner appelle un croisement empirique. Dans l'histoire croisée, il s'agit d'analyser deux points de rencontres empiriques, d'observer ce qui se déroule lors de ces deux croisements et aussi dans la mesure du possible ce qui se passe en amont et en aval pour la géographie et sa définition. Mon choix se porte sur deux scènes de la rencontre franco-allemande : le paysage / *Landschaft* aux Congrès internationaux de géographie (chapitre 7) pour appréhender en particulier l'objet de la géographie du paysage, et le géographe dans sa pratique face au paysage / *Landschaft* de son terrain d'étude, considéré en particulier sous l'angle de la géomorphologie (chapitre 8).

Partie 3. Deux scènes de la rencontre franco-allemande : les Congrès internationaux de géographie et le terrain

La réflexion, empirique, s'intéresse d'une part à la rencontre d'individus qui discutent ensemble sur la géographie du paysage dans le cadre institutionnel et politisé des CIG (chapitre 7), et d'autre part à la rencontre entre le géographe et le paysage de son terrain (chapitre 8). Cette géographie pratiquée sur le terrain se différencie de la géographie de cabinet et de la géographie de congrès.

Je justifie l'étude de ces deux croisements dans une même partie car des géographes français et allemands se retrouvent ensemble sur le terrain lors d'excursions organisées dans le cadre des CIG. C'est le cas, par exemple, des excursions organisées par Davis pour le CIG de Washington (1904) ou encore celles des CIG de Varsovie (1934) et d'Amsterdam (1938). Je trouve donc logique d'analyser la géographie du paysage dans les congrès et sur le terrain. Si le premier croisement que constituent les congrès internationaux est bien identifié, clairement circonscrit et a déjà été abordé (Schröder-Gudehus, 1986, 1991 ; Robic, Briend, Rössler, 1996 c; Hallair, 2008), il n'en va pas de même pour la géographie de terrain, prise ici notamment sous l'angle géomorphologique. Je m'intéresse aux pratiques du paysage sur le terrain développées par les géographes allemands et français, afin d'analyser en quoi ils s'appuient sur la géographie du paysage pour définir et pratiquer leur discipline. Les carnets de terrain des géographes « de plein vent » constituent à ce titre une source essentielle.

Cette interrogation sur deux croisements empiriques est à recadrer dans la problématique de la définition et de la pratique de la géographie en France et en Allemagne. Les résultats des parties 1 et 2 montrent la grande proximité entre les méthodologies et les objets de la géographie régionale pratiquée par les géographes français et ceux de la *Landschaftskunde.* Les deux scènes de la rencontre franco-allemande, étudiées dans cette troisième partie, approfondissent l'hypothèse de l'équivalence partielle entre géographie régionale et *Landschaftskunde* : la première scène en montre les impasses, la seconde les possibilités d'échanges et de connexions.

Chapitre 7. Le paysage aux Congrès internationaux de géographie

J'ai choisi les CIG comme lieux de rencontres internationales privilégiés favorisant potentiellement les échanges franco-allemands entre les géographes. Mais il est évident que d'autres types de rencontres internationales permettent ces relations, comme par exemple les congrès consacrés à l'agriculture ou à la navigation, les Congrès géologiques internationaux, les Congrès internationaux de géographie historique, en partie recensés dans la *BGI*. Pour la première moitié du XXe siècle, il faut cependant souligner l'importance réelle des possibilités des CIG pour les géographes : car « les occasions de rencontres au niveau international sont encore rares » (Collignon, 1996, p. 87).

Je montrerai d'abord qu'au cours de la première moitié du XXe siècle, les divers congrès de géographie constituent des rencontres officielles franco-allemandes à éclipses. La Première Guerre mondiale apparaît en effet ici comme une césure. Ensuite, j'approfondirai la section V « Paysage », créée au CIG de Varsovie en 1934 et présente une dernière fois au CIG d'Amsterdam quatre ans plus tard. Comment y est abordé l'objet de la géographie du paysage ? Enfin, je tenterai d'expliciter les impasses surgies dans la section V lors du CIG de 1938.

1. Une rencontre officielle franco-allemande à éclipses

Pour étudier les rencontres internationales des géographes de la première moitié du XXe siècle, j'ai utilisé les *Comptes Rendus*[116] imprimés et officiels des différents congrès. Ils fournissent la liste des participants. Cependant, ces listes sont parfois incomplètes ou ne tiennent pas compte des désistements de dernière minute, donc je complète cette information par les rapports sur ces rencontres internationales fournis dans les revues de géographie françaises et allemandes, notamment dans les *Annales de Géographie*, *GZ* et *PGM*. A ces sources imprimées s'ajoutent des archives : d'une part, la correspondance

[116] Ecrits de cette manière en italique, les *Comptes Rendus* désignent les volumes imprimés à l'occasion de chaque rencontre des CIG et comportant généralement des actes (avec le règlement, les circulaires, les travaux préliminaires, les noms des participants, le programmes des séances et celui des excursions, des statistiques de fréquentation, etc.) et des rapports sur les travaux des différentes sections (les différentes communications, et dans la mesure du possible, tout ou partie des discussions qui ont suivi).

privée de de Martonne aux archives de la Bibliothèque du Centre de Géographie de Paris, et d'autre part, les archives administratives officielles et les rapports internes du régime nazi entreposés au *Bundesarchiv* de Berlin.

a) Les Congrès Internationaux de Géographie : un enjeu dans les relations franco-allemandes

Certes, les Français participent aux côtés des Allemands depuis le début de la série (anvers, 1871), donc aussi aux Congrès de géographie de 1899 (Berlin), 1904 (Washington), 1908 (Genève) et 1913 (Rome), mais après la Première Guerre mondiale, les Allemands sont exclus de l'organisation internationale qui les gère : l'UGI. Constituée en 1922, l'UGI est issue du Conseil international de recherches (CIR), créé par l'Académie des sciences des pays alliés, juste après la Première Guerre mondiale (Robic, Briend, Rössler, 1996c, p. 23-39).

Les CIG, dans le cadre de l'UGI, constituent un enjeu pour les relations internationales, notamment franco-allemandes (Robic, Briend, Rössler, 1996c, p. 241-252). Malgré les efforts de réconciliation de la part des politiques[117], les scientifiques, aussi bien français qu'allemands, se figent dans une position rigide et intransigeante (Schröder-Gudehus, 1986) : pas de Locarno pour la géographie ! Les géographes allemands se montrent de mauvaise volonté alors que les Etats-Unis et les pays neutres font pression pour qu'ils soient intégrés. Lors d'une assemblée extraordinaire du CIR le 29 juin 1926, un vote unanime des délégués adresse une invitation explicite à l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie et à la Bulgarie pour adhérer au CIR. Or, malgré les concessions et les invitations à collaborer, les universitaires allemands s'enferrent en formulant de nouveaux griefs, et diffèrent leur adhésion à plusieurs reprises (Schroeder-Gudehus, 1978, p. 288 ; Robic, Briend, Rössler, 1996c, p. 33-35).

La tension internationale au sein des congrès de géographie, conséquence de la Première Guerre mondiale et d'un difficile retour à des relations scientifiques sereines, atteint son apogée lors de l'épisode la « désinvitation » des Allemands au CIG du Caire en 1925 (Robic, Briend, Rössler, 1996c, p. 37-39). En lançant les invitations pour le congrès en juin 1922, Le Caire répond à un double vœu : célébrer le cinquantenaire de la Société de géographie du Caire fondée par le naturaliste allemand Georg von Schweinfurth, et surtout

[117] En octobre 1925 est signé le Traité de Locarno à l'instigation des ministres des Affaires étrangères Briand et Stresemann et fin 1926, l'Allemagne est admise à la Société des Nations.

inviter les géographes allemands en contournant l'interdit du CIR, l'Egypte ne faisant pas partie de cette organisation. Or un mois plus tard en juillet 1922, sur proposition d'un délégué français, le géophysicien Charles Lallemand, l'Egypte est acceptée comme nouveau membre du CIR. A ce titre, elle doit en respecter les statuts et donc exclure la participation des géographes allemands au congrès qui doit se tenir en 1925.

Pour le Congrès de 1931 organisé à Paris par de Martonne, des invitations sont envoyées aux géographes allemands à titre individuel. Seuls sept Allemands répondent présents, dont un journaliste (Maltzahn, du *Pariser Zeitung*, Paris) et un homme d'affaires de Iéna. Les cinq géographes sont des Berlinois : Haarman, Krebs, Panzer, et Rühl (Hallair, 2008, p. 125).

En plus de la crise économique mondiale, le contexte politique des années trente est pesant. Les tensions s'expriment aussi bien sur le plan international que sur le plan de la politique interne. En Allemagne, le régime nazi « met au pas » (*Gleichanschaltung)* tous les corps de la société, y compris les intellectuels. Beaucoup choisissent d'émigrer. La « mise au pas » des géographes allemands s'opère au Congrès des géographes allemands de Bad Nauheim de 1934 : les congressistes adoptent une motion indiquant que les géographes se mettent au service du national-socialisme. Peu de géographes ont émigré. Des pressions sont exercées pour que les mariages « mixtes » soient rompus. Par exemple, Krebs et Volz résistent et refusent de se séparer de leur épouse respective « non-aryenne ». Sur le plan de la discipline géographique, et avant même 1933, la tension est aussi palpable à travers trois articles de 1932, écrits par Demangeon, Yves-Marie Goblet et Jacques Ancel contre la *Geopolitik* et les dérives de la géographie allemande. Selon M.-C. Robic, la précoce prise de conscience des géographes français provient du constat des dysfonctionnements dans la communauté scientifique internationale, visibles dans les congrès de géographie et dans les réactions allemandes aux publications françaises telles les travaux de de Martonne sur l'Europe centrale (Robic, Briend, Rössler, 1996c, p. 244 et annexes IVg et IVh).

Par ailleurs, le Congrès de Varsovie de 1934 exprime d'autres éléments de tension. D'une part, il se déroule dans un territoire reconstitué comme Etat indépendant depuis à peine une quinzaine d'années lors du Traité de Versailles signé le 28 juin 1918 ; les territoires du Nord-Ouest de la Pologne étaient avant la Première Guerre mondiale des territoires allemands. D'autre part, le retour des géographes allemands sur la scène internationale s'opère en 1934 dans le cadre d'une profession mise au pas selon l'ordre nazi. Dans les revues allemandes, les commentateurs, comme Mecking et Schultze, soulignent dans le texte et par l'ampleur des articles (qui contraste avec les maigres comptes rendus des Français dans les *Annales de Géographie*) l'importance que revêt pour

eux ce retour sur la scène internationale. Ils soulignent aussi la réussite de l'organisation polonaise, si peu de temps après sa reconstitution comme Etat. Cette réussite revient selon Mecking à la conduite assurée du Président de l'UGI Bowman, à la préparation de fond de l'expérimenté Secrétaire général de Martonne ainsi qu'au comité d'organisation polonais piloté par son Président E. Romer et son secrétaire général S. Pawlowski (Mecking, 1934, p. 373). Ces louanges contrastent avec les critiques formulées à l'encontre du CIG de Rome de 1913. Mais cela n'empêche pas les commentateurs allemands, aux ordres du régime nazi, de stigmatiser l'instrumentalisation potentielle de la géographie par les soit-disantes propagandes soviétique et polonaise (Schultze, 1934, p. 441).

En 1938, l'après l'*Anschluss*, le climat international est encore plus tendu, d'autant plus que seuls des géographes allemands « bons teints » sont autorisés à se rendre au CIG d'Amsterdam, après enquête par la *Gestapo*. La liste[118] a été établie par Passarge puis, après sa destitution par le régime nazi en 1937, par Wolfgang Panzer (cf. annexe VIIf). L'annexe Ve montre le rapport d'enquête établi par le parti nazi pour Krebs[119] et l'annexe Vh, le rapport de la police secrète (*Geheime Staatspolizei*) interdisant la participation de P. Rappaport au Congrès d'Amsterdam en raison de son origine juive[120].

L'analyse des congrès internationaux de géographie permet de constater l'évolution des relations qu'entretient de Martonne avec l'Allemagne : enthousiaste avant la Première Guerre mondiale, promoteur du « modèle universitaire allemand », étudiant pendant un an en 1896-1897 dans les universités de langue allemande à Vienne, Berlin et Leipzig, il prend ensuite ses distances, cherchant à imposer la géographie française (par exemple le « coup de force » au CIG du Caire de 1925 pour faire de la *Bibliographie Géographique* la référence bibliographique internationale à la place de la *Bibliotheca Geographica* de Baschin publiée par la Société de géographie de Berlin cf. chapitre 1). Il contre l'influence de la géographie allemande partout où il le peut, de la Roumanie au Brésil, et agit plus largement pour le rayonnement scientifique et culturel français (Delfosse, 2001, p. 191-193).

A cette prise de distance s'ajoutent dans les années trente le virulent conflit entre de Martonne et le chef de la géographie allemande qu'incarne Passarge (cf. leur échange de lettres en annexe Vc) ainsi que le refus de cautionner le nazisme. A ce propos, les archives

---

[118] Liste de 91 participants allemands avec leur statut et leur adresse : *Bundesarchiv* : BArch R 4901/2818, Bl. 262.

[119] Rapport du parti nazi de Berlin sur Krebs (qui n'est pas adhérent) envoyé au rectorat de Berlin et daté du 28 décembre 1936 : *Bundesarchiv* : BArch R 4901/2817, Bl. 40.

[120] Rapport de la Gestapo adressée au Ministère de l'enseignement et datée du 20 juillet 1938 : *Bundesarchiv* : BArch R 4901/2818, Bl. 348.

allemandes de Berlin (*Bundesarchiv*) permettent d'éclairer les tensions palpables en 1938 entre de Martonne et ses collègues allemands, comme le relate le rapport interne du chef de la géographie allemande, Panzer, responsable de l'organisation et de la participation des géographes allemands et autrichiens au Congrès de 1938 et successeur de Passarge à cette responsabilité. Dans son rapport, Panzer explique qu'hormis une petite discussion avec le Polonais Romer à propos de la ville libre de Dantzig, la délégation allemande n'a eu à affronter que l'hostilité affichée d'une seule personnalité, à savoir celle du Français de Martonne : ce dernier aurait cherché à réduire l'influence allemande par tous les moyens, en tentant d'étrangler une commission dans laquelle les Allemands jouaient un rôle moteur, en reprenant en français une remarque allemande en en biaisant volontairement le sens malgré son excellente maîtrise de la langue, en ne faisant pas publier les rapports allemands dans les commissions qu'il noyautait, bref en menant une activité de « sabotage ». Panzer conclut son rapport sur de Martonne en précisant que l'élection en 1938 de de Martonne comme nouveau Président de l'UGI[121] implique pour le prochain Congrès prévu en 1942 une grande vigilance du côté des géographes allemands[122].

b) Avant la Première Guerre mondiale : une volonté commune d'être ensemble

Pourtant, avant la Première Guerre mondiale, la volonté d'échanges scientifiques est réelle, ce que rappelle un bref historique des CIG.

La première rencontre internationale de géographes se tient à Anvers en 1871 et réunit 600 participants représentant une large palette depuis les explorateurs, les ingénieurs-topographes jusqu'aux universitaires en passant par les militaires (Robic, Briend, Rössler, 1996c, p. 14).

Les congrès de géographie d'avant la Première Guerre mondiale auxquels je m'intéresse sont ceux de 1899 (Berlin), de 1904 (Washington), de 1908 (Genève) et de 1913 (Rome). Il n'est donc pas inutile de les présenter brièvement.

Le Congrès de Berlin de 1899 rassemble près de 900 participants (sur plus de 1200 inscrits) autour du thème central des expéditions polaires. Son organisation matérielle et scientifique est saluée par tous : « Le Congrès de Berlin restera sans doute insurpassable par

---

[121] De 1931 à 1938, de Martonne est secrétaire général de l'UGI.

[122] Rapport administratif interne de W. Panzer sur la participation des Allemands du Reich au Congrès international de géographie d'Amsterdam de juillet 1938 : *Bundesarchiv* : BArch R 4901/2818, Bl. 475 à 489, en particulier Bl. 478-479.

la perfection de l'organisation matérielle et scientifique, par le sérieux et l'universalité des délibérations » (de Martonne, 1905, p. 1).

Le Congrès de Berlin de 1899 ayant accepté l'invitation de la Société de Géographie de Washington, le congrès suivant, dit de Washington, se déroule en 1904 aux Etats-Unis, pour la première fois hors d'Europe[123], dans un « pays où la grandeur des entreprises humaines le dispute à celle des œuvres de la nature » (de Martonne, 1905, p. 1). La géographie universitaire y est toute récente puisque la fondation du premier Département géographique dans une université américaine (Chicago) date de 1903. L'éloignement relatif de l'Europe explique une fréquentation moins élevée que pour le Congrès de Berlin en 1899 : 677 participants en 1904 contre 900 présents (sur plus de 1200 inscrits) à Berlin.

Les articles de comptes rendus écrits côté français par Zimmermann dans les Chroniques de 1904 pour les *Annales de géographie*, par de Martonne en 1905 dans la même revue, et côté allemand par Fischer pour *GZ* de 1904 et Wagner pour les *PGM* de 1905 permettent de croiser les regards sur la rencontre américaine. Du 8 au 23 septembre 1904, les quelques 300 congressistes fonctionnent sur le mode itinérant de Washington à Philadelphie, New York, Chicago et Saint-Louis en passant par Buffalo : à Washington se tient du 9 au 11 septembre les sections de Physiogéographie, Biogéographie, Glaciers, Géologie et Technologie, Météorologie et Magnétisme terrestre ; à New York du 13 au 15 septembre ont lieu les sessions concernant l'Océanographie, les Explorations, la Géographie économique, la Géographie scolaire, les Volcans et Tremblements de terre ; enfin, les sections d'Anthropogéographie et d'Anthropologie, qui devaient se dérouler à Saint-Louis, ont été annulées en raison d'un défaut d'organisation.

Le commentaire de Wagner est laudatif pour l'aspect itinérant du congrès, mais très critique quant aux conséquences sur le contenu proprement scientifique : « Les congrès de géographie sont d'abord des rencontres scientifiques » (Wagner, 1905, p. 12). Ce sont bien les rencontres et les contacts qui sont recherchés lors de ces manifestations. Wagner le souligne par exemple à propos de la soirée d'ouverture du 8 septembre 1904 au *Hubbard Memorial Hall* de Washington : « Un peu plus de 100 personnes s'y sont retrouvées pour revoir d'anciennes connaissances, et bien plus, en créer de nouvelles » (Wagner, 1905, p. 13). Wagner déplore à cette occasion le manque d'organisation du congrès de Washington, et en particulier la difficulté à nouer des contacts faute d'une liste *ad hoc* des participants. Le caractère itinérant du congrès n'arrange rien, car les participants américains fluctuent au cours du périple. A la fin du congrès, la liste est enfin fournie, mais elle comprend 740

[123] Les précédents congrès de géographie ont lieu à Anvers (1871), Paris (1875), Venise (1881), Paris (1889), Berne (1891), Londres (1895) et Berlin (1899).

noms. Dans les comptes rendus, il est difficile de déceler les attitudes des géographes français et allemands vis-à-vis de leurs collègues américains. Wagner mentionne cependant que lors d'un dîner, le géographe français Cordier a remis, au nom de la Société de géographie de Paris, la médaille d'or à l'explorateur des pôles Peary, président du Congrès (Wagner, 1905, p. 15). En 1904, les géographes explorateurs occupent encore le devant de la scène par rapport aux géographes universitaires.

Si les Américains constituent le plus grand nombre de participants (442 mais pas sur toute la durée du congrès), les Allemands arrivent en deuxième avec 65 participants et les Français en troisième avec 43 participants (Broc, 1991, p. 636). Parmi les 65 participants allemands se trouvent notamment ceux que Wagner et Fischer considèrent comme les plus représentatifs, même s'ils déplorent l'absence de maîtres de conférences d'une université allemande : Pfeil (Silésie), Hassert (Cologne), Drude (Dresde), Opel (Brême), Pattenhausen (Dresde), Marcuse (Berlin), Haid (Karlsruhe), Schmidt (Stuttgart), Heinrich Fischer (Berlin) et Verworn (Göttingen). Côté anglais, les participants sont entre autres Sir Murray (Edinbourg), Mill (Londres) et Oldham (Cambridge). Penck et Oberhummer (Vienne) sont les deux seuls Autrichiens.

Les 43 participants français sont plus précisément connus. Broc les classe en trois groupes : des explorateurs (comme Grandidier, spécialiste de Madagascar, le capitaine d'Ollone revenant d'un voyage en Chine et de Périgny spécialiste des civilisations pré-colombiennes), des professeurs non universitaires (comme Blondel, professeur de géographie économique à l'Ecole des hautes études commerciales et Cordier enseignant de chinois à l'Ecole des langues orientales) et des universitaires (comme Vidal de la Blache, Professeur de géographie à la Sorbonne, de Martonne, Maître de conférences à Rennes, Thoulet, professeur de géologie-océanographie à Nancy) (Broc, 1991, p. 636). Parmi les géographes belges, seul Arctowski est mentionné.

Si de Martonne s'étonne, dans son commentaire du congrès écrit pour les *Annales de géographie*, du piètre développement de la géographie humaine, il relève avec satisfaction la place accordée à la géographie physique, et notamment à la « morphologie terrestre » parmi les 200 communications qui ont été prononcées. Il retient les avancées décisives concernant l'érosion glaciaire, l'accord des géographes présents sur la généralité du phénomène de pénéplanation et l'importance des mouvements épeirogéniques. De Martonne cite souvent, pour les louer, les exposés et interventions de son ancien Maître A. Penck[124] : trois fois en page 3 sur la « morphologie », une fois en page 4 (« Mais l'intérêt

[124] De Martonne, après l'agrégation, part étudier en 1896-1897 dans les universités de langue allemande auprès de Penck à Vienne, Richthofen à Berlin et Ratzel à Leipzig.

principal a été pour la conférence de Mr Penck sur la carte du monde à 1 : 1 000 000, dont le dessein, vivement discuté au Congrès de Londres, avait rallié tous les suffrages au Congrès de Berlin… »), une fois page 6 (« entendre les communications de…A. Penck sur les rapports de la physiographie avec les sciences voisines »), en page 8 (improvisation de Penck à Niagara à propos de la méthode davisienne, cf. chapitre 8) (de Martonne, 1905). Wagner met aussi en valeur le rôle joué par Penck lors du congrès, ce qui lui confère une autorité de « chef de file » des géographes allemands présents au congrès de Washington.

Comme le signale Zimmermann dans les *Annales de Géographie* de 1904, la proposition faite par la Confédération suisse d'organiser le congrès de 1908 est acceptée. Le IXe Congrès, organisé par la Société de géographie de Genève et présidé par de Claparède, se réunit à Genève du 27 juillet au 6 août 1908. Davis et de Martonne s'expriment tous deux dans la section II consacrée à la « géographie physique en général » : sur les exercices pratiques en géographie physique pour le premier (et non en section XII sur l'enseignement de la géographie), et un exposé « Sur la position systématique de la chaîne des Karpates » pour le second. De Martonne insiste dans la section XII sur l'importance des excursions à long parcours, comme par exemple les excursions interuniversitaires qu'il a débutées en 1905 en Bretagne. Vidal de la Blache fait une communication sur le paysage (déjà analysée dans le chapitre 5).

La liste officielle des congressistes indique la participation, entre autres, de Davis, de Martonne, Vidal de la Blache, Vélain, Forel, Brunhes, de Candolle, Penck, Volz, Michotte, Hettner, Oberhummer, Jäger, Brückner, Hebertson, Romer, Nordensklöld. Dans son compte rendu pour *GZ*, le rédacteur de la revue précise que la liste officielle compte 740 noms et 235 communications. Malgré plusieurs langues officielles, on y a surtout entendu parler français et allemand (*GZ*, 1908, p. 689), un indicateur de l'importance des géographies française et allemande avant la Première Guerre mondiale. Ensuite, Jäger commente la communication de Brückner sur la morphologie glaciaire dans les Alpes tout en relatant les discussions (Jäger, 1908, p. 694-695).

Le congrès suivant, qui devait se tenir à l'automne 1911 à Rome, est repoussé deux fois, d'abord à 1912, puis au printemps 1913, du 26 mars au 3 avril. En organisant son excursion *Pilgrimage* de l'Irlande à l'Italie en 1911 (cf. chapitre 8), Davis avait prévu de terminer par le CIG de Rome. Le compte rendu de Neumann pour *GZ* mentionne 300 participants dont 50 Allemands parmi lesquels 12 enseignants de géographie des universités de langue allemande. Une centaine de visiteurs s'y ajoutent (Neumann, 1913). Les *Comptes Rendus* du congrès donnent la liste des auteurs (p. XI-XII), mais pas la liste des participants : Vidal de la Blache, pourtant président de séance, mais non pas auteur de

communication, ne s'y trouve pas. Parmi les orateurs français figurent : du Bocage, Grandidier et Thoulet. De Martonne est officiellement inscrit, mais il précise dans un article des *PGM* de 1913 qu'il n'y est en fait pas allé. Parmi les géographes de langue allemande figurent : Brückner, Fischer, Hahn, Passarge, Penck, Sapper, Supan et Oberhummer. Parmi les géographes suisses se trouvent Biermann et E. Chaix.

Les critiques contre les défauts d'organisation matérielle et scientifique du congrès de Rome sont soulignées aussi bien par Neumann que par l'auteur du compte rendu pour les *PGM* (Braun, 1913).

Deux points sont à retenir pour mon étude sur le paysage et les relations franco-allemandes. D'une part, c'est au Congrès de Rome que Passarge présente pour la première fois à un public international sa théorie de la *Landschaftskunde* (cf. chapitre 4). D'autre part, deux projets internationaux décidés lors de congrès précédents sont présentés comme étant en bonne voie : le projet d'atlas des formes du relief terrestre, décidé au Congrès de Genève en 1908 et celui de la carte mondiale au 1/ 1 000 000e décidé au Congrès de Berne en 1891 sur une proposition de Penck.

Concernant l'organisation des congrès d'avant la Première Guerre mondiale, les critiques sont croissantes. Déjà dans son compte rendu de 1905 sur le Congrès de Washington de 1904, Wagner relève les défauts d'organisation du congrès américain : trop de communications ont été prévues pour seulement sept jours et demi de sessions, manque de thème fédérateur, éparpillement, trop de soirées mondaines écornant le protocole et gastronomiquement peu satisfaisantes. Enfin, Wagner préconise de réserver les excursions à la fin de la rencontre. Il ne peut s'empêcher de comparer au congrès précédent, organisé de main de maître par les Allemands à Berlin en 1899. L'organisation du Congrès de Berlin est en effet louée par de Martonne dans son compte rendu de 1905.

En 1913, dans le tome 2 des *PGM*, en réponse au jugement peu amène du géographe de Bâle, Braun, sur l'organisation matérielle et scientifique du CIG de Rome et à l'interrogation qu'il pose à la communauté géographique, plusieurs géographes d'envergure internationale donnent leurs avis sur la manière d'améliorer les congrès internationaux pour l'avenir. De Martonne, qui se garde de porter un jugement sur un congrès auquel il n'a pas participé, est d'accord avec Braun pour « constater que les Congrès Internationaux de Géographie se sont distingués, depuis le Congrès de Berlin, par une organisation de moins en moins bonne, une fréquentation et des résultats scientifiques de moins en moins importants » (de Martonne, 1913, p. 144). Il propose des solutions visant en fait à donner le pouvoir organisationnel, non plus aux sociétés de géographie, mais aux géographes de

métier, ce qui préfigure les grandes lignes de la future UGI. De Martonne, infatigable « tisseur de réseaux internationaux de géographes » (Delfosse, 2001), se préoccupe en effet depuis plusieurs années de l'organisation de la géographie à l'échelon mondial. Dans un courrier à de Martonne, Penck le montre en 1904[125] : « C'est avec intérêt que je vois dans votre lettre combien vous vous occupez d'une union de géographes » (cf. annexe Va). Pour former une union internationale de géographie, Penck adhère à l'option de Martonne (qui est de stimuler dans le cadre européen une discussion sur des résultats et un projet empirique) contre celle de Davis (qui est de privilégier les contacts personnels et de discuter sur des projets). A la fin de sa lettre, Penck invite de Martonne à réfléchir aux quatre questions suivantes : les langues du congrès, la fréquence des réunions, l'organisation générale, les différents pouvoirs et le type d'appareil institutionnel.

c) Après la Première Guerre mondiale : les CIG de l'UGI

La Première Guerre mondiale constitue une rupture pour l'encadrement des rencontres internationales de géographie et pour les relations franco-allemandes. En effet, à partir de 1922, ces rencontres se déroulent dans le cadre de l'UGI (cf. *supra*).

Cherchant à comprendre les relations entre les géographes français et allemands, je n'insiste pas sur les congrès auxquels ces derniers ne sont pas autorisés à participer (CIG du Caire en 1925, de Cambridge en 1928, de Lisbonne en 1949) ou ne veulent pas participer (Paris, 1931)

Les congrès de 1934 et 1938 sont très intéressants dans la mesure où les géographes allemands et français se retrouvent officiellement ensemble pour la première fois depuis la Grande guerre. L'analyse des relations scientifiques franco-allemandes est rendue possible par la publication des *Comptes Rendus* très fournis (*Union géographique internationale*, 1935-1938, 1938) : plus de 2100 pages pour 1934 et presque 3000 pages [126] pour 1938. Le souci d'organiser les débats et de susciter les discussions mérite d'être souligné, en particulier pour le Congrès de 1938. Le congrès de 1931 avait déjà fait date : les organisateurs néerlandais réussissent à publier avant la tenue du congrès non seulement les

[125] Tout juste sorti de l'ENS, de Martonne suit les cours de Penck à Berlin en 1896-1897 et reste marqué par le maître allemand, par son enseignement de la géographie sur le terrain (cf. chapitre 8) et par ses innovations dans l'organisation de cet enseignement : excursions, collections de cartes et de photographies sur plaques de verre, séminaires, proximité entre le professeur et ses disciples (de Martonne, 1898).
[126] plus précisément 2953 selon de Martonne (cité dans Robic, 1996, p. 188).

communications proposées mais aussi les synthèses de ces communications (soit 33 rapports pour 600 communications environ) et après le congrès, les discussions qui s'ensuivent. Côté français, Gibert souligne cette excellente préparation, la meilleure depuis que les Congrès internationaux de géographie existent, mais regrette que cette initiative n'ait pas été plus amplement exploitée pour permettre davantage de discussions (Gibert, 1938, p. 567). De Martonne souligne aussi les limites atteintes par un tel volume de publications, mais sa critique n'est peut-être pas dénuée d'une pointe de jalousie, comme le souligne M.-C. Robic (1996c, p. 188). Par ailleurs, les articles rapportant les congrès dans les revues françaises (*Annales de Géographie*) et allemandes (*PGM*, *GZ*, *GA*) précisent certains points et donnent le regard des participants allemands et français sur ces deux manifestations (Mecking, 1934, p. 373-376 ; Schultze, 1934, p. 439-441 ; Cholley, 1935, p. 28-36 ; Gibert, 1938, p. 561-570 ; Geisler, Haack, Büdel, Wüst, Bobek, Kayser, Uhden, Fels, Knieriem, Berninger, Mecking, 1938, p. 269-278). Les articles sont assez détaillés et insistent en 1934 sur le retour de la géographie allemande sur la scène internationale. A cela s'ajoutent de nombreux articles dans les journaux allemands, signe que même si l'information est orchestrée par le régime nazi, il s'agit en Allemagne d'un enjeu important dépassant le simple cadre de la discipline géographique. En 1934, l'intégration de géographes allemands dans les instances dirigeantes de l'UGI est soigneusement relevées dans les *PGM* : Mecking devient un des vice-présidents de l'UGI et les géographes allemands Herrmann, Klute, Krebs, Mecking, Mortensen, Schlüter, Br. Schulz et Woldstedt sont élus pour faire partie des commissions (Mecking, 1934, p. 373).

Le congrès de Varsovie se déroule du 23 au 31 août 1934 (les trois excursions pré-congrès commencent le 13 août et les cinq excursions post-congrès se déroulent jusqu'au 9 septembre). Parmi les 887[127] participants de 44 pays différents, 87 participants (sur 110 inscrits) Français (en seconde position derrière les 367 Polonais) et 51 Allemands, dont 40 géographes scolaires et universitaires (en quatrième position derrière les Anglo-saxons) sont venus (cf. annexe VIIa et VIIb). Le congrès est organisé en six sections : Cartographie (I), Géographie physique (II), Géographie humaine (III), Géographie préhistorique et historique, histoire de la géographie (IV), Paysage géographique (V) et Didactique et méthodologie de l'enseignement géographique (VI). A cela s'ajoutent une séance spéciale consacrée à des questions d'ordre général et une autre consacrée à la Pologne. 261 communications sont présentées au congrès sur les 306 inscrites au programme des travaux.

[127] Cholley dans son article de 1934 dans les *Annales de Géographie* avance le chiffre de 875 inscrits et les *Comptes Rendus* officiels publiés du congrès 887. On constate aussi des écarts avec les chiffres avancés dans les comptes rendus allemands, mais la fourchette est respectée : tout dépend si l'on ne prend en compte que les participants qui sont restés tout au long du congrès, les invités officiels, etc.

Les rapports allemands dans les revues attachent une importance particulière à la langue pratiquée : la majorité des exposés utilisent le français. Les exposés en allemand ont été moins importants et sont le fait des Allemands du *Reich* mais aussi des géographes des pays d'Europe centrale (*Zwischeneuropa*) ; certains annoncés en français se tiennent en fait en allemands ou en polonais (Schultze, 1934, p. 439).

Le congrès d'Amsterdam se déroule du 18 au 28 juillet 1938 et réunit environ 1000 participants (sur les 1228 inscrits[128]). Il est organisé par le comité hollandais présidé par le professeur J. P. Kleiweg de Zwaan assisté par E. J. Voûte. Les *Comptes Rendus* imprimés ne donnent pas la liste de tous les participants mais des statistiques sommaires : derrière les Pays-Bas qui comptent 455 participants inscrits, la France arrive en seconde position avec 147 membres inscrits, 8 institutions inscrites, 28 institutions représentées, 32 délégués inscrits dont 20 délégués présents. L'Allemagne arrive en troisième position avec 137 membres inscrits, 4 institutions inscrites, 21 institutions représentées, 19 délégués inscrits dont 14 délégués présents. (*Comptes rendus du Congrès international de géographie*, 1938, tome 1, p. 4 + annexe VIIe et VIIf). Le congrès de 1938 présente la même structure de sections qu'en 1934, mais précisée par une subdivision. Par exemple, la section II comporte une section II a, consacrée à la géographie physique, et une section II b consacrée à l'océanographie ; une nouvelle section VII est dévolue à la biogéographie.

Sur le plan méthodologique de l'histoire croisée, le Congrès de Varsovie est particulièrement intéressant pour étudier les relations scientifiques franco-allemandes, car les géographes polonais forment souvent une triangulaire. Ce sont des figures de tiers : politiquement plutôt liés à la France, ils ont souvent été formés, soit en Allemagne soit en France. Ils manipulent donc une bibliographie scientifique très marquée par l'influence des deux traditions française et germanique. C'est par exemple le cas à propos du livret fourni pour la session de géographie physique consacrée à la classification des climats : Gorczynski, W., 1934, *O Podzialach Klimatycznych Europy. Divisions climatiques de l'Europe*, 43 p. Ce livret est écrit en bilingue français et polonais. L'auteur passe en revue les différentes classifications concernant les divisions climatiques en Europe : Hult, de Martonne, Penck, Köppen, Hettner et Thornthwaite. Il insiste sur l'indice d'aridité et les limites de l'aridité étudiées par de Martonne, Penck, Köppen et autres. Dans la bibliographie (p. 42-43) sont cités comme auteurs allemands Passarge (pour sa série sur *Vergleichende Landschaftskunde)*, Supan, Köppen, Hettner, Lundegardt, Alt, Penck,

[128] Gibert dans son compte rendu pour les *Annales de Géographie* avance le chiffre de 1217 inscrits, dont 407 Hollandais et 121 Français ont effectivement pris part aux travaux.

Philippson et Wagner. Les références françaises concernent Flahaut, de Martonne (pour son *Traité de géographie physique*) et Brunhes (pour sa *Géographie humaine*). Les auteurs anglophones sont Ravenstein, Hebertson, Ward et Thornthwaite. Enfin, les deux références polonaises sont Gorczynski et Szymkiewicz.

2. La Section V « Paysage géographique» aux Congrès Internationaux de Géographie de 1934 et 1938

Sur le plan des relations franco-allemandes et de la thématique du paysage, la section V « Paysage géographique » des Congrès de Varsovie et d'Amsterdam constitue un lieu de croisement particulièrement intéressant et mérite une analyse détaillée. Cette nouvelle section exprime la volonté des organisateurs de traiter à part entière un objet de la géographie. Je cherche ici à savoir si le concept de paysage peut constituer un objet privilégié pour définir la géographie. Les intitulés des différentes questions proposées dans la section V en 1934 et en 1938 sont en français. Les exposés et les débats sont retranscrits dans les *Comptes Rendus* dans la langue d'origine du locuteur.

a) Une section mouvementée

La section V « Paysage géographique » est nouvelle en 1934 : elle n'existe pas en 1931 au Congrès de Paris, et elle n'est pas reconduite, après 1938, au Congrès de Lisbonne de 1949. Cette interrogation du congrès sur la notion de « paysage » s'inscrit dans un mouvement plus vaste de réflexion d'ordre conceptuel, caractéristique de cette période d'après guère. L'une des orientations de l'UGI est de préciser, sur le plan théorique, des notions de géographie physique comme de géographie humaine (Robic, 1996c, p. 209).

Il aurait été intéressant de consulter les archives[129] de l'UGI afin de mieux comprendre les raisons et les conditions d'émergence de cette éphémère section V. Mais la notion de paysage semble suffisamment intéressante pour nécessiter la création en 1934 d'une section propre, sur le même plan que les cinq autres sections (cf. *supra*). Cholley

[129] Les archives de l'UGI se trouvent à la Villa Celimontana (Rome, Italie) : www.igu-net.org/Bulletin/part2.pdf

signale cette création, mais sans commentaire (Cholley, 1935, p. 34-35). En 1938, la division et le nom des sections varient peu si ce n'est une subdivision plus précise.

Il semble que l'UGI tente de renouveler les débats en proposant une nouvelle section sur le paysage, mais cette dernière doit faire face à quelques soucis. Les comptes rendus allemands mentionnent qu'une partie des exposés prévus en 1934 comme en 1938 pour cette section V sont annulés. Au congrès de Varsovie, la session correspondant à la question 2 sur « Notions de la région géographique ; bases de la délimitation des régions » n'a pas lieu, alors que la liste des communications proposées figure dans les *Comptes Rendus* (cf. annexe VIIc.) Par ailleurs, tous les commentaires remarquent la place prédominante prise par la géographie humaine. Mais Schultze déplore que la *Landschaftskunde* et la *Länderkunde* soient restées en retrait, bien qu'elles constituent le cœur de la géographie. Le « paysage géographique » a certes été programmé comme objet d'étude de la section V, mais en réalité, seuls quatre exposés y ont été tenus. Cela signifie que, parmi les six exposés prévus sur la question 1 sur « Transformation du paysage géographique » (cf. annexe VIIc), certains ont là aussi été annulés. La *Länderkunde* a été supprimée comme thème d'étude et n'a trouvé sa place que dans la session spéciale dédiée à la Pologne. Les exposés concernant la *Länderkunde* manquent de synthèse (Schultze, 1934, p. 439-440). Cette dernière critique rejoint celle, beaucoup plus ancienne, de Schlüter, qui dans son article de 1910 (analysé au chapitre 6) s'agaçait des études allemandes de *Länderkunde* pointues, détaillées et non problématisées.

En 1938, le président de section V est le Britannique Pepler, l'organisateur est le Néerlandais van Lohuizen et le secrétaire est le Néerlandais Billenkamp. Comme le montre la liste des communications fournies par les *Comptes Rendus* (cf. annexe VIIg), 31 sont prévues. Geisler précise dans son compte rendu pour les *PGM* que la section V a suscité un intérêt différencié selon les nations et que la question nouvelle concernant l'aménagement du territoire a attiré le plus d'exposés. La tenue des sessions concernant la question V est mouvementée. Les exposés américains et japonais sont annulés. Krebs, le rapporteur de la question 1 sur « Le concept de paysage dans la géographie humaine », est absent et il est remplacé par Lautensach. Le rapporteur allemand P. A. Rappaport, auteur de la synthèse permettant d'ouvrir les débats pour la question 2 sur « L'étude analytique de la structure du paysage… », n'a pas pu venir. Il est remplacé au pied levé par Th. K. van Lohuizen, qui lit la synthèse écrite par Rappaport[130] (Geisler, 1938, p. 276).

---

[130] Si Rappaport n'a pas pu venir à Amsterdam, c'est que l'enquête de la Gestapo a révélé qu'il était Juif et que son passeport a été saisi[130] (cf. *supra* et annexe Vh).

b) Un intitulé ambigu

Comme le montre la liste des exposés aux deux congrès de Varsovie et d'Amsterdam (annexe VIIc et VIIg), la section V apparaît comme une section dont l'objet d'étude manque de contours précis. En 1934, les organisateurs prévoient de traiter dans la question 1 de la transformation du paysage géographique, et dans la question 2, de la notion de région et des délimitations des régions. La distinction entre les concepts de paysage et de région est donc bien floue. Est-ce la difficulté de la question 2 qui est responsable de l'annulation de cette session lors du déroulement du congrès ?

Ceci est renforcé par le fait qu'en 1934, des communications tournant autour du paysage trouvent leur place en dehors de la section V : dans la section de géographie humaine, un des thèmes proposés s'intitule « L'homme dans le paysage », et un des thèmes de la section VI propose de réfléchir sur les « Changements survenus dans le paysage depuis les temps historiques ». Ceci est d'ailleurs perçu comme une incongruité par Mecking qui trouve que ces exposés auraient dû se retrouver dans la section V (Mecking, 1934, p. 375). Sur ce même point, Cholley considère au contraire que « la section nouvellement créée, du Paysage géographique, ne paraissait pas s'imposer, puisque la Section III étudiait l'homme dans le paysage géographique, et la Section IV, les changements survenus dans le paysage depuis les temps historiques » (Cholley, 1935, p. 35). Il associe donc le paysage à la géographie humaine. En 1938, le Français Gibert exprime à nouveau un certain scepticisme face à cette section (Gibert, 1938, p. 566).

En 1938, les organisateurs proposent de réfléchir autour du « Concept de paysage dans la géographie humaine », de « L'étude analytique de la structure du paysage comme base de l'utilisation du sol pour l'habitat, l'agriculture et l'industrie » et enfin de la conservation de la beauté des paysages. Cette diversité des angles d'approche est le signe que la définition de l'objet « paysage » est particulièrement polysémique et floue.

Il ressort que l'ambiguïté des concepts de « paysage » et de « région », et de leurs frontières, apparaît très nettement dans l'intitulé français des questions dès la naissance de la nouvelle section V sur le paysage. Si comme le fait remarquer M.-C. Robic, la confusion entre paysage et région semble évitée dans les intitulés à Amsterdam en 1938, il n'en demeure pas moins que les trois questions thématiques proposées balaient une palette tellement large que le flou persiste (Robic, 1996c, p. 210).

c) Avancée de l'approche conceptuelle des géographes allemands

Comme les parties 1 et 2 l'ont montré, l'avancée conceptuelle des géographes allemands est indéniable et se manifeste de nouveau au CIG de 1938. Sur ce point, la dissymétrie entre les géographes français et allemands perdure durant toute la première moitié du XXe siècle.

Les exposés sur la définition du concept de paysage ne sont le fait que de géographes de langue allemande. L'intérêt des Français pour cette question est beaucoup plus limité. Dans son compte rendu de 1938 pour les *Annales de Géographie*, Gibert critique l'approche conceptuelle en géographie et vise notamment la section V : un des dangers que court la discipline géographique « paraît être l'ambition de quitter la préoccupation du concret et du vivant pour s'orienter vers des constructions systématiques *a priori* : il est apparu à plus d'un esprit non prévenu que la Section du Paysage géographique, à moins de faire double emploi avec des études relevant d'autres sections, risquait de s'aventurer vers des abstractions de ce genre » (Gibert, 1938, p. 566). Il ajoute : « Il est apparu à beaucoup que les préoccupations de cette section risquaient de sortir de la véritable géographie » (Gibert, 1938, p. 570). Cependant, comme le souligne Geisler en oubliant les deux exposés en français de M. Bolle et R. de Clermont, si les Français ne présentent pas de communications à Amsterdam dans la section V, ils participent activement à la discussion (Geisler, 1938, p. 277).

En 1934, l'exposé de H. Lautensach attire mon attention pour la méthodologie du paysage qu'il développe : intégré à la question 1 sur la transformation du paysage, sa communication, que je qualifierai de géographie historique, s'intéresse à la genèse des paysages. C'est une comparaison entre les paysages originels du Portugal et de la Corée.

Hermann Lautensach (1886-1971) est un géographe allemand formé à la physique, à la chimie et aux mathématiques. En 1910, il réalise sa thèse sous la direction d'A. Penck et en 1928 son habilitation sous la direction de Fritz Klute (1885-1952) sur le littoral portugais. Avec K. Haushofer, il est coéditeur de la revue *Zeitschrift für Geopolitik* de 1924 à 1928. En 1934, il est Professeur à l'université de Brunswick (Braunschweig) et à partir de 1935 à celle de Greifswald. De 1936 à 1945, il est directeur de l'Ecole Supérieure de Recherche sur l'Espace (*Hochschularbeitsgemeinschaft für Raumforschung*) de Greifswald.

Il termine sa carrière de 1947 à 1957 à l'université de Stuttgart (Rössler, 1990, p. 270-271). Il a aussi mené des recherches sur l'Espagne, notamment avec Orlando Ribeiro.

L'exposé en allemand de Lautensach s'intitule : « Comparaison entre le paysage originel du Portugal et de la Corée » et j'en propose une traduction en annexe IVj.

Lautensach est l'un des rares à fournir une bibliographie ; cette dernière comporte des références en allemand (Schlüter, Gradmann mais pas Passarge), en coréen et un titre en français (l'ouvrage de Daveau sur la géographie botanique du Portugal). Dans son premier paragraphe, Lautensach situe son étude dans la lignée des travaux sur le paysage initiés par Gradmann et Schlüter, mais aussi par Vidal de la Blache et Fleure. L'analyse régionale pratiquée par Vidal de la Blache est perçue par Lautensach comme un apport pour la géographie du paysage. Dans sa contribution, Lautensach met en avant ce que l'analyse de l'extension de la forêt et des défrichements peut apporter pour l'étude du peuplement en faisant référence au modèle de von Thünen, à l'importance de la végétation et de la climatologie, à la liaison avec la *Siedlungsgeographie* et la géographie humaine, à l'analyse pollinique et à la cartographie des sols. Bref Lautensach ancre fortement l'étude du paysage dans la géographie historique et dans la réflexion méthodologique.

La discussion qui suit l'exposé de Lautensach est assez longue : une page de retranscription, uniquement en allemand et par des géographes allemands : L. Mecking, E. Fels et G. Niemeier (cf. annexe IVj). Cela signifie-t-il que cette communication n'intéresse que des géographes allemands ? L'absence de participation française à la discussion démontre la difficulté de débattre sur la notion de paysage, les Français n'y accordant apparemment aucune attention. L'objet paysage semble avoir bien plus d'importance pour les géographes allemands que pour les Français.

En 1938, un bref préliminaire en français ouvre les travaux de la section V et concerne la question 1 « Le concept de paysage dans la géographie humaine ». Le texte prend acte du manque de clarté du concept de paysage, et invite les rencontres du congrès à le définir plus nettement. Il pose dans ce but les interrogations suivantes : «Peut-on arrêter pour les espaces fixés des lois déterminées, et peut-on finalement distinguer nettement entre "paysage naturel" et "paysage humain" ? A partir de quel degré de civilisation les éléments sociaux et les éléments économiques sont-ils décisifs pour l'essentiel du paysage ? Les principes pour distinguer des paysages humains de premier ordre diffèrent-ils de ceux qui obligent à une sub-division ? » (1938-1939, *Comptes rendus du Congrés international de géographie, Amsterdam*, tome 2, Travaux de la Section V, p. 3). Certes, l'expression « paysage humain » reprend une terminologie française, la terminologie allemande

correspondante étant *Kulturlandschaft*. Mais le texte français, légèrement maladroit, ne semble pas avoir été conçu par un Français. Peut-être s'agit-il du commentaire du comité néerlandais qui a sélectionné les communications pour la section V, et qui propose par ce biais quelques grands axes pour cadrer les réflexions.

Trois exposés, émanant de géographes allemands, répondent à la première question sur « le concept de paysage dans la géographie humaine » : Lautensach, Niemeier et Geisler. Donc seuls des géographes allemands présentent des communications dans ce domaine. Le rapport synthétisant les trois communications est réalisé par Krebs (cf. chapitre 5), mais il semble que ce dernier ne soit pas présent pour le lire. En résumé, la synthèse de Krebs insiste sur les problèmes de définition et l'urgence d'une terminologie plus précise, sur les liens entre les concepts de *Kulturlandschaft*, de *Naturlandschaft* et de *Landschaft*, sur les nécessaires connaissances en histoire, sociologie, ethnographie et anthropologie pour aborder la notion de *Kulturlandschaft*, sur l'importance de l'approche méthodologique, sur l'aspect synthétique du paysage et sur les notions concurrentes au *Landschaft* (Hallair, 2008, p. 129-131).

Les discussions concernant la question 1 sur le concept de paysage (traduites en annexe IVk) intègrent des participants francophones, belges, polonais et français, qui montrent cette fois plus d'intérêt chez ces participants et qui me permettent d'aller un peu plus loin dans les confrontations franco-allemandes à propos du paysage. Les participants disposant des communications et de la synthèse, publiées avant le congrès, les conditions de communication semblent donc optimales : les débats retranscrits se font essentiellement en français et en allemand.

La première séance de la section V concernant la question 1 sur le concept de paysage se déroule le 23 juillet 1938. Les débats permettent de dégager les conceptions des « écoles » allemandes et de l'école française de géographie. Au-delà des problèmes de traduction déjà analysés dans la partie 1 et dont sont d'ailleurs parfaitement conscients les participants, les congressistes se heurtent à un problème de définition disciplinaire. La géographie est-elle une géographie régionale ou une géographie du paysage ? Ils tentent de différencier les deux notions sur le plan de la définition et sur le plan de la méthodologie : d'un côté, la géographie régionale, celle des « petits pays » au sens de Vidal de la Blache (comme le rappelle T. Lefèbvre), et de l'autre, la géographie du paysage, le paysage étant considéré comme un type reproductible. Mais les participants ressentent le besoin de définir le concept de région pour mieux comprendre le concept de paysage. Les deux notions apparaissent intimement liées et la différenciation entre les deux est ardue.

d) Un paysage politisé

Les discussions sur le paysage aux CIG de 1934 et 1938 soulèvent deux interrogations. Premièrement, est-ce que les autres questions posées dans la section V permettent d'approfondir la problématique du paysage comme objet de la géographie et celle de la géographie du paysage comme définition de la géographie ? Est-ce qu'elles permettent de discuter de sa méthodologie ? Dans la section V du CIG de 1938, les questions 2 sur l'étude analytique de la structure du paysage et la question 3 sur la conservation de la beauté des paysages soulèvent moins de discussions que la question 1 portant sur le concept de paysage : est-ce à dire qu'un certain consensus existe ? La discussion de la question 2 aborde des questions de planification et de géographie économique sans chercher plus avant à définir le concept de paysage. La discussion de la question 3 traite du thème de la création des parcs nationaux et des problématiques d'aménagement du territoire.

En 1934 et 1938, des géographes allemands nazis participent aux CIG, comme par exemple Geisler. En 1934, ils ont reçu l'ordre de se montrer politiquement corrects sur la scène internationale et de ne pas parler du Plan général de l'Est (*Generalplan Ost*), qui est le projet d'expansion et d'aménagement du *Deutschtum* vers les Territoires de l'Est (au détriment notamment de la Pologne). Rössler explique dans sa thèse que les géographes nazis concernés, comme par exemple Geisler, Creutzburg, Haushofer, Behrmann, se réunissent à Berlin avec Mecking, le chef de la délégation allemande au CIG de Varsovie, et des représentants du Ministère des Affaires étrangères, du Ministère de l'Intérieur et du Ministère de la Propagande : la question de l'Est ne doit pas être abordée (Rössler, 1990a, p. 35). En 1938, Geisler participe de nouveau au CIG. Les géographes nazis s'impliquent plus dans les discussions des questions 2 et 3 du CIG sur l'aménagement, l'organisation de l'espace, la préservation des espaces naturels. Certains exposés des questions 2 et 3 (Schoenischen, Schlesinger, Geisler) associent le façonnement du paysage, l'aménagement du territoire et le *Lebensraum* en prenant des accents qui rejoignent le romantisme agraire et l'irrationalité de l'idéologie nazie. Comme le définit François Walter, le concept de *Lebensraum* utilisé à l'époque nazie « désigne non seulement l'actuel espace occupé par un peuple mais aussi l'espace suffisant nécessaire au développement des forces biologiques, au maintien et à la reproduction des capacités vitales de ce peuple » (Walter, 2004, p. 434). Les exposés de 1938 reflètent aussi la nouvelle législation allemande. Par exemple, Schoenischen se situe dans l'esprit de la loi du 26 juin 1935 (*Reichsnaturschutzgesetz*) qui instaure une préservervation du paysage dans sa globalité, en allant au-delà de l'aspect

physionomique et en insistant sur les rapports physiologiques et les nécessités biologiques du paysage (Walter, 2004, p. 436-438). La communication de Schönischen sur la préservation du paysage affirme que l'objectif de l'approche paysagère est entre autres de préserver les forces intérieures et spirituelles de la communauté, c'est-à-dire de la petite patrie (*Heimat*). Les questions 2 et 3 ne débattent finalement ni de la définition de la géographie, ni de son objet, ni de sa méthodologie ; mais elles abordent les enjeux parfois contradictoires de la protection et de l'aménagement des paysages considérés comme territoires ou « assimilés à des territoires vitaux ».

Deuxièmement, pourquoi Passarge ne participe-t-il à aucun des deux CIG ? Il est pourtant le spécialiste de la géographie du paysage et le chef de la géographie allemande (cf. chapitre 4). Il commence certes à préparer la liste des participants allemands au Congrès d'Amsterdam (probablement à partir de 1936), mais il est démissionné de ses fonctions administratives et mis à la retraite en 1937 (Robic, Rössler, 1996c, p. 248-252), laissant à Panzer le soin d'achever la liste des participants allemands au congrès de 1938[131] (cf. *supra*). Ceci peut expliquer son absence à Amsterdam alors que, figure de proue de la *Landschaftskund*e, il est la référence incontournable de tous les congressistes allemands travaillant sur le paysage. En 1938, dans les débats qui ont lieu à propos de la question 1 sur le concept de paysage, le premier intervenant dans la discussion, le géographe allemand Niemeier, y fait plusieurs fois référence en recommandant d'utiliser le concept de *Raublandschaft* et en envisageant dans le paysage les forces de géographie physique plus que la physionomie du paysage. Ensuite, l'Allemand Neef discute la *Landschaftskunde* de Passarge, qu'il ne considère que comme une typologie des paysages. Dans sa communication, Geisler fait référence à la façon dont Passarge subdivise l'espace en *Landschaftsteil* et en *Teillandschaften* (1938-1939, *Comptes rendus du Congrés international de géographie, Amsterdam 1938*, Tome II, p. 6). Fidèle à sa pratique scientifique déjà observée au CIG de 1934, Lautensach est un des rares congressistes à fournir en 1938 une bibliographie avec sa communication. Cette dernière portant sur le façonnement et la délimitation des espaces de paysage, il utilise à côté des travaux de Passarge les principaux auteurs francophones et germanophones présentés en partie 2 : Banse, Brunhes, Gallois, Gradmann, Granö, Hettner, Jäger, Krebs, Penck, Schlüter, Spethman et Volz.

[131] Rapport de Panzer, archives du *Bundesarchiv* : BArch R 4901/2818, Bl. 475 à 489.

3. La section V : reflet des impasses franco-allemandes sur le concept de paysage ?

a) Une impossible définition du paysage ?

Les diverses tentatives entreprises pour rédiger une conclusion commune de la section V au Congrès d'Amsterdam de 1938 se soldent par un aveu d'échec malgré une bonne volonté évidente (cf. annexe IVk).

Lors de la seconde séance, le 25 juillet, Lautensach propose une première conclusion de synthèse en français. Sans analyser cette première conclusion en détail, je relève trois points importants. Tout d'abord, les références à la géographie régionale française des « pays » de Vidal de la Blache et à la géographie du paysage de Passarge sont implicites mais claires. Le premier point de la conclusion reprend la métaphore développée par Passarge dans son article de 1921 (cf. chapitre 4) sur la *Landschaftskunde* comme rayon principal de la géographie entière. La formulation de ce premier point semble très marquée par le schéma que Passarge fournit dans son article de 1922 (cf. annexe Ic). Le point 5 renvoie sans le dire à la géographie régionale telle qu'elle est pratiquée par les Français : Lautensach reprend le terme de « pays » et précise qu'ils sont des « personnalités géographiques » non reproductibles, c'est-à-dire relèvent du mode idiographique. Ensuite, la conclusion de Lautensach insiste sur l'opposition entre ces « pays » (propres à la géographie française) et les paysages, qui sont susceptibles d'être regroupés en types, reproductibles et relevant du mode nomothétique. Enfin, la conclusion de Lautensach considère que les concepts de paysage et de pays ne constituent pas les concepts fondamentaux de la géographie dans son entier, mais sont les deux notions les plus importantes de la géographie régionale (point 2). La distinction est posée nettement entre la géographie du paysage d'un côté, et la géographie des pays de l'autre : ces deux géographies sont considérées comme les deux parties de la géographie régionale (point 6).

Dans les discussions qui suivent cette première proposition de conclusion de Lautensach, Hartke affirme que la frontière entre la géographie du paysage et la géographie régionale s'efface. Hartke est une figure de passeur, qui rédige des notices en français et en allemand dans les revues allemandes et françaises, en particulier dans la *BGI* (cf. partie 1). Le chapitre 3 a en effet montré qu'il tente, dans ses notices bibliographiques, d'attirer l'attention sur un problème de traduction et de différences de sens, par exemple par l'emploi du mode conditionnel. Sa proximité avec la géographie française explique-t-elle la

quasi-équivalence qu'il pose entre géographie régionale et géographie du paysage ? Hartke propose aussi de s'intéresser aux formes de représentation du paysage / région afin de dépasser les simples problèmes de définition. La piste de la représentation d'une portion de l'espace terrestre, appelée indifféremment région ou paysage, n'est pas reprise par les autres participants. De plus, Hartke espère disposer, dans un prochain congrès, de monographies d'études régionales permettant de tirer des généralités concernant cette notion de paysage / région. Ces monographies régionales sont-elles à comprendre sur le modèle des monographies régionales françaises ?

Le Hongrois K. Kogutowicz rebondit cependant en allemand dans le sens de Hartke pour affirmer à son tour qu'il ne considère pas que l'objet paysage soit si différent de l'objet région. Il n'introduit qu'une notion de taille : la région comporte un certain nombre de paysages.

T. Lefèbvre enchaîne en français en préférant stopper ce mouvement initié par Hartke : « Les conclusions ont à mon avis l'inconvénient d'emmêler les notions du paysage géographique et de région qu'elles veulent précisément distinguer l'une de l'autre ». Lefèbvre insiste sur l'objectif de distinguer les deux notions de paysage et de région et se tourne du côté de la sémantique et de la traduction pour trouver le moyen d'y parvenir. Il propose le néologisme *Erdschaft* pour exprimer la notion de paysage géographique des Allemands (cf. chapitre 1). En réagissant ainsi, Lefèbvre se refuse à envisager l'hypothèse d'une éventuelle équivalence entre l'objet paysage des géographes allemands et l'objet région des géographes français.

Le géographe polonais Pawlowski reprend, en allemand, la différence de « taille » entre la région qui repose sur le paysage : il ne précise cependant ni comment il passe de l'un à l'autre, ni les liens de dépendance entre les deux. Il approfondit la question du concept de paysage en l'abordant sous un angle différent de la terminologie et de la traduction. Il s'intéresse à l'objet paysage, et par là, à la définition de la géographie. Il se restreint à ce qui est géographique dans le paysage. Il se concentre sur les objets et les phénomènes d'ordre matériel, en excluant la dimension spirituelle, et il cherche à comprendre les relations entre la terre et la vie. L'objet paysage est pour lui strictement d'ordre physique. Il précise que si les influences de la nature sur l'homme sont à prendre en compte, cela implique de remonter jusqu'aux temps préhistoriques. Pawlowski s'exprime en allemand : il rejette clairement la distinction entre *Naturlandschaft* et *Kulturlandschaft* et lui préfère la distinction entre paysage primitif et paysage modifié. Il conclut en estimant que la géographie du paysage n'exclut pas la géographie régionale. Il n'oppose donc pas l'une à l'autre en cherchant ce qui les oppose, mais envisage leur complémentarité : « A

mon avis, la géographie des paysages n'est qu'une autre méthode de considérer scientifiquement la surface terrestre. La géographie régionale et la géographie du paysage ne s'excluent pas ». S'il envisage leur complémentarité, il ne poursuit pas le raisonnement jusqu'à assimiler les deux notions. Peut-être veut-il l'éviter ? Son intervention ne rencontre d'ailleurs pas d'écho particulier, car les interlocuteurs suivants (Schoenischen et Tulippe) reviennent sur l'aspect terminologique et sémantique, et non sur la définition de la géographie et de la méthodologie de la géographie du paysage.

Donc pour certains, paysage et région sont deux concepts nettement différenciés, alors que pour d'autres, ils sont quasi similaires.

Ces discussions montrent que la première conclusion rédigée par Lautensach n'emporte pas l'unanimité. Un petit comité franco-allemand se réunit dans l'après-midi du 25 juillet 1938, ce qui montre l'importance des relations bilatérales, les enjeux de concurrence entre les deux principales écoles de géographie de l'époque mais aussi l'absence de passeurs ou de tiers associés. La volonté de compromis et la recherche de consensus semblent dépasser les querelles politico-scientifiques et une seconde mouture est proposée, en français, comme conclusion. Celle-ci, présentée à la séance de 17 h du 25 juillet, rappelle que le paysage géographique est constitué par l'ensemble des phénomènes physiques et des faits d'occupation anthropiques façonnant la physionomie de la surface de la terre. Elle classe le paysage géographique en types et sous-types qu'il s'agit d'étudier selon la méthode comparative. Cette deuxième conclusion insiste d'une part sur la différence méthodologique entre l'analyse du paysage et l'analyse de la région : l'analyse régionale est vue comme la recherche de ce qui fait l'individualité de la région par rapport aux autres, en intégrant l'action de l'homme sur la nature. Cela semble faire implicitement référence aux conceptions françaises de la géographie régionale. L'analyse paysagère est considérée comme différente, mais n'est pas précisée. D'autre part, la conclusion insiste sur l'opposition entre l'aspect reproductible du paysage et l'aspect unique de la région considérée comme une personnalité géographique.

Mais cette seconde tentative de conclusion échoue et une troisième et dernière tentative de conclusion est rédigée, en français, par le géographe français Daniel Faucher (1882 – 1970). Elle est acceptée après retouches, sur un accord minimaliste qui cache mal un constat d'échec :

« Le 'paysage géographique', n'étant pas seulement une entité physionomique et esthétique, son analyse a montré qu'il comprend toutes les relations génétiques, dynamiques et fonctionnelles associées entre elles à la surface du globe de manière à constituer des types et des sous-types, elle a suscité un très vif intérêt. En conséquence, la

section du PG (*Landschaft*) émet le vœu que cette étude (*Landschaftskunde*) soit encore portée à l'ordre du jour du prochain Congrès international de Géographie. Ce texte remet toute la question de paysage et de pays au Congrès international de géographie prochain. Dans les séances où était discutée cette question il fut constaté que les opinions différaient de trop pour venir aux conclusions avec lesquelles chacun était d'accord ».

Le texte de cette troisième conclusion est assez étonnant : la première moitié semble rédigée par un Français contrairement aux deux dernières phrases, qui sont à la fois redondantes et très probablement pas écrites par un Français. Les deux dernières phrases sont sans doute des retouches ajoutées par des géographes allemands. Le texte indique que les discussions, comme les questions de préséance, ont dû être âpres lors de cette rédaction. Au Congrès de 1938, la section V est la seule à ne pas produire une véritable conclusion commune.

b) Un malentendu ?

Au-delà des possibles problèmes de traduction déjà abordés dans la partie 1, surgit l'interrogation suivante : le malentendu entre géographes français et allemands à Amsterdam en 1938 serait-il dû principalement, non à une différence d'approche, mais à une trop grande similitude entre géographie régionale et géographie du paysage ?

Les résultats de la partie 2 ont déjà montré que la méthodologie suivie par les géographes français et allemands qui intégrent le paysage dans leurs réflexions relève en grande partie de l'approche chorologique. L'impasse de la communication analysée au CIG de 1938 met en lumière les différences d'approches de l'objet de la géographie du paysage, à savoir le concept de paysage : pour certains, l'objet paysage est le même que l'objet région et pour d'autres, ces deux objets sont différenciés. Mais la ligne des divergences n'est pas d'ordre national, comme le montre l'exemple de Hartke.

L'équivalence imparfaite des notions de *Landschaftskunde* et de géographie régionale constitue une hypothèse à approfondir. En effet, l'analyse de l'organisation des rubriques consacrées au paysage aux congrès de Varsovie et d'Amsterdam, des discussions et des tentatives de conclusion de la section V en 1938 montrent d'une part la difficulté d'établir une frontière claire et tranchée entre analyse paysagère et analyse régionale, et d'autre part les efforts renouvelés mais vains d'essayer à tout prix de les différencier. Ne s'agirait-il pas en fait d'une superposition des définitions de *Landschaftskunde* et d'analyse régionale, l'une et l'autre renvoyant à des méthodologies similaires et à des questions plus larges de

définition disciplinaire ? Cela permettrait d'expliquer le flou des traductions, les impasses et les malentendus des géographes concernant le paysage, la géographie du paysage et la géographie régionale.

En 1934 et 1938, pour les congressistes de la section V, le problème géographique majeur est la division de l'espace terrestre, les critères à retenir pour déterminer l'homogénéité des entités qui en résultent et établir les frontières entre ces différentes entités. Ils résolvent cette question soit par une approche chorologique, soit par une approche « écologique » qui étudie les relations homme-nature (souvent exprimée par la question de l'influence de la nature sur l'organisation humaine et sociale), ou encore par une combinaison des deux. Cela renvoie donc à des questions de définition et de pratique de la géographie : elles sont d'autant plus compliquées à appréhender que la conceptualisation méthodologique est dissymétrique entre les géographes allemands et français.

Conclusion du chapitre 7

Trois points permettent de conclure le chapitre 7. Premièrement, les CIG de la première moitié du XXe siècle constituent de rares exemples de rencontres internationales de géographes ayant laissé à l'historien(ne) de la géographie des traces écrites et officielles. Ces sources précieuses de l'histoire institutionnelle permettent de reconstruire en partie le moment de croisement entre géographes français et allemands.

Concernant le paysage, ce moment est particulier puisqu'il s'agit apparemment d'une rencontre manquée entre les géographes allemands et français. Pourquoi ? Les conditions semblent pourtant réunies pour discuter de la géographie du paysage : une section spécifique nouvelle y est consacrée, les différents exposés et leur synthèse sont imprimés, publiés et fournis aux congressistes avant la rencontre afin de stimuler les débats. Mais la conclusion commune, laborieuse, n'est qu'un constat d'échec. Une hypothèse forte serait que la géographie du paysage (*Landschaftskunde*) et la géographie régionale seraient, non pas totalement opposées, mais en grande partie équivalentes. A cela s'ajoutent la mise en tension entre plusieurs définitions possibles de la géographie et la dissymétrie de conceptualisation entre les géographes allemands et français, ce qui contribuerait à expliquer l'impasse de la section V sur la définition du concept de paysage.

Par ailleurs, le croisement empirique que constituent les CIG présente des limites. Celles-ci tiennent d'une part à l'aspect officiel, institutionnel et parfois lourd de ce type de rencontres qui sont de « grosses machines », où la part d'affrontement symbolique entre géographes français et allemands peut être forte ; d'autre part, ces limites tiennent à l'aspect forcément tronqué des échanges et des situations de communication. Par exemple, les commentateurs critiquent le « défilé ininterrompu de communications, si serré et si précipité qu'il restait bien peu de place pour la discussion » (Cholley, 1935, p. 35) ou encore « ces colloques, dont trop souvent les participants étaient des auditeurs passifs plus que des interlocuteurs actifs » (Gibert, 1938, p. 568). Les discussions sont inégalement retranscrites : de façon assez complètes en 1938, mais très succintement en 1934. Les *Comptes Rendus* imprimés, aussi complets et imposants soient-ils, ne donnent qu'un aperçu de la réalité des échanges. En effet, comme dans toute rencontre de spécialistes se développent des échanges informels, des stratégies de contact ou d'évitement, et des concurrences interpersonnelles.

A ces limites s'ajoutent les conditions concrètes de fonctionnement dans le contexte politique des années trente en Europe, qui limite la liberté d'expression et de déplacement en Allemagne. Les deux congrès de 1934 et 1938 se tiennent à l'époque du IIIe Reich. Des géographes, acquis à l'idéologie nazie, participent aux deux congrès en discutant du paysage, non pas uniquement dans un but scientifique de développer des problématiques géographiques, mais en se mettant au service du politique et en cherchant à cautionner les projets de planification du territoire du régime nazi. En même temps, des géographes allemands non nazis participent aussi, en ayant des préoccupations strictement scientifiques, mais sans que leur marge de manœuvre par rapport aux directives du régime puisse toujours être bien appréciée. Par exemple, Hartke[132], Krebs[133], pourtant non nazis, signent leur demande de participation au Congrès d'Amsterdam par le même « Heil Hitler ! » que le géographe nazi Walter. Geisler (cf. annexe Vd, Vf et Vg). Cependant, Krebs ne signe pas systématiquement ainsi[134] .

Il apparaît donc nécessaire d'étudier dans le prochain et dernier chapitre un autre point de contact, moins institutionnel et moins marqué par le contexte politique. Le choix se

---

[132] Courrier de W. Hartke, assistant à l'Institut de géographie de l'Université de Franfort sur le Main, à son ministère de tutelle, datée du 4 novembre 1937 : *Bundesarchiv* : BArch R 4901/2817, Bl. 50.

[133] Courrier de N. Krebs, Directeur de l'Institut de géographie de l'Université de Berlin, au recteur de la faculté de sciences naturelles et mathématiques de l'Université de Berlin, datée du 2 avril 1937 : *Bundesarchiv* : BArch R 4901/2817, Bl. 57.

[134] Courrier de N. Krebs, Directeur de l'Institut de géographie de l'Université de Berlin, au ministère de l'Enseignement datée du 15 octobre 1936. Archives du *Bundesarchiv* : BArch R 4901/2817.

porte sur la géographie de terrain, par opposition à la géographie de cabinet ou de congrès. Après avoir étudié les méthodologies suivies et interrogé le concept de paysage comme concept clé souvent synonyme de région, je m'intéresse à la pratique de la géographie. Comment les géographes français et allemands pratiquent-il le paysage sur le terrain ? Est-ce que leur pratique du terrain permet de définir la géographie ?

Chapitre 8. Le terrain : une pratique croisée du paysage ?

Les chapitres précédents ont montré la dissymétrie de la conceptualisation des géographes français et allemands, aussi bien pour la définition de la géographie que pour la géographie du paysage, la géographie régionale, les concepts de paysage et de région. Par ailleurs, les débats sur le concept de paysage n'ont pas abouti ni à une compréhension mutuelle, ni à un consensus, comme l'a montré le chapitre 7.

Il est donc légitime, dans le cadre de l'histoire croisée, de tenter d'aborder la question de la géographie du paysage sur le mode de la pratique : la pratique du paysage s'effectue pour les géographes français et allemands sur le terrain. Depuis le tournant de 1900, en France comme en Allemagne, la géographie de terrain a détrôné la géographie de cabinet, et elle est centrale. Les géographes français militent pour la pratique du terrain. Vidal de la Blache le rappelle dans une conférence pédagogique de 1905, mais sans en fournir de cadre théorique et méthodologique (Loi, Robic, Tissier, 1988, p. 297-298). Au sein de l'UGI, de Martonne y exhorte constamment (« apprendre à connaître non seulement des collègues, mais le terrain de leurs travaux ; c'est la substance même de la géographie qui doit former le fond des Congrès de géographie »[135]), comme aux CIG dans ses communications de la section de didactique de la géographie (de Martonne, 1911), et dans ses comptes rendus d'excursion (de Martonne, 1922). D'après son rapport de 1898 sur les universités allemandes, la pratique du terrain *via* l'excursion géographique est surtout développée fin XIXe siècle en Autriche, à Vienne par Simony, puis son successeur Penck et par le botaniste Beck de Managetta. La pratique du terrain se répand peu à peu en Allemagne, mais elle n'est pas encore tout à fait institutionnalisée et dépend de l'initiative du professeur : par exemple Penck à Vienne puis Berlin, Sievers à Giessen, Partsch à Breslau. En outre, les étudiants de géographie ont la possibilité de suivre les excursions des géologues et des botanistes (de Martonne, 1898, p. 258). Il semblerait que la pratique de l'excursion de terrain ne se développe véritablement à Berlin qu'à l'arrivée de Penck[136] en 1905, même si de Martonne cite les excursions dans le glaciaire de Wahnschaffe. Les écrits de Passarge (notamment son autobiographie) insistent aussi sur la pratique du terrain, dans l'enseignement de la recherche, à Berlin, à Breslau comme à l'institut colonial de Hambourg.

---

[135] Cf. de Martonne, 1925, p . 289 .

[136] Les discussions du groupe Procope 2008-2010 ont mis en évidence le rôle moteur de Penck dans l'institutionnalisation du travail de terrain et de l'excursion.

C'est dans le cadre théorique des recherches sur les pratiques scientifiques, et en particulier pour les géographes sur les pratiques figuratives et sur le terrain, que j'ancre l'approche du paysage sur le terrain. Elles ont été entamées par l'équipe EHGO depuis une vingtaine d'années (Baudelle, 2001 ; Loi, Robic, Tissier, 1988 ; Robic, 1996a , 1997 ; colloque d'Arras 2008 ; Robic, 2009), par des chercheurs en sciences humaines et sociales (Blanckaert, 1996, Clout, 2004), parfois en s'inspirant des travaux de Latour (1983, 1999) et de Latour et Woolgar (1979).

Je m'intéresse en particulier aux processus en cours dans les actions de parcourir un espace, de voir, mesurer, dessiner, photographier. J'insiste aussi sur la situation de rencontre sur le terrain : les géographes ne sont pas dans la même situation que l'ethnographe, qui s'immerge seul dans son terrain ; certes ils ont « leur » terrain, mais ils ont souvent une pratique collective, celle de l'excursion. Ils se retrouvent ensemble et confrontent leurs pratiques de terrain *in situ*. Il s'agit, entre autres, du terrain des diverses excursions organisées dans le cadre des CIG et de la grande excursion transcontinentale américaine de 1912, que j'examine ici.

Si je prends la notion de « terrain géographique » au sens large, c'est-à-dire aussi bien le terrain pratiqué en géographie physique qu'en géographie humaine, je mettrai toutefois beaucoup plus l'accent sur la géomorphologie pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, la géomorphologie est la spécialité reine chez les géographes français et allemands de la première moitié du XXe siècle. En Allemagne, vers 1900, la géomorphologie est une spécialité assise en géographie, comme l'illustre la première parution en langue allemande d'un manuel de géomorphologie. Il s'agit de celui d'A. Penck (1858-1945), géologue-cartographe, qui paraît en 1894 (*Morphologie der Erdoberfläche*). Peschel (1826-1875) a ouvert ce champ en publiant en 1869 *Neuen Problemen der vergleichenden Erdkunde als Versuch einer Morphologie der Erdoberfläche*[137], ouvrage qui s'appuie sur la méthodologie des sciences naturelles et sur des études comparées de la genèse des formes de la surface terrestre pour proposer aux géographes de s'occuper de géomorphologie. Dans son livre de 1894, Penck se distancie de Richthofen, qui dans son ouvrage *Führer für Forschungsreisende*[138] de 1886 fait dépendre les formes de la structure et considère l'abrasion marine comme l'agent le plus important. Penck, de vingt-cinq ans plus jeune que Richthofen, se démarque en s'intéressant aux différents processus exogènes de la genèse des formes et aux principaux types de formes (Wardenga, 1995, p. 113). En France, les *Leçons de géographie physique* de de Lapparent (1896) sont essentiellement

[137] Nouveaux problèmes de géographie comparée comme tentative d'une (géo)morphologie de la surface de la terre
[138] Guide pour les chercheurs-voyageurs.

consacrées à la géomorphologie. En 1909, Le *Traité de géographie physique* de de Martonne, plusieurs fois réédité, constitue l'ouvrage de référence en France et dans l'aire culturelle francophone pendant la première moitié du XXe siècle : la géomorphologie y occupe la place prédominante, mais à côté de la climatologie, de la biogéographie et de l'hydrographie. Christian Giusti précise que « le Traité n'a alors d'équivalent ni en langue anglaise, ni en langue française : dans sa logique et par son ampleur, l'ouvrage ne peut se comparer qu'aux *Grundzüge der physischen Erdkunde* de Supan (1884, 1896) et au *Lehrbuch der Geographie* de Wagner (1882, 1903, 1908) » (Giusti, 2007c, p. 128).

En France, vers 1900, les géographes géomorphologues de la faculté des lettres ont presque tous reçus une formation d'historien, complétée par des contacts plus ou moins intenses avec des naturalistes. Les autres spécialistes de morphologie tels de la Noë, de Margerie, de Lapparent et Vélain[139] ont reçu une formation en sciences naturelles, et principalement en géologie. Les géographes qui arrivent sur le marché académique vers 1900 relèvent d'une même génération : ils sont, comme de Martonne, nés dans les années 1870-1880 ; ils ont été formés par Vidal de la Blache à l'ENS, mais, à l'inverse de leurs aînés tels Auerbach, Camena d'Almeida et Gallois qui ont dû faire dans les années 1890 une thèse d'histoire ou une thèse de géographie historique, ils ont été incités à faire une thèse de géographie de terrain. Dans l'introduction de son article de 1910, Schlüter souligne que les thèses françaises qu'il examine relèvent de la géographie régionale et qu'elles sont la plupart dédiées à Vidal de la Blache (annexe IVa). Ces thèses du début du siècle traitent totalement ou en partie de la géomorphologie au sein d'un cadre régional français (ce sont entre autres *La Picardie* de Demangeon, *Le Berry* de Vacher, *Les Flandres* de Blanchard, *La Champagne* de Chantriot) (cf. chapitre 6). A cela s'ajoutent les deux thèses de de Martonne. La première, sa thèse de lettres sur *La Valachie* en 1902, est d'orientation régionale et humaine mais intègre la géographie physique, et la seconde, sa thèse de sciences de 1907, est géomorphologique, comme l'indique son intitulé : *Recherche sur l'évolution morphologique des Alpes de Transylvanie (Karpates méridionales).* En Allemagne, la formation des géographes en poste à la fin du XIXe siècle est diverse. Beaucoup viennent des sciences naturelles, mais comme le souligne Francis Harvey et U. Wardenga, la forte demande de géographes dans la seconde moitié du XIXe siècle a permis à des autodidactes en géographie d'accéder à des poste universitaires : les mathématiciens Wagner et Gerland, les historiens Kiepert, Partsch et Neumann, les géologues Richtofen et Credner, le pharmacien, biologiste et journaliste Ratzel, le juriste et éditeur Peschel et le géophysicien Zöppritz (Harvey, Wardenga, 2006, p. 425).

[139] Charles Vélain est professeur de géographie physique à la Faculté des sciences de l'Université de Paris.

La deuxième raison de mon centrage sur l'approche géomorphologique du terrain, c'est que j'ai accès facilement à des archives encore non exploitées : les seize carnets de terrain de de Martonne détenus par la Bibliothèque du Centre de géographie de Paris. Les carnets de terrain des géographes allemands sont moins facilement accessibles, mais je dispose néanmoins d'extraits des carnets de Partsch et de Penck. Enfin, les limites de la thèse ne me permettent pas d'explorer aussi intensément le champ de la géographie humaine. J'aurais pu aborder cette dernière par l'intermédiaire des thèses mais plus encore *via* des sujets riches en études et en polémiques, telles les études sur le paysage rural. Celles-ci comprennent en effet des enquêtes comme celles de Demangeon sur les structures agraires, la géographie du peuplement de Schlüter, des recherches intenses aussi bien en France qu'en Allemagne sur l'habitat rural, des progammes internationaux, etc. qui soulèvent des débats tels ceux opposant le Français Théodore Lefevre et à la géographe belge Marguerite Lefèbvre (Robic et al., 1996c, p. 205) ou les interprétations allemandes et françaises des structures agraires européennes.

L'objet de ce dernier chapitre est de tenter de croiser les pratiques de terrain des géographes français et allemands, en particulier mais sans exclusive sur le terrain de la géomorphologie. Il s'agit d'approfondir l'hypothèse de l'équivalence partielle entre géographie allemande du paysage et géographie régionale française en questionnant la pratique de terrain des géographes français et allemands. Cette équivalence porterait sur la méthodologie, même si les rapports au terrain peuvent être divers selon les géographes.

L'étude du terrain au sein des excursions internationales institutionnalisées permet d'assurer la transition entre la scène de la rencontre franco-allemande aux CIG (chapitre 7) et le terrain (chapitre 8). En effet, les excursions internationales rassemblent pour un à plusieurs jours des géographes du monde entier, notamment des géographes allemands et français qui se retrouvent ensemble sur le terrain : elles sont donc susceptibles de constituer un moment privilégié pour confronter les méthodes et les pratiques. De plus, la confrontation des méthodologies d'observation du terrain chez les géographes allemands et français permet de questionner une éventuelle différence entre eux, en matière d'objet de recherche, le « paysage » des Allemands et la « région » des Français, et ainsi entre la géographie du paysage (*Landschaftskunde*) et la géographie régionale. Enfin, l'accent est mis sur le carnet de terrain comme outil de travail permettant non pas la simple consignation des observations mais encore une première mise en forme d'un savoir, par le texte ou par le croquis. L'étude du carnet permet de pénétrer dans la façon dont s'élabore véritablement le travail de terrain, au-delà des intentions qui guident en principe la recherche. L'étude de ce processus cognitif lié à l'observation *in situ*, à la visualisation, sera

menée grâce notamment à l'analyse précise du carnet de terrain de Martonne se rapportant à une série d'excursions conduites en Roumanie en 1921 et à des extraits des carnets de Vidal de la Blache, Partsch et Penck.

1. Les excursions internationales, lieux de rencontres

L'aspect descriptif de ce sous-chapitre permet d'insister sur deux points. Sur le plan thématique, les excursions internationales représentent des occasions, assez rares pour les géographes de la première moitié du XXe siècle, de se retrouver et de discuter ensemble sur le terrain, comme le montrent les photographies de l'annexe IXb. Sur le plan méthodologique, cette présentation permet d'intégrer la dimension diachronique, puisque l'excursion et la rencontre sur le terrain sont pratiquées durant toute la période d'étude.

J'ai utilisé comme sources primaires les *Comptes Rendus* des CIG, les programmes et les livrets d'excursion qu'ils fournissent, les volume de synthèses coordonnés par Davis sur le *Pilgrimage* de 1911, sur l'excursion transcontinentale américaine de 1912, l'ouvrage correspondant à ses conférences de Berlin (*Erklärende Beschreibung der Landformen* de 1912[140]), mais aussi les correspondances privées (comme les lettres de Demangeon à sa femme), les rapports de ces excursions dans les revues de géographie de l'époque et la leçon inaugurale de Davis à la Sorbonne en 1911 (Davis, 1912). Comme sources secondaires, j'ai utilisé les travaux de M.-C. Robic (1996c, 1997), Clout (2004) et la thèse de D. Wolff sur Demangeon (2005).

Les excursions internationales constituent des moments privilégiés de rencontres et de confrontations des points de vue, des méthodes et des pratiques de la géographie sur le terrain. J'étudie les excursions organisées dans le cadre des CIG abordés dans le chapitre précédent : les excursions des congrès de 1904 à Washington, de 1908 à Genève, de 1913 à Rome, de 1934 à Varsovie et de 1938 à Amsterdam ; à cela s'ajoutent trois excursions internationales organisées par Davis : l'excursion en France et en Italie de 1908, l' « excursion-pèlerinage » ou *Pilgrimage* menée en 1911 de l'Irlande à l'Italie, et enfin l'excursion transcontinentale américaine de 1912. Ce choix est guidé d'un côté par la participation commune de géographes français et allemands, ce qui laisse de côté la période

[140] Cet ouvrage est en cours de traduction en français par Caroline Doublier. Qu'il me soit ici permis de la remercier de m'avoir transmis le résultat de son travail. Toutes les traductions françaises de l'ouvrage de Davis (1912) que je cite, sont issues de son travail.
notamment toutes mes citations en français de l'ouvrage de Davis.

de retrait, subie puis volontaire, des géographes allemands sur la scène internationale entre 1913 et 1934 (cf. chapitre 7). D'un autre côté, je peux accéder à une grande partie des comptes rendus des différentes excursions, ainsi qu'au fonds français de photographies initié par de Martonne[141] et renfermant notamment des photographies prises lors de ces excursions (annexe IXb). Ces excursions internationales, par l'ampleur des moyens mis en œuvre, mettent en valeur le rôle et les qualités d'organisateur de géographes à la stature internationale comme de Martonne et Davis.

La présentation rapide des différentes excursions permet de montrer les itinéraires (cf. cartes des annexes IIc, IId, IIe), la participation des géographes allemands et français, et dans la mesure du possible d'esquisser, grâce à la mise en perspective des comptes rendus français et allemands du même événement, les contours des relations scientifiques et sociales franco-allemandes qui se manifestent lors de ces moments privilégiés.

Les limites de l'analyse concernent d'une part l'inégale accessibilité aux fonds et aux archives. La liste des participants aux congrès est celle fournie par les inscriptions, et non celle de la participation réelle. Les noms des participants aux différentes excursions ne sont pas toujours connus de façon précise. Si j'ai pu reprendre aux archives de Berlin (*Bundesarchiv*) la liste des participants allemands établie par Passarge et Panzer pour le congrès d'Amsterdam de 1938, je n'ai pu, dans le temps imparti pour la thèse, faire de même pour les autres déplacements des Allemands hors du *Reich*. De plus, pour mieux connaître les déplacements des Français hors de France, j'aurais aimé pousser mes investigations dans les archives du Ministère des Affaires étrangères à Paris. Les archives des services de la diplomatie belge et suisse seraient susceptibles de me renseigner sur la participation éventuelle des géographes travaillant en Belgique et en Suisse comme par exemple M. Lefèvre, T. Lefèbvre, Michotte, Tulippe, Vosseler, Jäger[142]. Par ailleurs, si j'ai facilement accès au fonds inventorié et en grande partie numérisé de photographies prises sous forme de plaques de verre par de Martonne lors de ses excursions, il n'en est pas encore de même pour les fonds allemands de photographies à savoir le fonds de photographies des archives du *Leibnitz-Institut für Länderkunde* de Leipzig et le fonds de photographies de Penck détenues à l'université Humboldt de Berlin. D'autre part, les comptes rendus officiels et les commentaires des articles de revues se conforment à des

[141] Ce fonds est actuellement hébergé par l'UMR CNRS PRODIG et fait l'objet d'un projet de mise en valeur en partenariat avec l'UMR CNRS Géographie-Cités, la Bibliothèque du Centre de géographie de Paris et le Centre National pour la Numérisation de Sources visuelles du CNRS.

[142] Bien qu'Allemand, Jäger (1881–1966) a enseigné à Bâle après avoir été Maître de conférences en géographie coloniale à l'université de Berlin de 1911 à 1928.

logiques institutionnelles qui ne laissent filtrer qu'une partie de la réalité des rencontres. Les correspondances privées permettraient de rééquilibrer en partie ce biais[143].

a) Les excursions du CIG de Washington (1904)

Les séances de travail du CIG de Washington de 1904 (cf. chapitre 7) alternent à chaque étape avec des excursions sur le Potomac, sur l'Hudson sous la conduite de Davis, à Philadelphie et ses environs, aux chutes du Niagara. Une excursion transcontinentale dans le sud-ouest des Etats-Unis et au Mexique, conduite par Davis assisté de Hill, clôt la rencontre internationale (Zimmermann, 1904, p. 467-468) (cf. cartes en annexe II c).

L'excursion de clôture conduit en quatre wagons Pullmann quatre-vingt congressistes dans le Sud-Ouest des Etats-Unis jusqu'au Mexique : démarrée le 23-24 septembre 1904 de Saint-Louis, l'excursion achève sa boucle de 10 000 km le 10 octobre 1904 en passant par les Grandes Plaines, les Rocheuses, les déserts de l'Arizona et du Nouveau-Mexique et en poussant une pointe jusqu'au Mexique central à Mexico et à Oritoba.

Quelques moments forts ont laissé des traces dans les mémoires, comme par exemple les visites des chutes du Niagara et du Grand Canyon du Colorado, sources « d'une ou deux des plus grandes émotions qu'on puisse resssentir sur la face de la terre » (Vidal de la Blache, 1905, p. 530).

Tous les congressistes font la descente du Grand Canyon du Colorado, à pied, à cheval ou à dos de mules (Wagner, 1905, p. 16-17), comme on peut le voir sur les photographies (cf. annexe IXb).

Vidal de la Blache, dans son article récapitulant les impressions de son voyage en Amérique du Nord à l'occasion du Congrès de 1904, ne dit rien des autres géographes européens. Il s'agit il est vrai d'un genre d'article exceptionnel chez lui ; c'est une sorte de bilan d'expérience de voyage visant le grand public cultivé : « De toute façon, l'article de Vidal n'est ni un journal, ni un récit de voyage. Il s'agit plutôt des observations et des réflexions d'un "touriste" curieux de tout, doublé d'un géographe au regard perçant » (Broc, 1991, p. 642).

Dans son compte rendu du congrès, de Martonne consacre la moitié de son article à l'excursion de clôture et notamment aux déserts de l'Arizona et du Mexique, mais sous la

[143] Si j'ai eu connaissance des réactions de Demangeon grâce aux travaux de Denis Wolff, et en partie aussi celle de Penck *via* les discussions avec Norman Henniges, je n'ai pas encore eu l'occasion de le faire pour d'autres correspondances allemandes et françaises.

forme scientifique de l'étude géomorphologique et biovégétale accompagnée de nombreux croquis, profils, bloc-diagrammes et photographies de paysage ; son article ne dit rien de la géographie humaine et rien sur les sociabilités d'excursions (de Martonne, 1905).

Le compte rendu allemand de Fischer sur l'excursion de clôture diffère des textes de Vidal de la Blache et de Martonne dans la mesure où il insiste sur les conditions matérielles du parcours en donnant des dates et des lieux comme dans un récit de voyage, et en mentionnant la difficulté de photographier les populations. Le commentaire scientifique est présent, alliant la description des paysages traversés et des populations rencontrées (par exemple les Indiens Pueblo à S. Domingo et Laguna) ainsi que des explications scientifiques sur les formes du relief terrestre (le grand canyon du Colorado), la végétation (forêt pétrifiée), l'implantation humaine, les formes de l'habitat, les costumes, les coutumes, les cultures agricoles et la géographie urbaine (Mexico). Fischer cherche à rendre compte des aspects de géographie physique et humaine, mais sans avoir recours à l'illustration, contrairement à de Martonne (Fischer, 1904, p. 691-706).

b) Les excursions du CIG de Genève en 1908

Le neuvième Congrès international de géographie de Genève programme onze excursions soigneusement préparées par des exposés de présentation et des livrets-guide ; elles constituent même un modèle avec celles du Congrès de Berlin de 1899 (Neumann, 1913, p.400).

Quelques comptes rendus d'excursion se trouvent dans la revue *Geographische Zeitschrift*. Hepner relate ainsi l'excursion morphologique de Zurich à Genève qui a duré six jours et a attiré dix-huit participants (Hepner, 1908, p. 697-701). Jäger relate dans la même revue deux autres excursions du congrès : celle dans le Jura, le *Mittelland* suisse et les Alpes de Fribourg qui a réuni huit participants pendant cinq jours, et l'excursion de géomorphologie glaciaire dans le domaine de Chamonix, dans le Wallis et dans l'*Oberland* bernois avec vingt participants pendant neuf jours (*GZ*, 1908, p. 629-638).

c) L'excursion davisienne de 1908 et le *Pilgrimage* de 1911

Avant de se rendre au neuvième Congrès international de géographie de Genève, Davis organise en juin et juillet 1908 une excursion franco-italienne d'un mois et demi depuis Ancône jusqu'au Puy-en-Velay (en passant par Florence, Gênes, les lacs italo-suisses et Grenoble). Cette excursion de 1908 a des allures d'expédition scientifique internationale (Doublier, 2005). Davis la considère suffisamment importante, pédagogique et réussie pour ouvrir le premier chapitre de son ouvrage de 1912 en en rappelant les trois principaux objectifs : préciser l'observation, tester une méthode de description sur un terrain nouveau, faire valider cette méthode par des tiers. Il s'est agi selon lui d'« étudier à nouveau un certain nombre de formes géographiques intéressantes, avec davantage de précision que cela n'avait été possible lors d'une rapide visite effectuée en 1899 » (Davis, 1912b, p. 1), de « vérifier en de nouvelles contrées la valeur d'une méthode originale de description des formes du terrain » et s'assurer « par la présence d'un certain nombre de géographes plus objectifs, qui pourraient être considérés comme des juges impartiaux de la méthode proposée » (Davis, 1912b, p. 2, 3). L'excursion constitue une petite troupe d'une quinzaine de personnes, ayant suivi tout ou partie de l'itinéraire. Les participants au long cours sont : des professeurs des universités de Paris, Lyon, Marburg, Gênes, Cincinnati, Caroline du Nord, Michigan et Williamstown, des étudiants ou des doctorants des universités de Berlin, Vienne, Lille, Berne et Sydney. Les participants temporaires sont des professeurs ou des étudiants des universités de Grenoble, Gênes, Fribourg et Harvard, du lycée d'Oran, et des Écoles Normales de Salem dans le Massachussets et de Cheney dans l'État du Washington (Davis, 1912b, p. 3).

Fort de cette excursion réussie de 1908, Davis décide de réitérer l'expérience en 1911 en allant de l'Irlande à l'Italie par la France, avant le Congrès de Rome prévu au mois d'octobre (mais qui est repoussé à 1913 cf. chapitre 7). Cette excursion est dénommée « pèlerinage » (*Pilgrimage*) par Davis, comme il l'explique lui-même : « It took the name of 'Pilgrimage' because we visited many localities made famous in the history of physical geography by the work of masters in an earlier generation ». L'excursion démarre le 1er août 1911, en Irlande et les « pèlerins » sont au total cinquante-deux, originaires d'une dizaine de pays, mais seuls quelques-uns participeront à l'ensemble de l'excursion (Wolff, 2005, p. 384-385). L'itinéraire du *Pilgrimage* part d'Irlande, passe dans le Pays de Galles, le Sud de l'Angleterre et Jersey, en France (Bretagne, Limousin, Morvan, Vallée de l'Armançon, dans les vallées surcreusées des Alpes suisses et jusqu'aux portes de l'Italie.

La liste des participants français et allemands varie selon les lieux : au Snowdown (Pays de Galles), 3 géographes français, 2 Allemands, 1 Autrichien se joignent au groupe. Dans le Limousin s'ajoutent un maître de conférences de Marburg, et le suisse Nussbaum dans la traversée des Alpes. En France , Vacher fait visiter la Bretagne, Demangeon le Limousin et Glangeaud une autre partie du Massif central (Davis, 1912a).

L'objectif poursuivi par Davis est donc de présenter sa théorie du cycle de l'érosion aux géographes européens, de les convaincre du bien-fondé de sa méthode déductive, mais aussi de confronter explicitement les méthodes de description du paysage : « Davis fut le promoteur de ce type de *conférence* qui faisait du terrain le laboratoire de plein air où se forgeaient et s'évaluaient les méthodes de l'interprétation géographique, plus explicitement sans doute que dans le modèle français de l'excursion » (Robic 1997, p. 218). L'enjeu est de comparer les manières de décrire le paysage entre les géographes issus de traditions différentes. En cette année 1911, Davis a déjà eu l'occasion de rencontrer les géographes européens chez eux, notamment les Allemands lorsqu'il a donné des cours dans les universités allemandes en 1908 et 1909.

Dans sa thèse, D. Wolff développe la partie du *Pilgrimage* concernant le Limousin : les pèlerins sont pris en charge par Demangeon qui selon ses propres aveux, doit s'occuper de tout : « Je suis en somme le directeur, le régisseur, le fourrier, le guide, le cicérone, le confident, etc.[144] ». Il a d'ailleurs été prévenu par de Martonne de ce qui l'attend avec Davis : « Fais bien attention aux desideratas de son programme, et ne te ménage pas d'illusions. Il ne veut pas marcher plus de deux à trois heures par jour, se lever à huit heures du matin, se reposer un jour sur trois. Il a raison d'ailleurs, car s'il se fatigue, il perd ses moyens. J'ai eu quelques désillusions sur lui et je crois qu'elles étaient dues à la fatigue. (…) Ses compagnons sont encore plus flemmards, et ils n'ont pas l'excuse de l'âge ! Davis est charmant au repos surtout. Tu en jouiras et je t'envie[145]"(Wolff, 2005, p. 385).

d) L'excursion transcontinentale américaine de 1912

En octobre 1911, après cette traversée de l'Europe du Sud de l'Irlande au Nord de l'Italie, Davis enseigne à Paris pendant six mois à partir de novembre 1911. Il prépare son projet de montrer l'Amérique aux géographes européens (surtout ceux qui ne la connaissent pas) en organisant une excursion transcontinentale à travers les Etats-Unis. Le but de Davis

[144] Lettre de Demangeon à sa femme datée du 2 septembre 1911 (Archives privées), cité par D. Wolff, p. 385.
[145]Lettre de de Martonne à Demangeon datée du 20 février 1911, Bibliothèque Mazarine, Fonds Demangeon-Perpillou, 1911, M4, cité par D.Wolff, 2005, p. 385.

est de regrouper les géographes européens et américains autour de lui pour exposer sa théorie du cycle de l'érosion, et faire comprendre la puissance du raisonnement déductif par rapport à la toile de fond de l'évidence du terrain. Soixante à soixante-dix personnes[146] participent ainsi à l'excursion : quarante-trois Européens, dix-sept Américains (qui ne parlent ni allemand ni français) et beaucoup d'autres Américains à titre provisoire.

Concernant les Français, Davis souhaite que Demangeon et Vacher, les deux principaux « guides » de la partie française du pèlerinage de 1911 participent à l'excursion de 1912. Pour une raison inconnue, il semble qu'il y ait un froid entre lui et de Martonne, et ce n'est que par l'intercession de Gallois que de Martonne finit par être invité par Davis (Wolff, 2005, p. 423-424). Les dix participants français officiels de l'excursion transcontinentale de 1912 sont Baulig (assistant de géographie à l'université de Rennes), qui représente la Société de géographie de Paris, Demangeon (Maître de conférences en géographie à l'université de Paris), de Margerie (Vice-président de la section de géographie du Comité des travaux historiques et scientifiques, ancien Président de la Société de géologie de France et membre du comité de rédaction des *Annales de géographie*), Martel (spéléologue, ancien Président de la Commission centrale de la Société de géographie de Paris, rédacteur en chef de *La Nature* et collaborateur au *Geological Survey of France*), de Martonne (Maître de conférences en géographie à l'université de Paris, membre du comité de rédaction des *Annales de géographie*), Gallois (Professeur de géographie à l'université de Paris, co-rédacteur en chef des *Annales de géographie)*, qui représente l'université de Paris et de Vacher (Maître de conférences en géographie à l'université de Lille), qui est un Délégué du Ministère de l'Instruction publique. Par ailleurs, Davis a invité Bastian (Licencié ès-Lettres et Docteur en droit de l'université de Paris), Goubert (étudiant à l'université de Paris) et Herbette (assistant de géographie à l'université de Paris).

La correspondance de Demangeon livre ses premières impressions sur ses compagnons de voyage. Dans une lettre à sa femme, Demangeon écrit[147] : « Nous sommes maintenant au complet dans notre petite foire internationale. La société paraît assez mélangée ; pas mal de fumistes. Les Belges ont trouvé le moyen de nous envoyer un avocat et un magistrat qui paraissent être avant tout des hommes du monde. Le magistrat déclare être déjà venu deux fois aux Etats-Unis, les connaître à fond et n'avoir plus besoin d'ouvrir les yeux. (..) Les Allemands sont nombreux et pas trop encombrants. Les Américains sont nombreux et complaisants » (Wolff, 2005, p. 426).

---

[146] Pour une petite partie d'entre eux, les portraits sont fournis dans le *Memorial volume* : certains se trouvent en annexe IXa.
[147] Lettre de Demangeon à sa femme datée du datée du 23 août 1912 (Archives privées).

Les deux participants belges mentionnés par Demangeon sont Jules Leclercq (ancien Président de la Société royale belge de géographie, membre de l'académie royale de Belgique), représentant la Société royale belge de géographie de Bruxelles, et Paul Elsen (Membre de la société royale de géographie d'Anvers) représentant la Société royale de géographie d'Anvers.

Les neuf participants allemands, comprenant la représentation par la Société de géographie de Berlin (*Gesellschaft für Erdkunde*), sont Drygalski (Professeur de géographie à l'université de Munich, membre de l'Académie royale des sciences de Bavière, Président de la Société de géographie de Munich, Directeur de l'expédition allemande en Antarctique de 1901-1903), Jäger (Maître de conférences en géographie coloniale à l'université de Berlin), Merzbacher (Professeur, explorateur), Partsch (Professeur de géographie à l'université de Leipzig, Président de la Société de géographie de Leipzig), Rühl (Maître de conférences en géographie à l'université de Berlin, co-responsable de l'institut océanographique de Berlin) et Uhlig (Professeur de géographie à l'université de Tübingen). De plus, Davis a invité trois jeunes, comme pour les Français, Waldbaur (étudiant à l'université de Leipzig), Wunderlich (assistant à l'institut de géographie de l'université de Berlin) et von Zahn (Maître de conférences en géographie à l'université de Jena).

Les trois participants autrichiens sont Brückner (Professeur de géographie à l'université de Vienne, Vice-président de la Société de géographie de Vienne), Machatschek (Professeur assistant de géographie à l'université de Vienne, rédacteur en chef de la revue *Mitteilungen der k. k. geographischen Gesellschaft in Wien*) et Oberhummer (Professeur de géographie à l'université de Vienne, Président de la Société de géographie de Vienne). La délégation autrichienne est représentée par la Société de géographie de Vienne.

Les trois participants suisses, en plus de la représentation de la Société de géographie de Bern, sont E. Chaix (Professeur de géographie économique et politique à l'université de Genève et à l'Ecole de commerce), Nussbaum (Professeur de géographie à l'Ecole normale d'Etat et assistant en géographie à l'université de Bern) et A. Chaix (Dr. ès Sciences, université de Genève), ce dernier étant invité par Davis (*Memorial Volume of the Transcontinental Excursion of 1912 of the American Geographical Society of New York*, 1915, p 32-40).

L'excursion transcontinentale se déroule du 22 août au 18 octobre 1912. Les excursionnistes voyagent pendant sept semaines en train, en automobile, en bateau et en trolley pour réaliser une grande boucle à travers les Etats-Unis qui les mène de la côte Est

au Pacifique, — ce qui n'avait pas été possible en 1904 pour des raisons contingentes (cf. carte en annexe IId).

Dans leur compte rendu de 1912, Gallois et de Martonne font, comme Demangeon dans sa lettre à sa femme, état d'une bonne entente entre excursionnistes, mais ils soulignent surtout la qualité de la discussion scientifique menée sur le terrain même : ils comparent cette grande excursion à « un véritable congrès de géographes, un congrès où l'exposé des résultats acquis s'accompagnait de la vue directe des choses, où les discussions se poursuivaient par monts et par vaux dans la plus franche et la plus joyeuse cordialité » (Gallois, de Martonne, 1912, p. 466). Cette convivialité de l'excursion collective se lit dans les photographies prises par de Martonne (cf. annexe IXb).

Concernant les sorties sur le terrain proprement dites, si Demangeon regrette que le temps qui y est consacré soit chichement compté, s'il aurait aimé passer plus de temps à pied sur les sites d'excursion, tout en reconnaissant que Davis a dû consacrer de longs mois à l'organisation d'un tel programme itinérant, et s'il s'insurge contre l'encadrement des excursions qu'il qualifie de strict, rigide et militaire (Wolff, 2005, p. 427), d'autres considèrent que la traversée des Etats-Unis en elle-même est du terrain. Les membres de l'excursion transcontinentale de 1912 ont parcouru vingt et un mille kilomètres aux Etats-Unis (plus dix mille sur l'Atlantique pour les participants venant d'Europe). L'ensemble des membres de l'excursion a consommé douze mille plaques photographiques (Wolff, 2005, p. 431).

e) Les excursions du Congrès de Rome de 1913

Les problèmes d'organisation qui sont soulignés par les auteurs allemands de comptes rendus concernent notamment les excursions. Ils critiquent le fait que les petites excursions soient pensées comme d'agréables promenades touristiques et non comme des excursions scientifiques, et que la grande excursion de clôture prévue en Italie du Nord soit annulée ; celle consacrée à Naples et à la Sicile ne revêt aucun caractère scientifique. Aucun exposé, aucune carte, aucun livret n'est fourni aux congressistes. Le modèle d'excursion serait peut être à chercher du côté des géologues (Neumann, 1913, p. 400).

L'impréparation générale engendre plutôt un repli sur ses compatriotes, comme le raconte Braun à propos de l'excursion vers le Mont Albain : le groupe des géographes allemands fausse compagnie au groupe officiel pour organiser sa propre excursion géographique, la monographie de Sabatini à la main (Braun, 1913, p. 290-291). Je

n'insisterai donc pas plus sur les excursions du Congrès de Rome, qui malgré la présence de Penck, Passarge, Vidal de la Blache se révèlent peu favorables aux échanges franco-allemands sur le paysage.

f) Les excursions du congrès de 1934

Concernant les excursions de l'après Première Guerre mondiale, je choisis d'analyser un peu plus en détail celles du Congrès de Varsovie. D'une part, les comptes rendus de Varsovie présentent non seulement les livrets-guides de chaque excursion, mais encore des rapports sur les excursions indiquant les participants et les discussions, sources d'informations très précieuses. Je n'ai actuellement pas accès à ce type d'informations concernant les excursions de 1938. D'autre part, pour des questions de lourdeurs administratives internes au *Reich* allemand, clairement mentionnées dans le rapport de Panzer, le Congrès d'Amsterdam, et donc les excursions, n'ont été fréquentés que par de jeunes géographes allemands peu connus sur la scène internationale ; pour les même raisons, les géographes autrichiens les plus éminents n'ont pas pu se rendre à Amsterdam[148], ce qui restreint donc les possibilités de contacts franco-allemands sur le terrain. Enfin, étudier les relations entre géographes allemands et français *via* une triangulaire polonaise ne semble pas dénué d'intérêt dans la mesure où de nombreux géographes polonais entretiennent des liens privilégiés avec la France sur les plans scientifiques et politiques tout en ayant pu recevoir une formation géographique des universitaires allemands et/ou Français comme par exemple Romer, S. Pawlowski (1882-1940) ou S. Lencewicz (1889-1944). L'étude des excursions du Congrès de Varsovie constitue une première ébauche de cette triangulaire qu'il conviendrait d'approfondir.

Pour chacune des excursions, un livret-guide en français et en polonais [149] est de plus établi et soigneusement préparé « continuant très heureusement la tradition inaugurée à Paris » pour le Congrès de 1931 (Cholley, 1935, p. 29). Ce qui est exceptionnel, c'est que de brefs rapports sur le déroulement des excursions et sur les discussions qui ont eu lieu, ainsi qu'une carte des itinéraires (annexe IIe) sont présentés en français dans les comptes rendus du Congrès de Varsovie (1934-1938, *Comptes rendus du Congrès international de géographie Varsovie 1934*, tome 1, p.78-97). Ces rapports publiés, comme pour les

[148] Rapport de Panzer, *Bundesarchiv* : BArch R 4901/2818, Bl. 483 à 486.
[149] J'ai eu accès aux livrets des excursions A3, B2, B3-1, B4, C1, C2.

sessions en salle, au titre de *Comptes rendus* du congrès, signalent l'importance qui est accordée aux sorties de terrain. Leur publication me permet de préciser ce qu'ont pu être les contacts dans ce cadre.

Les excursions se répartissent comme suit : A1 ((Polésie – Bialovesa), A2 (Podolie – Karpates orientales), A3 (Cracovie, la vallée du Dunajec, la Haute Tatra), B1 (Nord est de la Pologne, bassin du Niemen et de la Dzwina), B2 (Poméranie et littoral de la mer Baltique), B3.I (Massif hercynien des Lysogory et ses enveloppes), B3.II (La Silésie polonaise), B4 (La vallée de la Vistule moyenne, villes industrielles et thermales), C1 (Vallée de la Vistule aux environs de Plock), C2 (Terrasses et dunes de la vallée de la Vistule), C3 (La partie N-Ouest du Plateau de Lublin), C4 (en ville à Varsovie). Pour certaines d'entre elles, on connaît le nom des participants. J'ai choisi de ne m'intéresser qu'aux excursionnistes francophones et germanophones (cf. annexe VIId). Il serait intéressant de savoir si les géographes qui ont discuté ensemble à la section sur le paysage (cf. chapitre 7) et qui se retrouvent en excursion continuent le débat : cela concerne par exemple Daniel Faucher, Lautensach, et Omer Tulippe qui se retrouvent ensemble sur le terrain lors de l'excursion C1.

J'ai choisi d'analyser plus en détail deux livrets d'excursion qui me semblent éclairer d'une part la problématique des relations de sociabilité franco-allemande, en direct et *via* une triangulaire polonaise grâce à l'étude de la bibliographie, et d'autre part le questionnement sur la notion de paysage : le livret de l'excursion B2 (82 pages) et celui de l'excursion B-3-1 (51 pages). Tous les livrets sont publiés en français et distribués aux excursionnistes avec des cartes d'accompagnement, constituant ainsi autant de monographies régionales ; ils sont soigneusement illustrés de cartes à différentes échelles (d'auteurs polonais), de tableaux, de photographies, de coupes géologiques, de profils en long…

Pawlowski[150], professeur à l'université de Poznan, dirige l'excursion B2 concernant « Poméranie et littoral de la Mer baltique » (cf. carte annexe IIe). Avant la Première Guerre mondiale, ce territoire était sous administration prussienne. Le livret donne une bibliographie où le nombre d'auteurs polonais et allemands est le même : dix-sept références polonaises (Pawlowski, Zahorski, Kulesza, Kielezewska, Krygowski, Swiderski, Limanowski, Galon, Winid, Zaleski, Dylik, Lencewicz, Malkowski, Mikolajski, Lubiez-Niezabitwski, Szafer, Trela), dix-sept références allemandes (Braun, Sonntag, Keilhack,

[150] En 1938, Pawlowski présente une communication dans la section V sur le paysage et participe à la discussion (cf. Annexe IVk).

Wunderlich, Hartnack, Tornau, Maas, Kraus, Jentsch, Solger, Korn, Lehmann, Tietze, Woldstedt, Schütze, Gripp, Pfuhl) et une seule écrite en français par Pawlowski lui-même.

Dans le livret, le terme « paysage » est souvent utilisé, par exemple dès le titre de l'introduction : « Le paysage géographique de la Pologne du Nord-Ouest » (p. 3) et à propos des moraines de la plaine germano-polonaise. L'emploi indifférencié des expressions « paysages de collines » et de « région de collines » (p. 4) manifeste la confusion entre paysage et région (cf. partie 1).

Les observations de terrain cherchent à classer les différents « types de paysages morphologiques de plaines qui dépendent de l'ensemble des formes du terrain qu'ils présentent, soit qu'ils dérivent de l'accumulation glaciaire, ou de l'érosion pré- et post-glaciaire » (p. 4). En géographie humaine, l'étude sur le terrain vise à appréhender les relations homme-milieu et « en quelques mots esquisser l'influence sur l'homme des régions qui viennent d'être décrites » en s'attachant entre autres aux établissements humains, à l'habitat, aux voies de communications, à l'histoire, à la vie économique (p. 25).

Lencewicz, professeur à l'université de Varsovie, dirige l'excursion B-3-1 concernant « le Massif hercynien des Lysogory (Sainte-Croix) et ses enveloppes ». Il entretient des liens étroits avec le monde francophone puisqu'il complète sa formation en Suisse, à Lausanne, de 1913 à 1916 et qu'il est rédacteur[151] pour la rubrique « Pologne » de la *BGI* depuis la fin de la Première Guerre mondiale. Dans le livret-guide d'une cinquantaine de pages, la courte bibliographie ne cite que des auteurs polonais écrivant aussi bien en polonais, en français ou en allemand dans les bulletins et revues polonais (sauf une revue suisse) avec résumés en français et allemand (p. 3-4). Le livret indique la prononciation de quelques noms géographiques en polonais et en français, mais pas en allemand (p. 5). La présentation proposée dans le livret semble suivre une démarche de géographie régionale semblable à celle des thèses de géographie régionale françaises du début du siècle. La première partie s'intéresse au massif hercynien des Lysogory et ses enveloppes mésozoïques en utilisant plusieurs fois le terme de « paysage » en abordant successivement la structure géologique (p. 8-11), l'évolution morphologique (p. 12-21), les traits de la géographie humaine[152] (p. 22-27).

---

[151]Elicio Colin lui consacre une notice nécrologique d'hommage dans la *BGI* 1940-1944 : Stanislas Lencewicz (1889-1944) a été « fusillé avec sa femme par les Allemands au cours de leur transfert au camp de concentration de Preuszkow, le 1er sept 1944 » (p. 9).

[152]« Les deux régions différentes des Monts Sainte-Croix et du plateau de Sandomierz, ont joué des rôles différents » (p. 22) ; sont abordés l'évolution depuis la Préhistoire, les migrations avec les invasions et les mouvements de population, l'agriculture, les villes, l'industrie. La Grande guerre, pourtant récente et marquante, n'est évoquée que rapidement (p. 24, 25) sans mentionner les relations récentes avec la Prusse (sauf à propos de l'exportation de fer). L'évolution historique ne parle pas du XXe siècle et reste à l'époque

Par ailleurs, en plus des livrets-guides distribués avant l'excursion, j'étudie plus en détail ce précieux volume qu'est le compte rendu d'excursion, ici donc l'excursion A1 (cf. carte en annexe IIe). Celle-ci dure sept jours. Le commentaire, en français comme pour les autres comptes rendus, est plus long que les autres et donne les noms des participants qui débattent ensemble. Les lieux de l'excursion ne concernent pas d'anciens territoires allemands devenus polonais mais la bordure centre-orientale de la Pologne. L'excursion est dirigée conjointement par Pawlowski et Lencewicz. Le matériel de terrain se compose de cartes au 1 : 300 000 et 1 : 100 000 publiées par l'institut de Géographie Militaire, de la carte au 1 : 1 000 000 éditée par Ksiaznica-Atlas SA, et d'une « édition spéciale du livret-guide de l'excursion avec des pages blanches intercalées, pour prendre des notes, innovation fort appréciée des excursionnistes » (p. 79-80). Un soin particulier est donc apporté à la pratique des géographes sur le terrain et les organisateurs ont pensé à faciliter ainsi la prise de notes *in situ*. Depuis plusieurs décennies déjà les excursionnistes apportent sur le terrain leur matériel de prise de vue : l'inventaire du fonds de plaques de verre initié par de Martonne comprend des clichés pris par Lefèbvre (cf. annexe IXb) au cours du Congrès de Varsovie (Hallair, 2009). Dans le compte rendu de l'excursion A1, le terme de « paysage » est utilisé plusieurs fois, contrairement à celui de « région », et dans un cadre de géographie physique : « paysage des plaines périphériques de la Polésie », « paysage de plaine de la Polésie centrale » (p. 79). De même, dans le commentaire de l'excursion B2, le terme « paysage » est employé souvent dans un contexte de géographie physique : « paysage morainique » (p. 86), « paysage de vallée » (p. 87), « paysage de la région des lacs » (p. 87), le « paysage des buttes côtières » (p. 87). Quand il est associé à la géographie humaine, il renvoie à la mise en culture et l'aménagement par l'homme : « on étudia le paysage du point de vue des cultures, des facteurs de civilisation des plaines de la Vistule

d'avant. Donc la présentation du livret n'aborde pas les remaniements de frontières de la Première Guerre mondiale.

ainsi que des travaux de régularisation de ce fleuve», donc en renvoyant à un mélange entre des notions que les Allemands appelleraient « *Kulturlandschaft* » et à la notion française de « civilisation ».

Certes, les comptes rendus des excursions sont brefs et le style très conventionnel, mais quelques points intéressants sont cependant à relever.

Tout d'abord, la liste des participants indique une participation mixte de Français et d'Allemands. Le compte rendu de l'excursion C3 ne donne pas la totalité des noms des vingt-cinq participants mais mentionne dans son court commentaire le bilinguisme franco-allemand des discussions et les cas de traduction en d'autres langues : « Dès le début, les membres de l'excursion prirent vivement part aux discussions, surtout en ce qui concernait les phénomènes karstiques du loess ainsi que l'origine des dunes et l'habitat humain. MM. Gley, Hegenscheidt, Krebs, Louis, Lemaire, Schlüter, Sömme, Uhlig et Brandt prirent part à ces discussions qui eurent lieu en allemand et en français. Leur teneur fut traduite en anglais au professeur Odauti tandis que le directeur de l'excursion communiquait toutes les informations en espagnol à M. Jordana y Soler » (p. 95). Ce bilinguisme reflète l'importance des géographies allemande et française à l'échelon international et sans doute une volonté de parité. Sans indiquer les contenus des discussions, ces comptes rendus indiquent que les échanges existent.

g) Les excursions du Congrès de 1938

Le Programme du Congrès fournit la liste des excursions proposées et une carte des itinéraires (p. 25-39).

Des livrets-guides pour chaque excursion sont soigneusement préparés et constituent un volume total de 758 p. Pour Gibert, qui rappelle que cette tradition date du Congrès de Paris de 1931 et qu'elle a été poursuivie au Congrès de Varsovie, ces livrets-guides constituent autant de monographies de géographie régionale. Rassemblés dans un volume spécifique des comptes rendus officiels, les sept livrets d'excursion sont publiés en français et comprennent de nombreuses illustrations (des cartes, des photographies, des coupes géologiques, des profils….).

Les différentes excursions organisées sont les suivantes. L'excursion A « Zeeland », du 11 au 16 juillet (livret de 151 p.) est dirigée par P. Dieleman. L'excursion B1 « Le pays minier », du 29 juillet au 3 août (livret de 148 p.) est dirigée par W. J. Jongmans. L'excursion B2 « Polders et dunes », du 29 juillet au 1er août (livret de 70 p.) est dirigée par

J. G. Bijl et P. Tesch. L'excursion B3 « Rotterdam et ses environs », du 28 au 31 juillet (livret de 135 p.) est dirigée par W. E. Boerman. L'excursion B4 « La région glaciaire » du 29 au 31 juillet (livret de 46 p.) est dirigée par K. Oestreich. L'excursion B5 « Ancien Zuiderzee, du 29 au 30 juillet (livret de 123 p.) est dirigée par S. Smeding et J. P. de Blocq van Kuffeler. L'excursion C' concernant les Indes néerlandaises orientales, du 3 août au 11 octobre (livret de 85 p.) est dirigée par J. van Hinte et A. N. J. Thomassen et Thuessink van der Hoop.

La liste des géographes allemands participants à chacune de ces excursions pourrait se trouver dans les archives du *Bundesarchiv*, mais je n'ai pu me procurer la liste complète des participants. De même, il serait utile d'essayer d'avoir le même genre de liste pour les géographes français en s'adressant au Ministère des Affaires Etrangères ou au Ministère de l'Enseignement supérieur.

Cette présentation des différentes occasions de rencontre franco-allemandes lors d'excursions sur le terrain dans un cadre international permet donc de constater dans un premier temps la rareté des sources textuelles et le rôle potentiel des tiers américains et polonais. La pratique de l'excursion se comprend peut-être mieux grâce aux photographies prises sur le vif (cf. annexe IXb) que par les sources écrites. J'aborde dans un second temps la méthodologie et la pratique du terrain qui s'y expriment.

2. Le terrain et le mode d'observation

La question principale de ce sous-chapitre est de chercher à savoir si le terrain révèle des différences d'objectif : quand les géographes français et allemands observent et pratiquent le terrain, visent-ils le même objet de connaissance ? Pensent-ils observer et pratiquer un terrain qui leur livre un contact plus ou moins immédiat avec une réalité qui serait de l'ordre du paysage, ou plutôt de la région, ou du même ordre ?

Lorsque l'on travaille sur la pratique de terrain, deux axes apportent des éléments de réponse. D'une part, les cinquante années de rencontres internationales précédemment brossées à grands traits permettent d'aborder la confrontation au terrain *via* le mode d'observation que les géographes pratiquent face au motif, et qu'ils ont discuté largement au travers du couple induction / déduction. Dans ce cadre, sur le principe même du type de description des objets géographiques, la référence à la posture déductive de Davis a été

prégnante dès le début du XXe siècle. Concernant la thématique géomorphologique, le schéma davisien du cycle de l'érosion constitue une thématique de discussion sur laquelle rebondissent les géographes français et allemands. Ainsi s'instaure par deux origines convergentes une relation triangulaire entre les géographes français, les géographes allemands et le théoricien des formes du relief Davis. En ce sens, Davis constitue ce que j'appelle un « pivot » des interactions franco-allemandes. D'autre part, les finalités du terrain se recoupent-elles entre géographes allemands et géographes français ? Autrement dit, les géographes pratiquent-ils le terrain pour en étudier les formes, les processus (glaciaires, par exemple), l'histoire géomorphologique, pour classer sous forme de types ou pour saisir la « personnalité géographique », d'une région, pour délimiter l'espace, le régionaliser ou bien encore le cartographier ?

a) L'interprétation morphologique

L'objectif est ici de montrer que la pratique commune du terrain éclaire les relations des géographes français et allemands à Davis et à sa théorie du cycle de l'érosion. Ainsi, les convergences et les divergences d'approches permettent de mieux comprendre la méthodologie de l'observation du terrain, les présupposés qu'elle implique et l'interprétation morphologique qu'elle oriente.

(1) Le schéma davisien et la méthode inductive par les Français

Même si les géographes français adhèrent globalement au schéma du cycle de l'érosion de Davis, il n'en reste pas moins que des différences de méthode les opposent au géographe américain ; ils se méfient de la méthode déductive et pensent être avant tout inductifs. Comme D. Wolff l'écrit à propos de Demangeon, « si Albert Demangeon reprend les théories du géographe américain, il reste, comme Emmanuel de Martonne, fidèle à une méthode inductive » (Wolff, 2005, p. 381).

Les rapports entre induction et déduction constituent d'ailleurs la teneur de la lettre qu'adresse Davis à de Martonne, en français, en août 1901 : « Je consens volontiers à ce que l'observation soit d'une importance fondamentale. (…) Elle suffit, en effet, à découvrir toute la vérité au cas que le phénomène qu'on étudie soit complètement visible. Mais je prétends que la déduction soit aussi d'une importance capitale, et surtout dans ces

phénomènes où entrent des phénomènes invisibles ». (…) Je ne suis pas de votre avis quant à la relation de l'observation et la déduction. Vous écrivez : ‘Il est absolument nécessaire, avant de discuter l'origine d'une forme de relief quelconque, d'en avoir acquis la connaissance complète, par l'étude de ses différents types’. Je dirais au contraire : aussitôt que je verrai des formes nouvelles, j'essaierai d'en imaginer l'origine. Loin d’attendre que j’en ai acquis une connaissance complète, je tâcherai, au fur et à mesure que j’accumule des observations, à inventer toute une série d’hypothèses pour expliquer les faits observés, à déduire les conséquences essentielles des hypothèses diverses, à confronter les conséquences avec les faits, à évaluer le succès de la confrontation, à revoir tout le procédé dans la lumière des faits et des idées acquis plus tard. (…) S'abstenir de théoriser dès le commencement d'observation, c'est sauter à un pied (l'induction) au lieu de marcher à la façon normale, sur l'un pied et l'autre (l'induction et la déduction) à tour de rôle » (cité dans Joseph, Robic, 1987, p. 49-52). Dans le commentaire de cette lettre, Loi insiste sur la simultanéité des deux processus d’induction et de déduction chez Davis : « et il n’y a pas induction puis déduction, mais processus indissociable de va-et-vient, les ‘faits’ ne prenant leur véritable valeur que dans la confrontation avec la déduction qui les porte » (Loi, 1987, p. 55).

Dans son rapport sur l’excursion de clôture du Congrès de Washington de 1904, de Martonne, qui s’intéresse de façon privilégiée aux zones de contact entre les Montagnes rocheuses et les Grandes Plaines près de Las Vegas, combine un raisonnement davisien se référant au cycle d’érosion et à la terminologie davisienne du réseau hydrographique, et une méthodologie laissant une large place au regard de l’observateur sur le terrain et à la description. Le rapport insiste sur l’érosion, sur les formes du relief, sans toutefois négliger la structure et la tectonique ; il s’intéresse à la végétation mais pas à la faune, et aborde rapidement à la fin l’implantation humaine et l’utilisation agricole du sol (notamment l’irrigation pour les champs de coton). De nombreuses figures sont intégrées à l’article. Mais au lieu de réaliser directement un bloc-diagramme à la manière de Davis, de Martonne développe sa propre méthodologie de l’illustration et de la visualisation : il fournit un dessin d’après une esquisse de terrain et une photographie, alors qu’il aurait pu reproduire directement la photographie ou publier un bloc-diagramme. De Martonne éprouve donc le besoin de multiplier les types d’illustration afin de décrire d’une part (dessin, photographie) et d’autre part de fournir des éléments explicatifs (profil schématique, bloc-diagramme) en deux étapes intellectuelles distinctes (De Martonne, 1905).

Dans son rapport de 1905, de Martonne compare l’avancée des idées de Davis en France par rapport à ailleurs en Europe, notamment en Allemagne, et il se montre moins

critique de la déduction qu'en 1901 : « Si les études de Mr W. M. Davis et les *Leçons de géographie physique* de Mr A. de Lapparent ont vulgarisé en France les notions de pénéplaine, cycle d'érosion, etc., il ne semble pas que ces idées aient beaucoup pénétré encore dans les autres pays latins, ni dans les pays germaniques en général. Surtout, le grand rôle joué par le raisonnement déductif dans les recherches physiques de nos voisins d'outre-mer n'apparaissait pas nettement à la plupart » (De Martonne, 1905, p. 8).

Les mêmes distinctions dans les pratiques des géographes français et celles de Davis et ses disciples se révèlent à l'occasion de l'excursion-*Pilgrimage* organisée par Davis en 1911 et analysées par D. Wolff. Lors de l'escale dans le Limousin, Demangeon conduit son groupe à travers son terrain d'étude privilégié, alternant les marches, les pauses et les points d'observation propices aux débats, jumelles et cartes topographiques et géologiques à l'appui. Selon Davis, tous les participants sont d'accord avec l'interprétation cyclique de Demangeon pour expliquer les formes du relief du Limousin, même s'il y a des discussions sur le nombre de cycles, certains en ayant reconnu plus que d'autres (Wolff, 2005, p. 386). Dans son compte rendu du pèlerinage, Davis ne mentionne pas un seul nom de pays, de cours d'eau, de montagne à propos de ce cas du Limousin, excepté une allusion rapide à la ville de Brive (Davis, 1912a). Il s'agit d'un commentaire géomorphologique pointu, allant directement au résultat. La description du relief tient en une phrase, alors que l'article que Demangeon publie dans les *Annales de Géographie* y consacre dix longues pages (Demangeon, 1910).

Il s'exprime là une divergence de méthode et de rapport au terrain. Selon Demangeon, « ce qui charme surtout Davis, ce sont les conversations et les discussions théoriques » mais il reproche « à cette tendance l'excès où elle peut tomber ». Et de Martonne, en accord avec Demangeon, note que Davis « n'est d'ailleurs pas un observateur, surtout un théoricien » (Wolff, 2005, p. 386). Deux manières différentes de concevoir et de faire du terrain distinguent les Français et Davis. Davis explique dans une lettre d'août 1901 à de Martonne sur les rapports entre induction et déduction que le Pullmann invite à la réflexion (Robic, Joseph, 1987, p. 54). Dans sa leçon inaugurale à Paris à la Sorbonne en 1911, Davis précise le rôle de la réflexion et du raisonnement par ces mots : « On disait autrefois aux jeunes géographes : 'allez voir' ; on dit aujourd'hui : 'voyez et pensez' »(Davis, 1912b, p. 13).

Chez Demangeon comme chez de Martonne, on peut distinguer une adhésion à la théorie davisienne et leur réticence à l'égard de la méthode déductive. Les géographes français accordent une grande importance à la description pure, alors que Davis cherche immédiatement la « description explicative ». Cette dernière expression constitue d'ailleurs

le titre de son ouvrage publié en allemand en 1912 à partir des cours qu'il a professés à Berlin en 1908-1909[153]. Des nuances dans la pratique du terrain s'expriment en fait au sein des géographes français. On trouve ces nuances par exemple entre d'un côté Demangeon et de Martonne et de l'autre Vidal de la Blache, pour qui, comme pour Davis, le voyage en Pullmann fait partie de la pratique de terrain (Vidal de la Blache, 1905, p. 527).). Par ailleurs, à partir des années vingt, le développement autour de Raoul Blanchard, à Grenoble, d'une école de géographie alpine caractérisée par son refus de toute théorie préalable à l'observation et par son rejet des explications cycliques du relief alpin donné par l'école de martonnienne, diversifie en fait l'école française (Broc, 2001).

Les divergences de méthode et de rapport au terrain entre Davis et les géographes français n'empêchent pas celui-ci de constituer une référence. Les publications de Davis sont soigneusement recensées dans la *BGI* (de 1900 à sa mort en 1934) puisque 128 de ses travaux sont mentionnés, dont 79 avec commentaires (et 49 sans commentaire)[154]. Ce qui est remarquable, c'est que Davis constitue une référence dans 140 commentaires concernant un autre auteur ; il représente donc une référence incontournable pour les géographes français, qui jugent et commentent les autres géographes en fonction des idées et des travaux du géographe américain.

(2) Les géographes allemands et la théorie de Davis

Si dans son compte rendu du CIG de Washington de 1904, de Martonne rapporte la « chaleureuse improvisation dans laquelle Mr Penck…rappelait ce qu'il avait appris et ce que nous pouvons tous apprendre à l'école des géographes américains : l'importance du raisonnement égale à celle de l'observation dans l'étude de la morphologie terrestre » (de Martonne, 1905, p. 8), aucun des comptes rendus allemands ne relève l'ouverture de Penck aux idées davisiennes. Wagner, dans son compte rendu du même événement, relève bien le leadership de Penck, qui fournit aux côtés de Davis et Gilbert des explications lors de l'excursion aux chutes du Niagara. Mais point d'écho de la théorie du cycle d'érosion ou de la méthode déductive dans le commentaire de Wagner. Cet aspect-là et la « chaleureuse improvisation » de Penck sont passés sous silence. De même, dans son rapport, Fischer ne relaie pas l'« improvisation » de Penck aux chutes du Niagara. Cependant, dans son compte rendu sur la session de « physiogéographie », Fischer précise que la théorie davisienne du

[153] Il s'agit de : *Die erklärende Beschreibung der Landformen*.
[154] Ces résultats proviennent des tableaux que j'ai réalisés en annexe XIIIb-1 et XIIIb-2.

cycle de l'érosion a beaucoup de partisans en Amérique et plus loin dans son texte, à propos de l'excursion dans le Canyon du Colorado, il transmet une explication davisienne en évoquant trois cycles d'érosion et la forme jeune (*Jugendform*) du Canyon. Cette conformité aux idées défendues par Davis n'est pas débattue : elle est relatée comme telle (Fischer, 1904, p. 703).

Les comptes rendus allemands des excursions du Congrès de Genève de 1908 dans *Geographische Zeitschrift* utilisent le terme davisien de « pénéplaine » (Hepner, 1908, p. 698). Or jusque vers 1900, la géomorphologie allemande cherche des explications dans la tectonique et non dans les processus d'érosion. Jäger, dans son compte rendu de l'excursion dans le Jura, prend position dans le débat sur la théorie davisienne en affirmant que la surface du Jura, considérée jusqu'à présent comme due essentiellement à la tectonique, est en fait beaucoup plus soumise à des processus d'érosion. Il fait référence explicitement à la théorie de Davis en parlant de « paysage mûr[155] » et de l'action d'un « cycle » plus récent d'érosion[156] (Jäger, 1908, p. 630). Il est à noter que Jäger, en utilisant les guillemets, signale ces termes qui renvoient à la terminologie davisienne. Les formes du relief sont pour Jäger un paysage. Donc il met l'accent sur l'aspect physionomique du paysage.

Dans le détail, les géographes allemands sont eux aussi nuancés par rapport à la théorie de Davis. L'analyse se restreint ici aux excursions sur le terrain menées dans le cadre des rencontres internationales. Mais U. Wardenga (2004), explique que l'influence de Davis sur les géographes allemands est contrastée, car elle varie à la fois selon les géographes, qui peuvent être des partisans et des opposants à Davis, et au cours de la première moitié du XXe siècle. Même si Penck connaît les travaux de Davis dès les années 1890, ce n'est qu'avec une communication de Davis au CIG de Berlin en 1899 que la théorie du cycle est largement connue. Comme dans la géomorphologie allemande, la structure géologique et l'observation inductive jouent alors un rôle prépondérant, la démarche déductive de Davis se heurte à des réticences. Elle est reconnue à partir des conférences et des cours que donne Davis en 1908 et 1909. Au Congrès des géographes allemands d'Innsbruck en 1911, les critiques éclatent en particulier de la part de Hettner, Passarge, Supan et Spethmann. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, l'intérêt croissant pour la géographie du paysage et la géographie régionale s'opère au détriment des débats géomorphologiques sur la théorie davisienne. Mais U. Wardenga démontre que le système de pensée de Davis, en particulier la dimension temporelle avec ses notions de

[155] « *reifen* » *Landschaft*
[156] *früheren* « *Zyklus* »

cycles et de stades successifs, perdure dans la géographie allemande. C'est valable pour la géographie du paysage comme pour la géographie régionale (Wardenga, 2004).

En particulier, comme le chapitre 5 l'a montré, Passarge s'oppose frontalement à Davis et à ce qu'il appelle son schématisme, même s'il réadapte certaines de ses idées. De même, Hettner s'oppose fortement à Davis, comme l'explique U. Wardenga dans le chapitre 4 de sa thèse (Wardenga, 1995, p. 117-132). Il s'agit d'abord d'un conflit de personnes : alors que Hettner lui demande d'écrire sur sa théorie du cycle de l'érosion dans la revue *GZ*, Davis ne le fait pas (Wardenga, 1995, p. 121). Ensuite, il s'agit d'une opposition de style pédagogique. Davis, très à l'aise au tableau, écrit des deux mains et accorde une grande importance à la visualisation *via* la construction de bloc-diagrammes : ses cours sont très vivants alors que ceux de Hettner sont lus d'une voix faible, étranglée par le trac (Wardenga, 1995, p. 122). Hettner reconnaît dans un compte rendu positif que les « *Practical Exercices in Physical Geography* » de Davis sont un bon complément pour l'observation sur le terrain. A cette occasion, il retient ses critiques habituelles de schématisme et d'insuffisante prise en compte de la structure interne et de son influence sur les formes de surfaces. Mais Davis réplique violemment à ce compte rendu d'Hettner et la situation s'envenime : Hettner réplique à son tour en traitant Davis de vulgaire enseignant, lui déniant ainsi tout statut de chercheur. Alors que Penck et Passarge se sont brillamment intéressés à la formation des reliefs glaciaires et arides, Davis n'aurait rien apporté de nouveau dans les processus d'érosion et de dépôt (Wardenga, 1995, p. 124). L'article que publie Hettner en 1911 dans sa revue *GZ* « Die Terminologie der Oberflächenformen », 17, p 135-144 est une critique contre Davis (Wardenga, 1995, p. 124).

En Allemagne, il est prévu de discuter de la question davisienne lors du *Geographentag* prévu à Strasbourg en 1914, mais suite aux intrigues de Penck, le thème n'est pas abordé. Idem pour le *Richthofen-Tag*, annulé en raison de la Première Guerre mondiale (Wardenga, 1995, p. 129). En outre, après-guerre, la critique contre Davis se poursuit grâce à Schmitthenner, qui infirme la théorie du cycle de Davis à partir de ses observations de terrain, réalisées comme géologue pendant la Grande Guerre en Lorraine : c'est ce qu'il démontre dans son ouvrage de 1923 intitulé *Die Oberflächenformen der Stufenlandschaft zwischen Maas und Mosel*[157].

U. Wardenga distingue une évolution dans les rapports entre induction et déduction grâce aux débats soulevés en Allemagne à propos du cycle davisien. En 1919, contrairement à 1905, on peut distinguer trois méthodes scientifiques : induction, déduction

[157] Le commentaire qu'en rédige R. Capot-Rey dans *BGI* 1923 n°683 note que la méthode utilisée par Schmitthenner diffère de celle de Davis ; il critique le fait de poser des objections sans donner d'explications générales satisfaisantes.

et interprétation. Peschel en 1905 avec son article « *Neue Probleme der vergleichende Erdkunde* » pose un cadre inductif. Hettner développe après la Première Guerre mondiale un cadre déductif. Vers 1900, Hettner comme les autres, différencie la description de l'explication. La représentation des formes, analytique ou synthétique, reste encore chez Hettner très superficielle. En 1919, sous l'influence de Davis, un changement s'opère. Hettner distingue alors deux groupes de formes de présentation : analytiques ou méthodiques, et synthétiques ou systématiques. Il développe ses réflexions déductives sur la causalité géographique et les principes de régionalisation. Les deux théorèmes fondamentaux de la chorologie (les différenciations d'un groupe de phénomènes d'un lieu à un autre et la combinaison de différents groupes de phénomènes en un même lieu) sont basés sur la déduction et fonde la « *länderkundliche Regionalisierung* » (littéralement : la régionalisation régionale). Hettner a appris la déduction de Davis (Wardenga, 1995, p. 134).

b) Davis comme « pivot » entre géographes français et allemands

(1) Au CIG de 1904

Fischer, dans son compte rendu sur la session de « physiogéographie » du CIG de Washington en 1904, présente dans son commentaire de Martonne comme davisien. En effet, dans son exposé, le géographe français explique, à propos du soulèvement d'une surface dite de Boresco dans les Alpes de Transylvanie, que ladite surface serait une pénéplaine, et ne dépendrait ni de la tectonique ni de la nature des roches (Fischer, 1904, p. 697). Or l'explication par la tectonique est très prégnante en Allemagne à cette époque. Ce qui est à retenir, c'est qu'un géographe allemand juge un géographe français en fonction de son adhésion au système de Davis. C'est en cela que Davis constitue un pivot.

(2) Lors de la Transcontinentale de 1912

Cette figure de pivot se retrouve dans deux textes issus des conférences faites lors de l'excursion américaine de 1912 et publiées en 1915 : celui de Jäger (1915) et celui de Waldbaur (1915). En effet, les deux auteurs allemands discutent les argumentations de Davis en fonction de celles des géographes européens comme de Martonne, Hettner,

Passarge, Penck, Sawicki. Jäger rappelle que son maître Hettner l'a entretenu des difficultés de la théorie de Davis (Jäger, 1915, p. 78). Jäger insiste sur la dimension déductive, schématique et théorique de Davis ainsi que sur la nouveauté que constitue la prise en charge de la notion d'évolution temporelle pour expliquer les formes du relief. Il discute de la terminologie de Davis (relief dit jeune, mûr, sénile) et des possibilités de trouver un équivalent dans la langue allemande, en gardant la notion d'évolution. En s'appuyant sur Passarge et son ouvrage *Physiologische Morphologie* (1912), qui rejette le schématisme des différents stades de maturité d'un relief, Jäger reconnaît que l'explication de Davis ne le satisfait pas entièrement : l'inégal rajeunissement d'un endroit à l'autre d'une même entité géographique (par exemple une plaine) et les rajeunissements qui semblent désorganiser l'ordre de succession des stades (de jeune à sénile *via* la phase intermédiaire de mature) le rendent sceptique sur la terminologie utilisée. Jäger préfèrerait une terminologie qui renvoie à la physionomie (formes qualifiées de douces, mesurées, aigües) plutôt que la terminologie davisienne faisant référence à des stades d'évolution. Il mentionne une autre difficulté rencontrée pour la lecture sur le terrain lors de l'excursion : les formes de transition entre les différents stades et les apparentes contradictions entre des éléments de stades différents dans un même paysage (Jäger, 1915, p. 81-82). Pourquoi donc, selon Jäger, accorder tant d'importance aux stades d'évolution ? Mais dans la seconde partie de son article, il montre que l'avantage de ce nouveau système, c'est qu'il n'est pas figé et en constante construction (Jäger, 1915, p. 82-84). Si Jäger se montre parfois dubitatif, il conclut de façon enthousiaste en faveur de l'approche déductive pour décrire le développement des formes du relief terrestre, en prenant en considération la structure, les processus et les stades d'évolution (Jäger, 1915, p. 84).

Waldbaur, dans son article sur les *Stufenlandchaften* (paysages d'érosion différentielle), convoque les géographes français et allemands pour rebondir sur les réflexions de Davis, mais aussi pour des questions plus larges de méthodologie et de définition de la géographie : Bornhardt, Brückner, Davis-Braun, Davis-Rühl, Günther, Hettner, Hobbs, de Lapparent, Marr, de Martonne, Passarge, Penck, Spethmann, Supan, Wagner (Waldbaur, 1915, p. 86). Selon lui, les concepts de la géographie ne sont pas tous clairement définis, les problèmes de méthodologie, de terminologie et de traduction se posent à l'échelle internationale : c'est aussi une leçon des rencontres internationales. Waldbaur prend le paysage comme objet de la géographie physique, et discute des questions de description empirique, de classification, de nomenclature, de géomorphologie, de méthode déductive, d'explication et de « description explicative des formes du relief » : il met cette dernière expression entre guillemets pour signifier sa spécificité et son origine

davisienne connue de tous, puisqu'il s'agit du titre d'un ouvrage de Davis de 1912 (Waldbaur, 1915, p. 87). Waldbaur compare la région de Trinidad au sud du Colorado et le pays souabe en Allemagne : les deux sont des paysages d'érosion différentielle (*Schichtstufenlandschaften*) mais révélant des différences d'évolution dues aux caractères climatiques et végétaux. Il discute par exemple des formes évoluées d'érosion différentielle à partir d'un plateau : *Tafelberg*, *Inselberg*, butte-témoin, cette dernière expression étant attribuée au Français de Martonne (Waldbaur, 1915, p. 91). Waldbaur reproduit dans son article des figurés de Davis sur l'évolution des formes de relief (cuestas, surface structurale, structure monoclinale) tirés de son ouvrage *Die erklärende Beschreibung der Landformen* (1912). En même temps, il discute des apports de la classification des formes opérée par Passarge dans son ouvrage *Physiologischen Morphologie* (1912). Jäger comme Waldbaur s'appuient sur cet ouvrage de Passarge (dont le plan est traduit en annexe IVb) pour discuter des idées de Davis. Ils s'intéressent principalement au caractère physionomique du paysage, surtout vu sous l'angle de la géographie physique, et aux apports respectifs des démarches inductive (Passarge) et déductive (Davis). Jäger comme Waldbaur n'évoquent ni la géographie régionale, ni la géographie humaine.

(3) Les liens avec la théorie davisienne sur le terrain polonais des excursions du CIG de 1934

C'est une analyse intéressante à mener dans la mesure où les Polonais sont liés aux deux traditions géographiques allemande et française et qu'elle permet de déplacer le débat davisien sur le terrain polonais.

Le compte rendu officiel de l'excursion A1 (Polésie-Bialovesa) du CIG de 1934 mentionne plusieurs arrêts pour observer des coupes géologiques naturelles (1934-1938, *Comptes rendus du Congrès international de géographie Varsovie 1934*, p. 80- 82 et carte annexe IIe) et retranscrit les discussions qui s'y déroulent sur le vif. Dès la première journée de l'excursion, des discussions de géographie physique s'élèvent entre Allix, Lehmann, Biermann, Téléki sur la moraine de fond sablonneuse de la dernière glaciation en Polésie (p. 80) et entre Lehmann, Allix, Lencewicz et autres sur la « théorie du rempart scythique » en liaison avec les diaclases et le métamorphisme des roches de Klesow (p. 80). Le deuxième jour est consacré aux formes du terrain et à leur origine ainsi qu'aux éléments des phénomènes anthropogéographiques du type le plus primitif. L'étude de l'habitat rural, des « différences nationales et confessionnelles et de civilisation qu'on y rencontre

servirent d'introduction à l'histoire du peuplement de cette contrée » (p. 80). Alors que cette journée est consacrée aux formes du terrain, aucune référence n'est faite à la théorie du cycle de l'érosion de Davis ou à la classification des formes de relief et à la *Landschaftskunde* de Passarge dans le commentaire **;** le commentaire est d'ailleurs très succint sur les formes de terrain (seuls les marais sont abordés). Le terme « anthropogéographique » dénote une terminologie allemande, les Français utilisant à cette époque l'expression de « géographie humaine » alors que le terme « civilisation » renvoie à la tradition française, les Allemands écrivant plutôt *Kulturlandschaft*. Au cours du troisième jour, qui est consacré au réseau hydrographique et au peuplement des vallées du Horyn et de la Lwa, des discussions ont lieu sur les « phénomènes anthropogéographiques » avec Lefèbvre, Pullé, Teleki, Allix, Aufrère, Hegenscheidt, Kinvig, Bzowski et Czekalsli (p. 82). Le jour suivant, dévolu au « paysage le plus primitif du pays » (p. 82) dans les marais et lac de Zasumienskie, les débats sont nourris sur la forme des ensembles de dunes entre Aufrère, Lefèbvre, Krygowski, Czekalski, Biermann, Lehmann. (p. 82). Le cinquième jour, qui est dédié à la plaine de la dépression de la Podélie centrale, au réseau hydrographique de la Prypec et à l'habitat rural, permet de rappeler la Pologne historique « d'avant les partages […] les vestiges de haute civilisation des XVII et XVIIIe s ». Le sixième jour, les participants se rendent aux environs de Wlodawa, ligne de partage des eaux entre le bassin de la Baltique et celui de la Mer Noire. Enfin, le dernier jour est consacré au Parc national de Bialowieza et au retour à la gare de Wilno à Varsovie.

Le livret de l'excursion B2 (Poméranie et littoral de la mer Baltique) fait dans un passage une référence à Davis : « Est-il possible d'appliquer à ces paysages et ces formes du relief une classification génétique ? Le schéma de Davis ne se prête pas entièrement à cette classification pour laquelle il présente de nombreuses difficultés. Lorsqu'on étudie la destruction et la transformation du relief, ces difficultés sont dues à la prépondérance de la dénudation sur l'érosion normale et à l'impossibilité de définir d'une façon exacte l'âge des formes associées à la glaciation » (ref p. 5). Cela signifie que les géographes polonais ont cherché à appliquer la théorie du cycle de Davis, mais ne l'ont pas trouvé convaincant en fonction des éléments dont ils disposaient. C'est aussi en cela, dans une éventuelle réfutation, que Davis apparaît comme un pivot.

Le livret de l'excursion B31 fait clairement référence à la terminologie davisienne : « grand cycle d'érosion » (p. 12), « pénéplaine » (p. 12, 15), « pénéplaine affectée par un rajeunissement » (p. 17), « Cours d'eau conséquents », « subséquents » (p. 12), « cluses normales », « cluses obliques » (p. 15), « replats » qui « tranchent les différentes couches en biseau » (p. 15). Ceci n'exclut ni des références à la tectonique « mouvement

épirogénétiques », « soulèvement » (p. 17) pour expliquer la genèse des formes du relief, ni des références à une terminologie française et de proprement demartonienne (« dépression périphérique » p. 17).

Il ressort du terrain polonais une combinaison des références aussi bien françaises, allemandes et américaines, avec la référence à Davis même sur les terrains polonais si marqués par les formes morphologiques issues d'épisodes glaciaires récents et non pas par l'érosion fluviatile normale sur laquelle repose son système.

c) Le terrain pour décrire, classifier, régionaliser ou globaliser ?

Au delà des problèmes de terminologie et de traduction, et au delà des rapports complexes que les géographes entretiennent en théorie et en pratique avec l'alternative induction/déduction, une question reste en suspens durant la première moitié du XXe siècle : à quoi mènent l'observation et la pratique du terrain ? A la classification ? A la régionalisation ? Ou autres ? Que font vraiment les géographes sur le terrain ? Décrire, expliquer, appréhender un paysage global ou donner une idée de la personnalité d'une région ?

Les pages précédentes ont montré que le jeune maître de conférences de Martonne, lors de l'excursion de 1904, accorde beaucoup d'importance à la description de la zone observée et à l'aspect physionomique du terrain. Dans son compte rendu de l'excursion dans les déserts de l'Arizona et du Mexique (de Martonne, 1905, p. 11-18), et le Texas et la zone appalachienne des Ouachita (de Martonne, 1905, p. 18-22), il ne cherche pas à décrire et expliquer en soi un phénomène géomorphologique, par exemple l'érosion en milieu aride sur le parcours de l'excursion, mais il régionalise son commentaire en distinguant plusieurs zones dont il tente de comprendre les caractères prédominants, du point de vue géomorphologique et dans une moindre mesure du point de vue de la géographie humaine (mise en culture, population).

Côté allemand, les comptes rendus de cette même excursion par Fischer et par Wagner relèvent plutôt du récit de voyage, descriptif plus qu'explicatif, selon le cadre de la *Landeskunde*. Ils accordent ainsi plus d'importance que de Martonne aux éléments de géographie humaine, notamment ethnologiques (Fischer, 1904, p. 691-706 ; Wagner, 1905, p. 12-22). Les comptes rendus allemands des excursions de 1908 n'indiquent aucune préoccupation de régionalisation, de prise en compte d'un paysage physique et humaine

dans sa globalité : l'objectif est de décrire des formes de relief et d'expliquer un processus, par exemple la morphologie glaciaire et l'érosion glaciaire (Hepner, 1908, p. 697-701 ; Jäger, 1908, p. 633-638) ou encore les manifestations de la tectonique dans le Jura et les Alpes suisses (Jäger, 1908, p. 629-638).

Les textes de Jäger et de Waldbaur associés à l'excursion transcontinentale de 1912 ne cherchent pas à régionaliser, mais à expliquer les formes d'un paysage dans le cadre de la géographie physique. L'objectif de Davis est de montrer l'Amérique aux Européens, pas de leur exposer une régionalisation de l'Amérique. C'est d'ailleurs ce qui ressort du sommaire du *Memorial Volume* : sur les 26 communications, dont 11 émanent de géographes de langue allemande, 8 de géographes de langue française et 3 d'anglophones ; aucune ne propose d'étude régionale (sauf Gallois sur l'Utah), mais toutes explorent un aspect géographique, soit strictement de géographie physique (Jäger, Waldbaur, de Martonne), soit de géographie humaine (Herbette, Rühl), soit de géographie économique (Demangeon).

Sur le terrain polonais de 1934, le livret de l'excursion B3-I (Massif hercynien des Lysagory et ses enveloppes, cf. carte annexe IIe) du CIG de Varsovie livre une étude régionale sur le modèle de la géographie régionale française, en suivant un plan identique au plan des thèses françaises étudiées par Schlüter dans son article de 1910, ou à celui du compte rendu de l'excursion de de Martonne dans le Morvan (de Martonne, 1899) ou encore de sa thèse sur l'étude régionale de la Valachie (de Martonne, 1902). La conclusion du livret de 1934 est une régionalisation de la zone d'excursion, alliant les données de géographie physique et de géographie humaine. Ainsi le but final de l'excursion est d'identifier trois régions : premièrement, le plateau de Sandomierz (pays de bonnes terres de loess et d'agriculture développée où la densité de population est en moyenne de 105 hbts/km2), deuxièmement, les Monts Sainte-Croix (territoire agricole et forestier, présentant des villages en long et une forte densité de population malgré des étendues infertiles) et enfin une région d'industrie métallurgique le long de la Kamienna (avec une forte densité de population, atteignant 150 hbts/km2, centres urbains dynamiques et d'autres anciens assoupis).

Pour conclure sur cette sous-partie concernant le terrain et l'observation, il apparaît très difficile à partir de ces textes d'avoir des informations sur la pratique sur le terrain, surtout côté français, car peu d'attention est portée à la méthodologie. Il en résulte peu d'écrits sur la méthode utilisée par les géographes français sur le terrain et surtout peu de réflexions directes sur la méthode, notamment sur le rapport à l'induction et à la déduction,

sur l'observation, sur les mesures à prendre. Plus généralement pour le cas français, M.-C. Robic souligne la pauvreté des sources textuelles sur les directives et les conseils d'observation du terrain, car la transmission s'opère surtout de façon orale et par l'exemple (Robic, 1997, p. 215). Les géographes allemands ont laissé des écrits d'ordre méthodologiques (comme Richthofen) et des conseils aux étudiants sur la pratique à suivre sur le terrain (par exemple Penck), de même que Davis (notamment dans le chapitre 2 de son ouvrage *Erklärende Beschreibung der Landformen* de 1912). Donc, ce n'est qu'indirectement que des hypothèses peuvent être avancées pour les géographes français. Il faudrait pouvoir croiser des livrets et comptes rendus d'excursion, la correspondance partielle de Demangeon, de Martonne et Davis avec des notes, photographies et figurations prises sur le terrain. Il ne faudrait pas éliminer non plus la recherche d'éventuelles nuances entre les géographes français, selon qu'ils ont acquis une formation parisienne ou grenobloise.

Dans le cadre de l'histoire croisée, pour mieux appréhender les relations franco-allemandes entre géographes, je me suis aussi intéressée à la figure de pivot que constitue le géographe américain Davis. En effet, c'est par rapport à la théorie davisienne que se positionnent les géographes français et allemands, que ce soit sur les questions de l'observation de terrain, de la géomorphologie ou même de la définition de la géographie. La figure du pivot prend sa place à côté des figures de passeurs et de tiers. Mais il ne constitue guère un tiers, car il ne brasse pas le matériau géographique français et allemand pour le synthétiser et construire à partir de cela une nouvelle orientation : tout en ayant connaissance des travaux européens, il forge son propre système de pensée, le conforte par ses voyages et la réflexion, et le présente comme tel aux universités en Allemagne et à Paris. En revanche, il constitue un pivot, puisque les pratiques du terrain et les méthodologies sont confrontées sous son impulsion, lors de l'excursion de 1908, du « Pèlerinage » de 1911 et lors de l'Excursion transcontinentale américaine de 1912, qu'il organise toutes trois. Plus qu'une simple impulsion à la discussion de la méthode de terrain, son rôle de pivot réside dans le fait que la méthode déductive et la propre théorie géomorphologique de Davis sont centrales dans les débats comme le montrent les comptes rendus ou les conversations à propos de ces excursions.

Dans les excursions évoquées ci-dessus, le terrain est déjà connu par certains et déjà souvent interprété. J'aimerais maintenant aborder une autre catégorie de pratique de terrain : le terrain, non pas déjà longuement étudié et pré-sélectionné pour être montré aux autres, mais le terrain qui est observé, étudié et pratiqué pour la première fois. L'objectif est toujours de s'interroger sur la façon dont les géographes allemands et français pratiquent le

terrain afin de confronter dans la mesure du possible leur appréhension du paysage et leur définition de la géographie. Quels buts poursuivent-ils lorsqu'ils pratiquent un terrain ? Délimiter un ensemble et des sous-ensembles homogènes ? Comprendre une organisation globale de phénomènes et de processus intégrant géographie physique et géographie humaine ? Analyser les relations homme-milieu ? Déterminer un paysage ? Comprendre la personnalité d'une région ? Bref, il s'agit de comprendre quelle définition de la géographie soutend leur pratique sur le terrain : une approche chorologique, fonctionnaliste, environnementaliste ? Ou autre ? C'est pour éclairer ces questions que j'ai choisi en dernier lieu de m'intéresser de près aux carnets de terrain des géographes.

3. Le carnet de terrain comme outil de visualisation

Au delà de la pratique du terrain lors des excursions internationales, il s'agit dans cette dernière sous-partie de la thèse d'aborder les méthodologies de terrain mises en œuvre chez les géographes français et allemands dans l'acte d'observer, de noter, de dessiner, d'anticiper, de déduire, lors d'une recherche ou d'une excursion sur le terrain.

Si l'étude des carnets de terrain de géographes n'a à ce jour guère été entreprise en Allemagne, elle constitue depuis plus de vingt ans un champ exploré par les historiens de la géographie française. L'un des points de départ est un article sur les carnets de terrain de Vidal de la Blache (Loi, Robic, Tissier, 1988), qui a été suivi de beaucoup d'autres explorations de ces carnets, et l'une des contributions les plus récentes a été présentée lors d'un colloque international de Miraflores (Espagne) intitulé « *Langages et visions du paysage et du territoire* », qui a été organisé en février 2009 conjointement par les géographes espagnols et par la commission d'histoire de la géographie de l'UGI.

L'étude des carnets de terrain des géographes nécessite non seulement l'accès aux sources, mais aussi leur transcription. Le corpus des carnets de terrain des géographes reste à inventorier, en France comme en Allemagne. Trente-trois carnets de Vidal de la Blache et seize carnets de terrain de de Martonne sont détenus dans les archives de la Bibliothèque du Centre de géographie de Paris. J'approfondis l'analyse du carnet de 1921 sur la Roumanie de de Martonne. Deux carnets de terrain de Penck se trouvent par ailleurs respectivement aux archives de l'université Humboldt de Berlin et dans les archives de l'IfL ; ils sont étudiés par Henniges dans sa thèse en cours (cf. annexe VIIIb). L'IfL dispose de plus dans

ses archives d'autres carnets de terrain de géographes, comme par exemple celui de Partsch (Annexe VIIIe).

Dans le cadre de l'histoire croisée surgit de nouveau la notion de dissymétrie, cette fois-ci dans le traitement et l'explicitation des carnets, plus avancés dans la recherche actuelle en France qu'en Allemagne. Cela implique deux conséquences d'ordre méthodologique : d'un côté, cette dernière sous-partie est plus une comparaison qu'une histoire croisée aboutie, et de l'autre, cela permet d'insister sur la nécessité du travail d'équipe pour élaborer une histoire croisée. J'analyse les carnets de terrain des quatre géographes pré-cités selon un ordre générationnel : d'abord ceux de Vidal de la Blache ensuite ceux de Partsch, puis de Penck et enfin ceux de de Martonne.

a) Les carnets de terrain de P. Vidal de la Blache (1845-1918)

Vidal de la Blache est un « voyageur géographe » dont les 33 carnets des archives de la Bibliothèque de géographie de Paris sont étudiés depuis une vingtaine d'années, entre autres par Roland Courtot, M.-C. Robic, J.-L. Tissier. Un des premiers articles issus de ces recherches date de 1988. Il met en parallèle les carnets de Vidal de la Blache correspondant à ses voyages en France et la préparation du *Tableau de la géographie de la France* : les auteurs en relèvent les corrélations, les discordances et les correspondances entre le calendrier des voyages, les notations, les brouillons, les projets de plan qui y figurent (Loi, Robic, Tissier, 1988, p. 298). A partir de l'exemple d'une double-page du carnet n° 13 correspondant à l'excursion dans les Ardennes, ils mettent en évidence la double utilité des carnets de Vidal de la Blache : comme source d'information, mais aussi d'expression (Loi, Robic, Tissier, 1988, p. 306). Les auteurs répertorient des pratiques de terrain décelables grâce à l'étude des carnets de Vidal de la Blache en insistant sur la figure du mixte, savant de cabinet et géographe de « plein vent », sur l'importance des impressions sensorielles qu'il consigne (couleurs, impressions tactiles), par son souci de la confrontation du terrain avec une culture savante, et sur le rôle du carnet comme témoin de la réflexion.

R. Courtot a étudié les carnets de Vidal de la Blache concernant la zone méditerranéenne, notamment le carnet n°26 concernant un séjour en Espagne en 1906. Il montre dans son analyse comment Vidal de la Blache a perçu le système agricole de la huerta de Valence, comment il note dans son carnet et comment il remobilise ce matériau brut pour une publication, en l'occurrence ici pour son article inachevé de 1918 sur les

grandes agglomérations humaines[158] (Courtot, 2006). Les questions des groupements humains, des densités de population sur la côte méditerranéenne et de la gestion de l'eau semblent plus l'intéresser que la physionomie du paysage de la huerta. Vidal de la Blache n'y consacre d'ailleurs qu'une seule esquisse, sur un type d'habitat rural (les Barracas). Pour R. Courtot, les croquis de Vidal de la Blache, dénués de tout effet esthétique, visent la mémorisation grâce à la schématisation : c'est un « moyen, au même titre que la note écrite, d'enregistrer une réalité géographique observée : le graphisme simple possède un fort pouvoir de schématisation, et par là-même d'évocation ».

De plus, comme le montre la contribution présentée à Miraflores en 2009, les carnets soulignent l'expérience de la « multitopie » exercée par Vidal de la Blache sur le terrain, toujours présent à la fois à ici et à l'ailleurs, grâce à des processus de comparaison, de remémoration, d'imagination de l'ailleurs, d'anticipation, ou de représentation de ce qui environne le lieu où il est (Robic, 2009). Il s'agit par cette analyse d'observer les rapports spatiaux complexes que Vidal de la Blache opère sur le terrain. Concernant l'approche paysagère de Vidal de la Blache, D. Mendibil précise, dans une étude sur l'iconographie de Vidal de la Blache, que ses carnets de terrain permettent de connaître partiellement ses façons de faire : « son approche concrète des paysages ou de leurs images n'est pas facilement accessible si ce n'est, indirectement, par les informations que donnent ses carnets de travail sur le terrain » (Mendibil, 2000, p. 77).

Dans le prolongement de ces recherches sur les carnets de Vidal de la Blache je choisis d'approfondir le carnet n° 23 de 151 pages numérotées par le voyageur, intitulé « Amérique. », afin d'entrer en résonnance avec les analyses précédentes sur le CIG de Washington de 1904. J'en présente rapidement la structure générale dans le tableau de l'annexe VIIIa-1 et quelques extraits sont reproduits en annexe VIIIa-2. Ce carnet, constitué majoritairement de texte, est très littéraire dans sa facture : les phrases sont complètes, il s'agit plus d'un journal que d'un carnet de notes scientifique. Les remarques d'un même thème s'égrennent au fil des pages, sans chercher à toujours suivre une structuration linéaire du haut de la page à gauche pour finir en bas de la page à droite. Le carnet est constitué de deux parties : la première concerne le trajet du géographe français allant de l'Angleterre au Canada pour se rendre au CIG de Washington (p. 1 à 39), et la seconde partie concerne le CIG proprement dit. De temps en temps, l'auteur renvoie à la carte topographique, indice qu'il voyage avec ce type de document.

[158] Vidal de la Blache P., 1918 « Les grandes agglomérations humaines, III, Les régions méditerranéennes » in *Annales de Géographie*, Vol. XXVII, 174-187.

Je cherche à savoir si ce carnet évoque les relations entre les géographes français, allemands et américains, et surtout s'il permet de mieux appréhender la géographie du paysage de Vidal de la Blache *via* des croquis de terrain.

Les premiers résultats montrent que Vidal de la Blache s'intéresse beaucoup plus aux différences entre les Européens et les Américains qu'aux différences entre géographes européens. L' « américanisme », terme déjà utilisé à l'époque et qui revient souvent dans le carnet de Vidal de la Blache, correspond aux traits de caractères, à la mentalité et au genre de vie attribués aux Américains (carnet 23, p. 59, p. 145-146). Le contact avec le terrain est pour Vidal de la Blache le contact avec l'altérité des habitants du Nouveau monde : « Ils veulent être eux-mêmes, et rien qu'eux-mêmes. Devant la porte du Congrès international, aucun autre drapeau que le drapeau américain », « l'ignorance des langues étrangères est générale, même chez les savants » (carnet 23, p. 59), « Ce peuple est tout à sa tâche présente ; débrouiller un monde. Il s'en acquitte supérieurement, mais ne voit pas au-delà. Pour l'étranger, sa civilisation est à prendre ou à laisser [159]; telle est sa formule » (carnet 23, p. 146), « L'Américain, dans l'acquisition de la culture européenne, prétend brûler les étapes. Il ne se résigne pas à remonter les mêmes chemins » (carnet 23, p. 147).

Vidal de la Blache note quelques conversations avec ses hôtes. Pour ce qui est du congrès proprement dit, il est moins disert. Mais il cite les interventions de Penck qui encourage les Américains à publier leur carte au 1 :1000000e, (carnet 23, p. 49) pour s'intégrer dans le projet collectif de carte du monde au 1 :1000 000e décidé au CIG de Berne en 1891. En même temps qu'il observe le terrain du Nouveau monde et note ses impressions, Vidal de la Blache écrit en fin de carnet le produit de réflexions plus abouties concernant un plan de publication.

Les croquis de Vidal de la Blache sont assez rares dans son carnet. Ces dessins ne sont pas travaillés dans un souci esthétique. Ce qui semble important pour Vidal de la Blache relève surtout de l'aspect sensoriel. Par exemple, dans le croquis concernant la descente au fond du canyon du Colorado du 27 septembre 1904, à mettre en relation avec les photographies prises à cette occasion par de Martonne (cf. annexe IXb), ce n'est pas la mesure des altitudes ou du dénivelé qu'il indique en priorité, mais la couleur de l'eau, chargée en alluvions, et donc jaune (carnet 23, p. 106-107, cf. annexe VIIIa-2). Dans d'autres croquis, il essaie de noter des informations susceptibles d'expliquer les formes du relief : par exemple, à propos des chutes du Niagara, il combine la prise de note des explications de Davis et des croquis (carnet 23 p. 67-67 et p. 92-93, en annexe VIIIa-2). Mais le texte occupe toujours plus de place que le croquis.

[159] C'est Vidal de l Blache qui souligne.

b) Les carnets de terrain de J. Partsch (1851-1925)

Partsch est un géographe qui appartient à la même génération que Vidal de la Blache. Il a été étudié sous l'angle de l'épistémologie de la géographie, notamment par H. P. Brogiato, H.-D. Schultz et U. Wardenga (Brogiato, 2002, 2003). Comme le souligne H. P. Brogiato dans son article biographique, c'est surtout pendant son professorat de géographie à l'université de Breslau (1884-1904) et avant de succéder à Ratzel à Leipzig à partir de 1905, que sa production scientifique a été la plus féconde (Brogiato, 2002, p. 11-28). Ses travaux sont consacrés à la géographie historique (Grèce), à la géographie physique (notamment la géomorphologie glaciaire des montagnes hercyniennes) et à la géographie de la Silésie. Comme Vidal de la Blache, Partsch est une figure mixte, qui combine la géographie de cabinet et la recherche sur le terrain. Son ouvrage en deux volumes sur la Silésie intitulé *Schlesien. Eine Landeskunde für das deutsche Volk auf wissenschaftlicher Grundlage* (La Silésie. Une géographie appliquée pour le peuple allemand, sur une base scientifique) a été loué de son temps : par exemple, Schlüter, en conclusion de son article de 1910 (cf. chapitre 6), considère cette géographie régionale sur la Silésie comme exemplaire et seule capable de rivaliser avec les travaux de géographie régionale des géographes français.

Cependant, les carnets de terrain de Partsch n'ont à ce jour pas été étudiés de manière approfondie mais leur analyse a été initiée dans le cadre du groupe de recherche franco-allemand Procope 2008-2010.

Je propose ici à partir de quelques extraits des carnets de terrain de Partsch situés aux archives de l'IfL une première esquisse, limitée par l'absence de traduction en français. Néanmoins les quatre extraits proposés en annexe VIIIe , issus du carnet de terrain d'août 1887 et choisis pour leur caractère représentatif, permettent une première approche de la pratique de terrain de Partsch. Ce carnet concerne essentiellement la géomorphologie glaciaire et le modelé morainique. Le carnet comporte une combinaison de textes aux phrases structurées, d'indications de de mesures (extrait n°2) et de croquis occupant souvent une page entière. Les dessins sont majoritairement des profils topographiques de croupes morainiques, portant les indications sur la couverture végétale forestière et les paquets morainiques ; les croquis des extraits ne présentent aucune valeur d'altitude, mais parfois une indication de lieu. Il s'agit de croquis sur les formations superficielles, les moraines, donc Partsch ne s'intéresse ni à la structure ni à la tectonique. Comme il l'écrit

dans son carnet, il s'intéresse au « paysage morainique » dans son aspect physionomique et visible. L'un des objectifs semble être la synthèse sous forme cartographique de la répartition des moraines, comme l'illustre l'extrait n°4 : sur une double page, sont représentés en brun les paquets morainiques et leur altitude respective, la couverture végétale, la toponymie de quelques villages, la gare et la voie ferrée. Les extraits montrent en outre que Partsch varie les échelles d'observation. L'extrait n°3 correspond à une vue paysagère panoramique vue de l'ouest avec l'indication du village de Kirchhof en premier plan, la topographie moutonnée et l'indication de la forêt (*Wald* est écrit dans le dessin, Partsch n'indique pas de légende) L'extrait n°1 (portant la date du 5 août 1887) est à l'échelle d'une croupe morainique.

Donc ces extraits du carnet de 1887 permettent d'avancer un premier résultat : Partsch cherche avant tout à décrire un paysage morainique à diverses échelles, à montrer la répartition des moraines et de la couverture forestière pour aboutir à une première représentation cartographique du modelé morainique. Une première approche des travaux de terrain de Partsch relève qu'il possède en fait deux types de carnets : des carnets de notes (remplis à 90 % de texte) et des carnets d'esquisses. Néanmoins, sur le terrain, il ne ssemble pas s'attacher à un support spécifiquement dédié à la prise de note ou au dessin de croquis, puisque les archives du fonds Partsch de l'IfL montrent qu'il utilise aussi tout type de support, y compris du papier à cigarette . Il semblerait qu'il se déplace sur le terrain avec ses deux types de carnets, et donc qu'il distingue les deux processus : d'un côté, la prise de notes sous forme de texte et de mesures, et de l'autre les esquisses. Partsch représente aussi de nombreuses cartes d'itinéraires et des esquisses essentiellement descriptives. Si certaines concernent les formes du relief à l'échelle régionale, le plus souvent, il s'agit d'un secteur réduit, à l'échelle locale d'un phénomène glaciaire ou post glaciaire (surtout morainique). Très souvent les esquisses de Partsch comporte très peu de légende.

c) Les carnets de terrain d'A. Penck (1858-1945)

Penck est un peu plus jeune que Partsch mais reste de la même génération. Deux raisons majeures justifient le choix d'étudier les carnets de Penck. D'une part, dans le cadre d'une étude sur les relations entre géographes français et allemands, il est intéressant parce qu'il a été le maître du jeune de Martonne lorsque ce dernier est allé étudier un an en Allemagne en 1896-1897 après l'agrégation. Penck est alors professeur à l'université de Vienne. Il occupe à partir de 1905 la chaire de géographie de Berlin à la mort de

Richthofen. D'autre part, Penck est un des premiers géographes de langue allemande à avoir institutionalisé la recherche sur le terrain avec ses étudiants. Cela correspondant également à sa pratique de chercheur.

Les carnets de terrain de Penck n'ont à ce jour pas encore été étudiés. Seuls deux exemplaires sont accessibles : un à l'IfL et un autre à l'institut de géographie de l'université Humboldt de Berlin. A partir des échanges dans le groupe Procope et des informations gracieusement fournies par Henniges sur sa thèse en cours, j'essaierai d'esquisser la pratique de terrain de Penck : je cherche à savoir si celle-ci permet d'éclairer la définition que se fait Penck de la géographie, sa pratique du terrain permet-elle de comprendre s'il s'appuie sur le paysage, la région ou autre pour définir la géographie ? Que fait-il quand il pratique le terrain ?

Les quatre extraits du carnet de Penck appartenant aux archives de l'université Humboldt sont présentés en annexe VIIIb : ils correspondent aux recherches effectuées en 1921, 1922, 1923 et 1924. Ces extraits sont représentatifs de la méthode suivie par Penck sur le terrain. Le texte, soigneusement écrit, occupe certes plus de place que les dessins, mais ces derniers se présentent sous trois formes principales : premièrement de simples esquisses topographiques, le plus souvent avec des indications d'altitude et de localisation (comme l'extrait n°2), deuxièmement des profils géologiques schématiques avec les indications de l'altitude et du substrat géologique (comme l'extrait n°3) et troisièmement des coupes géologiques plus élaborées et en couleurs indiquant les différentes couches, la lithologie, les altitudes (comme sur l'extrait n°4). Ce rapport au terrain, très marquée par une approche géologique, est à mettre en relation avec la formation de géologue-cartographe de Penck. Il vise d'abord à acquérir sur le terrain une bonne connaissance de la stratigraphie et de la géologie et corrige si besoin les cartes emportées. Sur place, il se préoccupe de comprendre des processus géomorphologiques dans toute l'étendue pertinente du phénomène : il étudie par exemple la géomorphologie glaciaire en remontant les vallées de l'aval vers l'amont, comme il le recommande dans le premier volume de son ouvrage de 1909 écrit avec Brückner (Brückner, Penck, 1909, p.12). Il y expose sa méthodologie de recherche et d'observation sur le terrain. Il cherche à cartographier, classer et expliquer les formes de relief issues d'un processus, en fonction de différents facteurs, dans le cadre d'une géographie physique générale, et non dans le cadre d'une géographie régionale.

Dans les carnets de terrain, Penck semble donc ne pas avoir la préoccupation de régionaliser. Son rapport au terrain exprime un intérêt marqué pour le paysage dans son aspect physionomique de géographie physique. L'attention qu'il porte au regard posé sur le paysage, à l'apprentissage du « voir », au « rôle » de la figuration dans cet apprentissage de

la vue géographique, s'exprime dans une citation de Penck de 1892 « [..]randonner de façon attentive [signifie] tout voir avec des yeux ouverts. Ca, on doit l'apprendre. Rien n'est meilleur, pour apprendre à voir, que de dessiner; car en règle générale, c'est seulement quand on a besoin de rendre les contours d'un paysage qu'on le voit vraiment[160]. »

d) Les carnets de terrain de E. de Martonne (1873-1955)

(1) Les seize carnets de terrain de E. de Martonne

Seize carnets de terrain ayant appartenu à de Martonne se trouvent dans les archives de la Bibliothèque du Centre de géographie de Paris. D'après des sources orales, de Martonne aurait distribué ses carnets à ses disciples avant son départ à la retraite, d'après d'autres beaucoup de ses carnets auraient été dispersés.

De support hétérogène, souvent de format italien, ces carnets ont été numérotés de façon arbitraire par les archivistes et sont classés comme l'indique le tableau situé en annexe VIIIc. Les carnets les plus anciens datent de 1907 et concernent le carnet n°14 sur le sud est du Morvan, le n°15 sur le Jura et le n°19 sur le Jura et le Mont Blanc avec les Vosges à la fin du carnet. Le plus récent est le carnet n°13 de 1939 et concerne une excursion au Luxembourg, en Bretagne et en Vendée ; de Martonne a alors 66 ans. Leur contenu associe souvent du texte, beaucoup de croquis et de dessins panoramiques, des indications d'altitude, des horaires de train, etc. et la plupart du temps en dernière page des repères précis concernant les lieux et les angles de prises de vue photographique. Comme l'indique le tableau synthétique, de Martonne utilise un carnet par excursion et n'hésite pas à utiliser son carnet à rebrousse-poil pour une nouvelle étude sur le terrain.

Les seize carnets permettent d'identifier ce que de Martonne emporte sur le terrain dans des excursions qui durent souvent plusieurs jours. Le carnet n°5 indique la liste du sac à dos demartonien pour une excursion dans les Tatras du lundi 5 sept 1911 (départ de Budapest) au 14 septembre (arrivée à Zakopane) ; cette liste est classée en « hab » (Habits)

160 «… aufmerksam Wandern [heißt] alles mit offenem Auge sehen. Letzteres muss gelernt sein. Nichts ist besser, um sehen zu lernen, als zu zeichnen; denn in der Regel, erst wenn man genöthigt ist, die Umrisse einer Landschaft wiederzugeben, sieht man dieselben » (Penck, 1892).

à savoir « deux chemises de flanelle, art. alpin, soulier alpin, soulier ville, pantalon ville (? ?)/ blanc (?), chaussette laine , 1 p[aire] commencée, 1 p[aire] rechange, ch.[aussettes] coton; 1 p[aire] com[mencée], 1 p[aire] rechange, mouchoirs 2-3, caleçon 1 toile, 2 fil coton, chandail, 1 chem[ise de] nuit ; « Sc » (pour sciences, probablement), à savoir appareil-photo, change photo, 2 douz[aines], barom[ètre], carte Tatra, carte Autriche gén[érale], cartes 1/3000e, un Sawicki[161] un Partsch[162] ? ; « pharm » (pour pharmacie) et « nourriture au complet », « devises ? ? ». Les autres carnets permettent d'ajouter au moins une caméra (cf. carnet n°6 de juillet-août 1935), un carnet, des crayons de couleur différente (au moins un jaune pour souligner les dépôts tertiaires).

(2) Le carnet sur l'excursion en Roumanie de 1921

Je choisis d'étudier de façon plus approfondie le carnet n°4 sur les excursions en Roumanie de 1921. Je m'appuie sur les travaux de recherches antérieurs concernant les liens entre de Martonne et la Roumanie (Delfosse, 2001 ; Hallair, 2007) et les liens entre de Martonne et le terrain (Baudelle *et. al*., 2001). La transcription (cf. annexe VIIId) et l'analyse de détail du carnet n°4 sont à mettre en relation avec les photographies prises par de Martonne lors de cette excursion (cf. annexe IXc). La grande qualité graphique et esthétique de ses dessins est à souligner d'emblée.

La Roumanie est le terrain par excellence de de Martonne. C'est, d'une part, le terrain de ses deux thèses : celle de lettres (*La Valachie, essai de monographie géographique*, 1902) et sa thèse complémentaire (*Recherches sur la répartition géographique de la population en Valachie avec une étude critique sur les procédés de représentation de la répartition de la population,* 1903), et celle de sciences (*Recherches sur l'évolution morphologique des Alpes de Transylvanie (Karpates méridionales),* 1907). D'autre part, de Martonne parcourt souvent la Roumanie : en août 1898, juillet-octobre 1899, août-octobre 1900, juillet-octobre 1903, août-octobre 1906, août-octobre 1911, 1920, 1921, 1923, 1926, 1928, 1932, 1937 (Delfosse, 2001, tableau p. 190). En 1921, il a 48 ans et a déjà parcouru plusieurs fois le pays. En 1921, de Martonne est invité à l'université de Cluj pour un semestre et organise des excursions dont il fait le compte rendu dans un article des *Annales de Géographie* (de Martonne, 1922). Par ailleurs, de Martonne fait son excursion en 1921 dans une Roumanie qui vient de sortir victorieuse de la Première Guerre mondiale et a, en

[161] Probablement en référence au géographe polonais Ludomir Sawicki (1884-1928).
[162] En référence au géographe allemand Joseph Partsch (1851–1925).

grande partie grâce à son action d'expert-géographe à différents Comités d'études, doublé sa superficie et sa population lors des Traité de Paix de 1919-1920 (Hallair, 2007, p. 34-44 et carte annexe IIa).

Le carnet n°4 concerne la troisième excursion ; j'en déduis donc qu'elle s'intègre dans une série. La zone parcourue est Rodna-Bucovine et la Bessarabie Nord (cf. carte en annexe IIf). La transcription du carnet, dont une partie est proposée en annexe VIIId, permet d'en apprendre sur la méthodologie, la pratique de terrain et l'arrière-plan théorique suivi par de Martonne.

Tout d'abord, de Martonne se montre sur le terrain beaucoup moins littéraire que Vidal de la Blache : ses phrases sont courtes, souvent sans verbe et dépendent du croquis. Par ailleurs, de Martonne est un remarquable dessinateur. Les procédés d'observation déduits de ses dessins et la photographie n° en annexe IXc montrent qu'il recherche avant tout des points hauts[163] : les panoramas sont dessinés parfois à niveau intermédiaire de la montée (dessin à traits rapides avec peu d'informations) et les dessins qui ont demandé plus de temps ont été probablement esquissés à un point sommital. De Martonne précise sous quel angle ils sont dessinés. Il recherche la vue d'ensemble, ce que son regard est capable d'englober et en même temps, il est capable de vérifier ou de chercher des preuves géologiques ponctuelles et localisées (en précisant qu'à tel endroit se trouve par exemple du calcaire oolithique sanoisien en couche sommitale, colorié en jaune sur le dessin en double-page 18 du carnet). Son intérêt premier va pour les formes d'ensemble ; il ne cherche pas à établir d'abord une stratigraphie détaillée comme le fait Penck.

Ensuite, le carnet informe d'une autre manière que les documents précédemment analysés sur le rapport qu'entretient de de Martonne avec Davis et la théorie du cycle de l'érosion. En 1921, de Martonne est globalement acquis à la théorie de Davis ; Mais il le cite dans le texte de son carnet, très dubitatif avec un point d'interrogation : « Davis prétend qu'il y a des Néotiques[164] (?)[165] ». Les points d'interrogation sont très rares dans les carnets de de Martonne à propos de thèmes scientifiques, alors qu'ils sont nombreux dans les carnets de Vidal de la Blache. De Martonne apparaît sûr de son savoir, du moins de son raisonnement. Le carnet n°4 montre que la grande préoccupation de de Martonne est de découvrir des surfaces d'érosion, comme tous les géomorphologues de l'entre-deux-guerres (Tricart, 1991). Donc, contrairement aux principes qu'il défend et que souvent ses biographes répètent, de Martonne n'est pas inductif, il se présente sur le terrain chargé d'un

[163] Les seize carnets de de Martonne ne comportent aucun dessin en contre-plongée.
[164] Serait-ce une abréviation pour Néolithique ?
[165] C'est de Martonne qui souligne.

schème interprétatif qui guide son regard. Il a le schéma davisien et la méthode déductive en tête quand il part sur le terrain, mais reste soucieux d'observations multiples et soigneuses, il se fie à ce qu'il observe, quitte à se montrer parfois sceptique par rapport à Davis.

Le carnet permet en outre d'appréhender la complexité du processus intellectuel en cours lorsque de Martonne note et dessine. Il décrit par le profil et le dessin, il raisonne par le texte écrit en procédant par hypothèses, par un constant aller et retour entre le terrain, le croquis et l'écrit. Enfin, il synthétise la « description explicative » par le panorama en perspective des plates-formes d'érosion mises en évidence, comme le montre l'organisation de la double-page 17 du carnet concernant le panorama de Cetna sur les collines de Cernanti. Le dessin paysager y occupe la double-page et a été réalisé d'un point sommital. En bas à droite, de Martonne a esquissé un petit profil géologique (« profil de Cetina ») en précisant la stratigraphie et en particulier en indiquant en jaune la couche de calcaire dur oolithique sanoisien. Par les indications textuelles brèves, il indique les preuves géologiques, issues du repérage sur le terrain et d'une compétence spécialisée (« NB Trouvé à 300 m sur tranchée chemin à …oolites en place avec fossiles »). Ces preuves (écrites) et le profil de Cetina (dessiné) lui permettent une reconstruction en haut à droite, sous forme d'une coupe géomorphologique (« donc coupe ») qui retrace l'évolution du relief à partir du sommet de la Tetina ; ici de Martonne reconstruit par le raisonnement, et grâce à la couche de calcaire oolithique toujours repassée en jaune et qui se retrouve de part et d'autre de la vallée à des altitudes différentes, le relief d'avant l'action de l'érosion. La synthèse finale apparaît sur le panorama paysager sur lequel sont reportées les différentes couches de calcaires durs, toujours en jaune. Donc, par un processus de visualisation particulièrement remarquable, de Martonne reproduit sur une même double-page l'étendue qu'il a devant les yeux sous forme de coupe, de profil et de panorama en perspective paysagère.

Les 25 doubles-pages du carnet indiquent qu'il ne cherche pas à régionaliser sur le terrain, mais à expliquer des formes et des processus d'érosion : il fait œuvre essentiellement de géomorphologue. Cependant, il se préoccupe – dans une moindre mesure – de géographie humaine. Il note ainsi la localisation et la répartition de l'habitat, et formule des remarques sur les conditions de peuplement : il précise la mixité roumaine et allemande, et sa remarque en page 10' sur le « drapeau allemand à côté du roumain » renvoie au même type d'indication de Vidal de la Blache dans son carnet 23 de 1904. Le rapport qu'entretient de Martonne à la zone parcourue, observée, dessinée et expliquée n'est ni émotionnel (comme Banse) ni sensuel (comme Vidal de la Blache). De Martonne

cherche à comprendre une globalité, la genèse des formes du relief, et dans une moindre mesure la façon dont les Hommes habitent le lieu qu'il traverse ; peu semble lui importer qu'il s'agisse d'un paysage ou d'une région.

Les dessins (au sens large) de de Martonne se différencient de ceux de Davis, ce qui permet de nuancer les notions d'influence d'une école sur une autre. Si de Martonne reprend de Davis l'idée de représenter en trois dimensions la géomorphologie, si de Martonne apprend à ses étudiants à dessiner des blocs-diagrammes, ce n'est pas le style de représentation qu'il pratique sur le terrain : cette opération demande du temps et arrive probablement dans une seconde phase, lors du retour de terrain, car elle exige d'avoir des informations précises en trois dimensions. Pour plus de clarté, dans le cadre d'un processus de visualisation sur le terrain, il n'adopte pas le même style que Davis. Mais les dessins de de Martonne évoluent : ceux du compte rendu du CIG de 1904 ressemblent à ceux de Davis, mais ensuite, de Martonne développe son propre style (par exemple dans son carnet n°4).

Il est manifeste que de Martonne n'attend donc pas d'être de retour à son bureau pour réfléchir. Le texte du carnet exprime en effet des conclusions émises sur le terrain, ce qui en dit long sur sa pratique : il ne s'agit pas seulement pour lui d'observer, de décrire, de mesurer et de noter le tout sur son carnet, mais aussi de raisonner en testant et en tirant sur place des conclusions. Ceci est révélé lorsuq'il écrit par exemple en double page 8 « Confirmation de l'existence de surface II et III … autour Prulopu » ou en double-page 10' : « D'où probabilité de la capture en détournement au niveau 1200 m » ou encore en double-page 18 : « conclusions sur relief région Cernanti », « donc, il y a bien dénivellation par faille ».

Le retour de terrain est aussi le moment où le géographe rassemble des notes et croquis pour rédiger un article rendant compte des résultats acquis. L'excursion du carnet n°4 est ainsi à mettre en relation avec l'article que publie de Martonne dans les *Annales de géographie* de 1922 sous le titre « Enseignement et excursions géographiques en Roumanie » (de Martonne, 1922). Ce second temps du retour de terrain est aussi celui du développement des prises de vue. L'annexe IXc présente des photographies prises par de Martonne et issues du fonds de plaques de verre hébergées par l'UMR Prodig et se rapportant à l'excursion du carnet n°4. D. Mendibil a souligné l'importance que revêt très tôt la photographie dans la pratique de terrain de de Martonne (Mendibil, 2001, p. 277).

En conclusion, l'étude des carnets de terrain des géographes français et allemands n'en est qu'à ses débuts, et présente des dissymétries : d'un côté, les carnets de géographes

allemands ont été moins étudiés, et d'un autre côté, parmi les carnets français, seuls ont été bien analysés dans leur ensemble ceux de Vidal de la Blache. Seul un carnet de de Martonne, parmi les seize identifiés à ce jour, est étudié de manière plus approfondie que les autres. Néanmoins, cette ébauche permet d'émettre des hypothèses sur les rapports au terrain qu'entretiennent les géographes, les objectifs recherchés, les liens éventuellement décelables entre le terrain, le paysage et la région. Si Vidal de la Blache s'intéresse autant aux formes du relief qu'aux genres de vie et se montre sensible aux différents aspects de la géographie humaine, Partsch, Penck, et de Martonne relèvent dans leurs carnets surtout les phénomènes géomorphologiques, mais sans exclusive. Ils renvoient aux questions fondamentales de la description et de l'explication en géographie, sur les relations entre induction et déduction, sur l'importance du « regard éduqué » à plusieurs échelles. La puissance du caractère explicatif des croquis de de Martonne doit être soulignée. Les extraits des carnets étudiés expriment un intérêt pour le paysage dans son aspect physionomique. Le but ne semble pas, à ce stade, de régionaliser, de délimiter ou de subdiviser l'espace, mais plutôt d'expliquer des formes de relief, un genre de vie ou de comprendre un modelé ou un processus. Sur le terrain, les quatre géographes étudiés pratiquent la géographie de façon similaire. Il est vrai que l'analyse serait plus intéressante si je pouvais accéder aux carnets de terrain de Passarge par exemple.

Conclusion du chapitre 8

Je conclus en trois points ce dernier chapitre consacré au terrain comme pratique croisée ou non du paysage. Tout d'abord, deux types de pratiques communes ont été mis en évidence : celle de l'excursion internationale et celle du carnet de terrain. L'excursion internationale permet de confronter des regards et des méthodologies pour expliquer des formes et des processus. Le rôle joué par Davis, comme organisateur d'excursions et comme propagateur d'une approche déductive pour décrire et expliquer le paysage est à souligner. Comme Davis l'explique dans son ouvrage de 1912, « le géographe doit chercher à acquérir une image vivante des divers paysages actuels de la Terre, pour la transmettre à ses auditeurs et à ses lecteurs. Il doit apprendre à décrire de façon exacte 'le contenu

matériel des espaces terrestres[166]' avec tous ses éléments tels qu'ils apparaissent dans leur contexte naturel » (Davis, 1912c, p. 13). Le carnet, comme objet de la pratique géographique, est un révélateur des liens entretenus entre le géographe et le terrain. L'étude de la pratique de terrain montre, en l'état actuel pour les quelques géographes étudiés, des questionnements similaires entre géographes français et allemands autour des relations entre description et explication, entre induction et déduction et dans le rapport à la théorie et à la pratique de terrain de Davis

Ensuite, la phase de terrain constitue une étape parmi d'autres du travail de géographe. Selon leur formation première, selon le projet de connaissance qui les anime principalement, selon ce qu'ils apprécient dans le contact du terrain, c'est-à-dire soit de s'y plonger complètement soit de le maintenir à distance, cette pratique diffère. Par exemple, dans les cas étudiés ici, la traversée en train d'un grand espace donne à Vidal de la Blache un nécessaire recul, grâce auquel il peut formuler ce sentiment d'une différence entre Américains et Européens et, revenu en France, répercuter sa « sensation très vive d'une société nouvelle » (Vidal de la Blache, 1905, p. 530) ; à l'inverse Demangeon regrette de ne pas parcourir plus longtemps à pied les sites d'excursion. Penck pratique le terrain en géologue-cartographe ; de Martonne est à l'affût, entre autres, des plates-formes d'érosion, et il mobilise pour ce faire tout un arsenal de moyens de figuration.

Le carnet de terrain est la première phase de l'activité du géographe de « plein vent » : ce dernier rassemble des informations susceptibles d'être intéressantes, soulève des problèmes et cherche des pistes d'explications. D'autres phases, comme le retour d'excursion, permettent d'utiliser les données consignées dans le carnet et de les retravailler en vue d'approfondir le raisonnement et de confronter les données de terrain à d'autres sources d'information.

Dans les débats par articles interposés, dans les discussions aux CIG, sur le terrain des excursions collectives comme sur les pages plus intimes du carnet de terrain, la référence, explicite ou implicite, à Davis et à sa théorie déductive du cycle, est présente aussi bien chez les Allemands que chez les Français. Davis apparaît comme une figure de pivot dans les relations entre géographes français et allemands.

[166] A. Hettner, 1905, « Das wesen und die Methoden der Geographie » in *Geographische Zeitschrift*, p. 545-564.

Conclusion de la partie 3

Je conclus la dernière partie consacrée aux deux scènes de rencontres franco-allemandes, à savoir les CIG et le terrain, en insistant sur quatre points.

Tout d'abord, les rencontres officielles, ritualisées ou relevant de l'initiative individuelle entre géographes allemands et français de la première moitié du XXe siècle sont compliquées et difficiles, malgré des efforts d'organisation institutionnelle à l'échelon international, et malgré les talents des « tisseurs de réseaux » que sont notamment Davis et de Martonne. Les débats issus de la nouvelle section V des CIG de 1934 et 1938 consacrée au « Paysage géographique » débouchent sur un constat d'échec. J'avance l'hypothèse que paradoxalement les raisons de cet échec proviennent, au-delà des problèmes de traduction et de terminologie, de la similitude de fait entre ce que les Allemands appellent la géographie du paysage (*Landschaftskunde*) et ce que les Français appellent la géographie régionale.

Cependant, la difficulté des échanges en salle, sur les concepts ou notions, peut être partiellement surmontée par la commune pratique de terrain. Dans les scènes étudiées ici, j'ai observé des cas de participations collectives à des excursions et des exemples de carnets de terrain où cette expérience est individuelle. Si les pratiques sont différenciées, comme le montrent les discussions lors des excursions collectives et les extraits de quelques carnets de terrain, il n'en demeure pas moins que les questionnements fondamentaux sur les objectifs suivis sont similaires : décrire et expliquer les formes, les phénomènes et les processus géographiques à la surface de la Terre. Chercher à savoir si, quand les géographes observent le terrain, ils observent une région ou un paysage, n'est peut être pas la bonne question à ce stade. Il m'a semblé plus judicieux de m'interroger sur le jeu, face au terrain, entre l'observation « directe » et le test d'hypothèse, qui renvoie aux discussions récurrentes au sein des deux communautés, et souvent en référence à Davis, sur les mérites respectifs de l'approche inductive et de l'approche déductive.

Mon choix a été de privilégier le terrain géomorphologique. Pour répondre à la question initiale, les géographes français et allemands s'appuient sur le paysage pour définir et pratiquer la géographie, dans la mesure où ils débattent de la manière de décrire et d'expliquer l'aspect physionomique et les formes du relief terrestre. C'est moins la dénommination de l'objet géographique (paysage ou région) que la méthodologie suivie qui semble le plus important. La question des types de paysages se pose aussi bien dans la

géographie allemande que dans la géographie française. Les discussions sur la façon de décrire et sur l'interprétation des formes de relief montrent l'importance d'une figure, celle de Davis, qui constitue une figure de pivot dans ces configurations de rencontre sur le terrain.

Tous les géographes, au stade de la prise de notes sur un carnet, relèvent d'abord les aspects visibles et physionomiques. Ils mobilisent pour cela plusieurs types de ressources pour transcrire ce qu'ils voient : description, croquis, schéma, coupe, esquisse cartographique, et aussi photographie panoramique, de détail, parfois stéréoscopique. Dans ses conseils méthodologiques sur la prise d'information sur le terrain, Davis insiste d'ailleurs sur cette complémentarité : « Les relevés sur le terrain peuvent être de nature graphique, cartographique, photographique ou manuscrite » (Davis, 1912c, p 24).

L'étude de carnets permet d'avancer une première conclusion sur les pratiques réelles des géographes. L'analyse détaillée de ceux de de Martonne montre bien que, contrairement à ce que beaucoup des géographes estiment faire, ce n'est pas dans un second temps, après la vue directe, que vient le moment de l'interprétation ou de l'explication : en fait le regard est déjà imprégné de théorie ou de schèmes. Aussi la pratique de terrain montre, dans ce cas de de Martonne en tout cas, qui est bien étudié par ailleurs, la distance qui existe entre la volonté d'être parfaitement neutre face au terrain et la réalité de l'acte cognitif ; elle montre l'illusion d'être « de plain pied face au monde », selon l'expression d'Olivier Orain (2009). Un second axe de conclusion issu de l'étude de ces scènes croisées sur les pratiques des géographes allemands et français peut être suggéré : les conditions de travail sur le terrain induisent pour partie des pratiques identiques, même si les objectifs affichés au départ, en théorie, diffèrent. Les conditions de pratique de terrain ne conduisent-elles pas, pour une certaine époque au moins, à produire des types de savoirs très formatés ? Ces conditions de contact avec les lieux dépendent en effet de médiums assez semblables : mêmes moyens de locomotion (ici seulement au sol), une documentation réduite emportée avec soi (quelques ouvrages, quelques cartes), un appareillage limité (boussole, baromètre), des moyens d'observation à dominante visuelle (le regard, les jumelles, l'appareil photographique), des types de figuration graphique adaptés à un petit carnet de notes, etc. Au total la pratique de terrain s'opère avec des vecteurs très standardisés d'observation et de construction du savoir géographique, qui peuvent contraindre les géographes à produire des connaissances assez semblables. Celles-ci peuvent être en fait distantes des doctrines affichées, mais elles participent tout autant à la définition de la géographie.

CONCLUSION GENERALE

L'interrogation de cette étude a porté sur la place accordée par les géographes français et allemands de la première moitié du XXe siècle à la géographie du paysage, pour définir et pratiquer leur discipline. En s'inscrivant dans une histoire relationnelle de circulation des savoirs entre la France et l'Allemagne, la grande préoccupation a été, dans la première partie, celle de la traduction des termes et des concepts utilisés et de leur réception. Le flou des traductions réciproques, manifeste aussi bien dans les articles de bilans, les comptes rendus d'ouvrages, les inter-références bibliographiques et les débats, m'a incité à m'interroger sur l'origine et l'évolution sémantique et terminologique de concepts-clés de la géographie du paysage, en cours de structuration dans la première moitié du XXe siècle. Ainsi ont pu être mises en évidence, à l'échelle nationale et franco-allemande, les articulations, les complémentarités et les concurrences, entre les notions de géographie du paysage, géographie régionale, *Landschaftskunde*, *Länderkunde*, *Landeskunde*, pays, contrée, région, scènerie, *Heimat*, paysage, *Landschaft*, *Kulturlandschaft*, *Naturlandschaft*.

L'analyse de la production, de la diffusion et de la réception des réflexions sur la définition de la discipline géographique, sur son objet principal et sur sa méthodologie a permis de mettre l'accent sur les discours, les contextes et les acteurs. L'analyse du discours s'est appuyée sur un important travail de traduction et de commentaire de textes correspondant à la période d'étude.

Les contextes français et allemands renvoient à l'affirmation, dans chacun des deux pays, d'une discipline géographique institutionnalisée depuis la fin du XIXe siècle, qui se situe par rapport aux autres sciences humaines et par rapport aux sciences naturelles. Les contextes politiques de la première moitié du XXe siècle sont marqués, par l'inégale importance de la Première Guerre mondiale pour les géographes français et allemands, par un regain d'intérêt ambigu pour la géographie du paysage en Allemagne, par la tension des relations internationales palpable dans le cadre des CIG et enfin par la mise au pas de la géographie sous le régime nazi.

Dans la deuxième partie, je me suis intéressée aux géographes comme auteurs et acteurs, en combinant deux approches. D'un côté, j'étudie les géographes académiques et universitaires, qui, comme auteurs, ont réfléchi, débattu et écrit sur la définition de la géographie et la place à accorder au paysage et à la géographie du paysage. Une

dissymétrie entre les géographes allemands et français apparaît dans la plus grande attention accordée aux écrits théoriques et conceptuels par les Allemands, alors que les Français développent principalement une pratique empirique de la géographie, transmise par l'oral et par l'exemple mais sans explications écrites. Cette dissymétrie m'a conduit à étudier des textes français appartenant à des registres fort différents des textes théoriques allemands, que ce soit les écrits méthodologiques de géographes relativement marginaux (comme Auerbach et Vallaux), les écrits sur le paysage de Vidal de la Blache (mineurs par rapport à sa réflexion sur la région), ceux sur la géographie historique (Dion), des manuels (Clozier, Cholley) ou encore des publications de vulgarisation (Maurette). A la dissymétrie dans l'importance accordée aux écrits théoriques s'ajoute l'ancrage privilégié de la géographie française dans l'analyse régionale plus que dans l'analyse de paysage proprement dite. Parmi les figures de théoriciens français et allemands de la géographie du paysage émergent celles de Passarge et de Vallaux, alors que les apports de Banse, Cholley, Clozier, Dion, Gradmann, Krebs, Maurette, Schlüter, Vidal de la Blache, Volz, éclairent les relations complexes et subtiles entre géographie du paysage et géographie régionale.

D'un autre côté, je me suis intéressée aux acteurs à la fois francophones et germanophones, mis en valeur par l'histoire croisée en exerçant un rôle de passeurs, de tiers ou de pivots pour les relations entre les géographes français et allemands. J'ai défini le passeur comme la personne qui transmet, en les traduisant, les résultats obtenus d'un pays à l'autre *via* par exemple les comptes rendus bibliographiques dans les revues étrangères ou les articles de bilan. Ce sont les rédacteurs de notices pour la *BGI*, pour les revues de géographie françaises et allemandes, ou encore des géographes comme Auerbach et Schlüter, attentifs à la géographie du voisin. Le tiers est un géographe, de nationalité ni allemande, ni française, qui synthétise explicitement les travaux géographiques français et allemands en les discutant et en les critiquant pour développer une troisième voie : c'est le cas du Belge Michotte comme de l'Américain Sauer. Enfin, la figure du pivot est incarnée ici par le géographe américain Davis. Il connaît certes parfaitement les travaux français et allemands ; mais ses réflexions sur la méthodologie et la pratique d'une « description explicative » en géographie selon une approche explicitement déductive sont suffisamment puissantes pour que les géographes allemands et français se positionnent par rapport à celles-ci. C'est aussi par ses caractéristiques spécifiques que Davis incarne la figure de pivot : au-delà de son multilinguisme avéré, ce géographe, qui a réalisé plusieurs fois le tour du monde, est animé par la volonté de réunir ses collègues de tous les pays pour les faire discuter ensemble. Ses excursions internationales révèlent un grand charisme et un exceptionnel talent d'organisateur. Cette relation triangulaire franco-germano-américaine

permet de donner un éclairage nouveau sur les relations entre géographes français et allemands. Cette figure de pivot facilite l'étude des discours en salle et sur le terrain, comme le développent, dans la troisième et dernière partie, deux scènes privilégiées de la rencontre géographique franco-allemande, à savoir pendant les sessions des CIG de Varsovie (1934) et d'Amsterdam (1938) consacrées au paysage, et lors de la confrontation des méthodes d'observation dans le cadre des excursions internationales.

L'histoire croisée a donc permis d'ébaucher une typologie des acteurs de la circulation des savoirs géographiques, se déclinant en passeur, tiers et pivot. Cette notion de *go between*, telle qu'elle est travaillée en histoire des sciences par les auteurs de l'ouvrage collectif *The Brokered World : Go-Betweens and Global Intelligence, 1770-1820*, pourrait par exemple renouveler l'approche de figures comme Ratzel, Brunhes et Troll. Cela permettrait de mieux comprendre pourquoi Ratzel a eu une importance beaucoup plus grande en France qu'en Allemagne. Les Français ont-ils retenu Ratzel parce que ses réflexions concordaient avec leurs attentes sur la géographie humaine ? Si Brunhes, dans sa démarche analytique, ne pratique pas de géographie du paysage avec ses photographies, il s'intéresse au terrain sur le mode du visible. Dans quelle mesure Troll, en développant après la Seconde Guerre mondiale une écologie du paysage, se réapproprie les réflexions de Passarge sur les *Landschaftsgürtel* et celles de de Martonne sur les cartes climatiques mondiales ? Approfondir ces figures permettrait de comprendre comment différentes traditions s'articulent chez un même géographe. La méthodologie du croisement, des intermédiaires et de la circulation du savoir permet d'interroger la notion du modèle allemand en géographie et de sortir d'une conception dualiste de type centre – périphérie.

En outre, au-delà des problèmes de traduction, de terminologie et de conceptualisation, la pratique sur le terrain, étudiée en partie 3, semble surtout indiquer des convergences entre géographes français et allemands. Ces dernières concernent la prise en compte de l'importance du terrain en géographie, de l'aspect physionomique du paysage et des processus de visualisation. Le paysage est observé de façon panoramique ou à échelle plus grande, du point de vue du géographe. Il s'agit d'une pratique de la géographie du paysage anthropo-centrée. Si Davis, par les débats oraux et écrits qu'il suscite, en particulier avec les géographes français et allemands de Martonne, Demangeon, Passarge, Penck, Hettner etc. permet de faire prendre conscience des lignes de fracture entre induction et déduction, entre géographie idiographique et nomothétique, les processus de visualisation intègrent pour tous la prise de note, l'esquisse de terrain, la photographie, la cartographie et / ou la schématisation.

Les convergences dans l'analyse de la méthodologie et de la pratique de terrain concernent l'observation directe du paysage, appréhendé sur le mode du visible, du physionomique et du global. Pour tous, l'œil est primordial. Leur fréquentation du terrain relève d'un « formatage » commun lié à la contrainte d'un parcours sous forme d'itinéraire, le plus souvent à pied, toujours à hauteur d'homme, ce qui implique un équipement embarqué réduit en matériel d'observation (quelques cartes, un carnet, un appareil photographique, un baromètre…). Cette standardisation de la pratique de terrain n'exclut certes pas des différences entre des orientations géomorphologiques ou anthropogéographiques et entre des modèles interprétatifs différents. Mais les géographes, en particulier français et allemands, participent tous à un fond géographique commun, que ce soit par les écrits théoriques ou par la pratique de terrain. Les préoccupations de définition disciplinaire sont communes aux géographes d'autres traditions nationales, en Europe comme dans le Nouveau monde.

A l'interrogation initiale, strictement conceptuelle, sur la définition de la discipline géographique, je réponds que les géographes français et allemands s'appuient de façon différenciée sur la « géographie du paysage » pour tenter de définir leur discipline, que cette « géographie du paysage » soit comprise dans son sens de *Landschaftskunde* pour les allemands ou dans son acception de « géographie régionale » pour les Français. Il est difficile pour les géographes français et allemands de s'accorder sur la définition du paysage et de la géographie du paysage, comme le montrent la labilité du concept, le flou des traductions et l'échec de la communication aux CIG, en particulier à celui de 1938. *Landschaft* et paysage semblent échapper à toute tentative aboutie de traduction, ce qui complique une compréhension du contenu de la géographie du paysage, aussi bien chez les géographes français et allemands. J'avance deux pistes d'explication possibles, qui ne s'excluent pas. D'un côté, il peut s'agir d'une trop forte altérité entre géographes français et allemands, provenant d'un rapport profondément différent au territoire et aux « figures paysagères de la nation » (Walter, 2005). D'un autre côté, la raison peut être une trop grande similitude entre la *Landschaftskunde* et la géographie régionale telle qu'elle est pratiquée par les Français. En effet, qu'ils raisonnent dans l'optique paysagique en accordant une prépondérance au visible, au physionomique et au sensible, ou dans l'optique régionale, plus fonctionnelle, les géographes français et allemands relèvent au départ de l'idiographie. Un aspect théorique et doctrinal se trouve en arrière-plan, plus ou moins explicitement exprimé et construit . Certes, l'élaboration conceptuelle est plus poussée chez les géographes allemands qui l'expriment dans leurs écrits méthodologiques. Mais dans l'analyse des carnets sur la Roumanie, de Martonne fait ressortir qu'il part sur le terrain

avec le modèle de Davis en tête. Certains de ses textes sur les relations entre le climat et le relief envisagent d'ailleurs différents types ou « faciès », caractérisant des styles de relief distincts selon qu'il s'agit d'un pays tropical humide ou d'un désert. Il vise à régionaliser la surface terrestre en fonction de ces types, en s'intéressant à la physionomie des paysages, et non à leur origine ou à leur stade d'évolution. Ses préoccupations d'ordre nomothétique rejoignent celles de Passarge, même si les démarches se différencient.

Bien qu'ils y répondent de manières différenciées dans leurs écrits méthodologiques, des convergences de fait existent entre les différentes écoles, dans la mesure où les pratiques de l'époque orientent vers une discussion sur le visible. Ainsi la géographie du paysage, comme réalité construite, prend en charge le hiatus existant entre textes théoriques et pratiques de terrain. Entre un texte doctrinal et une pratique de terrain, aucun des deux ne donne plus le « vrai » que l'autre. Quand les différentes communautés de géographes se retrouvent ensemble, en salle ou sur le terrain, le concept de paysage se situe en interaction, ce qui n'exclut par ailleurs ni malentendus ni incompréhensions. Ces malentendus et incompréhensions autour du paysage sont à rapprocher de celles qu'analyse Bernard Debarbieux à propos de la notion de territoire dans les pratiques contemporaines de la géographie française et anglophone. S'intéressant aux contextes de production du discours et de l'inégal usage du mot et de l'idée de territoire dans les deux traditions, il oppose deux attitudes qu'il combine dans son article : soit considérer que la comparaison terme à terme (à savoir l'usage d'un terme et de sa traduction littérale) dans deux langues différentes n'est pas pertinente, soit comprendre ce décalage comme une différence significative dans les manières de concevoir la géographie et ses objets (Debarbieux, 1999, p. 34). De plus, la géographie du paysage se trouvant à l'interface entre plusieurs registres de discours (spécialisé, non savant, théorique, empirique), le concept de paysage constitue véritablement une notion de transaction.

La notion de paysage comme transaction apparaît très clairement dans l'emploi de l'image, en particulier de la photographie, dans les publications, sous forme de « dispositifs iconographiques » (D. Mendibil) ou en plaques de verre projetées dans les amphithéâtres. J.-M. Besse (2009) a bien montré que le rôle de la vue aérienne dans la constitution du paysage en géographie est compris, entre autres, aussi bien par les géographes français que par les géographes allemands. Il relève que la sensibilité collective à cet objet vu de haut est commune. Il rappelle qu'en France, dès les lendemains de la Première Guerre mondiale, de Martonne a conscience de la « valeur extraordinaire pour les géographes » que constitue la photographie aérienne pour la géographie (Besse, 2009, p. 86). Concernant l'Allemagne, il souligne, en s'appuyant notamment sur les travaux d'Olivier Lugon concernant le style

documentaire, « les relations d'influences réciproques qui furent celles de la photographie et de la géographie à la fin des années 1920, en Allemagne » (Besse, 2009, p. 87). La photographie aérienne est devenue le symbole d'une « nouvelle géographie » comprise comme science du paysage, comme l'exprime en 1968 l'Américain Marvin Mikesell. Pour celui-ci, le projet reste toujours au fond de distinguer la géographie des autres disciplines, et donc de la définir : « Le paysage du géographe est très différent de ceux du peintre, du poète ou du romancier. […] En vérité, on a pu dire qu'il était possible de mettre en relation la façon dont la géographie définit le paysage avec la photographie aérienne, tant oblique que verticale » (M. Mikesell cité par J.-M. Besse, 2009, p. 88). Au-delà des doctrines et des théories, apparaît donc, grâce à la photographie aérienne et à cette nouvelle forme de visualisation du paysage, une nouvelle objectivité qui appréhende une globalité (le paysage vu du ciel), dépassant ainsi l'ancienne visualisation cartographique opérée à ras du sol et entraînant progressivement certains géographes vers une géographie du paysage.

Durant la première moitié du XXe siècle, des conceptions différentes de la géographie (chorologiques, écologiques, etc.), souvent implicites, sont donc mises en tension entre les différentes traditions nationales, au sein des différentes « écoles » de géographie. En France comme en Allemagne, cette mise en tension est à resituer dans le cadre de l'articulation de la science géographique autour de trois orientations principales : le discours scientifique (aussi bien oral lors des congrès en salle et sur le terrain, qu'écrit), la vulgarisation auprès d'un public large (comme Maurette, Deffontaines, George), l'édification (patriotisme, nationalisme, nazisme). Ce dernier point, très important pour la période d'étude, a été simplement évoqué sans être traité dans la thèse, car il aurait conduit à des développements beaucoup trop éloignés de la problématique initiale. M. Rössler a de plus bien montré dans sa thèse la participation de certains géographes allemands aux projets paysagers d'aménagements du territoire dans le cadre du *Generalplan Ost* (Rössler, 1990a). Les travaux de J.-L. Tissier sur les géographes et Vichy ouvrent des perspectives sur les liens entre les géographes français face au régime autoritaire (Tissier, 2001). F. Walter a expliqué les articulations entre le paysage, le territoire et la nation en retraçant l'histoire du discours identitaire et des pratiques spatiales qui lui sont associées (Walter, 2004). Dans son étude sur « La mobilisation politique des analogies paysagères », il traite de l'instrumentalisation politique du paysage, en particulier dans l'Europe dominée par l'Allemagne nazie (Walter, 2004, p. 430-446), autant de travaux sur lesquels s'appuyer pour reprendre d'un autre point de vue la géographie du paysage / *Landschftskunde*.

La géographie du paysage, comme théorie et / ou comme pratique de terrain, permet de révéler ces tensions multiples. Elle joue le rôle de catalyseur dans les réflexions et les

pratiques des géographes français et allemands de la première moitié du XXe siècle. Dans l'histoire des sciences, elle constitue une porte d'entrée pour étudier les relations entre géographes français et allemands dans le cadre d'une circulation mondiale des savoirs.

La « boîte à outils » de l'histoire croisée a permis d'une part d'assumer et d'appréhender la dissymétrie entre les géographes français et allemands, qu'il s'agisse de leur formation universitaire respective, de l'organisation institutionnelle de la géographie universitaire, ou de l'importance relative accordée à la théorie, à la méthodologie et à la pratique de terrain. D'autre part, en interrogeant la centralité des concepts de paysage dans les géographies française et allemande, cette méthodologie a rendu possible d'avancer une similitude entre *Landschaftskunde* et géographie régionale, d'ailleurs plus dans la pratique du terrain que dans les débats théoriques et méthodologiques. Des prolongements dans l'étude des pratiques savantes du terrain, grâce à la combinaison des carnets de géographes et des photographies permettraient de tenter de surmonter l'intraductibilité du concept de paysage et le silence des sources. L'analyse des processus de visualisation serait à approfondir à partir de l'intérêt commun aux géographes français et allemands pour le travail de l'image : photographie de terrain, photographie aérienne, constitution de collections (de Martonne, admirant celle de Penck, a lui même initié un fonds de plaques de verre à l'institut de géographie de Paris), projet international d'atlas photographique des formes du relief terrestre (de Martonne, Brunhes, Chaix, 1914) jusqu'à l'abstraction du regard dans les actuelles images satellitales.

Bibliographie : tome second

Annexes : tome second

Index des noms de personnes

A

Alavoine,96
Allix,66,75,113,114,116,117,314
Alt,269
Amat,28
Arbos,211
Arctowski,263
Arnaud,69,112,114,116,120
Auerbach,30,36,59,65,69,72,74,75,79,112,113,118,120,121,129,133,187,207,235,236,237,243,248,249,250,251,252,253,288,336,337
Aufrère,221,314
Auphan,36
Azzi,152

B

Bach,35
Banse,7,8,9,11,55,64,65,83,85,86,89,109,111,114,136,176,177,178,179,180,181,182,185,186,190,192,194,195,253,254,278,330,336
Barré,236
Barrows,242,247,252
Bartels,16,32
Bastian,296
Baudelle,30,217,286,327
Baulig,97,98,106,117,296
Beaujeu-Garnier,30
Beaumont,36,74,202
Beck,32
Beck de Managetta,286
Beckinsale,149
Behrmann,276
Bender,35
Berdoulay,30,31,36,37,51
Bernard,111,113
Berninger,267
Beroutchachvilil,28
Berque,22,28
Bertrand,28,72,235,236
Besse,2,3,28,29,30,340
Beyer,182
Biermann,265,314
Billenkamp,271
Billwitz,91
Birot,60
Blanchard,65,111,198,238,239,288,308
Blanckaert,286
Blink,76,123
Bloch,226,227,228,234
Blondel,263
Blume,35
Bobek,35,87,104,267
Bode,157,160,161,162,164,166
Bonnamour,224,225,227,228
Born,3,27,35
Bornhardt,106,313
Bowman,259
Brandt,303
Braun,147,152,155,265,266,299,301,313
Brennecke,153
Briand,212,258
Briffaud,28
Broc,30,31,37,224,225,228,229,263,292,308
Brogiato,2,31,33,136,173,177,182,188,323
Brückner,236,264,265,297,313,325
Brunet,97,99,100,101
Brunhes,51,72,75,77,120,122,124,182,187,199,241,242,249,264,269,278,337,342
Büdel,96,267
Burchard,19
Bürger,35
Burgraaff,35
Busson,111
Büttner,32
Bzowski,315

C

Calvet,30
Camena d'Almeida,36,51,72,73,75,78,121,127,288
Capot-Rey,311
Carlberg,76
Carol,35
Carré,,211
Chabot,30,113
Chaix,265,297,342
Chantriot,238,288
Chapot,65
Charle,36,37
Chataigneau,66,115
Cholley,7,8,9,12,56,72,196,199,229,230,231,232,267,268,270,272,283,300,336
Chorley,149,168
Christaller,104,190
Claparède,264
Clauss,20
Clerc.,60
Clout,43,286,290
Clozier,7,8,9,30,55,70,71,129,196,199,229,230,231,232,233,253,336
Colin,60,111,112,203,301
Collignon,256
Corbin,28
Cordier,263
Courtot,320
Credner,288
Creutzburg,155,276
Cuche,224,249
Czajka,35
Czekalski,315
Czekalsli,315

D

d'Ollone,263
Daveau,274
Davis,10,33,50,53,54,56,57,66,86,90,93,98,106,107,108,114,116,117,125,130,145,147,148,149,152,157,158,159,160,161,162,164,165,166,167,168,170,17

1,190,194,218,219,236,237,242,243,247,256,264,265,266,290,292,294,295,296,297,298,305,306,307,308,309,310,311,312,313,314,315,316,317,318,322,329,330,332,333,334,337,338,339
de Candolle,264
de Félice,238
de Geer,252
de Lapparent,141,217,236,243,287,307
de Launay,236
de Margerie,287,296
de Martonne,3,30,34,36,37,44,48,51,53,59,61,62,72,73,75,76,77,78,103,105,107,108,109,111,112,113,114,115,116,117,120,124,125,126,128,129,131,137,139,143,152,163,171,173,177,179,182,191,194,218,219,229,236,241,243,257,258,259,260,261,262,263,264,266,267,269,285,287,288,289,290,291,292,295,296,298,302,305,306,307,308,312,313,316,317,318,319,320,322,325,326,327,328,329,330,331,332,333,334,338,339,340,342
de Quervain,152
Debarbieux,340
Décultot,28
Defant,155
Deffontaines,56,222,341
Delfosse,260,266,327,328
Demangeon,61,62,63,72,73,74,75,77,78,97,101,105,106,109,112,113,116,118,120,121,122,123,124,129,141,182,197,209,224,225,227,234,238,250,251,259,288,290,291,295,296,297,298,305,307,308,317,318,332,338
Demolins,236
Denis,3,61,116,237,291
Denzer,27
Deshaies,28
Dickinson,34
Dietrich,15,16,140
Digeon,36,51
Dion,7,8,9,12,55,196,198,199,224,225,226,227,228,229,232,253,336
Dix,35
Doublier,3,147,290,294
Dresch,30
Drude,263
Drygalski,153,155,182,297
du Bocage,265
Dubois,60,105,203
Dunbar,34
Dunn,149
Dupuy,216,218

E

Eckert,76,103,237
Eckert-Greiffendorff,76
Eggert,157,165
Ehlers,33,82
Eickstedt,155
Eisel,32
Elie,71,74,202
Elsen,297
Engelmann,32
Espagne,38,273

F

Faucher,81,281,300
Febvre,199,241,242
Fehn,15,27,32,35,139
Fels,267,274
Ferras,97,99,100,101
Fichelle,66
Finch,169
Finsterwalder,155
Fischer,121,122,129,236,262,263,265,292,309,312,316
Flahaut,65,112,269
Fleure,274
Fohrer,35
Forel,264
Frede,35
Friederichsen,76,124,125,127,128,129,157,162,163,164,166,181,194,241

G

Gallois,36,68,94,97,101,118,119,208,216,218,229,238,244,278,288,296,298,317
Gallouédec,217
Galochet,28
Garel,211,212
Gärtner,192
Geikie,202,236
Geisler,15,16,19,47,140,242,267,271,273,275,276,277,284
Geistbeck,23
Gellert,35
George,20,56,65,68,97,98,100,101,111,222,223,224,249,253,341
Georget,95
Gerhard,14,32,34,37
Gerling,35
Gibert,267,268,272,273,283,303
Gignoux,62,67,117,118,224
Girardin,65,112
Giusti,3,28,30,287
Gley,303
Gómez Mendoza,44
Gorczynski,269
Görtz,121
Gosme,30
Goubert,296
Gräbel,141
Gradmann,7,8,9,11,55,64,65,107,109,112,136,177,188,189,190,192,195,241,242,253,274,278,336
Grandidier,263,265
Granö,35,187,278
Greim,76
Günther,20,76,313

H

Haack,140,267

Haffner,14
Hahn,76,77,78,121,122,123,127,129,265
Haid,263
Halbfass,76,123
Hallair,3,5,80,124,177,194,238,256,258,275,302,327,328
Hansen,182
Hard,14,16,32
Hartke,62,65,67,69,111,112,114,115,116,117,118,131,279,282,284
Hartnack,155,301
Hartshorne,26,34,139
Hassert,263
Hassinger,35,76,123,124,125,182,187
Haug,236
Haushofer,104,178,273,276
Hebertson,90,169,264,269
Hegenscheidt,,303,315
Heinrich,32,33,47
Herb,34
Herbette,296,317
Hess,76
Hettner,35,52,54,64,65,66,72,74,90,92,94,96,103,104,108,109,113,114,115,121,123,128,131,147,150,151,161,163,164,166,167,168,169,170,174,175,176,177,180,185,186,190,192,194,232,236,237,238,241,242,243,246,251,252,264,269,278,310,311,312,313,332,338
Hobbs,313
Hoffmann,32
Holz,36
Hönsch,25,32,33
Hückel,65,111,114,118,119,251
Humboldt,15,22,23,33,51,76,87,89,90,173,175,202,210,236,241,242,245,291,319,325
Hummel,23
Husson,111
Huter,35

J

Jäger,54,131,137,264,278,291,293,297,309,312,313,316
Jahn,35
James,68,139,169
Jauss,109
Jordana y Soler,303

K

Kaiser,153
Kalesnik,91
Kant,236
Karsten,210
Katzer,76
Kayser,,267
Kende,83,85,89,93
Kinvig,315
Kinzl,76
Kirchhof,23
Kjellen,241
Kleefeld,35
Kleiweg de Zwaan,268
Klute,94,268,273
Knieriem,267
Knoch,76
Kogutowicz,279
Kohlschütter,153
Kolb,35,182
Köppen,269
Korinman,36,37,51
Krebs,7,8,9,11,35,47,55,61,64,66,87,96,107,109,115,136,141,172,173,174,175,176,177,180,195,242,251,252,253,254,258,259,260,268,271,275,278,284,303,336
Kreschmer,,236
Kriegk,23
Krygowski,301,315
Kulessa,155
Kulke,33

L

Lacoste,17,97,99
Langenbeck,76
Langhans,72,156
Latiri,22
Latour,286
Lautensach,35,47,81,94,96,174,193,271,273,274,275,277,278,279,280,300
Lavisse,203
Le Berre,17
Le Rider,38
Leclercq,297
Lefèbvre,80,81,275,279,289,291,302,314
Lefèvre,131,249,291
Lehmann,76,77,124,125,126,301,314
Leigly,247,248,249
Lemaire,303
Lencewicz,299,301,302,314
Lentz,2,33
Levainville,197,238,239
Lévy,97,98,101,102
Limanowski,301
Linné,148,154,247
Louis,,61,262,292,303
Luginbühl,28
Lugon,340
Lundegardt,269
Lussault,97

M

Machatschek,76,297
Mackinder,84
Malte-Brun,84,179
Marcuse,263
Marinelli,84
Marr,313
Martel,296
Matzat,23
Maull,76,90,96,174
Maurette,7,8,9,12,55,68,116,117,196,199,215,216,217,218,219,220,221,222,223,224,231,232,249,253,336,341
Mecking,19,259,267,272,274,276
Meinardus,153,236
Meitzen,177,184,189,225,227,228

Mendibil,30,200,207,321,331,340
Mercier,37
Merz,,153
Merzbacher,297
Meyer,68,145,149
Meynen,92
Meynier,31,198,211,217,233
Michotte,54,91,131,134,190,206,235,240,241,242,245,246,247,249,250,251,252,253,264,291,337
Middell,38,55
Mikesell,340
Mill,263
Möller,35
Mortensen,19,268
Moscheles,62,65,66,67,69,111,113,114,116,129,131
Mossé,20
Muris,182
Murray,263
Musset,72,74,75,79,131

N

Neef,35,84,88,89,91,187,277
Neumann,265,288,293,299
Nicolas,3,28,36,37,211,212,215
Niemeier,47,274,275,277
Nikolaevich Krasnov,54
Nordenskjöld,152
Nöth,155
Nussbaum,295,297

O

Oberhummer,263,264,265,297
Obst,35,182
Odauti,303
Offner,65,112,113
Olbricht,182
Oldham,263
Opel,263
Oppel,23,90
Orain,30,200,211,212,213,214,334
Ozouf-Marignier,30,200

P

Paffen,35
Palsky,3,30
Panizza,28
Panzer,19,61,258,260,261,277,291,299
Partsch,142,192,245,286,288,289,297,319,320,323,324,327,331
Passarge,7,8,9,11,18,19,24,26,27,33,35,45,48,49,50,55,62,63,64,66,67,68,69,70,71,76,86,88,89,91,93,94,96,104,106,107,108,109,114,116,117,124,125,129,131,132,135,136,137,138,139,140,141,142,143,144,145,146,147,148,149,150,151,152,153,154,155,156,157,158,159,160,161,162,163,164,165,166,167,168,169,170,171,172,173,175,176,177,178,179,180,181,182,185,186,188,190,191,192,193,194,195,215,217,220,223,232,233,241,242,247,248,250,251,252,253,254,260,265,269,274,277,278,286,291,299,310,312,313,314,331,336,338,339
Pattenhausen,263
Pawlowski,259,279,299,301,302
Penck,51,52,53,91,103,143,147,151,166,168,172,173,174,236,237,241,242,263,264,265,266,269,273,278,286,287,288,289,291,299,308,310,311,312,313,317,319,320,322,324,325,326,328,331,332,338,342
Pepler,271
Périgny,263
Peschel,31,203,236,242,287,288,311
Pfeifer,76
Pfeil,263
Philippson,183,195,269
Pinchemel,16,17,29,30,31,82,103,105,134,200,202,208
Pitte,28,229
Plet,224
Plewe,32
Pousin,28
Pralong,28
Prüll,23
Pullé,314

Q

Quade,155

R

Raffestin,36,37,93
Rappaport,260,271
Ratzel,23,24,34,37,51,76,142,162,181,184,191,195,199,210,215,236,237,241,242,243,264,288,323,337
Raveneau,59,60,61,62,67,111,112,113,115,116,117,118,120
Ravenstein,269
Recke,155
Reclus,84,179,202,207
Reitel,36
Revel,42
Reynard,28
Reynaud,17
Rheinberger,31
Ribeiro,273
Ricci,152
Richter,2,76
Richthofen,51,52,141,143,147,149,151,160,166,174,178,182,184,191,192,203,236,241,242,245,264,287,311,317,325
Ritter,51,119,139,149,175,183,188,202,210,236,251
Robic,2,17,19,25,28,29,30,36,37,45,60,61,62,74,119,137,200,201,202,208,209,211,233,236,244,247,251,256,258,259,261,267,270,272,277,285,286,289,290,295,306,307,317,319,320,321
Roger,22,28,196,224
Romer,54,131,259,260,264,299
Roncayolo,226,229

Rössler,15,19,32,33,34,48,92,116,137,138,139,144,173,256,258,259,261,273,276,277,341
Rougerie,28
Ruge,31
Rühl,147,157,172,258,297,313,317

S

Sandner,19,32,33,34,47,48,116,137,138,144
Sanguin,30,37
Sapper,76,182,195,242,265
Sauer,26,134,139,169,235,241,242,247,248,249,251,252,253,337
Sawicki,152,312,327
Scheer,155
Schelhaas,2,32,33
Schenk,23,27,35,38
Schick,183,184,187
Schlesinger,276
Schlüter,7,8,9,11,35,55,64,66,68,73,74,76,78,79,82,91,92,96,100,109,118,122,123,127,128,129,131,133,136,162,164,175,179,182,183,184,185,186,187,189,194,195,210,211,215,224,233,235,236,237,238,239,241,243,244,248,249,250,251,252,253,268,271,274,278,288,303,317,323,336,337
Schmidt,263
Schmieder,35
Schmithüsen,32,35,93
Schmitthenner,35,76,77,78,96,125,174,311
Schmitthüsen,87
Schmitt-Ott,155
Schnass,182
Schneider,33
Schoenischen,276,280
Schokalsky,152
Schöne,23
Schott,155
Schröder,33,37,46,189,256
Schröder-Gudehus,258
Schultz,15,23,24,31,32,33,35,37,46,51,90,104,135,155,165,170,171,172,177,178,180,186,193,323
Schultze,35,259,267,268,270
Schulz,94,95,155,173,174,268
Schulze,24
Schwind,35
Semenovich Berg,54
Sieger,93,127
Sievers,84,286
Sievert,35
Simony,23,286
Sion,114,118,120,208,211,233,238,239
Smit,35
Sölch,37,76,78,125,242
Sömme,303
Sorre,68,101,105,199,214
Soubeyran,60
Specklin,36
Sperling,32
Spethmann,94,107,114,170,190,192,310,313
Staszak,16
Steiner,35
Suess,210,236,237,243
Supan,76,93,149,161,191,241,265,269,287,310,313
Szava-Kovats,35
Szymkiewicz,269

T

Takeuchi,44
Téléki,314
Terrasson,28
Thiessen,144
Thomas,216
Thornthwaite,269
Thoulet,263,265
Tissier,3,16,17,21,22,25,26,28,30,45,98,100,200,208,285,286,319,320,341
Toubert,224,228,234
Trewartha,169
Troll,35,87,91,96,155,171,337
Trom,37
Tulippe,80,131,280,291,300

U

Uhden,267
Uhlig,14,35,297,303
Uhry,61
Ule,76,127,128,178

V

Vacher,79,121,197,238,248,288,295,296
Vallaux,7,8,9,12,25,30,52,55,73,75,77,98,109,120,126,127,196,197,199,210,211,212,213,214,215,217,231,232,238,253,336
van Lohuizen,271
Vélain,141,264,287
Verworn,263
Vidal de la Blache,1,7,8,9,11,16,25,30,36,51,52,53,55,59,60,61,62,65,69,74,75,77,78,94,97,98,100,101,102,103,105,109,113,114,115,116,117,118,120,122,124,127,128,129,130,134,147,154,179,186,187,195,196,197,198,199,200,201,202,203,204,205,206,207,208,209,210,211,212,213,215,217,223,227,229,230,232,234,236,238,241,242,243,244,247,249,251,252,253,263,264,265,274,275,278,285,288,289,292,299,308,319,320,321,322,323,328,329,330,331,332,336
Vivien de Saint Martin,84,97,179
Vogel,155
Vogt,4,36
Volz,7,8,9,11,55,64,69,109,120,136,141,145,182,191,192,193,194,195,253,254,259,264,278,336
von Thünen,274
von Zahn,297
Vosseler,131,291
Voûte,268

W

Wackermann,36
Wagner,61,83,84,85,89,93,149,155,157,158,159,162,236,241,262,263,264,265,269,287,288,292,309,313,316
Wahnschaffe,236,237,286
Waibel,153
Waldbaur,297,312,313,316
Walter,15,19,28,32,190,276,284,339,341
Ward,269
Wardenga,2,19,25,27,31,32,33,37,38,46,104,121,132,170,238,287,288,309,310,311,323
Werner,3,7,8,9,10,21,29,37,38,39,40,41,42,43,44,45,55,254
Wernli,35
West,34,139,148,169
Wimmer,23,90
Winkler,35
Wittmann,32
Wolff,3,61,62,97,117,290,291,294,295,296,297,298,305,307
Wolfschmidt,31
Woolgar,286
Wright,68,117,169
Wulle,23
Wunderlich,297,301
Wundt,236

Z

Zimmermann,38,55,262,264,292
Zöppritz,288
Zweig,83

TABLE DES MATIERES

RESUMES **7**

LISTE DES ABREVIATIONS ET CONVENTIONS UTILISEES **12**

INTRODUCTION **13**

A. Premières approches **14**
1. L' objet de la recherche : la *Landschaftskunde* 20
2. La période d'étude : du début du XXe siècle à la veille de la Seconde Guerre mondiale 21

B. Etat actuel de la recherche sur la géographie du paysage / *Landschaftskunde* **25**

C. Courte historiographie sur le champ de l'histoire de la géographie **28**
1. L'histoire de la géographie en France et en Allemagne : lieux, chercheurs, thèmes 28
2. Historiographie sur le concept de paysage et sur la géographie du paysage en France et en Allemagne 33
3. Historiographie sur les relations franco-allemandes en géographie 34

D. Méthodologie de l'histoire croisée développée par M. Werner **36**

E. La thèse comme objet de production **43**
1. L'historique 43
2. La problématique 47
3. Le corpus d'étude 48
4. La méthodologie : l'histoire croisée appliquée à la géographie du paysage 49
5. Le plan suivi 52

PARTIE 1. PAYSAGE-*LANDSCHAFT* : DES QUESTIONS DE TRADUCTIONS **56**

Chapitre 1. Le flou des traductions **57**
1. Traduction des notions allemandes 57
   a) La *Bibliographie Géographique Internationale* (= *BGI*) 57
   b) Analyse quantitative de la *BGI* de 1900 à 1945 61
   c) Analyse qualitative de recensions d'ouvrages 67
2. Traduction des notions françaises en allemand par les Français eux- mêmes 69
3. Traduction de géographes allemands 72
   a) Des travaux français recensés dans les revues allemandes *PGM* et *GZ* 73
   b) La traduction depuis le français chez Otto Schlüter (1910) 75
4. La traduction du mot *Landschaft* dans la section « Paysage » du congrès international de 1938 76

Conclusion chapitre 1 78

Chapitre 2. Evolution du contenu terminologique et sémantique des notions liées au paysage / *Landschaft* **79**
1. Réflexions sur le vocabulaire 79
   a) Notions allemandes liées au paysage 79
      (1) *Landschaft* 80
      (2) *Landschaftskunde* 85
      (3) *Länderkunde* 89
      (4) *Landeskunde* 91
   b) Les dictionnaires et les notions françaises liées au paysage 92
      (1) Paysage 93
      (2) Pays 96
      (3) Contrée 96
      (4) Géographie régionale 96
      (5) Région 97

2. La concurrence autour du concept de *Landschaft* / paysage 98
a) En Allemagne 98
b) En France 100
3. La guerre terminologique ou la concurrence internationale pour la dénomination des formes du paysage : le pouvoir de nommer 101
Conclusion chapitre 2 103

Chapitre 3 . Les inter-références au filtre des recensions bibliographiques 104
1. Méthode 104
2. La réception des géographes allemands en France 106
a) La réception de Banse 106
b) La réception de Gradmann 107
c) La réception de Hettner 108
d) La réception de Krebs 109
e) La réception de Passarge 110
f) La réception de Schlüter 112
g) La réception de Volz 114
3. La réception des géographes français en Allemagne 115
a) La réception d'Auerbach 116
b) La réception de Brunhes 116
c) La réception de Demangeon 117
d) La réception de De Martonne 118
e) La réception de Vallaux 120
f) La réception de Vidal de la Blache 121
Conclusion chapitre 3 122

Conclusion partie 1 123

PARTIE 2. LES FIGURES DE LA GEOGRAPHIE DU PAYSAGE 127

Chapitre 4. Les théoriciens et les praticiens de la géographie du paysage en Allemagne 129
1. Siegfried Passarge (1867-1958) et la *Landschaftskunde* 130
a) Passarge et l'idéologie nazie 131
b) Une formation de géologue et de médecin 134
c) Passarge enseignant à l'institut colonial de Hambourg 135
d) Passarge chercheur 136
e) La « méthode Passarge » sur le paysage 138
(1) Passarge au Congrès de Rome (1913) 141
(2) Passarge au *Geographentag* de Leipzig (1921) 145
(3) Passarge au *Geographentag* de Dantzig (1931) 148
f) Quelle réception de la *Landschaftskunde* ? 149
(1) Réception par les collègues allemands 149
(2) Réception de la *Landschaftskunde* par les géographes américains 158
g) La *Landschaftskunde* de Passarge mise en tension 161
2. Norbert Krebs (1876-1947) ou le paysage *länderkundlich* 164
a) Biographie de Krebs 164
b) Un Géomorphologue et un représentant de la *Länderkunde* 165
(1) Réflexions méthodologiques sur *Länderkunde* et *Landschaftskunde* 166
(2) Les idées de Krebs par rapport à *Landschaftskunde* de Passarge 167
c) Les liens de Krebs avec les géographes français 168
3. Ewald Banse (1883-1953) et le « paysage de l'âme » 168
a) Banse ou le refus du parcours académique 169
b) L'apport de Banse à la géographie du paysage 170
c) Banse et Passarge : la même *Landschaftskunde* ? 171
d) Quelle prospérité des idées de Banse ? 172
4. Otto Schlüter (1872–1959) et le paysage culturel et humanisé 173
a) Une formation en sciences humaines 173
b) Apport de Schlüter à la géographie du paysage 174
c) Positionnement de Schlüter par rapport à *Landschaftskunde* de Passarge 175
d) Schlüter, le plus vidalien des géographes allemands 177
e) Postérité des idées de Schlüter concernant le paysage 178
5. Robert Gradmann (1865-1950) et le paysage biovégétal 178

a) Un pasteur botaniste. 178
b) Apport de Gradmann à la géographie du paysage *via* la géographie de la végétation 179
c) Comparaison avec la *Landschaftskunde* de Passarge 180
d) Postérité des idées de Gradmann concernant le *Landschaft* 180
6. Wilhelm Volz (1870-1958) et le paysage « harmonique » et « rythmique » 181
a) Biographie 181
b) Apport de Volz à la géographie du paysage 182
c) Comparaison avec la *Landschaftskunde* de Passarge 183
d) Postérité des idées de Volz concernant le *Landschaft* 183
e) Liens avec les géographes français 183
Conclusion chapitre 4 184

Chapitre 5. Les théoriciens et les usagers de la géographie du paysage en France 186
1. Géographie régionale, géographie humaine, géographie du paysage en France 187
2. Paul Vidal de la Blache (1845-1918) et le paysage 190
a) Biographie et carrière de Vidal de la Blache 191
b) La notion paysagère chez Vidal de la Blache 193
(1) Vidal de la Blache et le paysage au CIG de Genève (1908) 193
(2) « Des caractères distinctifs de la géographie», 1913 195
c) Paysage et écriture régionale chez Vidal de la Blache 196
d) Vidal de la Blache et les géographes allemands 199
3. Un théoricien du paysage marginalisé : Camille Vallaux (1870-1945) 200
a) Biographie et carrière de Vallaux 201
b) Le paysage géographique chez Vallaux 201
c) Postérité de Vallaux pour le paysage. 203
d) Liens avec les géographes allemands 203
4. Le paysage du voyageur : F. Maurette (1879-1937) 204
a) Biographie de Maurette 204
b) Une carrière au Bureau International du Travail de Genève 205
c) Maurette ou la vulgarisation de la géographie du paysage 206
d) Quelle méthodologie du paysage chez Maurette ? 208
e) Paysage et territoire chez Maurette 208
f) La réception de l'ouvrage de Maurette 209
g) Quelle postérité pour le paysage de Maurette ? 210
5. Roger Dion (1896-1981) ou le paysage dans la géographie historique 212
a) Biographie et carrière de Dion 213
b) Le paysage rural selon Dion 213
c) Dion et les géographes allemands 215
d) Quelle postérité des idées de Dion sur le paysage ? 216
6. La place du paysage dans les premiers manuels de la géographie française (1942) 217

Conclusion chapitres 4 et 5 220

Chapitre 6. Les figures de passeurs et de tiers 222
1. Quatre articles de tiers et de passeurs 223
a) Bertrand Auerbach et son article de 1908 223
b) Schlüter et son article de 1910 225
c) Paul Michotte et son article de 1922 227
d) Carl Ortwin Sauer et son article de 1925 228
2. Points d'intersection 229
a) Quelle définition de la géographie ? 230
b) *Kulturlandschaft versus* géographie humaine ? 235
c) Relations franco-allemandes en géographie 236
3. Conclusion chapitre 6 238

Conclusion de la partie 2 239

PARTIE 3. DEUX SCENES DE LA RENCONTRE FRANCO-ALLEMANDE : LES CONGRES INTERNATIONAUX DE GEOGRAPHIE ET LE TERRAIN 242

Chapitre 7. Le paysage aux Congrès internationaux de géographie 243

1. Une rencontre officielle franco-allemande à éclipses 243
a) Les CIG : un enjeu dans les relations franco-allemandes 244
b) Avant la Première Guerre mondiale : une volonté commune d'être ensemble 247
c) Après la Première Guerre mondiale : les CIG de l'UGI 252
2. La Section V « Paysage géographique» aux CIG de 1934 et 1938 255
a) Une section mouvementée 255
b) Un intitulé ambigu 257
c) Avancée de l'approche conceptuelle des géographes allemands 258
d) Un paysage politisé 261
3. La section V : reflet des impasses franco-allemandes sur le concept de paysage ? 263
a) Une impossible définition du paysage ? 263
b) Un malentendu ? 266
Conclusion chapitre 7 267

Chapitre 8. Le terrain : une pratique croisée du paysage ? 270
1. Les excursions internationales, lieux de rencontres 274
a) Les excursions du CIG de Washington de 1904 276
b) Les excursions du CIG de Genève de 1908 277
c) L'excursion davisienne de 1908 et le *Pilgrimage* de 1911 278
d) L'excursion transcontinentale américaine de 1912 279
e) Les excursions du Congrès de Rome de 1913 282
f) Les excursions du congrès de 1934 283
g) Les excursions du Congrès de 1938 287
2. Le terrain et le mode d'observation 288
a) L'interprétation morphologique 289
(1) Le schéma davisien et la méthode inductive par les Français 289
(2) Les géographes allemands et la théorie de Davis 292
b) Davis comme « pivot » entre géographes français et allemands 295
(1) Au CIG de 1904 295
(2) Lors de la Transcontinentale de 1912 295
(3) Les liens avec la théorie davisienne sur le terrain polonais des excursions du CIG de 1934 297
c) Le terrain pour décrire, classifier, régionaliser ou globaliser ? 299
3. Le carnet de terrain comme outil de visualisation 302
a) Les carnets de terrain de P. Vidal de la Blache (1845-1918) 303
b) Les carnets de terrain de J. Partsch (1851-1925) 306
c) Les carnets de terrain d'A. Penck (1858-1945) 307
d) Les carnets de terrain de E. de Martonne (1873-1955) 309
(1) Les seize carnets de terrain de E. de Martonne 309
(2) Le carnet sur l'excursion en Roumanie de 1921 310

Conclusion chapitre 8 314

Conclusion partie 3 316

CONCLUSION GENERALE 318

BIBLIOGRAPHIE 325

ANNEXES 325

INDEX DES NOMS DE PERSONNES 326